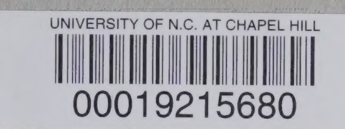

LUX
LIBERTAS



Collection des

Œuvres Complètes

Emile Zola

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur Japon Impérial numérotés de 1 à 25

75 exemplaires sur Hollande Van Gelder numérotés de 26 à 100

225 exemplaires sur Vergé de Rives numérotés de 101 à 325

5.000 exemplaires sur Vergé d'alfa numérotés de 326 à 5.325

Il sera tiré, en outre, 10 °/o *de passe numérotée.*

N° du présent exemplaire : 2084

LES ŒUVRES COMPLETES

Emile Zola

LES QUATRE EVANGILES

Vérité

II

Notes et Commentaires de Maurice Le Blond

Texte de l'édition Eugène Fasquelle



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

Vérité

Livre Troisième

I

Dès que la Cour de cassation eut commencé son enquête, un soir, chez les Lehmann, dans la petite boutique obscure, David et Marc décidèrent que la meilleure attitude était désormais de cesser toute agitation, en affectant de se tenir à l'écart. Une grande joie, un grand espoir donnaient du courage à la famille, maintenant que l'idée de revision était acceptée. Si la Cour menait l'enquête loyalement, l'innocence de Simon serait à coup sûr reconnue, l'acquittement devenait certain ; et il suffisait donc de rester en éveil, de surveiller la marche de l'affaire, sans paraître mettre en doute la conscience, l'esprit d'équité des plus hauts magistrats du pays. Un seul souci empêchait l'allégresse des pauvres gens d'être complète : les nouvelles de la santé de Simon continuaient à n'être pas bonnes, n'allait-il pas succomber là-bas, avant le triomphe? La Cour avait déclaré qu'il n'y avait pas lieu de le ramener en France, avant l'arrêt définitif, et l'enquête menaçait de durer plusieurs mois. Mais David, malgré tout, était plein d'une superbe confiance, comptant sur l'extraordinaire force de résistance montrée jusque-là par son frère. Il le connaissait, il les rassura tous, les fit

rire, en racontant des histoires de leur jeunesse, des traits de Simon, replié sur lui-même, méthodique et méticuleux, avec une singulière puissance de volonté, dans le souci de sa dignité et du bonheur des siens. Et l'on se sépara, résolu à ne témoigner ni inquiétude, ni impatience, comme si la victoire, déjà, se trouvait acquise.

Dès lors, Marc s'enferma dans son école, tout à ses élèves du matin au soir, se donnant à eux avec une abnégation, un dévoûment qui semblaient croître au milieu des obstacles et des souffrances. En leur compagnie, pendant les classes, tant qu'il était leur grand frère, s'efforçant de leur partager le pain du savoir, les certitudes de la vérité, il oubliait un peu de ses tortures, il sentait moins la plaie toujours saignante de son cœur. Mais, le soir, quand il se retrouvait seul dans la maison vide de son amour, il retombait à une désespérance affreuse, il se demandait comment il continuerait à vivre, sous le froid noir de son veuvage. Louise, en revenant de chez Mlle Mazeline, lui apportait quelque soulagement ; et, pourtant, lorsque la lampe était allumée pour le repas du soir, quels longs silences entre le père et la fille, qui chacun avait conscience de sa misère inconsolable, cet abandon de l'épouse, de la mère, dont le regret les hantait ! Ils tâchaient d'échapper à l'obsession, de causer des menus faits de la journée ; puis, tout les ramenait à elle, ils finissaient par ne parler que d'elle, rapprochant leur chaise, se prenant les mains, comme pour se réchauffer dans leur solitude ; et toutes leurs soirées s'achevaient ainsi, la fille sur les genoux du père, un bras passé à son cou, l'un et l'autre en larmes, et frissonnant, près de la triste lampe. Le logis était mort, l'absente en avait emporté la vie, la chaleur et la lumière.

Cependant, Marc ne fit rien pour forcer Geneviève à revenir près de lui. Il ne voulait rien devoir au droit qu'il pouvait exercer. L'idée d'un scandale, d'un débat public lui était odieuse ; et, non seulement il entendait ne pas tomber dans le piège tendu par les auteurs du rapt, qui devaient compter sur un drame conjugal, afin de le faire révoquer ; mais encore il mettait tout son espoir dans l'unique force de l'amour. Geneviève allait

réfléchir, elle reviendrait sûrement au foyer. Surtout, cet enfant dont elle était grosse, il lui semblait impossible qu'elle le gardât pour elle seule, elle le lui rapporterait, dès qu'il serait né, puisqu'il était à eux deux. Si l'Eglise avait réussi à pervertir en elle l'amante, elle n'arriverait sans doute pas à tuer la mère ; et la mère, ramenée ainsi, resterait avec l'enfant. Ce n'était donc qu'un mois à attendre, les couches étant très prochaines. Peu à peu, après avoir espéré ce dénoûment, en manière de consolation, il en était venu à le croire certain, il vivait dans l'attente de l'accouchement, comme s'il avait dû être la fin de leur souffrance. Et, en brave homme, ne voulant pas séparer la fille de la mère, il envoyait Louise passer les après-midi du jeudi et du dimanche près de Geneviève, chez Mme Duparque, dans cette petite maison dévote, humide et sombre, dont pourtant il avait eu déjà tant à souffrir. Peut-être, à son insu, était-ce là aussi une satisfaction dernière et mélancolique, une façon de ne pas couper brusquement tous rapports, de garder un lien entre lui et l'absente. Louise, à chaque visite, lui rapportait un peu de Geneviève, et les soirs des jours où elle avait passé plusieurs heures avec sa mère, il la gardait plus longtemps sur ses genoux, il la questionnait, désireux de savoir et de souffrir.

— Mon enfant, comment l'as-tu trouvée aujourd'hui? Rit-elle un peu, paraît-elle contente? A-t-elle joué avec toi?

— Non, non, mon père... Tu le sais bien, il y a longtemps qu'elle ne joue plus. Mais, ici, elle était encore un peu gaie, tandis que je la trouve maintenant bien triste, l'air malade.

— Malade!

— Oh! pas malade à se mettre au lit. Au contraire, elle ne peut rester en place, ses mains brûlent comme si elle avait la fièvre.

— Et qu'avez-vous fait, mon enfant?

— Nous sommes allées aux vêpres, ainsi que tous les dimanches. Puis, nous sommes rentrées pour goûter. Il y avait là, un religieux que je ne connais pas, un missionnaire qui a raconté des histoires de sauvages.

Alors, il se taisait un instant, pris d'une grande amer-

tume, ne voulant pas juger la mère devant la fille, ni donner à celle-ci l'ordre de lui désobéir, en refusant de l'accompagner à l'église. Doucement, il reprenait :

— Et t'a-t-elle parlé de moi, mon enfant?

— Non, non, mon père... Personne ne me parle de toi dans la maison ; et, comme tu m'as recommandé de ne jamais en parler la première, ça se passe comme si tu n'existais pas.

— Pourtant, grand'mère n'est pas méchante avec toi?

— Grand'mère Duparque ne me regarde seulement pas, et j'aime mieux ça, car elle a des yeux qui me font peur, quand il lui arrive de me gronder... C'est grand-mère Berthereau qui est gentille, et encore lorsque personne n'est là pour la voir. Elle me donne des bonbons, elle me prend dans ses bras et m'embrasse très fort.

— Grand'mère Berthereau?

— Mais oui. Et même, un jour, elle m'a dit de bien t'aimer. C'est la seule qui m'ait parlé de toi.

De nouveau, il se taisait, par crainte d'initier l'enfant trop tôt aux misères de la vie. Toujours il avait soupçonné la dolente et silencieuse Mme Berthereau, autrefois si aimée, si baignée de tendresse aux bras de son mari, d'agoniser depuis son veuvage sous la règle dévote dc sa mère, la dure Mme Duparque. Et il se sentait une alliée possible en elle, mais si brisée, qui jamais ne retrouverait le courage de parler ni d'agir.

— Sois donc bien affectueuse avec elle, concluait-il. Je crois que, sans le dire, elle a de la peine comme nous... Mais surtout embrasse ta mère pour nous deux, elle sentira que je suis de moitié dans ta caresse.

— Oui, mon père.

Et les soirées se prolongeaient ainsi, très amères et très douces, dans le logis dévasté. Quand, le dimanche, la fille apportait au père quelque nouvelle mauvaise, une migraine de la mère, des troubles nerveux dont elle souffrait maintenant, il en avait jusqu'au jeudi à se forger des inquiétudes. Ces troubles ne le surprenaient pas, il tremblait de voir la pauvre femme se consumer dans les flammes imbéciles et perverses du mysticisme. Puis, si le jeudi suivant, sa fille lui apprenait que maman avait souri, s'était informée du petit chat laissé à la

maison, il reprenait espoir, il riait lui-même d'aise, soulagé. Et il se remettait à attendre la chère absente, qui allait lui revenir avec son nouveau-né au sein.

Depuis le départ de Geneviève, Mlle Mazeline était devenue forcément une confidente, une intime de Marc et de Louise. Presque chaque soir, après la classe, elle ramenait l'enfant, elle rendait de petits services dans ce ménage désorganisé, où il n'y avait plus de ménagère. Le logement de l'instituteur et celui de l'institutrice se touchaient presque, elle n'avait qu'une petite cour à traverser ; et même, derrière, les deux jardins mitoyens communiquaient par une porte. Aussi les rapports furent-ils de plus en plus étroits, surtout grâce à la grande sympathie qui rapprochait Marc de cette vaillante, de cette admirable femme. A Jonville, déjà, il avait appris à l'estimer, en la voyant dégagée de l'erreur religieuse, s'efforçant de faire de ses écolières des raisons solides et des cœurs tendres. Puis, maintenant, à Maillebois, une sorte d'amitié passionnée lui était venue pour elle, tant elle réalisait son idéal de la femme éducatrice, initiatrice, la seule capable de libérer la société future. C'était maintenant sa certitude, aucun progrès sérieux ne se réaliserait, si la femme n'accompagnait l'homme, ne le précédait même, sur la route de la Cité heureuse. Et combien cela était réconfortant de rencontrer au moins une de ces annonciatrices, très intelligente, très simple et très bonne, accomplissant sa besogne de salut comme une fonction même de sa tendresse humaine! Elle se trouva ainsi être pour lui, dans le drame intime qui le torturait, l'amie sereine et gaie, la consolation et l'espérance.

Cela commença par la satisfaction que Marc éprouva, lorsque Louise ne fut plus aux mains de Mlle Rouzaire. Il ne pouvait la retirer de l'école voisine, il souffrait de la savoir sous l'autorité d'une dévote d'ambition, travaillant à son avancement en conduisant ses élèves à la messe. Puis, il y avait aussi l'embarras que lui causait ce détestable voisinage, l'école des garçons instruite par lui en dehors de toute conception religieuse, tandis que l'école des filles suivait les processions, se confessait et communiait. Les deux instructions se heurtaient,

se nuisaient, le contre-coup retentissait dans les familles en continuelles querelles. C'était d'ailleurs de la sorte que la France se trouvait coupée en deux peuples ennemis, luttant sans fin, éternisant la misère sociale. Comment le frère et la sœur, le mari et la femme, le fils et la mère pourraient-ils jamais s'entendre, puisque, dès le berceau, on leur construisait des cervelles désappareillées, où ni les idées ni les mots n'avaient la même valeur? Si, d'une part, le bon Salvan avait voulu soulager Marc du souci de voir sa fille aux mains dévotes de Mlle Rouzaire, en travaillant à la nomination de Mlle Mazeline, l'inspecteur d'académie Le Barazer, d'autre part, en faisant signer cette nomination, s'était proposé surtout de réaliser un de ses secrets désirs, celui d'unifier l'instruction primaire dans les communes où il y avait une école de garçons et une école de filles. L'instituteur et l'institutrice n'y pouvaient accomplir d'utile besogne qu'en marchant côte à côte, animés du même esprit, des mêmes croyances, résolus à enseigner les mêmes vérités. Et, depuis que Marc et Mlle Mazeline s'entendaient si bien, allaient du même pas au même avenir, la bonne semence germait enfin à Maillebois, les petits hommes et les petites femmes y poussaient ensemble, pour les grandes moissons futures.

Ensuite, ce qui acheva de toucher Marc profondément, ce fut l'attitude si émue, si obligeante de Mlle Mazeline, après le départ de Geneviève. Elle lui parlait d'elle continuellement avec une affection inquiète, l'excusant, expliquant son cas en femme raisonnable que la déraison des autres trouve pleine d'une tendre sympathie. Surtout elle lui recommandait de ne pas être un mari violent, un maître égoïste et jaloux, faisant de l'épouse l'esclave, la chose que lui livre la loi. Et, sûrement, il y eut beaucoup d'elle dans la sage conduite de Marc, qui patientait, s'en remettait au bon sens, à l'amour, pour convaincre un jour Geneviève, et la ramener. Enfin, elle s'efforçait de remplacer auprès de Louise la mère absente, avec une telle délicatesse, qu'elle était ainsi devenue l'amie délicieuse, la joie du foyer si triste où le père et la fille grelottaient de leur abandon.

Par ces premiers beaux jours, Marc et Louise se retrou-

vaient chaque soir avec Mlle Mazeline dans leur petit jardin, derrière l'école. L'institutrice n'avait qu'à ouvrir la porte de communication, dont les verrous étaient tirés de part et d'autre, et elle voisinait, elle délaissait un peu son propre jardin pour celui de l'instituteur, où il y avait une table et des sièges, sous une touffe de lilas. Ils en plaisantaient, ils appelaient cela le bois, comme s'ils se fussent abrités sous de grands chênes, en un coin de forêt. La maigre pelouse devenait une vaste prairie, les deux plates-bandes prolongeaient tout un royal parterre. Et, après la rude journée, la conversation était très douce, dans la paix du crépuscule.

Un soir, Louise, qui réfléchissait de son air grave de grande fillette, demanda brusquement :

— Mademoiselle, pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée?

L'institutrice eut un bon rire.

— Oh! ma chérie, tu ne m'as donc pas regardée! Ce n'est pas avec mon nez trop gros et ma taille de rien du tout qu'on trouve aisément un mari.

Etonnée, l'enfant l'examina, car jamais elle ne l'avait vue laide. C'était bien vrai, elle n'était pas grande, elle avait un nez trop gros, une face large au front bombé, aux pommettes saillantes. Mais ses admirables yeux souriaient si tendrement, que tout le visage en resplendissait d'un charme profond.

— Vous êtes très jolie, déclara Louise avec conviction. Moi, si j'étais un homme, je voudrais bien me marier avec vous.

Cela égaya beaucoup Marc, tandis que Mlle Mazeline était prise d'une émotion contenue, où il y avait quelque mélancolie.

— Il paraît que les hommes n'ont pas ton goût, dit-elle en retrouvant sa tranquille joie. De vingt à vingt-cinq ans, je me serais mariée volontiers ; mais je n'ai rencontré personne qui voulût bien de moi. Et ce n'est pas aujourd'hui, à trente-six ans, que je me marierais.

— Pourquoi donc cela? demanda Marc.

— Oh! parce que l'heure est passée... Une femme dans l'enseignement, une humble institutrice primaire, quand elle est née de parents pauvres, ne tente guère les

épouseurs. Où trouver l'homme qui veuille bien accepter la charge d'une compagne gagnant peu, astreinte à de sourds devoirs, forcée de vivre au fond de quelque pays perdu. Si elle n'a pas la chance d'épouser un instituteur et de mettre leur misère en commun, elle reste fatalement vieille fille... Moi, j'en ai fait mon deuil, je suis heureuse tout de même.

Et, vivement, elle ajouta :

— Bien entendu, le mariage est l'acte nécessaire, il faut qu'une femme se marie, car elle n'a pas vécu, elle n'a pas rempli sa destinée, si elle n'a pas été épouse et mère. Il n'est point de santé ni de bonheur possible, pour une créature humaine, en dehors de sa complète floraison. Et je n'oublie jamais, dans mes leçons à mes fillettes, qu'elles doivent avoir un jour un mari et des enfants... Seulement, quand on est une oubliée, une sacrifiée, on est bien forcée de s'arranger un coin de contentement. C'est pourquoi je me suis taillé ma part de besogne, et je ne me plains pas trop, j'ai réussi à être mère tout de même, parce que j'ai à moi toutes les enfants des autres, ces chères petites dont je m'occupe du matin au soir. Je ne suis pas seule, j'ai une grande famille.

Elle riait, elle disait avec simplicité son admirable dévoûment, comme si elle s'était crue l'obligée des générations d'écolières qui consentaient à être les innombrables filles de son esprit et de son cœur.

— Oui, conclut Marc, lorsque la vie se montre dure pour un de nous, il faut que ce déshérité se montre bon pour elle. C'est l'unique façon qu'il a de conjurer le malheur.

Mais, le plus souvent, dans le petit jardin envahi par le crépuscule, Marc et Mlle Mazeline causaient de Geneviève, surtout les soirs où Louise, ayant passé l'après-midi chez Mme Duparque, apportait quelque nouvelle de sa mère. Un jour, elle revint très troublée : sa mère, qu'elle avait dû accompagner à la chapelle des Capucines, pour une grande cérémonie donnée en l'honneur de Saint-Antoine de Padoue, s'y était évanouie ; et il avait fallu l'emporter dans un état inquiétant, à cause de sa grossesse.

— Ils me la tueront, dit Marc avec désespoir.

Mlle Mazeline, désireuse de le réconforter, se montrait volontairement optimiste.

— Non, non, votre Geneviève n'est en somme qu'une raison malade dans un corps sain et solide. Vous verrez, mon ami, l'intelligence un jour, aidée du cœur, triomphera... Mais, que voulez-vous? elle paie son instruction et son éducation mystiques, dans un de ces couvents d'où continueront à sortir les maux de la femme et les désastres du mariage actuel, tant qu'on ne les aura pas fermés. Il faut lui pardonner, elle n'est pas la vraie coupable, elle subit la longue hérédité des aïeules, possédées, terrorisées, abêties par l'Eglise.

Marc, que la tristesse accablait, eut une plainte à voix basse, un aveu exhalé malgré lui, devant sa fille.

— Ah! pour son bonheur et le mien, il eût mieux valu ne jamais nous unir. Elle ne pouvait être ma compagne, l'autre moi-même.

— Mais qui donc auriez-vous épousé, alors? demanda l'institutrice. Dans les familles bourgeoises, où donc auriez-vous trouvé une jeune fille qui ne fût pas élevée sous la règle catholique, empoisonnée d'erreurs et de mensonges? Mon pauvre ami, la femme qu'il vous fallait, à vous esprit libre, ouvrier de l'avenir, oui! cette femme-là est encore à faire. Il en existe peut-être quelques échantillons, mais si peu nombreux, gâtés toujours par les tares de l'atavisme et d'une éducation bâtarde.

Puis, se mettant à rire, de son air si doux et si résolu :

— Vous savez, je suis en train d'y travailler, à ces compagnes pour maris dégagés des dogmes, avides de vérité et de justice, je m'efforce d'en fabriquer quelques-unes pour les braves garçons que vous faites pousser de votre côté... Vous êtes né trop tôt, voilà tout, mon ami.

Et l'un et l'autre, l'instituteur et l'institutrice, humbles artisans de la société future, oubliaient un peu la grande enfant de treize ans qui les écoutait, silencieuse, les oreilles larges ouvertes. Lui, par une sorte de discrétion sentimentale, s'était abstenu jusque-là de donner des leçons directes à sa fille. Il se contentait de prêcher d'exemple, il s'était fait adorer d'elle, en se montrant très bon, très sincère, très juste. Et la grande fille,

éveillée peu à peu à la raison, n'osait encore intervenir dans ces conversations entre son père et Mlle Mazeline ; mais, sûrement, elle en tirait profit, avec cet air de ne pas comprendre, de ne pas entendre, que prennent les enfants quand on s'oublie devant eux à dire des choses jugées au-dessus de leur intelligence. Les regards perdus dans la nuit tombante, la bouche immobile, à peine agitée d'un léger frémissement aux coins des lèvres, elle s'instruisait, elle classait dans sa petite tête toutes ces idées des deux personnes qu'elle aimait le plus au monde, avec sa mère. Et, un jour, à la suite d'un de ces entretiens, une réflexion enfantine qui lui échappa, comme au réveil d'une profonde rêverie, montra qu'elle comprenait parfaitement.

— Moi, quand je me marierai, je veux un homme qui ait les idées de papa, pour que nous puissions nous expliquer et nous entendre. Oh! si nous pensons de même, ça marchera très bien.

Cette façon de résoudre le problème amusa beaucoup Mlle Mazeline. Mais Marc était attendri, il sentait chez sa fille renaître un peu de sa passion de la vérité, de son intelligence claire et solide. Sans doute, dans cette obscure formation du cerveau d'une enfant, il n'est point aisé de prévoir ni d'analyser ce que sera la pensée mûrie et agissante de la femme. Il croyait pourtant la pressentir déjà raisonnable, saine, libérée de bien des erreurs. Et cela lui était d'une grande douceur, comme s'il attendait de cette fille, si puérile encore, l'aide future, la tendre médiatrice qui, en ramenant l'absente au foyer, renouerait tous les liens si tragiquement rompus.

Mais les nouvelles que Louise apportait, après chacune de ses visites à la petite maison de la place des Capucins, devinrent tout à fait mauvaises. A mesure que le moment de ses couches approchait, Geneviève tombait à une tristesse plus sombre, d'humeur si capricieuse, si âpre, que parfois même elle repoussait les caresses de sa fille. Elle avait eu de nouveaux évanouissements, elle semblait se jeter dans une exaltation religieuse croissante, comme ces malades qui, déçus par l'inefficacité de certains stupéfiants, en doublent la dose, en arrivent au poison final. Et, par une délicieuse soirée, dans l'étroit jardin

en fleurs, les nouvelles données par Louise inquiétèrent tellement Mlle Mazeline, qu'elle fit une proposition à Marc.

— Mon ami, voulez-vous que j'aille voir votre femme? Elle me témoignait de l'affection autrefois, peut-être m'écoutera-t-elle si je lui parle raison.

— Et que lui direz-vous, mon amie?

— Mais que sa place est d'être auprès de vous, qu'elle vous adore toujours sans le savoir, sans comprendre de quel affreux malentendu est faite sa souffrance, et qu'elle sera guérie seulement le jour où elle vous rapportera le cher enfant, dont elle étouffe comme d'un remords.

Des larmes étaient montées aux yeux de Marc, bouleversé par ces paroles, vivement, Louise se permit d'intervenir.

— Oh! non, mademoiselle, n'allez pas voir maman, je ne vous le conseille pas.

— Pourquoi donc, ma chérie?

La fillette, alors, rougit, resta très embarrassée. Elle ne savait plus comment dire en quels termes méprisants et haineux on parlait de l'institutrice dans la petite maison de la place des Capucins. Celle-ci comprit, et doucement, en femme habituée à l'outrage :

— Est-ce que ta maman ne m'aime plus? crains-tu qu'elle ne me reçoive mal?

— Oh! maman ne dit trop rien, finit par confesser Louise, ce sont les autres.

Marc s'était repris, domptant son émotion

— L'enfant a raison, mon amie, votre démarche pourrait être pénible, et elle ne servirait sans doute à rien. Je ne vous en remercie pas moins de votre bonté, je sais quel est votre grand cœur.

Il y eut alors un long silence. Le ciel était d'une pureté admirable, une paix lente tombait de cet infini bleu, où le soleil s'éteignait en une grande lueur rose. Les quelques œillets et les quelques giroflées du petit jardin embaumaient l'air tiède. Ce soir-là, ils ne parlèrent plus, baignés de mélancolie par toute cette fin délicieuse d'un beau jour.

Et ce qui devait se produire arriva. Geneviève n'avait pas quitté Marc depuis huit jours, que tout Maillebois

parlait de la liaison scandaleuse, affichée publiquement par l'instituteur et l'institutrice. Ils s'échappaient à chaque instant de leurs classes, pour se retrouver ; même le soir, ils avaient l'audace de vivre ensemble dans le jardin de l'école des garçons, où tout le monde pouvait parfaitement les voir, de certaines fenêtres voisines ; et l'abomination était que la petite Louise se trouvait là, toujours présente, mêlée à leurs saletés. Les détails les plus orduriers circulaient, des passants prétendaient les avoir entendus, de la place de la République, rire et chanter de sales chansons. Une légende se forma, il fut nettement établi que, si Geneviève avait quitté le domicile conjugal, c'était dans un moment de révolte et de dégoût bien légitime, pour laisser la place à l'autre, cette femme sans Dieu, qui débauchait les fillettes confiées à sa garde. Et ce n'était pas seulement Louise qu'il fallait rendre à sa mère, on devait chasser à coups de pierres l'instituteur et l'institutrice, pour sauver de la perdition diabolique tous les enfants de Maillebois.

Quelques-unes de ces rumeurs parvinrent aux oreilles de Marc. Mais il se contenta d'en hausser les épaules, car, tout de suite, à leur imbécile violence, il avait compris d'où elles venaient. Elles étaient la continuation de la guerre au couteau que lui faisait la Congrégation. Celle-ci, n'ayant pu obtenir le scandale espéré, au lendemain du départ de Geneviève, grâce à l'attitude digne qu'il gardait dans sa torture, reprenait souterrainement son œuvre de calomnie, tâchait d'empoisonner la situation nouvelle. Puisqu'il n'avait pas suffi de lui reprendre sa femme, pour le faire révoquer, on y arriverait peut-être en lui prêtant une maîtresse, dans des conditions immondes. L'école laïque elle-même s'en trouvait atteinte et souillée, c'était là de la louche besogne de sacristie, assurant le triomphe de Dieu à coups de mensonges. Si le père Crabot, depuis la reprise de l'affaire Simon, vivait cloîtré, comme au fond d'un sanctuaire inaccessible, toutes les soutanes et tous les frocs s'agitaient dans Maillebois. Lui semblait placé trop haut pour lancer ces inventions abominables, mais les Frères et les Capucins étaient comme un vol de robes noires, en continuelles allées et venues par la route de Valmarie. On les en

voyait revenir très affairés, et c'était ensuite dans les confessionnaux du pays entier, dans les coins de chapelle et dans les parloirs, des chuchotements sans fin avec les dévotes excitées, indignées de tant d'horreurs. De là, les horreurs se répandaient à voix basse, à demi-mots, gagnaient les familles, les fournisseurs, le petit peuple, devenaient la hantise des vieilles filles brûlées par le culte inassouvi de Jésus. Et la seule colère de Marc était de se douter que, chez ces dames, on devait, par un raffinement cruel, murmurer d'ignobles contes aux oreilles de sa Geneviève, afin de consommer à jamais leur séparation.

Enfin, le mois s'écoula, les couches étaient proches. Marc, qui avait compté les jours dans une attente fiévreuse, s'étonnait de n'avoir reçu encore aucune nouvelle, lorsque Pélagie, un jeudi matin, vint à l'école dire sèchement de ne pas envoyer Mlle Louise à sa maman, l'après-midi. Et comme, à sa voix, Marc était accouru, exigeant une explication, la servante finit par lui apprendre que madame était accouchée depuis le lundi soir et qu'elle n'allait même pas bien du tout. Puis, elle se sauva, ennuyée d'avoir parlé, ayant reçu évidemment l'ordre de ne rien dire. Un instant, Marc resta confondu devant cette volonté d'agir comme s'il n'existait pas. Un enfant lui était né, et personne ne le prévenait. Ensuite, ce fut une telle révolte, un tel besoin de protester, le cœur saignant, qu'il prit son chapeau et se rendit tout droit chez ces dames.

Lorsque Pélagie lui ouvrit, elle resta suffoquée, l'air saisi de son audace. Mais il l'écarta d'un geste, entra directement, sans une parole, dans le petit salon, où, selon leurs habitudes, Mme Duparque tricotait devant la fenêtre, tandis que Mme Berthereau, un peu en arrière, s'occupait à un travail de broderie, d'une main lente. Il retrouvait la petite pièce avec son odeur accoutumée d'air humide et moisi, ensommeillée dans le grand silence et dans la clarté morne qui venaient de la place. Mais, brusquement, à sa vue, la grand'mère s'était levée toute droite, stupéfaite, outrée.

— Comment! vous vous permettez, monsieur... Que voulez-vous? que venez-vous faire ici?

La violence incroyable de cet accueil, lorsque lui-même accourait avec un si légitime sujet de colère, l'arrêta, lui rendit son calme.

— Je viens voir mon enfant... Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu?

La vieille femme était restée debout, rigide, et elle aussi parut comprendre que l'emportement serait pour elle une cause d'infériorité.

— Je n'avais pas à vous prévenir... J'attendais que Geneviève me demandât de le faire.

— Elle ne l'a donc pas demandé?

— Non.

Tout d'un coup, il croyait comprendre. L'Eglise ne s'était pas seulement efforcée de tuer l'amante chez sa femme, elle avait encore voulu tuer la mère. Pour que celle-ci, à la veille des couches, ne fût pas revenue près de lui, selon son espoir, pour qu'elle se fût comme cachée, assombrie, honteuse, avant d'enfanter de ses œuvres, il fallait bien qu'on lui eût fait un crime de ce triste enfant de querelle qui allait naître. On avait dû, pour la garder, lui en donner la crainte et l'horreur, ainsi que d'un pêché dont elle ne pourrait être absoute, si elle n'achevait pas de couper tous les liens de chair qui l'avaient unie au démon.

— C'est un garçon? demanda-t-il.

— Oui, un garçon.

— Où est-il? je veux le voir et l'embrasser.

— Il n'est plus ici.

— Comment, plus ici?

— Non, hier il a été baptisé, sous le nom de bienheureux saint Clément, et il est parti en nourrice.

Une brusque douleur fit crier Marc.

— Mais c'est un crime que vous avez commis là! On ne baptise pas un enfant sans la volonté de son père, on ne l'enlève pas ainsi, comme en un rapt prémédité... Geneviève, Geneviève qui a nourri Louise, dans une telle allégresse maternelle, ne nourrira pas son petit Clément!

Très maîtresse d'elle toujours, avec un sourd grondement de vieille rancune satisfaite, à le voir souffrir, Mme Duparque répondit :

— Une mère catholique a toujours le droit de faire

baptiser son enfant, surtout lorsqu'elle se doute que le salut de celui-ci peut-être mis en péril par l'incroyance du père. Et quand à le garder ici, il n'y fallait pas songer, car cela n'aurait sans doute rien valu, ni pour lui, ni pour personne.

C'était bien ce que Marc avait pensé, l'enfant du démon attendu comme un Antéchrist, qu'il devenait nécessaire de baptiser et d'éloigner au plus tôt, si l'on voulait éviter de grands malheurs. Plus tard, on le reprendrait, on tâcherait de le consacrer à Dieu, d'en faire un prêtre, afin d'apaiser la colère divine. Ainsi, la petite maison pieuse de la place des Capucins n'aurait pas la honte de l'abriter, son père ne la souillerait pas de sa présence en venant l'y embrasser, sa mère surtout serait délivrée du remords de l'avoir conçu, du moment où il ne se trouverait plus là, continuellement sous ses yeux.

Marc qui, d'un effort, s'était calmé, déclara nettement :

— Je veux voir Geneviève.

Mais, avec une décision égale, Mme Duparque dit à son tour :

— Vous ne pouvez la voir.

— Je veux voir Geneviève, répéta-t-il. Où est-elle? là-haut, dans son ancienne chambre. Je la trouverai bien.

Et, déjà, il marchait vers la porte, lorsque la grand-mère lui barra le passage.

— Vous ne pouvez la voir, c'est impossible... N'est-ce pas? vous n'avez pas envie de la tuer, et votre vue serait certainement pour elle l'émotion la plus terrible. Elle a failli mourir pendant ses couches. Depuis deux jours, elle est sans couleur et sans voix, la moindre fièvre la rend comme folle, on a dû emporter l'enfant en évitant de le lui montrer... Ah! vous avez raison d'être fier de votre œuvre, le ciel foudroie tout ce que vous avez sali.

Alors, Marc, ne se contenant plus, soulagea son cœur en paroles basses et tremblantes.

— Mauvaise femme, qui avez vieilli dans la cruauté morne de votre Dieu et qui achevez d'anéantir toute votre descendance... Votre œuvre à vous est notre torture, la mort lente dont nous agonisons. Vous vous acharnerez

à dessécher votre race, tant qu'elle gardera dans sa chair un peu de sang, un peu de bonté humaine... Depuis son veuvage, vous avez comme supprimé de la douce vie votre fille ici présente, vous lui avez enlevé jusqu'à la force de parler et de se plaindre. Et, si votre petite-fille se meurt là-haut, d'avoir été arrachée à son mari et à son enfant, c'est encore vous qui l'avez voulu, car vous seule avez servi d'instrument aux abominables ouvriers de ce crime... Ah! oui, ma pauvre, mon adorée Geneviève, que de mensonges, que d'effrayantes imbécillités il a dû falloir pour me la reprendre! Puis, ici, on l'a tellement abêtie, pervertie de noire religion, de pratiques démentes, qu'elle n'est même plus femme, ni épouse, ni mère. Son mari est le diable, qu'elle ne pourrait revoir sans tomber à l'enfer, son enfant est le produit inquiétant de son pêché, qui la mettrait en péril de damnation, si elle lui donnait le sein... Eh bien! écoutez, de tels forfaits ne se consommeront pas jusqu'au bout. Oui, la vie a toujours raison, elle emporte les ténèbres et leurs cauchemars délirants, à chaque nouveau lever du soleil. Vous serez vaincue, j'en suis bien sûr, et vous me faites encore moins horreur que pitié, triste vieille femme, sans raison et sans cœur!

Mme Duparque l'avait écouté, de son air de sévérité hautaine, sans même chercher à l'interrompre.

— Est-ce tout? demanda-t-elle. Je n'ignore pas que vous êtes sans respect. Vous qui niez Dieu, comment sauriez-vous vous incliner devant les cheveux blancs d'une aïeule?... Mais, en somme, pour vous montrer combien vous faites erreur, en m'accusant de cloîtrer ici Geneviève, je veux bien vous livrer passage... Montez près d'elle, tuez-la tout à votre aise, vous seul serez responsable de la crise affreuse où vous allez la jeter.

Et, en effet, elle s'écarta de la porte, elle revint s'asseoir devant la fenêtre, où, froidement, sans que la moindre émotion apparente fit trembler ses mains, elle se remit à tricoter.

Un instant, Marc demeura immobile, éperdu, ne sachant que résoudre. Revoir Geneviève, lui parler, tâcher de la convaincre et de la reprendre, était-ce possible en un tel moment? Il sentit le peu d'opportunité,

même le péril d'un pareil effort. Lentement, il se dirigea vers la porte, sans un mot d'adieu. Puis, une pensée lui revint, il se retourna.

— Puisque le petit Clément n'est plus ici, donnez-moi l'adresse de la nourrice.

Mme Duparque ne répondit pas, ses grands doigts secs continuèrent de manœuvrer les aiguilles, du même mouvement régulier.

— Vous ne voulez pas me donner l'adresse de la nourrice?

Au bout d'un nouveau silence, elle finit par dire :

— Je n'ai pas d'adresse à donner. Montez la demander à Geneviève, puisque votre idée est de tuer la pauvre enfant.

Une fureur emporta Marc. Il revint d'un saut, il cria dans la face impassible de la grand'mère :

— Vous allez tout de suite me donner l'adresse de la nourrice!

Et, muette, elle le bravait toujours, elle le regardait de ses yeux clairs, lorsque Mme Berthereau, bouleversée, intervint. Au commencement de la querelle, elle avait tenu obstinément la tête baissée sur son ouvrage de broderie, en femme résignée, devenue lâche, qui désirait ne pas se compromettre, par terreur de gros ennuis personnels. Mais, lorsque Marc, reprochant à la grand-mère sa dure tyrannie de dévote, avait fait allusion à tout ce qu'elle-même souffrait, depuis son veuvage, dans cette maison pieuse, elle avait cédé à une émotion croissante, au flot de larmes, si longtemps refoulé, qui montait et l'étouffait. Elle oubliait un peu de sa silencieuse timidité, elle relevait la tête, se passionnait, après tant d'années. Et, quand elle entendit sa mère refuser à ce pauvre homme, torturé, volé, l'adresse de la nourrice de son enfant, elle eut enfin une révolte, elle cria l'adresse.

— La nourrice est une femme Delorme, à Dherbecourt, près de Valmarie.

D'une brusque détente, comme sous le ressort de muscles jeunes, Mme Duparque s'était remise debout, et elle foudroya du geste l'audacieuse, qu'elle traitait toujours en gamine, malgré ses cinquante ans passés.

— Qui donc t'a permis de parler, ma fille?... Est-ce

que tu vas retourner à ta faiblesse passée? Des années de pénitence sont-elles impuissantes à effacer la faute d'un mariage impie? Prends garde, le pêché est toujours en toi, je le sens bien, malgré ton apparente résignation... Pourquoi as-tu parlé sans mon ordre?

Toute frémissante encore de tendresse et de pitié, Mme Berthereau résista un instant.

— J'ai parlé parce que mon cœur à la fin saigne et proteste. Nous n'avons pas le droit de cacher à Marc l'adresse de la nourrice... Oui, oui! c'est abominable, ce que nous faisons!

— Tais-toi! cria furieusement la grand'mère.

— Je dis que c'est abominable d'avoir séparé la femme du mari d'abord, et maintenant de séparer d'eux l'enfant. Jamais Berthereau, mon pauvre mort, qui m'a tant aimée, n'aurait accepté ce meurtre de l'amour, s'il avait vécu.

— Tais-toi! tais-toi!

Et la vieille femme, l'air grandi, dans la sécheresse vigoureuse de ses soixante-treize ans, avait répété ce cri d'une voix si impérieuse, que sa fille en cheveux blancs, prise de terreur, céda, courba de nouveau la tête sur son ouvrage de broderie. Et il y eut un silence lourd, pendant qu'un petit tremblement convulsif l'agitait et que des larmes lentes ruisselaient le long de ses pauvres joues, dévastées par tant d'autres larmes secrètes.

Marc était resté saisi, devant l'éclat brusque de ce drame intime, si poignant, qu'il avait seulement soupçonné jusque-là. Une immense sympathie lui venait pour la triste veuve, hébétée, écrasée depuis plus de dix ans sous ce despotisme maternel, exercé au nom d'un Dieu de jalousie et de vengeance. Et, si la pauvre femme n'avait point défendu sa Geneviève, si elle les abandonnait, elle et lui, à la rage noire de la terrible grand'mère, il lui pardonnait cette lâcheté frissonnante, tant il la voyait souffrir elle-même.

Tranquillement, Mme Duparque s'était reprise.

— Vous le voyez, monsieur, votre présence ici est une cause de scandale et de violence. Tout ce que vous touchez se corrompt, votre souffle suffit même à pervertir l'air du lieu où vous êtes. Voilà ma fille, qui ne s'est

jamais permis d'élever la voix contre moi, et dès que vous entrez, elle tombe dans la désobéissance et dans l'injure... Allez, allez, monsieur, à vos sales besognes. Laissez les honnêtes gens tranquilles et travaillez à sortir du bagne votre juif immonde, qui achèvera d'y pourrir, je vous le prédis, car Dieu ne permettra pas la défaite de ses vénérables serviteurs.

Malgré l'émotion dont il frémissait, Marc ne put s'empêcher de sourire.

— Ah! nous y sommes, dit-il doucement, il n'y a que l'affaire au fond de tout ceci, n'est-ce pas? C'est l'ami, le défenseur de Simon, c'est le justicier qu'il s'agit de supprimer, à force de persécutions et de tortures morales... Eh bien! soyez-en convaincue, la vérité et la justice l'emporteront tôt ou tard, Simon sortira du bagne, et il triomphera un jour, et un jour les vrais coupables, les menteurs, les ouvriers de ténèbres et de mort seront balayés, avec leurs temples, où depuis des siècles ils terrorisent et abêtissent l'humanité.

Puis, d'une voix plus douce encore, se tournant vers Mme Berthereau, retombée dans son écrasement silencieux.

— Et j'attends Geneviève, dites-lui que je l'attends, quand elle pourra vous comprendre. Je l'attendrai, tant qu'elle ne me sera pas rendue. Serait-ce dans des années, elle me reviendra, je le sais... La souffrance ne compte pas, il faut beaucoup souffrir, pour avoir raison et pour connaître enfin un peu de bonheur.

Alors, il s'en alla, le cœur déchiré, gonflé d'amertume et quand même de courage. Mme Duparque avait repris son éternel tricot, et il lui sembla que, derrière lui, la petite maison sombrait de nouveau dans l'ombre froide dont l'église voisine la glaçait.

Un mois s'écoula. Marc sut que Geneviève se remettait lentement. Un dimanche, Pélagie vint chercher Louise ; et, le soir, il apprit de l'enfant qu'elle avait trouvé sa mère debout, très amaigrie, très brisée, capable pourtant de descendre s'asseoir à la table, dans la petite salle à manger. Alors, il fut pris d'une nouvelle espérance, celle de voir Geneviève lui revenir, dès qu'elle serait capable de faire à pied le trajet de la place des Capucins à l'école.

Elle avait certainement réfléchi, son cœur devait s'être réveillé dans la souffrance, il tressaillait au moindre bruit, croyant à son retour. Mais les semaines se passèrent, les mains invisibles qui la lui avaient prise barricadaient sans doute les portes et les fenêtres pour la retenir encore. Il retomba à de grandes tristesses, sans perdre jamais son invincible foi, sa certitude de vaincre par la vérité et par l'amour. Et sa consolation, en ces jours noirs, fut d'aller embrasser le plus souvent possible le petit Clément, chez sa nourrice, dans ce joli village de Dherbecourt, si frais au milieu des prairies de la Verpille, parmi les peupliers et les saules. Il passait là une heure de délicieux réconfort, comptant peut-être sur un bon hasard qui le ferait se rencontrer avec Geneviève, près du berceau du cher petit. On disait qu'elle était toujours trop faible pour venir voir l'enfant, et la nourrice le lui portait une fois par semaine.

Dès lors, Marc resta dans l'attente. Depuis un an bientôt, la Cour de cassation avait ouvert son enquête, retardée par toutes sortes de complications, entravée de continuels obstacles, qui sans cesse renaissaient, grâce au travail souterrain des puissances mauvaises. Chez les Lehmann, après la joie vive du premier arrêt, décidant l'enquête, on commençait à désespérer de nouveau, devant tant de lenteur, lorsque les nouvelles de Simon étaient si mauvaises. La Cour, qui avait jugé inutile de le faire tout de suite ramener en France, s'était bien arrangée pour lui apprendre qu'elle s'occupait de la revision de son procès. Mais dans quel état allait-il revenir? Ses longues souffrances ne l'acheveraient-elles pas, avant ce retour, éternellement ajourné? David lui-même, si ferme, si brave, s'épouvantait. Et cette longue attente angoissée, dans laquelle vivaient David et Marc, le pays entier en souffrait, Maillebois surtout en était ravagé, comme d'une crise épuisante dont la continuité suspendait la vie sociale. Elle finissait par profiter aux antisimonistes, qui s'étaient remis de la terrible trouvaille faite chez le père Philibin. Peu à peu, et grâce aux formalités si lentes, aux nouvelles fausses, nées du secret de l'enquête, ils affectaient de triompher encore, ils annonçaient l'écrasement certain des simonistes. Les arti-

cles infâmes du *Petit Beaumontais* retrouvèrent leurs mensonges et leurs outrages des grands jours. On entendit le père Théodose, à une cérémonie en l'honneur de Saint-Antoine de Padoue, se permettre en chaire une allusion au prochain triomphe de Dieu sur la race maudite de Judas. On revit, par les rues, par les places, le frère Fulgence passer en coup de vent, l'air affairé, la face exultante, comme s'il traînait derrière lui le char de l'Eglise, dans une apothéose. Quant au frère Gorgias, que la congrégation commençait à juger fort compromettant, on tâchait de le cloîtrer le plus possible, sans oser encore le faire disparaître, au fond de quelque retraite sûre, ainsi que le père Philibin. Et il n'était point commode, il aimait à se montrer, à étonner le monde, par des attitudes de saint religieux, traitant directement de son salut avec le ciel. Deux fois, il souleva un scandale, en allongeant des gifles à des enfants, qui ne sortaient pas de son école d'un air assez recueilli. Aussi le maire Philis, dont la dévotion correcte s'effarait de ce personnage d'une piété extraordinaire et violente, crut-il devoir intervenir, dans l'intérêt même de la religion. Il en fut question au conseil municipal, où Darras se trouvait toujours en minorité de quelques voix, paralysé, d'autant plus prudent, qu'il ne désespérait pas de redevenir maire, avec une majorité accrue, si l'affaire Simon tournait bien. En attendant, il fuyait les occasions d'en parler, la bouche cousue, très inquiet lorsqu'il voyait les moines et les prêtres reprendre le haut du pavé, dans Maillebois, comme en une cité désormais conquise.

Les nouvelles avaient beau devenir mauvaises, Marc voulait se forcer à l'espoir. Il était maintenant très soutenu par la fidélité brave de son adjoint Mignot, qui se donnait à lui chaque jour davantage, en vivant de sa vie intime de dévoûment et de lutte. Un singulier phénomène moral s'était produit là, cette sorte d'action lente d'un maître sur un disciple d'abord révolté, ramené et absorbé ensuite. Certes, chez Mignot, personne autrefois n'aurait soupçonné l'étoffe du héros qu'il devenait aujourd'hui. Il s'était montré très louche dans l'affaire, chargeant Simon, songeant surtout à ne pas se compromettre. Il paraissait uniquement préoccupé de son avancement,

ni bon ni mauvais au fond, prêt à tourner bien ou mal, selon les circonstances et les hommes. Et Marc était venu, et dans la tragique histoire, il s'était trouvé l'homme, l'intelligence et la volonté, qui devaient décider de cette conscience, l'embellir, la hausser à la vérité et à la justice. Ainsi la leçon éclatait, lumineuse, certaine : il suffisait de l'exemple, de l'enseignement d'un héros, pour faire lever d'autres héros, du sein obscur et vague de la foule moyenne. Depuis dix ans, on avait à deux reprises voulu nommer Mignot instituteur dans un petit village voisin, et il avait refusé, il préférait rester auprès de Marc, dont l'action sur lui était devenue si grande, qu'il parlait de ne le quitter jamais, en disciple fidèle, résolu à vaincre ou à être vaincu avec le maître. De même, après avoir attendu pour se marier, selon son attitude première de prudente expectative, il avait décidé de rester garçon, disant qu'il était trop tard, que ses élèves à présent lui servaient de famille. Et, d'ailleurs, ne prenait-il pas ses repas chez Marc, où il était accueilli en frère, faisant de ce foyer son propre foyer, goûtant là toute la douceur du lien le plus étroit, celui qui se resserre à mesure qu'on sent et qu'on pense de même? Aussi, la lente désunion du ménage, à laquelle il assistait, lui avait-elle été très douloureuse ; et, depuis le départ de Geneviève, il était désespéré, forcé de manger dans un petit restaurant voisin, afin de ne pas accroître l'embarras de la triste maison sans femme. Mais il redoublait d'affection respectueuse pour Marc, il tâchait de le consoler, au milieu des coups dont on l'accablait. S'il ne revenait pas chaque soir après le dîner, afin de lui tenir compagnie, c'était par un sentiment de délicate discrétion, voulant le laisser seul avec sa fille, comprenant bien que celle-ci devait lui suffire. Il s'effaçait également devant Mlle Mazeline, plus utile au mari abandonné, plus savante à panser les blessures, avec ses mains légères de sœur. Et, lorsqu'il voyait Marc par trop assombri, près de céder à la souffrance, il n'avait encore trouvé qu'une façon de ramener la joie et l'espoir sur sa face, celle de s'accuser de son ancien témoignage au procès Simon comme d'un crime, et de lui promettre, au procès futur, de soulager sa conscience publiquement, en criant

la vérité. Ah! oui, il la jurerait, l'innocence de Simon, dont il était maintenant convainvu, grâce au flot de lumière qui avait éclairé ses souvenirs!

Cependant, les lenteurs de la Cour de cassation continuaient d'encourager la furieuse campagne des anti-simonistes, et il y eut surtout une reprise acharnée de calomnies contre Marc, qu'il s'agissait de perdre, pour assurer le triomphe de l'école des Frères sur les ruines de l'école laïque. Si elle laissait passer l'occasion favorable, l'Eglise se sentait menacée elle-même, atteinte mortellement le jour où on lui reprendrait le droit d'enseigner, de pétrir à son usage les générations nouvelles. Un matin donc, le bruit se répandit dans Maillebois qu'on venait de surprendre Mlle Mazeline couchée avec Marc, et cela près de la chambre de Louise, sans que même la porte de communication fut fermée. On ajoutait des détails ignobles, un raffinement satanique d'impudence, œuvre évidente d'imaginations dévotes surchauffées. Seulement, l'histoire restait en l'air, il était impossible de retrouver un témoin, des versions se succédaient d'autant plus terribles qu'elles devenaient contradictoires, élargissant l'infamie. Ce fut Mignot, très inquiet, qui osa prévenir Marc de la gravité du scandale, et ce dernier ne put se contenter, cette fois, d'opposer à une telle ignominie le hautain silence de son dédain. Il passa une journée d'affreux combat, le cœur déchiré par le nouveau sacrifice que son œuvre exigeait de lui. Et, quand vint le crépuscule, il était décidé, il se rendit à son habitude dans le petit jardin où il passait chaque soir une heure si douce, si réconfortante, en compagnie de Mlle Mazeline. Puis, comme elle était déjà là, assise sous la touffe de lilas, l'air songeur et bien triste, elle aussi, il prit un siège en face d'elle, il la regarda quelques secondes sans parler.

— Ma pauvre amie, dit-il enfin, j'ai un gros chagrin et je vais en soulager mon cœur, avant que Louise nous rejoigne... Nous ne pouvons continuer à nous voir ainsi chaque jour. Je crois même que nous serions sages en nous abstenant désormais de toutes relations... Vous le voyez, c'est un véritable adieu. Il va falloir nous séparer, mon amie.

Elle l'avait écouté sans surprise, comme sachant à l'avance ce qu'il avait à lui dire. Et, d'une voix courageuse et désolée :

— Oui, mon ami, c'est pour cet adieu que, moi-même, je suis venue, ce soir encore, m'asseoir ici. Vous n'aurez pas à me convaincre, je sens comme vous la douloureuse nécessité de notre séparation... Quelqu'un m'a tout conté. En face de telles infamies, il ne nous reste d'autres armes que l'abnégation et le renoncement.

Un long silence se fit, sous le vaste ciel calme, où le jour se mourait lentement. Une odeur pénétrante montait des giroflées, tandis que le gazon, échauffé par le soleil, retrouvait un peu de fraîcheur.

Et Marc reprit, à demi voix, comme s'il réfléchissait tout haut :

— Ces malheureux, qui vivent en dehors de la simple nature et du bon sens, ne peuvent toucher à rien de l'homme et de la femme, sans y mettre aussitôt l'ordure de leur imagination, pervertie par l'idée du péché. La femme n'est plus que le diable, dont le contact corrompt tout, tendresse, affection, amitié... J'avais bien prévu ce qui arrive, je faisais la sourde oreille, ne voulant pas leur donner la joie de paraître tenir compte de leurs calomnies. Mais si, moi, je puis hausser les épaules, il y a vous, mon amie, il y a Louise surtout, que cette boue finit par atteindre... Alors, les voilà victorieux de nouveau, ils vont se réjouir d'ajouter une grosse peine à toutes nos peines.

Très émue, Mlle Mazeline répondit :

— Ce sera pour moi la plus dure... Et je ne vais pas y perdre seulement la douceur de nos conversations du soir, j'en emporterai la tristesse de me dire que je cesse de vous être utile, que je vous laisse plus seul et plus malheureux. Pardonnez-moi cette petite vanité, mon ami, j'étais si heureuse de vous aider dans votre œuvre, de me croire un peu votre réconfort et votre soutien! Maintenant, je ne songerai plus à vous, sans vous voir abandonné, solitaire, réduit à cette misère de n'avoir même plus une amie... Ah! il y a vraiment de bien exécrables gens!

Il eut un geste tremblant qui trahissait sa douleur.

— C'est ce qu'ils voulaient, m'isoler, me réduire, en

faisant autour de moi le vide de toute affection. Et je puis vous l'avouer, c'est l'unique blessure dont je souffre réellement. Le reste, les attaques directes, les outrages, les menaces, tout cela me fouette, me grise d'un besoin d'héroïsme. Mais être frappé dans les miens, les voir salis, empoisonnés, jetés en victimes parmi les cruautés et les hontes de la lutte, il y a là une affreuse chose dont j'agonise et qui me rend lâche... Ils m'ont pris ma pauvre femme, les voilà qui vous séparent de moi, et je m'y attends, ils finiront par m'enlever ma fille.

Mlle Mazeline, dont les yeux se mouillaient de larmes, le fit taire.

— Prenez garde, mon ami, voici justement Louise.

Vivement il répliqua :

— Je n'ai pas à prendre garde. Je l'attendais, il faut qu'elle sache.

Et, comme l'enfant souriante s'était approchée et s'asseyait entre eux, il lui dit :

— Ma chérie, tu vas faire tout à l'heure un petit bouquet pour mademoiselle. Je désire qu'elle ait de nous quelques fleurs, avant que je verrouille cette porte, entre les deux jardins.

— Verrouiller la porte! pourquoi donc, père?

— Parce que mademoiselle ne doit plus revenir ici... On nous prend notre amie, comme on nous a pris ta mère.

Louise demeura réfléchie et grave, dans le grand silence qui suivit. Elle avait regardé son père, puis elle regarda Mlle Mazeline. Et elle ne demanda aucune explication. Mais elle semblait comprendre, toutes sortes de pensées précoces passaient en légères ombres sur le haut front pur qu'elle tenait de son père, tandis qu'une grande bonté désolée attendrissait ses yeux.

— Je vais faire le bouquet, finit-elle par répondre, et c'est toi, père, qui le donneras à mademoiselle.

Et, pendant que l'enfant, cherchant les fleurs les plus fraîches, allait et venait le long de la plate-bande, ils passèrent encore là quelques minutes tristes et délicieuses. Ils ne disaient plus rien, leurs idées seules s'échangeaient, fraternelles, uniquement pleines du bonheur des autres, des sexes réconciliés, de la femme instruite et

libérée, libérant l'homme à son tour. C'était la grande solidarité humaine, tout ce que l'amitié peut mettre d'étroit et d'absolu, entre deux créatures, homme et femme, en dehors de l'amour. Il était son frère, elle était sa sœur. Et la nuit qui tombait de plus en plus sur le jardin embaumé, leur apportait à eux-mêmes une fraîcheur reposante, dans leur chagrin.

— Père, voici le bouquet, je l'ai noué avec un brin d'herbe.

Alors, Mlle Mazeline se leva, et Marc lui donna le bouquet. Puis, tous les trois marchèrent vers la porte. Quand ils furent devant elle, ils restèrent là un instant encore, ne disant toujours rien, heureux simplement de retarder un peu la séparation. Enfin, Marc ouvrit la porte toute grande, et Mlle Mazeline, après être passée dans son jardin, se retourna, regarda une dernière fois le père, que la fille avait pris entre ses bras, en appuyant la tête à sa poitrine.

— Adieu, mon ami.

— Adieu, mon amie.

Il n'y eut rien autre, la porte fut lentement refermée. Ensuite, des deux côtés, les verrous furent poussés avec douceur ; mais ils s'étaient rouillés, ils eurent un petit cri plaintif. Et cela parut plein de tristesse, c'était fini, quelque chose de bon et de consolant que la haine aveugle venait de tuer.

Un mois s'écoula encore. Marc n'avait plus que sa fille, et il sentait le cercle d'abandon et de solitude se resserrer autour de lui. Louise continuait à suivre la classe de Mlle Mazeline, qui, sous les regards curieux des écolières, s'efforçait de la traiter comme ses autres élèves, sans préférence. L'enfant ne s'attardait plus, rentrait vite faire ses devoirs près de son père. Et, s'il arrivait que l'instituteur et l'institutrice se rencontrassent, ils échangeaient un simple salut, ils évitaient de s'adresser la parole, en dehors des nécessités absolues de leurs fonctions. Dans Maillebois, cette attitude fut très remarquée, très commentée. Les gens raisonnables leur surent gré de couper court ainsi aux vilains bruits mis en circulation. Seulement, les autres ricanaient, triomphaient : c'était très bien de sauver les apparences, mais ça n'empêchait

pas les deux amoureux de se retrouver la nuit, et la fillette devait continuer à en entendre de propres, si elle avait le sommeil léger. Lorsque Marc connut par Mignot ces nouvelles infamies, il tomba en une grande amertume. Il y avait des heures où son courage faiblissait : à quoi bon désoler sa vie, renoncer à tous les bonheurs, si nul sacrifice ne doit compter pour les méchants? Jamais, sa solitude ne lui avait paru si empoisonnée, si lourde. Dès que, la nuit venue, il se retrouvait seul avec Louise, dans le logis froid et désert, il se sentait envahi d'une invincible désespérance, à l'idée que, s'il perdait un jour cette enfant, il n'aurait plus personne pour l'aimer et lui tenir chaud au cœur.

La fillette allumait la lampe, se mettait à sa petite table d'écolière.

— Papa, je vais rédiger ma leçon d'histoire, avant de me coucher.

— C'est ça, ma chérie, travaille.

Lui, sous le grand silence de la maison vide, était pris d'une angoisse. Il ne pouvait continuer à corriger les copies de ses élèves, il se levait, marchait d'un bout à l'autre de la pièce, d'un pas alourdi. Longtemps, il piétinait de la sorte, comme enfoncé dans l'ombre, hors du cercle étroit de lumière qui tombait de l'abat-jour de la lampe. Et, parfois, en passant derrière sa fille, il se penchait, il lui baisait brusquement les cheveux, les yeux en pleurs.

— Oh! mon papa, qu'as-tu donc? disait-elle. Voilà que tu te fais encore de la peine!

Elle avait senti une larme chaude lui tomber sur le front. Elle se retournait, l'enveloppait de ses bras caressants, le forçait à se rasseoir près d'elle.

— Tu n'es pas raisonnable, mon papa, à te désespérer toujours ainsi, lorsque nous sommes seuls. Toi si vaillant dans la journée, on te dirait pris de peur, le soir, comme moi jadis, quand je ne voulais pas rester sans lumière... Puisque tu as du travail, tu devrais travailler.

Il s'efforçait de rire.

— Alors, c'est toi la grande personne sage, ma chérie... Sans doute, je vais me remettre à la besogne.

Mais, en la regardant, ses yeux s'obscurcissaient de

nouveau, et il recommençait à lui baiser les cheveux, éperdument.

— Quoi donc? quoi donc? balbutiait-elle, attendrie, en larmes à son tour. Pourquoi m'embrasses-tu si fort?

Et lui, frémissant, avouant sa terreur, disait la menace dont semblait l'environner toute cette ombre.

— Pourvu que tu me restes, mon enfant, pourvu qu'on ne t'emporte pas, toi aussi!

Elle demeurait sans paroles, elle le caressait, ils pleuraient ensemble. Puis, lorsqu'elle avait réussi à le faire se rasseoir devant les copies de ses élèves, elle se remettait elle-même à sa leçon d'histoire. Quelques minutes alors s'écoulaient, et il était repris de son inquiétude, il devait se lever de nouveau, pour marcher, marcher encore. Et il semblait comme à la poursuite du bonheur perdu, dans tout ce silence et toutes ces ténèbres de son foyer détruit.

L'époque de la première communion approchait, et le scandale recommença. Louise venait d'avoir treize ans, tout le Maillebois dévot s'indignait de cette grande fille qui restait sans religion, refusant de se confesser, n'allant même plus à la messe. Depuis le départ de sa mère surtout, on disait qu'elle vivait comme les bêtes ; et, naturellement, on parlait d'elle avec une grande pitié, ainsi que d'une victime, car on la représentait écrasée sous l'autorité brutale de son père, qui, matin et soir, en façon de prière sacrilège, la faisait cracher sur le crucifix. Mlle Mazeline, aussi, lui donnait sûrement des leçons de diaboliques débauches. N'était-ce pas un crime de laisser cette pauvre âme en perdition, aux mains de ce couple de damnés, dont l'inconduite notoire révoltait toutes les consciences? On parlait d'agir, d'organiser des manifestations, pour forcer le père dénaturé à rendre sa fille à la mère, cette sainte femme qu'il avait forcée à fuir, tant il la révoltait par la répugnante bassesse de sa vie.

Marc, qui s'accoutumait aux outrages, s'inquiéta seulement des scènes violentes que Louise devait subir, à chacune de ses visites chez ces dames. Sa mère, toujours souffrante, très lente à se remettre de ses couches, se contentait de se montrer froide, d'une tristesse muette,

laissant Mme Duparque, la terrible aïeule, gronder au nom du Dieu de colère, attiser les flammes infernales sous les chaudières de Satan. Une grande fille, entrée dans sa quatorzième année, n'avait donc pas honte de vivre en sauvage, comme les chiens qui ne savent rien de Jésus et qu'on chasse des églises? Ne tremblait-elle pas, à l'idée du châtiment éternel dont elle serait punie, l'huile bouillante, les fourches de fer, les crocs rougis au feu, toute sa chair de maudite bouillie, rôtie, déchirée, pendant des milliards et des milliards de siècles? Et, quand Louise lui revenait le soir, quand elle lui parlait de ces menaces, Marc frémissait de ces tentatives de viol d'une conscience par la peur, tâchant de lire dans les yeux de l'enfant si elle était ébranlée.

Elle en était parfois émue, mais on lui contait de trop abominables choses. Alors, elle disait de son air calme et raisonnable :

— C'est drôle, mon papa, ce bon Dieu qui serait si méchant! Grand'mère, aujourd'hui, a prétendu que, si je manque une seule fois la messe, le diable me coupera les pieds en petits morceaux, pendant toute l'éternité... Ce ne serait pas juste. Et puis, vraiment, ça ne me paraît guère possible.

Il se rassurait un peu. Dans son scrupule de ne pas violenter cette intelligence naissante, il ne discutait pas directement les étranges leçons reçues chez ces dames, il se contentait d'un enseignement général, basé sur la raison, d'un continuel appel à la vérité, à la justice, à la bonté. Et ce qui le ravissait, chez sa fille, c'était cet éveil précoce du bon sens, ce besoin inné de la logique et de la certitude, qu'elle devait tenir de lui. Avec quelle joie, de la fillette encore fragile, en proie aux faiblesses, aux enfantillages de son âge, il voyait se dégager une femme d'esprit clair et solide, de cœur tendre! Ses inquiétudes venaient de la crainte qu'on ne détruisît les promesses de cette belle moisson future. Et il se calmait, les jours seulement où l'enfant l'étonnait par ses raisonnements de grande et sage personne déjà.

— Oh! tu sais, continuait-elle, je suis très polie avec grand'mère. Je lui réponds que, si je ne vais pas à confesse et si je ne fais pas ma première communion, c'est que

j'attends d'avoir vingt ans, comme tu me l'as demandé... Ça m'a l'air très raisonnable. Et, alors, je suis très forte, en ne sortant pas de là, parce que, n'est-ce pas? quand on a raison, on est très fort.

Parfois, malgré son affection, sa déférence pour sa mère, elle s'égayait, plaisantait doucement.

— Tu te souviens, mon papa, maman m'avait dit : “ Je t'expliquerai le catéchisme, moi ”. Et j'avais répondu : “ C'est ça, tu me feras répéter mes leçons, et tu sais, je ne mets aucune mauvaise volonté à comprendre ”. Alors, comme je n'ai jamais compris rien de rien au catéchisme, maman a donc voulu me l'expliquer ; et le malheur, c'est que je continue à ne comprendre rien du tout... Ça me met dans un gros embarras. J'ai peur de lui faire de la peine, j'en suis réduite à feindre de saisir brusquement quelque chose. Mais je dois avoir l'air si bête, qu'elle finit toujours par interrompre la leçon d'un air fâché, en me traitant de sotte... L'autre jour encore, à propos du mystère de l'Incarnation, elle m'a répété qu'il ne s'agissait pas de comprendre, mais de croire ; et, comme j'ai eu le malheur de lui répondre que je ne pouvais pas croire, sans comprendre, elle m'a dit que c'était là une phrase de toi, mon papa, et que le diable nous prendrait tous les deux... Oh! j'ai pleuré, j'ai pleuré!

Elle souriait pourtant, et elle ajouta plus bas :

— Le catéchisme, ça m'a plutôt détachée des idées de maman. Il y a là dedans trop de choses qui me tourmentent... Maman a bien tort de vouloir me les entrer quand même dans la tête.

Son père l'aurait embrassée. Allait-il donc avoir la grande joie de trouver en sa fille une exception, un de ces petits cerveaux pondérés, mûris de bonne heure, dans lesquels la raison semble pousser comme dans une terre propice? Les autres fillettes, à cet âge trouble de la puberté, sont si gamines encore, si agitées d'un frisson nouveau, toute une proie facile aux contes bleus, aux rêveries mystiques! Et quelle chance rare, si la sienne échappait au sort commun de ses compagnes envahies, conquises par l'Eglise, grâce à l'heure louche où le prêtre s'emparait d'elles! Grande et forte, très saine, elle venait de se former sans accident. Mais, si elle était déjà une

petite femme, il y avait des jours où elle restait bien enfant, s'amusant à des riens, disant de grosses sottises, retournant à sa poupée, avec qui elle tenait d'extraordinaires conversations. Et c'était ces jours-là que son père se sentait repris d'inquiétude, tremblant devant tant de puérilité encore, se demandant si l'on ne finirait pas par la lui voler et par obscurcir cette raison, d'une aube si limpide et si fraîche.

— Ah! oui, mon papa, c'est bête, ce que me disait tout à l'heure ma poupée. Mais, que veux-tu? elle n'est pas encore bien raisonnable, elle!

— Et tu espères la rendre raisonnable, ma chérie?

— Je ne sais pas trop. Elle a la tête si dure! Pour l'Histoire sainte, ça va encore ; elle en retient le mot à mot. Mais, pour la grammaire et l'arithmétique, c'est une vraie bûche.

Et de rire. Le triste logis avait beau être vide et glacé, elle l'emplissait par moments de sa gaîté enfantine, sonnante comme une fanfare d'avril.

Cependant, à mesure que les jours s'écoulaient, elle devenait plus grave, plus préoccupée. Quand elle rentrait de ses visites du jeudi et du dimanche à sa mère, elle rapportait de chez ces dames des airs de réflexion, de grands silences rêveurs. Le soir, lorsqu'elle travaillait sous la lampe, elle s'oubliait parfois à regarder longuement son père, avec des yeux de bonté triste. Et ce qui devait arriver finit par se produire.

Ce fut pendant une chaude soirée, sous la menace d'un orage, dont la nuée d'encre alourdissait le ciel. A leur habitude, le père et la fille travaillaient, dans l'étroit rond de clarté qui tombait de l'abat-jour ; et, par la fenêtre grande ouverte sur Maillebois, noir et endormi, des papillons de nuit entraient, troublant seuls le profond silence du petit frémissement de leurs ailes. La fillette, qui avait passé l'après-midi place des Capucins, semblait très lasse, le front chargé d'une pensée trop lourde. Maintenant, penchée sur son papier, elle n'écrivait pas, elle réfléchissait. Et elle se décida enfin à poser sa plume, elle parla dans la grande paix triste de la maison.

— Mon papa, j'ai quelque chose à te dire qui me chagrine beaucoup. Je vais te faire certainement une grosse,

grosse peine, et c'est pourquoi je n'en ai pas encore trouvé le courage. Mais, pourtant, je me suis bien promis de ne pas me coucher, sans t'apprendre ma résolution, tellement je la crois raisonnable et nécessaire.

Marc avait vivement levé la tête, le cœur serré, pris de peur, devinant le dernier désastre, à la voix tremblante de l'enfant.

— Quoi donc? ma chérie.

— Eh bien! mon papa, j'ai réfléchi, j'ai passé toute la journée encore à retourner cette chose dans ma petite tête, et il me semble que, si tu es de mon avis, je dois te quitter pour aller vivre avec maman, chez grand'mère.

Il fut bouleversé, il protesta d'abord violemment.

— Comment, de ton avis! Mais je ne veux pas! Mais, de toutes mes forces, je te retiendrai, je t'empêcherai de m'abandonner à ton tour!

— Oh! mon papa, murmura-t-elle, désolée, réfléchis rien qu'un tout petit peu, et tu verras bien que j'ai raison.

Il ne l'écoutait pas, il s'était levé, il marchait éperdument dans la pièce à demi obscure.

— Je n'ai plus que toi, et tu partirais! On m'a pris ma femme, et maintenant on me prendrait ma fille, on me laisserait seul, nu, abandonné, sans une tendresse! Ah! je le sentais venir, ce coup de grâce, je prévoyais bien que les mains abominables, dans l'ombre, m'arracheraient ce dernier lambeau de mon cœur!... Non, non! c'est trop, jamais je ne consentirai à cette séparation!

Et, s'arrêtant tout d'un coup devant elle, il continua d'une voix rude :

— On t'a donc gâté l'esprit et le cœur, à toi aussi, pour que tu ne m'aimes plus?... N'est-ce pas? à chacune de tes visites, on recommence mon procès, on te répète des infamies, afin de te détacher de moi. Il s'agit, n'est-ce pas? de t'arracher à l'influence du maudit, du damné, et de te rendre aux bons amis de ces dames, qui feront de toi une hypocrite et une démente... Et ce sont mes ennemis que tu écoutes, et c'est à leurs obsessions continuelles que tu vas obéir, en m'abandonnant!

Désespérée, elle leva vers lui des mains suppliantes, les yeux en larmes.

— Mon papa, mon papa, calme toi... Je t'assure, tu te trompes, maman n'a jamais laissé dire devant moi des choses trop vilaines sur ton compte. Sans doute, grand-mère ne t'aime pas, et elle ferait mieux de se taire souvent, quand je suis présente. Je mentirais, si je disais qu'elle ne fait pas tout son possible pour que j'aille rejoindre maman et habiter chez elle. Mais, je te le jure, ni elle ni les autres ne sont pour rien dans ma détermination... Tu le sais bien, je ne mens jamais. C'est moi, moi seule, qui ai réfléchi et qui ai songé à notre séparation, comme à une chose bonne et sage.

— Une chose bonne, ton départ! J'en mourrai.

— Non, tu comprendras, et tu es si brave!... Assieds-toi, écoute-moi.

Elle le força doucement à se rasseoir devant elle. Dans ses deux mains caressantes, elle lui avait pris les mains, et elle le raisonnait, en petite personne très avisée.

— Chez grand'mère tout le monde est convaincu que c'est uniquement toi qui me détournes de la religion. Tu pèses sur moi, tu me brutalises pour m'imposer tes idées, et si je t'échappais, je me confesserais demain, je ferais ma première communion... Alors, pourquoi ne pas leur prouver qu'ils se trompent? Demain, j'irai habiter chez grand'mère, et ils verront bien, ils devront reconnaître leur erreur profonde, car ça ne m'empêchera pas de leur répéter toujours la même réponse : " Je me suis engagée à ne pas faire ma première communion, avant mes vingt ans, de façon à pouvoir accepter pleinement la responsabilité d'un tel acte, et je tiendrai ma promesse, j'attendrai ".

Il eut un geste de doute.

— Ma pauvre enfant, tu ne les connais guère, ils t'auront brisée, conquise, au bout de quelques semaines. Tu n'es encore qu'une petite fille.

A son tour, elle se révolta.

— Ah! tu n'es guère gentil, mon papa, de me croire si peu sérieuse! Une petite fille c'est vrai, mais ta petite fille, et qui s'en fait gloire!

Elle avait dit ça d'un tel air de bravoure enfantine, qu'il ne put s'empêcher d'en sourire. Elle lui faisait chaud

au cœur, cette mignonne, en qui, par moments, il se retrouvait tout entier, avec de la réflexion et de la logique dans la passion. Il la regardait, la trouvait très belle et très sage, le visage à la fois solide et fier, les yeux clairs, admirables de franchise. Et il l'écoutait toujours, tandis que, lui gardant les deux mains entre les deux siennes, elle continuait à faire valoir les raisons qui la décidaient à réjoindre sa mère, dans la petite maison dévote de la place de Capucins. Sans même effleurer les affreuses calomnies répandues, elle laissa entendre combien on leur saurait gré de ne pas braver l'opinion publique. On disait partout que sa place était chez ces dames, elle consentait donc à s'y rendre, et elle avait beau n'avoir que treize ans, elle y serait certainement la plus raisonnable, on verrait bien si elle n'y ferait pas la meilleure besogne.

— N'importe, mon enfant, finit-il par dire, d'un air de grande lassitude, jamais tu ne me convaincras de la nécessité d'une rupture entre nous deux.

Elle le sentit qui faiblissait.

— Mais ce n'est pas une rupture, mon papa. J'allais bien voir maman deux fois par semaine, je viendrais te voir, et plus souvent... Enfin, comprends-tu? maman m'écoutera peut-être un peu, lorsque je serai près d'elle. Alors, je lui parlerai de toi, je lui dirai combien tu l'aimes toujours, combien tu la pleures. Et, qui sait? elle réfléchira, je te la ramènerai.

Leurs larmes coulèrent à tous les deux, ce fut un grand attendrissement, aux bras l'un de l'autre. Le père était bouleversé par le charme profond de cette enfant, chez laquelle tant de puérilité encore se mêlait à tant de raison, de bonté et d'espoir. Et la fille s'abandonnait à son cœur, comme mûrie avant l'âge, par des choses qu'elle sentait confusément et qu'elle n'aurait pu dire.

— Fais donc comme il te plaira, finit-il par bégayer, au milieu des pleurs. Mais, si je cède, je ne puis t'approuver, tout mon être se révolte et proteste.

Telle fut la dernière soirée qu'ils passèrent ensemble. Au dehors, la chaude nuit restait d'un noir d'encre, sans un souffle. Par la fenêtre grande ouverte, pas un bruit ne venait de la ville anéantie. Seuls, des vols silencieux de papillons entraient, se brûlaient à la lampe. L'orage

n'éclata pas, et très tard, le père et la fille, sans se parler davantage, demeurèrent assis face à face, à leur table de travail, comme enfoncés dans leur besogne, simplement heureux d'être encore ensemble, au milieu de cette paix immense.

Mais, le lendemain, quelle affreuse soirée pour Marc! Sa fille était partie, il se trouvait absolument seul, dans le logis vide et morne. Après l'épouse, l'enfant, et il n'avait plus personne qui l'aimât, on lui avait arraché, lambeau à lambeau, tout son cœur. Auparavant, afin qu'il ne lui restât pas même la consolation d'une amie, on l'avait bassement forcé à rompre avec l'unique femme dont le haut esprit fraternel l'aurait soutenu. C'était bien le complet désastre qu'il sentait venir depuis longtemps, le sourd travail de destruction accompli autour de lui par les exécrables mains invincibles, pour le miner et l'abattre sur les décombres de toute son œuvre. Maintenant, on croyait le tenir, saignant de cent blessures, torturé, abandonné, sans force dans sa maison frappée de la foudre, à ce foyer souillé et désert, où il agonisait. Et, ce premier soir de solitude, il était vraiment un vaincu, ses ennemis l'auraient cru désormais à leur merci, s'ils avaient pu le voir allant et venant d'un pas chancelant, dans le pâle crépuscule, ainsi qu'une misérable bête blessée cherchant un trou d'ombre, pour y tomber et mourir.

En vérité, l'heure était affreuse. On avait les plus mauvaises nouvelles de l'enquête, ouverte par la Cour de cassation, dont les lenteurs semblaient vouloir enterrer l'affaire. Vainement, il avait tenté jusque-là de se forcer à l'espoir, sa crainte grandissait chaque jour d'apprendre la mort de Simon, avant même que la revision de son procès fût acquise. Dans ces jours de tristesse, il voyait tout perdu, la revision rejetée, son long effort inutile, la vérité et la justice égorgées définitivement, exécrable crime social, catastrophe honteuse où sombrait la patrie tout entière. Il en éprouvait comme une horreur sacrée, un frisson d'épouvante qui le glaçait. Et puis, c'était, à côté de ce désastre public, son désastre personnel dont il sentait davantage l'inévitable accablement. Maintenant que Louise n'était plus là, à l'attendrir de son charme, à lui donner l'illusion de sa raison et de son courage

précoces, il se demandait comment il avait pu être assez fou pour la laisser aller chez ces dames. Elle n'était qu'une enfant, elle serait envahie, conquise en quelques semaines, par la toute-puissante Eglise, victorieuse de la femme depuis des siècles. On la lui avait prise, on ne la lui rendrait jamais, il ne la verrait même plus. Et c'était lui qui avait envoyé à l'erreur cette victime, sans défense encore, et il tombait dans une atroce désespérance, dans l'anéantissement de son œuvre, de lui-même et des siens.

Huit heures sonnèrent, Marc n'avait pas eu la force de s'asseoir seul à sa table, pour dîner, dans la pièce devenue noire, lorsque quelqu'un frappa timidement à la porte. Etonné, il vit entrer Mignot, qui eut quelque peine à s'expliquer d'abord.

— Voilà, monsieur Froment... Comme vous m'avez annoncé ce matin le départ de votre petite Louise, une idée m'a roulé dans la tête toute la journée... Alors, ce soir, avant d'aller dîner à mon restaurant...

Il s'arrêta, cherchant sa phrase.

— Comment! s'écria Marc, vous n'avez pas encore dîné, Mignot?

— Mais non, monsieur Froment... Voilà, mon idée était de venir dîner avec vous, pour vous tenir un peu compagnie; et j'ai hésité, j'ai perdu du temps... Si ça vous faisait plaisir, à présent que vous êtes seul, je pourrais reprendre pension chez vous. Deux hommes, ça s'entend toujours. Nous ferions la cuisine, nous viendrons bien à bout du ménage, que diable!... Voulez-vous? ça me rendrait bien heureux.

Un peu de joie était rentré dans le cœur de Marc. Il eut un sourire ému.

— Je veux bien... Vous êtes un brave garçon, Mignot... Tenez! asseyez-vous, nous allons commencer par dîner ensemble.

Et ils dinèrent en face l'un de l'autre, le maître retombé dans son amertume, l'adjoint se levant sans bruit, pour un plat ou un morceau de pain, au milieu de la grande paix mélancolique du soir.

II

Alors, pendant les mois et les mois que dura encore l'enquête de la Cour de cassation, Marc dut s'enfermer de nouveau dans son école, se donner corps et âme à sa besogne d'instruire les humbles, de les rendre capables de plus de vérité et de plus de justice.

Mais, parmi les espoirs et les désespoirs qui continuèrent de l'enfiévrer, selon les nouvelles bonnes ou mauvaises, il était une hantise qui s'aggravait sans cesse en lui. Autrefois, dès le premier jour, il s'était demandé comment la France ne se levait pas tout entière, pour exiger la délivrance de l'innocent. C'était une de ses chères illusions, la France généreuse, la France magnanime et juste, qui tant de fois s'était passionnée au nom de l'équité, qui une fois de plus allait sûrement donner au monde la preuve de son grand cœur, en s'efforçant de réparer la plus exécrable des erreurs judiciaires. Et la douloureuse surprise qu'il avait éprouvée, à la voir comme alourdie et indifférente, au lendemain du procès de Beaumont, grandissait, devenait chaque jour plus angoissante ; car il pouvait l'excuser alors en la sentant gnorante des faits, empoisonnée de mensonges ; tandis

que, maintenant, après tant de vérité, tant de lumière faite déjà, il ne trouvait plus d'explication possible, à un si long sommeil, si épais et si honteux, dans l'iniquité.

On lui avait donc changé sa France? elle n'était donc plus la libératrice? Puisqu'elle savait à cette heure, pourquoi donc ne se levait-elle pas en masse, au lieu de continuer à être l'obstacle, la foule aveugle et sourde barrant la route?

Et il retournait toujours au point d'où il était parti, lorsque la nécessité de sa besogne d'humble instituteur lui était apparue. Si la France dormait toujours son lourd sommeil d'inconscience, cela venait simplement de ce que la France ne savait pas encore assez. Un frisson le prenait : combien de générations, combien de siècles, fallait-il pour qu'un peuple, nourri de vérité, devînt capable de justice? Depuis quinze ans bientôt, il s'efforçait de faire des hommes justes, une génération déjà lui était passée par les mains, dont il pouvait constater l'étape vers l'avenir ; et il se questionnait, il se demandait quel était le chemin réellement parcouru. Souvent, il tâchait de revoir ses anciens élèves, étonné de ne pas les sentir plus étroitement avec lui. Quand il les rencontrait, il aimait à causer, il les comparait à leurs parents, moins dégagés de la terre originelle, et aux élèves actuellement sur les bancs de son école, qu'il comptait bien dégager davantage. Là était la grande œuvre, la mission acceptée en un jour de mortelle crise, poursuivie au travers de toutes les souffrances, dont il pouvait douter dans ses heures de lassitude, mais qu'il reprenait le lendemain avec une foi nouvelle.

Ce fut ainsi que par une claire soirée d'août, ayant poussé sa promenade, sur la route de Valmarie, jusqu'à la ferme des Bongard, il aperçut Fernand, son ancien élève, qui rentrait de la moisson, une faux à l'épaule. Fernand venait d'épouser la fille du maçon Doloir, Lucile, lui âgé de vingt-cinq ans, elle de dix-neuf, tous les deux camarades, ayant joué jadis ensemble, aux sorties de l'école. Et la jeune femme, une petite blonde, l'air doux et souriant, était également là, assise dans la cour, en train de raccommoder du linge.

— Eh bien! Fernand, êtes-vous satisfait, les blés sont-ils beaux, cette année?

Fernand gardait sa face épaisse, le front étroit et dur, la parole lente.

— Oh! monsieur Froment, on ne peut jamais être satisfait, il y a trop d'ennuis avec cette sacrée terre, qui retient plus qu'elle ne donne.

Son père, à cinquante ans à peine, se sentait déjà les jambes lourdes, ravagées de douleurs ; et lui, en rentrant du service, avait résolu de l'aider, au lieu de se louer ailleurs. C'était toujours l'ancienne et âpre lutte, la famille vivant de père en fils sur le même champ, dont elle semblait née, s'acharnant à un labeur aveugle, dans son ignorance têtue de tout progrès.

— Et, reprit Marc gaîment, vous ne songez pas encore au petit homme qui viendra chez moi user ses culottes à son tour?

Lucile se mit à rougir comme une innocente, tandis que Fernand répondait :

— Ma foi, monsieur Froment, je crois bien qu'il est en train de pousser. Mais il ne sera pas pour vous de si tôt, n'est-ce pas? et qui sait où nous serons tous, quand ce gaillard-là apprendra ses lettres!... Puis, vous n'en êtes pas plus content, vous qui avez tant d'instruction!

Marc sentit là un peu du mépris goguenard du mauvais écolier, crâne obtus, intelligence endormie, qui avait tant de peine jadis à retenir une leçon. Il y vit aussi une allusion prudente aux événements dont le pays était bouleversé, et tout de suite il en profita pour se rendre compte de l'état d'esprit où se trouvait son ancien élève. Aucune question au monde ne le passionnait davantage.

— Oh! je suis toujours content, dit-il avec un nouveau rire, quand mes gamins font à peu près leurs devoirs et qu'ils ne me mentent pas trop. Vous le savez bien, souvenez-vous... Et, d'ailleurs, j'ai eu aujourd'hui de bonnes nouvelles de l'affaire dont je m'occupe depuis si longtemps. Oui, l'innocence de mon pauvre ami Simon va être définitivement reconnue.

Fernand devint très gêné, le visage plus lourd, l'œil éteint.

— Ce n'est pas ce qu'on dit pourtant.

— Et que dit-on?

— On dit que les magistrats ont trouvé encore des choses contre l'ancien maître d'école.

— Quelles choses?

— Ah! des choses!

Enfin, il consentit à s'expliquer et il s'embarqua dans une histoire saugrenue. Les juifs avaient donné une grosse somme d'argent, cinq millions, à Simon leur coreligionnaire, pour que celui-ci fît guillotiner un Frère de la Doctrine chrétienne. Alors, Simon ayant manqué son coup, les cinq millions attendaient dans une cachette, et c'étaient les juifs qui travaillaient aujourd'hui à faire envoyer le frère Gorgias au bagne, quittes à noyer la France dans le sang, afin que Simon revînt en personne déterrer le trésor du lieu secret, connu de lui seul.

— Voyons, mon garçon, s'écria Marc ahuri, vous ne pouvez croire des absurdités pareilles.

Le jeune paysan, l'air mal éveillé, le regardait de ses yeux ronds.

— Dame! pourquoi pas?

— Mais parce que votre bon sens devrait se révolter... Vous savez lire, vous savez écrire, je m'étais flatté d'avoir éveillé un peu votre raison, en vous enseignant les moyens de distinguer la vérité du mensonge... Voyons, voyons! vous n'avez donc rien retenu de ce que vous avez appris chez moi?

Il eut un geste de lassitude et d'insouciance.

— Ah! s'il fallait tout retenir, monsieur Froment, on aurait vraiment la tête trop encombrée... Moi, je vous répète ce que j'entends dire partout. De plus malins que moi en donnent leur parole d'honneur... Et, du reste, j'ai lu quelque chose comme ça dans *Le Petit Beaumontais* d'avant-hier. Puisque c'est imprimé, faut bien tout de même qu'il y ait du vrai.

Marc eut un geste désespéré. Eh quoi! par des années d'efforts, il n'avait pas gagné davantage sur l'ignorance! Ce garçon restait une proie si aisée à l'erreur et au mensonge, il accueillait les plus stupides inventions, il n'avait ni la liberté d'esprit ni la logique nécessaires pour discuter les fables de son journal. Et sa crédulité demeurait

telle, que sa femme elle-même, la blonde Lucile, plus affinée, parut en souffrir.

— Oh! dit-elle en levant les yeux de son ouvrage, un trésor de cinq millions, c'est beaucoup.

Elle, une des élèves passables de Mlle Rouzaire, bien qu'elle n'eût pas obtenu son certificat d'études, semblait s'être éveillée à l'intelligence. On la disait dévote, l'institutrice la citait autrefois avec quelque orgueil, pour la façon dont elle récitait le long évangile de la Passion, sans une faute. Mais, depuis son mariage, elle ne pratiquait plus, tout en gardant les soumissions sournoises, les restrictions hypocrites de la femme que l'Eglise a faite sienne. Et elle discutait même un peu.

— Cinq millions dans une cachette, répéta Marc, cinq millions qui dormiraient là, en attendant le retour de mon pauvre Simon, c'est fou!... Et que faites-vous de tous les nouveaux documents découverts, de toutes les preuves qui accablent le frère Gorgias?

Lucile s'enhardissait. Elle eut un joli rire, elle s'écria :

— Celui-là, sûrement, ne vaut pas cher. Peut-être bien qu'il en gros sur la conscience, mais on devrait tout de même le laisser tranquille, à cause de la religion... Moi aussi, j'ai lu, et ça me fait réfléchir.

— Ah bien! conclut Fernand, s'il fallait encore réfléchir après avoir lu, on n'en finirait jamais. Vaut mieux rester tranquille dans son coin.

Marc allait protester de nouveau, lorsqu'un bruit de pas le fit se tourner. C'étaient le père Bongard et sa femme, qui, de leur côté, revenaient des champs, avec leur fille Angèle. Bongard avait entendu les paroles de son fils, et il se tourna vers l'instituteur.

— C'est bien vrai, monsieur Froment, ce qu'il dit là, le garçon. Et le mieux est de ne pas se casser la tête à lire tant d'affaires... De mon temps, nous ne lisions pas le journal, et nous n'en étions pas plus malheureux. N'est-ce pas? la femme.

— Pour sûr! appuya énergiquement la Bongard.

Mais Angèle, qui, elle, malgré sa tête dure, avait obtenu son certificat d'études, chez Mlle Rouzaire, à force d'obstination, souriait d'un air éveillé. Toute sa face obscure encore, au nez court, à la bouche grande,

semblait s'éclairer par moments d'une lumière intérieure, en lutte pour percer l'épaisse matière. Elle allait épouser le mois suivant Auguste Doloir, le frère de sa belle-sœur Lucile, un fort gaillard, maçon de son état comme son père, pour lequel elle nourrissait un avenir ambitieux, quelque entreprise à son compte, lorsqu'elle serait là et qu'elle le dirigerait. Et elle se contenta de dire :

— Moi, j'aime mieux savoir. On n'arrive à rien, quand on ne sait pas. Le monde vous trompe et vous vole... Hier encore, maman, tu aurais donné trois sous de trop au rétameur, si je n'avais relu sa note.

Tous hochèrent la tête, Marc continua sa promenade, songeur. Cette cour de ferme, où il venait de s'arrêter quelques minutes, n'avait point changé depuis l'époque lointaine, où il y était entré un matin, le jour de l'arrestation de Simon, en quête de témoignages favorables. Les Bongard, eux aussi, étaient restés les mêmes, dans leur ignorance crasse, méfiants, silencieux, en pauvres êtres, à peine dégagés de la terre, qui tremblaient toujours d'être dévorés par de plus gros et de plus forts. Et il n'y avait là de nouveau que les enfants, si peu en progrès, se libérant à peine, ayant plus de connaissance, mais comme affaiblis par cette instruction incomplète, tombés à d'autres imbécillités. Cependant, ils avaient marché, le moindre pas en avant est un espoir, sur la longue route humaine.

Ce fut quelques jours plus tard que Marc se rendit chez Doloir, pour lui parler d'un projet qui lui tenait au cœur. Après avoir eu autrefois dans sa classe les deux aînés du maçon, Auguste et Charles, il venait de voir le cadet, Jules, y remporter de grands succès. L'enfant, d'une intelligence vive, ayant obtenu son certificat d'études, dès sa douzième année, devait quitter l'école. Et Marc se désespérait, car il rêvait de faire de lui un instituteur, toujours préoccupé de ce recrutement d'un bon personnel, pour l'enseignement primaire, dont son ami Salvan lui parlait parfois avec tant d'inquiétude.

Rue Plaisir, dans le logement que le maçon y occupait toujours, au-dessus d'un marchand de vins, il trouva Mme Doloir seule, avec Jules. Les hommes allaient ren-

trer du travail. Elle l'écouta très attentivement, de son air sérieux et un peu borné, en bonne ménagère uniquement soucieuse de veiller aux intérêts de la famille.

— Oh! monsieur Froment, ça ne m'a pas l'air possible. Nous avons besoin de Jules, nous allons tout de suite le mettre en apprentissage. Où trouverions-nous l'argent pour lui faire continuer ses études? Ça coûte toujours trop, même quand ça ne coûte rien.

Et, se tournant vers l'enfant :

— N'est-ce pas? c'est encore l'état de menuisier qui te va le mieux. Mon père, à moi, était menuisier.

Mais Jules, les yeux luisants, osa dire son goût.

— Oh non! maman! Si je pouvais continuer à apprendre, ça me ferait tant de plaisir!

Marc venait à son aide, lorsque Doloir entra, accompagné de ses deux fils. Auguste travaillait au même chantier que lui, et ils avaient pris en passant Charles, ouvrier chez un maître serrurier voisin. Mis au courant, le père se rangea vite à l'avis de sa femme, qui était la forte tête du ménage, la conservatrice, la gardienne des saines traditions. Honnête et brave femme, mais d'une obstinée routine et d'un égoïsme étroit. Et le mari pliait, malgré ses bravades d'ancien militaire, dont la caserne aurait élargi les idées.

— Non, non, monsieur Froment, ça ne me paraît pas possible.

— Voyons, il faut raisonner, reprit Marc avec patience. Je me charge de préparer Jules à l'Ecole normale. Puis, à l'Ecole normale, nous lui obtiendrons une bourse. Ça ne vous coûtera donc absolument rien.

— Et la nourriture jusque-là? demanda la mère.

— Mon Dieu! la nourriture d'une personne de plus, lorsqu'on est déjà plusieurs à table, ce n'est pas une grosse dépense... On peut bien risquer quelque chose pour un enfant qui donne de si vives espérances.

Les deux frères aînés se mirent à rire, en bons garçons amusés de l'air à la fois anxieux et fier de leur cadet.

— Dis donc, gamin, cria Auguste, tu vas être alors le grand homme de la famille? Faut pas tant crâner, nous l'avons eu aussi, nous autres, ton certificat d'études.

Seulement, ça nous a suffi, nous en étions tout embarbouillés, du tas d'histoires qu'il y a dans les livres et qui n'en finissent jamais... Vrai, j'aime encore mieux gâcher mon plâtre.

Puis, s'adressant à l'instituteur, de son air gai :

— Oh! monsieur Froment, je vous en ai fait, des misères! Je ne pouvais pas rester en place, je me souviens des jours où je révolutionnais toute la classe. Heureusement, Charles était un peu plus raisonnable que moi.

— Bien sûr, dit Charles en s'égayant à son tour, seulement je finissais quand même par te suivre, ne voulant pas être pris pour un capon ou une bête.

Et Auguste conclut :

— Bêtes, oh! non, nous n'étions que des mauvaises têtes et des paresseux... Aujourd'hui, monsieur Froment, nous vous faisons toutes nos excuses. Et je suis avec vous, moi, je trouve que, si Jules a des dispositions, on doit le pousser. Que diable! il faut être avec le progrès.

Ces paroles causèrent un grand plaisir à Marc, qui dut s'en contenter, ce jour-là, remettant à plus tard le soin de décider complètement le père et la mère. Il continua de s'entretenir un instant avec Auguste, auquel il conta qu'il avait vu la veille sa fiancée, Angèle Bongard, une petite personne qui semblait décidée à se débrouiller, dans la vie. Et, voyant le jeune homme rire de nouveau, très flatté, il voulut poursuivre son expérience, savoir où en était aussi cet ancien élève, sorti de ses mains, sur la question qui le passionnait.

— Fernand Bongard, le frère d'Angèle, Fernand qui a épousé votre sœur Lucile, vous vous souvenez, n'est-ce pas? quand il était chez moi, avec vous deux...

Les deux frères furent remis en joie.

— Oh! Fernand, en voilà un qui avait la caboche dure!

— Eh bien! Fernand, dans cette malheureuse affaire Simon, en est à croire qu'un trésor de cinq millions, donné par les juifs et caché quelque part, attend le malheureux, quand on aura réussi à le faire revenir du bagne et à l'y remplacer par un Frère de la Doctrine chrétienne?

Brusquement, Mme Doloir devint très grave, immobile, ramassée dans sa courte taille. Doloir lui-même, toujours robuste, d'un blond cendré maintenant, eut un geste d'ennui. Et, silencieux jusque-là, il dit entre ses dents :

— Encore des histoires dont ma femme a bien raison de ne pas vouloir qu'on s'occupe.

Mais Auguste s'exclamait, très amusé.

— Oui, je sais, l'histoire du trésor qui a paru dans *Le Petit Beaumontais*. Ça ne m'étonne pas, si Fernand avale un pareil conte... Cinq millions dans la terre, ah! non!

Le père parut vexé, et il sortit de sa réserve.

— Un trésor, pourquoi pas?... Tu te crois trop malin, mon petit. C'est que tu ignores ce dont les juifs sont capables. Au régiment, j'ai connu un caporal, qui avait servi chez un banquier juif. Eh bien! il avait vu, tous les samedis, ce banquier expédier en Allemagne des tonneaux d'or, tout l'or de la France, comme il disait... Nous sommes vendus, c'est bien certain.

— Non, non! papa, interrompit Auguste de son air de gaillard peu respectueux, faut pas nous resservir les histoires de ton régiment. Tu sais, j'en reviens, moi, de la caserne, et c'est trop bête!... Tu verras ca mon pauvre Charles.

En effet, il venait de rentrer du service, tandis que son frère Charles devait partir à son tour, en octobre.

— Alors, continua-t-il, vous comprenez, je n'avale plus cette absurdité, les cinq millions enterrés au pied d'un arbre, qu'on ira chercher, un soir de lune... Seulement, ça ne m'empêche pas de trouver qu'on ferait aussi bien de laisser là-bas ce Simon, sans nous tracasser la cervelle davantage, avec son innocence.

Cette brusque conclusion, que Marc n'attendait pas, heureux déjà des choses intelligentes dites par son ancien élève, le surprit douloureusement.

— Comment cela? demanda-t-il. S'il est innocent, songez donc quelle torture! Jamais nous n'aurions de réparation assez éclatante à lui offrir.

— Oh! innocent, ça reste à prouver. J'ai beau lire souvent ce qu'on imprime, ça se brouille de plus en plus dans ma tête.

— C'est que vous ne lisez que des mensonges. Enfin, voyons, il est prouvé que le modèle d'écriture venait de l'école des Frères. Le coin déchiré, découvert chez le père Philibin, en est la preuve, et l'erreur grossière des experts se trouve aujourd'hui démontrée, le paraphe est certainement de l'écriture et de la main du frère Gorgias.

— Ah! je ne sais pas tout ça, comment voulez-vous que je lise tout ce qu'on imprime? Je vous l'ai dit, plus on veut m'expliquer la chose, moins je comprends. En somme, puisque les experts et le tribunal ont attribué jadis le modèle d'écriture au condamné, le plus simple est de croire qu'il vient bien de lui.

Et il ne sortit pas de là, malgré les efforts de Marc, qui se désespérait de le trouver si fermé encore, si peu capable de vérité, après l'avoir cru un moment libéré davantage.

— En voilà assez! dit enfin Mme Doloir, avec son autorité de femme simple et prudente. Vous m'excuserez, monsieur Froment, si je vous prie de ne plus parler de cette affaire-là chez nous. Vous faites comme il vous plaît, et je n'ai rien à en dire. Seulement, nous autres, pauvres gens, le mieux encore est que nous évitions de nous mêler de ce qui ne nous regarde pas.

— Pourtant, madame, si on vous prenait un de vos fils, si on l'envoyait au bagne, innocent, l'affaire vous regarderait. Et nous luttons uniquement pour empêcher le retour de cette monstrueuse injustice.

— Possible, monsieur Froment. Mais on ne me prendra pas un de mes fils, parce que, justement, je tâche d'être bien avec tout le monde, même avec les curés. Ils sont très forts, les curés, voyez-vous! J'aime mieux ne pas me les mettre sur le dos.

Daloir voulut intervenir, en bon patriote.

— Oh! les curés, je m'en fiche! C'est la patrie qu'il faut défendre, et le gouvernement est en train de l'humilier devant les Anglais.

— Toi, tu vas me faire aussi le plaisir de te taire, reprit sa femme. Le gouvernement comme les curés, le mieux est de laisser tout ça tranquille. Tâchons de manger du pain, ça sera déjà bien gentil.

Et Doloir dut plier les épaules, bien que, devant les

camarades, il se posât en socialiste, sans trop savoir. Auguste et Charles, d'une génération plus instruite, donnaient cependant raison à leur mère, presque gâtés par leur demi-intruction mal digérée, comme tombés à plus de doute et d'égoïsme, trop ignorants encore pour admettre cette loi d'humaine solidarité, qui veut que le bonheur de chacun soit fait du bonheur de tous. Et, seul, le petit Jules, avec son ardente soif d'apprendre, se passionnait, attendait, inquiet de la façon dont tournaient les choses.

Marc, désolé, sentant l'inutilité de discuter davantage, se dirigea vers la porte. Il se contenta de dire, en prenant congé :

— Eh bien! madame, nous nous reverrons, nous recauserons, et j'espère vous amener à mon idée de laisser Jules travailler pour être instituteur.

— C'est ça, monsieur Froment. Mais, vous savez, il ne faut pas que ça nous coûte un sou, et nous y serons encore joliment du nôtre.

Quand il rentra chez lui, Marc fut envahi par d'amères réflexions. Comme chez les Bongard, il venait de revivre, chez les Doloir, l'ancienne visite qu'il leur avait faite, jadis, le jour de l'arrestation de Simon. Et les tristes êtres, dans leur écrasement social, condamnés à une vie d'injuste travail, croyant se défendre en se désintéressant, au fond de leurs ténèbres, n'avaient pas changé, ne voulaient rien savoir, de peur d'y trouver plus de misère. Et, certes, leurs enfants savaient davantage, mais trop confusément, et pas assez pour faire œuvre de vérité. Si, à côté de Fernand Bongard, resté près de la terre, Auguste et Charles Doloir se dégageaient déjà, commençaient à raisonner, n'acceptaient plus les fables imbéciles, que de chemin leurs enfants auraient à parcourir encore, avant d'être libérés tout à fait! C'était un grand chagrin, qu'une marche d'une telle lenteur, et dont il fallait pourtant se contenter, si l'on voulait avoir le courage de poursuivre la rude tâche d'enseignement et de délivrance.

Un autre jour, Marc rencontra l'employé Savin, avec lequel il avait eu de fâcheuses querelles, autrefois, lorsque les deux fils, les deux jumeaux de ce pauvre

homme aigri, Achille et Philippe, fréquentaient son école. Savin était alors l'instrument peureux de la congrégation, toujours tremblant de mécontenter ses chefs, se croyant obligé de servir l'Eglise par politique, bien qu'il affectât personnellement de se passer d'elle, en républicain autoritaire et morose. Mais, coup sur coup, deux catastrophes fondirent sur lui, qui achevèrent de le noyer d'amertume. D'abord, sa fille, cette Hortense si jolie, l'écolière modèle dont la ferveur ardente de première communiante avait fait la gloire de Mlle Rouzaire, d'une délicieuse hypocrisie de petite femme précoce, s'était livrée dès seize ans au premier gamin venu, à un garçon laitier du voisinage ; et le père, désespéré, meurtri dans son orgueil, en la voyant grosse, avait dû la marier à cet inférieur, lui qui rêvait pour elle le fils d'un de ses chefs, grâce à sa beauté. Puis, c'était sa femme dont la trahison l'avait fait saigner d'une blessure plus empoisonnée encore, cette fine et tendre Marguerite, qu'il forçait à pratiquer malgré sa répugnance, par un excès de maladive jalousie, convaincu que la religion était le frein nécessaire à la perversité féminine. Il lui avait donc imposé pour directeur le supérieur des Capucins, le père Théodose, ce Jésus brun dont rêvaient les dévotes ; et l'on ne sut jamais bien l'histoire, mais le bruit d'un flagrant délit courait, le mari allant chercher un soir d'hiver sa femme à la Chapelle, la trouvant dans un coin de ténèbres, aux bras de son confesseur, en train tous les deux de se baiser goulûment, à pleine bouche. Combattu entre sa rage et sa peur, il n'avait point fait de scandale, souffrant surtout de l'ironie des choses, de cette épouse fidèle jusque-là, et qu'il avait lui-même jetée à la faute, en jaloux imbécile. Et, disait-on, il se vengeait terriblement sur la malheureuse, dans l'abominable enfer qu'était devenu leur ménage.

Maintenant, Savin s'était rapproché de Marc, en haine des curés et des moines. Et, comme il sortait de son bureau, la bouche amère, l'air abêti par sa besogne de vieux cheval de manège, il parut s'éveiller, en apercevant l'instituteur.

— Ah! monsieur Froment, je suis heureux de la rencontre... Vous devriez m'accompagner jusque chez

moi, car mon fils Philippe me donne des inquiétudes, tant il est paresseux, et vous seul pouvez le sermonner un peu.

— Volontiers, répondit Marc, toujours désireux de voir et de juger.

Rue Fauche, dans le petit logement maussade, ils trouvèrent Mme Savin, encore charmante à quarante-quatre ans, très occupée à terminer des fleurs de perles, qu'elle devait livrer le soir même. Depuis son malheur, Savin ne semblait plus rougir de laisser voir sa femme besognant en simple ouvrière, comme s'il y avait eu là une expiation de sa faute. Elle pouvait bien porter des tabliers et contribuer à l'entretien de la famille, elle dont il s'était montré si fier, quand elle sortait avec des chapeaux de dame. D'ailleurs, lui-même se négligeait, délaissait la redingote. Et, tout de suite, il fut brutal.

— Tu as encore envahi la pièce! Où veux-tu que je fasse asseoir M. Froment?

Très douce, très craintive, un peu rougissante, elle s'empressa de ranger ses bobines et ses cartons.

— Mais, mon ami, quand je travaille, il me faut pourtant un peu de place. Je ne t'attendais pas si tôt.

— Oui, oui, je sais, tu ne m'attends jamais.

Ces mots, qui pouvaient être une cruelle allusion, achevèrent de la troubler. Ce qu'il ne lui pardonnait pas, c'était le beau mâle aux bras duquel il l'avait trouvée, lorsqu'il se sentait si petit, si ravagé par son étroite existence de bureau, sans aucun espoir d'avancement ni de fortune. Maladif, quinteux, envieux, il enrageait de lire dans ses yeux clairs son excuse, la tentation fatale à laquelle sa chair faible d'amoureuse avait succombé, après l'avoir comparé, maigre et chétif, au gaillard florissant dont il lui avait imposé l'approche. Elle baissa la tête sur son ouvrage, en se faisant toute petite.

— Asseyez-vous, monsieur Froment, reprit-il. Je vous disais donc que ce grand garçon que vous voyez là, me désespère. A vingt-deux ans bientôt, il a déjà tâté de deux ou trois métiers, et il n'est guère bon qu'à regarder sa mère travailler et à lui passer des perles.

Philippe, en effet, se tenait dans un coin, silencieux, l'air effacé. Mme Savin, humiliée, avait levé sur lui un

regard très tendre, auquel il avait répondu par un faible sourire, comme pour la consoler. Entre sa mère et lui, on sentait une entente de souffrances communes. Pâle, de santé pauvre, l'écolier sournois d'autrefois, poltron et menteur, semblait être devenu un triste garçon, sans énergie, se réfugiant dans la bonté de cette mère d'apparence si jeune encore, une grande sœur souffrante et compatissante.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas écouté? dit Marc. Nous aurions fait de lui un instituteur.

Mais Savin se récria.

— Ah! non par exemple! J'aime encore mieux qu'il me reste sur les bras... Est-ce un métier, de se bourrer la tête dans des écoles jusqu'à vingt ans passés, pour gagner ensuite soixante et quelques francs par mois, et n'arriver à en toucher cent qu'après plus de dix années de service?... Instituteur! mais personne ne veut plus l'être, les derniers des paysans préfèrent aller casser des cailloux sur les routes!

Marc évita de répondre directement.

— Je croyais vous avoir décidé pour votre fils Léon. Vous ne le destinez donc pas à l'enseignement primaire?

— Ma foi, non! Je l'ai mis chez un marchand d'engrais chimique. Il a seize ans à peine, et il y gagne vingt francs déjà... Il me remerciera plus tard.

D'un geste, Marc dit son regret. Il se rappelait ce petit Léon, encore au maillot, entre les bras de sa mère. Et, plus tard, il l'avait eu pour élève, de six à treize ans, un élève d'une intelligence supérieure à celle de ses aînés, les deux jumeaux, et dont il espérait beaucoup. Sans doute, Mme Savin partageait l'ennui de voir son cadet interrompre ainsi ses études, car elle leva de nouveau ses beaux yeux, dans un furtif et triste regard.

— Voyons, reprit Savin, quel conseil me donnez-vous? Et, d'abord, je vous en prie, faites honte à ce grand fainéant de passer ainsi les journées. Il vous écoutera peut-être, vous qui avez été son maître.

Mais, à ce moment, Achille rentra de chez son huissier. Il y avait débuté à quinze ans, pour faire les courses. et il y était depuis sept ans bientôt, sans y gagner encore son pain. Plus pâle et de sang plus pauvre que son frère,

il restait un gamin imberbe, ayant gardé la sournoiserie et la lâcheté inquiète du mauvais écolier d'autrefois, toujours prêt à vendre un camarade, afin de s'épargner une punition. Il parut surpris de trouver là son ancien maître ; et, méchamment sans doute, après l'avoir salué, il donna des nouvelles.

— Je ne sais pas ce qu'il peut y avoir dans *Le Petit Beaumontais*. On s'arrache les exemplaires chez les dames Milhomme. Sûrement, c'est encore cette sale affaire.

Marc connaissait l'article, une rectification du frère Gorgias, d'une extraordinaire impudence de mensonge. Et il profita simplement de l'occasion pour sonder les jeunes gens.

— *Le Petit Beaumontais*, dit-il, aura beau faire, avec ses histoires de millions enterrés et les démentis superbes qu'il donne aux faits les mieux établis, l'innocence de Simon n'en commence pas moins à être admise par tout le monde.

Les deux jumeaux eurent un léger haussement d'épaules. Ce fut Achille, la voix traînante, qui répondit.

— Oh! leurs millions enterrés, c'est bon pour les imbéciles, et il est bien vrai qu'il mentent trop, ça finit par se voir. Mais qu'est-ce que ça nous fiche?

— Comment, qu'est-ce que ça vous fiche? demanda l'instituteur interloqué, ne comprenant pas.

— Oui, je veux dire en quoi ça nous intéresse-t-il, cette histoire-là, dont on nous ennuie depuis si longtemps?

Alors, Marc se passionna peu à peu.

— Mes pauvres garçons, vous me faites de la peine... Ainsi, vous admettez l'innocence de Simon?

— Mon Dieu! oui. Ce n'est pas toujours très clair ; mais, quand on a lu les choses avec attention, on se dit que tout de même il peut bien être innocent.

— Et, dès lors, vous ne vous révoltez pas, à l'idée abominable de le savoir au bagne?

— Ah! bien sûr, ça n'a rien de drôle pour lui. Seulement, il y en a tant d'autres, des innocents, au bagne! D'ailleurs, qu'on le relâche, moi je ne m'y oppose pas. Et puis, on a assez de ses ennuis personnels, à quoi bon se gâter la vie avec le malheur des autres?

A son tour, Philippe se prononça d'une voix plus douce.

— Je ne m'en occupe pas, de cette histoire, parce qu'elle me ferait trop de peine. Si l'on était les maîtres, je comprends, on aurait le devoir d'agir. Mais, quand on ne peut rien, le mieux n'est-il pas d'ignorer et de se tenir tranquille?

Vainement, Marc s'éleva contre cette indifférence, cet égoïsme lâche, où il voyait la pire des désertions. C'était de la protestation de chacun, des plus humbles, des plus débiles, que se faisait la grande voix, l'irrésistible volonté du peuple. Personne ne devait se dire exempt de son devoir, un acte isolé pouvait suffire à changer le destin. Et, du reste, il était faux que le sort d'un seul fût engagé dans la lutte, tous les membres d'une nation se trouvaient solidaires, chacun y défendait sa liberté, en sauvegardant celle d'autrui. Puis, quelle admirable occasion, pour accomplir d'un coup la besogne d'un siècle de pénible progrès politique et social. D'un côté, toutes les puissances de réaction liguées contre un misérable innocent, dans l'unique besoin de maintenir le vieil échafaudage catholique et monarchique ; de l'autre, toutes les volontés d'avenir, tous les esprits de raison et de liberté, venus des quatre points de l'horizon. réunis au nom de la vérité et de la justice ; et il devait suffire d'un effort de ceux-ci pour anéantir ceux-là, sous les débris du vieil échafaudage vermoulu, craquant de partout. L'affaire s'élargissait, n'était plus seulement le cas d'un pauvre diable d'innocent, condamné à tort. Elle avait fini par incarner en lui le martyre même de l'humanité, qu'il fallait tirer de sa geôle séculaire. Et Simon délivré, c'était le peuple de France affranchi davantage, en marche pour plus de dignité et de bonheur.

Brusquement, Marc se tut, en voyant Achille et Philippe, qui le regardaient ahuris, de leurs faibles yeux clignotants, dans leur face blême.

— Oh! monsieur Froment, que nous racontez-vous là? Si vous mettez tant de choses dans l'affaire, nous n'allons pas vous suivre, c'est bien sûr. Nous ne savons pas, nous ne pouvons pas.

Ricanant, s'agitant, Savin avait écouté, sans vouloir

interrompre. Il finit par éclater ; et, se tournant vers l'instituteur :

— Tout ça, c'est des bêtises, permettez-moi de le dire, monsieur Froment. L'innocence de Simon, en voilà encore une chose dont je doute! Moi, je ne m'en cache pas, j'en suis resté à mon idée d'autrefois, et je ne veux rien lire, on me tuerait plutôt que de me faire avaler une ligne du fatras qui se publie. Et, Dieu merci! je ne parle pas de la sorte par amour pour les curés! Ah! les sales bêtes, la peste peut bien les étouffer tous! Seulement, quand il y a une religion, il y a une religion. C'est comme pour l'armée, elle est le sang de la France. Je suis républicain, je suis franc-maçon, j'ose même dire que je suis socialiste, dans le bon sens du mot ; mais, avant tout, je suis Français, je ne veux pas qu'on touche à ce qui est la grandeur de ma patrie. Alors, Simon est donc coupable, tout le prouve, le sentiment public, les preuves fournies au tribunal, sa condamnation, les ignobles trafics que les juifs ont faits, qu'ils font encore, afin de le sauver. Et, si, par miracle, il n'était pas coupable, ce serait un trop grand malheur pour le pays, il faudrait absolument qu'il le fût.

Devant tant d'aveuglement, mêlé à tant de sottise, Marc dut s'incliner. Et il allait partir, lorsqu'il vit arriver Hortense, avec sa fillette Charlotte, âgée de bientôt sept ans. Ce n'était déjà plus la jolie Hortense, soucieuse, réduite à un ménage laborieux de pauvre, depuis qu'elle avait dû épouser son séducteur, le garçon laitier. Du reste, Savin la recevait assez mal, en père rancunier, honteux de ce mariage, dont souffrait son incurable orgueil de petit employé rageur. Et il fallait toute la grâce, toute l'intelligence vive de la petite Charlotte, pour adoucir tant d'amertume.

— Bonjour, grand-père, bonjour, grand'mère... Tu sais, j'ai encore été première en lecture, Mlle Mazeline m'a donné la médaille.

Elle était délicieuse, Mme Savin avait lâché ses perles, la prenant dans ses bras, la baisant, consolée, heureuse. Et la fillette se tourna encore vers Marc, qu'elle connaissait très bien.

— Vous savez, monsieur Froment, j'ai été première. C'est beau, ça, d'être première!

— Mais oui, ma mignonne, c'est très beau d'être première. Et je sais aussi que tu es très sage... Vois-tu, il faut toujours écouter Mlle Mazeline, parce qu'elle fera de toi une petite femme bien instruite, bien raisonnable, qui sera très heureuse et qui donnera autour d'elle du bonheur à tous les siens.

Hortense s'était assise, l'air gêné, tandis que ses deux frères, Achille et Philippe, se consultaient du regard, désireux de sortir, jusqu'au dîner. Mais Savin recommençait à gronder sourdement : du bonheur à tous les siens, ah! certes, ce serait du nouveau, car ni la grand'mère ni la mère ne lui en avaient guère donné, à lui ; et, si Mlle Mazeline accomplissait un tel miracle, de faire d'une fille quelque chose de propre et d'utile, il l'irait dire à Mlle Rouzaire. Puis, agacé de voir sa femme rire, comme rajeunie, embellie par l'enfant, il la força de se remettre au travail, d'un mot si rude, qu'elle baissa la tête sur son ouvrage, les yeux gros de larmes.

Et, Marc s'étant levé, il revint à sa préoccupation.

— Alors, vous ne me conseillez rien, pour mon fainéant de Philippe... Par M. Salvan, qui est l'ami de M. Le Barazer, vous lui auriez peut-être une petite situation à la Préfecture.

— En effet, on pourrait tenter cela. Je vous promets d'en parler à M. Salvan.

Dans la rue, la tête basse, la marche ralentie, Marc résuma le résultat de ses trois visites, faites ainsi coup sur coup, aux parents de ses anciens élèves. Sans doute, il avait trouvé Achille et Philippe, les fils de l'employé Savin, d'esprit plus mûri, plus libéré, que ceux du maçon Doloir, Auguste et Charles, qui, eux-mêmes, étaient dégagés de la basse crédulité de Fernand, le fils du paysan Bongard. Chez les Savin encore, il venait de constater l'aveugle entêtement du père, n'ayant rien appris, rien oublié, s'attardant dans la même ornière de stupide erreur ; tandis que les enfants à peine avaient évolué vers un peu plus de raison et de logique. Un léger pas était fait dont il devait se contenter. Mais quelle tristesse, à comparer son effort de quinze années bientôt au peu d'amélioration obtenu! Un frisson le prit, devant tout ce qu'il faudrait d'obstiné travail, de dévoûment,

de foi, parmi l'humble monde des instituteurs primaires, avant de les voir réussir à changer les petits et les souffrants, abêtis, asservis, salis, en hommes conscients et libres. Des générations seraient nécessaires. La pensée de son pauvre Simon le hantait, dans sa douleur de n'avoir pu faire lever, comme une saine moisson, le peuple de vérité et de justice, capable de se révolter contre l'iniquité ancienne et de la réparer. La nation se refusait toujours à être la noble, la généreuse, l'équitable, en laquelle il avait cru si longtemps. Cela lui meurtrissait le cerveau et le cœur, il ne pouvait s'habituer à une France d'imbécile fanatisme. Puis, une gaie vision passa, il revit la petite Charlotte, si éveillée, si heureuse avec sa place de première, et il se reprit à espérer, l'avenir était à l'enfant, pourquoi des enjambées de géant ne seraient-elles pas faites par ces petits êtres délicieux, le jour où des intelligences solides et droites les mèneraient à la lumière?

Comme il rentrait chez lui, à l'école, il fit une rencontre qui, de nouveau, lui serra le cœur. Mme Férou passait, un paquet à la main, reportant de l'ouvrage. Elle avait perdu sa fille aînée, morte plus de misère que de fièvre, après de longues souffrances. Et elle continuait de vivre avec la cadette, dans un taudis infâme, se tuant l'une et l'autre de travail, sans pouvoir manger à leur faim.

Marc l'arrêta, en la voyant filer, les regards baissés, très honteuse de son indigence. Ce n'était plus la grosse blonde agréable, à la bouche charnue et aux beaux yeux clairs, à fleur de tête, mais une pauvre femme tassée, ravagée, vieillie avant l'âge.

— Eh bien! madame Férou, la couture va-t-elle un peu?

Elle balbutia, finit par se rassurer.

— Oh! monsieur Froment, ça ne va jamais, nous avons beau nous abîmer les yeux, c'est la fortune, quand nous arrivons à nous faire vingt-cinq sous par jour, à nous deux.

— Et la demande de secours que vous avez adressée à la Préfecture, comme veuve d'instituteur?

— Oh! monsieur Froment, on ne nous a pas répondu.

Puis, lorsque je me suis risquée à me présenter moi-même, j'ai bien cru qu'on allait m'arrêter. Un grand brun, avec une jolie barbe, m'a demandé si je me fichais du monde, d'oser rappeler le souvenir de mon mari, le déserteur, l'anarchiste, le condamné du conseil de guerre, qu'on avait dû abattre comme un chien enragé. Et il m'a fait tellement peur, que je cours encore.

Puis, comme Marc, frémissant, se taisait, elle s'enhardit de plus en plus.

— Mon Dieu! mon pauvre Férou, un chien enragé! Vous l'avez connu, vous, quand nous étions au Moreux. Il ne rêvait que dévoûment, fraternité, vérité, justice, et c'est à force de misère, de persécutions et d'iniquités, qu'on a fini par le rendre fou... Lorsqu'il m'a quittée pour ne plus revenir, il m'a dit : " La France est un pays fichu, complètement pourri par les curés, empoisonné par les journaux immondes, enfoncé dans une telle boue d'ignorance et de crédulité, que jamais plus on ne l'en tirera "... Et, voyez-vous, monsieur Froment, il avait raison.

— Non, non, madame Férou, il n'avait pas raison. Il ne faut jamais désespérer de son pays.

Mais elle s'emportait maintenant, elle cria :

— Je vous dis, moi, qu'il avait raison!... Vous n'avez donc pas d'yeux pour voir? N'est-ce pas une honte, ce qui se passe au Moreux, ce Chagnat, cette créature des prêtres, dont tout l'effort est d'abêtir les enfants, au point que, depuis des années, pas un d'eux n'a obtenu son certificat d'études? Et M. Jauffre, votre successeur à Jonville, en voilà encore un qui fait de la belle besogne, pour complaire à son curé, l'abbé Cognasse! Du train dont ils s'y emploient tous, on espère bien que la France va désapprendre à lire et à écrire avant dix ans.

Elle se redressait, elle prophétisait, dans sa haine, dans sa noire rancune de pauvre femme broyée par l'injustice sociale.

— Vous entendez, monsieur Froment, un pays fichu, dont on ne tirera plus rien de bon ni de juste, qui va tomber au rang des nations mortes, auquelles le catholicisme s'est mis comme la vermine et la pourriture!

Et, toute secouée de cette sortie, tremblante d'avoir trop parlé, elle fila d'un air inquiet et humble, elle regagna

son coin de souffrance, où sa pâle et muette fille l'attendait.

Marc resta saisi, croyant avoir entendu la voix de Férou. C'était la voix de Férou qui sortait de la tombe, pour crier le dur pessimisme, la sauvage protestation de son calvaire d'humble instituteur foudroyé. Et, la part faite à l'exagération rancunière, rien n'était plus vrai : Chagnat continuait d'abêtir le Moreux, Jauffre achevait son œuvre de mort à Jonville, sous le direction têtue et bornée de l'abbé Cognasse, malgré la sourde colère où il était de voir qu'on mettait si longtemps à reconnaître ses services, en ne lui donnant pas tout de suite une direction d'école, à Beaumont. D'ailleurs, dans le pays entier, la grande œuvre de l'instruction primaire ne marchait guère mieux. Les écoles de Beaumont se trouvaient encore presque toutes entre les mains d'instituteurs et d'institutrices timorés, songeant à leur avancement, ménageant l'Eglise. Mlle Rouzaire, avec son zèle dévot, y remportait les plus grands succès. Doutrequin, aujourd'hui à la retraite, ce républicain de la première heure que des préoccupations patriotiques avaient jeté peu à peu dans la réaction, y restait une autorité toute-puissante, un haut caractère donné en modèle aux nouveaux venus. Comment les jeunes instituteurs auraient-ils pu croire à l'innocence de Simon et poursuivre la ruine des écoles congréganistes, lorsqu'un homme pareil, un combattant de 1870, un ami du fondateur de la République, se mettait du côté des congrégations, au nom de la patrie menacée par les juifs? Pour une Mlle Mazeline, si ferme toujours dans sa besogne de raison et de bonté, pour un Mignot, converti par l'exemple, acquis au bon combat, que de lâches et de traîtres, et avec quelle lenteur le personnel de l'enseignement primaire gagnait en libre esprit, en générosité, en dévoûment, malgré les renforts qui lui venaient chaque année de l'école normale! Et, cependant, Salvan y poursuivait son œuvre de régénération, avec sa foi ardente, dans la conviction où il était que, seul, le modeste instituteur sauverait le pays du noir anéantissement clérical, le jour où l'instituteur serait libéré lui-même, capable d'enseigner la vérité et la justice. Ainsi qu'il le répétait sans cesse : autant vaut l'instituteur

primaire, autant vaudra la nation. Et, si les progrès se trouvaient si lents, c'était donc que le travail d'évolution, pour produire de bons maîtres, devait se répartir sur des générations successives, de même que des générations d'élèves seraient nécessaires, avant de voir naître le peuple juste, dégagé de l'erreur et du mensonge.

Alors, de toute son enquête désastreuse, du cri de désespérance sorti de la tombe de Férou, Marc ne garda que la fièvre de continuer la lutte, en redoublant d'efforts. Depuis quelque temps, il s'occupait surtout des œuvres post-scolaires, pour maintenir un lien entre les instituteurs et leurs anciens élèves, que la loi leur reprenait dès l'âge de treize ans. Des sociétés amicales se créaient partout, et l'on rêvait la fédération des amicales d'un même arrondissement, d'un département, de la France entière. Puis, c'étaient des sociétés de patronage, de mutualité, de retraite et de secours. Mais, pour le but qui le hantait, l'organisation de cours d'adultes, le soir, à l'école communale, lui semblait particulièrement désirable. Déjà, Mlle Mazeline avait donné un excellent exemple, couronné du plus vif succès, en ouvrant, certains soirs de la semaine, des cours de cuisine, d'hygiène familiale, de soins aux malades, destinés à ses élèves, devenues de grandes filles. Devant l'affluence de ces dernières, elle avait même fini par sacrifier ses dimanches, afin de faire un cours l'après-midi, où viendraient celles qui n'étaient pas facilement libres le soir. Elle était si heureuse, comme elle le disait souvent, d'aider ses fillettes, après leur avoir enseigné le plus de vérité possible, à être de bonnes épouses et de bonnes mères, capables de tenir une maison, d'épandre autour d'elles de la gaîté, de la santé et du bonheur. Et Marc agissait comme elle, rouvrait son école le soir, trois fois par semaine, y rappelait les garçons qui l'avaient quitté, s'efforçait de compléter leur instruction sur toutes les questions pratiques de l'existence. Il jetait la bonne semence sans compter, dans ces jeunes cervelles, en se disant qu'il serait récompensé de sa fatigue, si un seul grain, sur cent, germait et fructifiait. Surtout, il s'intéressait aux rares élèves qu'il décidait à faire leur carrière de l'enseignement, il les gardait, les préparait, pour l'examen de l'Ecole normale, se donnant tout entier.

Et, lui, c'était à ces leçons particulières qu'il consacrait ses après-midi du dimanche, ravi le soir comme de la plus amusante des distractions.

Une des victoires de Marc fut alors de convaincre Mme Doloir et d'obtenir qu'elle lui laissât continuer l'instruction du petit Jules, pour lui permettre d'entrer ensuite à l'école normale. Un de ses anciens élèves s'y trouvait déjà, le plus cher à son cœur, Sébastien Milhomme, dont la mère, Mme Alexandre, était revenue prendre sa place à la papeterie, près de sa belle-sœur, Mme Edouard, depuis que l'innocence de Simon était en question de nouveau, remettant en honneur l'Ecole laïque. Mais elle continuait à y rester discrètement dans l'ombre, afin de ne pas affaroucher la clientèle cléricale, qui tenait toujours le haut du pavé. En seconde année déjà, Sébastien était également devenu très cher à Salvan, heureux de compter sur lui comme sur un des missionnaires de la bonne parole, qu'il rêvait d'envoyer par les campagnes. Et, à la rentrée des classes, Marc avait encore eu la satisfaction de confier à son vieil ami un autre de ses élèves, Joseph Simon, le fils de l'innocent, dont la résolution était d'être instituteur, comme son père, malgré tous les pénibles obstacles, dans la pensée de vaincre où le cher foudroyé avait lui-même si tragiquement combattu. Sébastien et Simon s'étaient ainsi retrouvés, animés du même zèle, de la même foi, nouant d'une sympathie plus étroite leur ancien lien de camaraderie. Et quelles bonnes heures, quand ils pouvaient profiter d'une après-midi de congé, pour venir, à Maillebois, serrer la main de leur ancien maître!

Marc, au milieu de ce lent déroulement des faits, restait en attente, désespérant un jour, espérant le lendemain. Vainement, il avait compté sur le retour de Geneviève, enfin éclairée, sauvée du poison ; et il mettait sa consolation unique, son espoir persistant, dans la tranquille fermeté de sa fille Louise. Celle-ci, comme elle le lui avait promis, venait le voir le jeudi et le dimanche, toujours gaie, pleine de douce résolution. Il n'osait point la questionner sur sa mère, car elle se taisait, trouvant sans doute le sujet pénible, tant qu'elle n'aurait pas une bonne nouvelle à donner. Elle allait avoir seize ans bien-

tôt, elle pénétrait mieux la plaie vive dont ils souffraient tous les trois, à mesure qu'elle avançait en âge, et elle aurait tant voulu être la médiatrice, la guérisseuse, en remettant aux bras l'un de l'autre les deux parents bien-aimés! Pourtant, les jours où elle remarquait trop d'angoisse impatiente dans les regards de son père, elle abordait discrètement l'affreuse situation qui les hantait et dont ils ne parlaient pas.

— Maman est encore bien souffrante, il faut beaucoup de ménagements, je n'ose causer avec elle comme avec une amie. J'espère cependant, il est des heures où elle me prend dans ses bras, où elle me serre à m'étouffer, les yeux en larmes. D'autres fois, il est vrai, elle est dure et injuste, elle m'accuse de ne pas l'aimer, elle se plaint de n'avoir jamais été aimée par personne... Vois-tu, père, il faut être bon pour elle, car elle doit souffrir affreusement, de croire ainsi que jamais plus elle ne contentera son amour.

Alors, Marc s'exaltait, criait :

— Mais pourquoi ne revient-elle pas ici? Moi, je l'aime toujours à en mourir, et si elle m'aimait encore, nous serions si heureux!

Doucement, d'un geste triste et calin, Louise lui mettait la main sur la bouche.

— Non, non! père, ne parlons pas de cela. J'ai eu tort de commencer, ça ne peut que nous faire souffrir davantage. Il faut attendre... Maintenant, n'est-ce pas? je suis près de maman, et elle verra bien un jour que nous deux seuls nous l'aimons. Elle m'écoutera, elle me suivra.

D'autres fois, la jeune fille arrivait chez son père les yeux brillants, l'allure résolue, comme au sortir d'une lutte récente. Il ne s'y trompait pas, il lui disait :

— Tu as encore dû te quereller avec ta grand'mère.

— Ah! tu vois ça! C'est vrai, elle m'a tenue de nouveau ce matin, pendant une bonne heure, pour me faire honte et me terrifier, au sujet de la première communion. Elle me parle comme à la dernière des créatures, elle me décrit les abominables supplices de l'enfer, stupéfaite et scandalisée de ce qu'elle nomme mon inconcevable obstination.

Et Marc se rassurait, s'égayait un moment. Il avait tant redouté que son enfant cédât, comme les autres fillettes!

il était si heureux de lui voir cette fermeté, cette raison déjà solide, même lorsqu'il n'était plus là, pour la soutenir! Puis, un attendrissement le prenait, il se l'imaginait au milieu des obsessions de toutes sortes, des gronderies et des scènes dont on devait la tracasser à chaque heure.

— Ma pauvre petite, comme il te faut du courage! Ça doit être si pénible pour toi ces continuelles querelles.

Mais, remise, paisible, elle souriait.

— Oh! des querelles, non! mon papa. Je suis bien trop respectueuse à l'égard de grand'mère, pour avoir des querelles avec elle. C'est elle qui se fâche et qui me foudroie tout le temps. Moi, j'écoute d'un grand air de déférence, sans jamais risquer la moindre objection. Puis, quand elle a fini, quand elle a recommencé deux ou trois fois, je me contente de dire, très doucement : " Que voulez-vous? grand'mère, j'ai promis à papa que j'attendrais d'avoir vingt ans, avant de me décider à faire ou à ne pas faire ma première communion, et je tiendrai ma parole, puisque c'est juré ". Tu comprends, je ne sors pas de cette phrase, je la sais par cœur, je la répète sans y changer un mot. C'est ça qui me rend invincible. Et je commence à prendre en pitié cette pauvre grand'mère, tellement elle entre en fureur, en me faisant claquer les portes à la figure, dès que j'entame la phrase.

Elle souffrait au fond de ce continuel état de guerre. Mais, en voyant son père ravi, elle lui sautait gentiment au cou.

— Sois tranquille, va! je suis bien ta fille. On ne me décidera jamais à faire ce que j'ai décidé de ne pas faire.

Elle devait aussi livrer toute une bataille, pour continuer ses études, dans la résolution formelle de se consacrer à l'enseignement. Elle voulait être institutrice, et elle avait heureusement avec elle sa mère, qui appuyait ce projet, devant l'avenir incertain, inquiète de l'avarice croissante de Mme Duparque, dont la petite fortune passait à des fondations pieuses. Celle-ci, d'ailleurs, depuis qu'elle hébergeait la mère et la fille, exigeait d'elles une pension, afin d'être désagréable à Marc, qui se trouvait ainsi forcé de leur servir une lourde rente, sur son maigre traitement. Peut-être avait-elle espéré un refus, un scandale, conseillée en cela par ses bons amis,

les maîtres dont les mains invisibles conduisaient tout. Mais, immédiatement, Marc, vivant de peu, avait consenti, comme heureux de rester le père de famille, le travailleur et le soutien. Une grande gêne aggravait sa solitude, leurs repas, à Mignot et à lui, étaient d'une frugalité extrême. Et il n'en souffrait point, il lui suffisait de savoir que Geneviève s'était montrée émue de son désintéressement et qu'il y avait eu là une raison pour elle d'approuver la vocation de Louise, désireuse de la voir assurer son avenir. Louise continuait donc de travailler avec Mlle Mazeline, ayant déjà obtenu son brevet élémentaire, préparant son examen pour le brevet supérieur, ce qui était une nouvelle cause de fâcheuses discussions avec Mme Duparque, exaspérée de toute cette science que la mode était maintenant de donner aux jeunes filles, à qui, disait-elle, le catéchisme aurait dû suffire. Et, comme Louise lui répondait toujours, de son air de grande déférence : " Oui, grand'mère... certainement, grand'mère... ", elle s'exaspérait davantage, elle finissait par s'en prendre à Geneviève, qui parfois, excédée, lui tenait tête.

Un jour, Marc, en écoutant les nouvelles que lui donnait sa fille, s'étonna.

— Maman s'est donc querellée avec grand'mère? demanda-t-il.

— Oh! oui, mon papa. C'est même la deuxième ou la troisième fois. Et, tu sais, maman n'y met pas tant de façons. Elle s'irrite tout de suite, elle crie, elle va bouder dans sa chambre, comme elle faisait ici, avant son départ.

Il écoutait, sans vouloir dire la joie secrète, l'espoir qui se réveillait en lui.

— Et, reprit-il, Mme Berthereau, s'en mêle-t-elle, de ces discussions-là?

— Oh! grand'mère Berthereau ne dit jamais rien. Elle est, je crois, avec maman et moi ; mais elle n'ose pas nous soutenir, dans la crainte d'avoir des ennuis... Elle a l'air bien souffrant et bien triste.

Mais des mois encore s'écoulèrent, et Marc ne voyait aucune de ses espérances se réaliser. Il mettait d'ailleurs à questionner sa fille une grande discrétion, car il lui répugnait d'en faire une sorte d'espionne, le renseignant

sur tout ce qui se passait dans la petite maison morne de la place des Capucins. Pendant des semaines, lorsqu'elle cessait de parler d'elle-même, il retombait dans son ignorance anxieuse, il perdait de nouveau tout espoir. Et il lui restait l'unique consolation des bonnes après-midi du jeudi et du dimanche, si délicieusement passées avec elle. Souvent, les deux camarades de l'Ecole normale, Joseph Simon et Sébastien Milhomme, arrivaient de Beaumont vers trois heures, restaient à Maillebois jusqu'à six, heureux de retrouver là leur ancienne petite amie Louise, toute vibrante comme eux de jeunesse, de courage et de foi. C'étaient de grandes causeries, égayées de rires, qui laissaient de la joie pour la semaine dans le triste logis solitaire. Marc en était réconforté, priant parfois Joseph de ramener sa sœur Sarah de chez les Lehmann, où il allait d'abord embrasser les siens, disant aussi à Sébastien combien il serait heureux de voir venir avec lui sa mère, Mme Alexandre. Il aurait voulu grouper autour de sa personne tous les braves gens, toutes les forces de l'avenir. Et, dans ces réunions si affectueuses, les sympathies anciennes se renouaient, prenaient une force tendre et grave, entre Sébastien et Sarah, entre Joseph et Louise, tandis que lui, souriant, n'attendant plus la victoire que du petit peuple de demain, laissait agir la bonne nature, le bienfaisant amour.

Brusquement, au milieu des lenteurs désespérantes de la Cour de cassation, dans un moment où tout courage les abandonnait, David et Marc reçurent une lettre de Delbos, leur apprenant une grande nouvelle et les priant d'en venir causer chez lui. Ils y coururent. La grande nouvelle, qui allait éclater dans Beaumont comme un coup de foudre, était que Jacquin, l'architecte diocésain, le chef du jury qui avait autrefois condamné Simon, se décidait enfin à soulager sa conscience, après un long et cruel débat. Très pieux, se confessant et communiant, cet homme d'une foi stricte et d'une parfaite honnêteté, avait fini par se sentir inquiet sur son salut, en se demandant si, détenteur de la vérité, il pouvait la taire davantage, sans courir le risque de se damner à jamais. On racontait que son directeur, perplexe, n'osant se prononcer, lui avait donné le conseil de consulter le père Crabot ; et,

disait-on, si l'architecte, pendant des mois encore, avait gardé le silence, cela venait de l'extraordinaire pression exercée sur lui par le père jésuite, qui l'empêchait de parler, au nom des intérêts politiques de l'Eglise. Mais, justement, si Jacquin ne pouvait garder son terrible secret plus longtemps, c'était dans son angoisse de chrétien, dans sa foi en la divinité du Christ, descendu sur la terre pour assurer le triomphe de la vérité et de la justice. Cette vérité dont la possession le brûlait, aujourd'hui, était la communication au jury, par le président Gragnon, d'un document dont ni la défense ni l'accusé n'avaient eu connaissance. Appelé dans la chambre des délibérations, afin d'éclairer les jurés sur l'application de la peine, le président leur avait montré une lettre reçue à l'instant, après la clôture des débats, la fameuse lettre de Simon à un ami, suivie d'un post-scriptum, puis d'un paraphe, absolument semblable à celui du modèle d'écriture. C'était à cette pièce qu'avait fait allusion le père Philibin, dans sa déposition sensationnelle, lorsqu'il s'était écrié qu'il avait eu sous les yeux la preuve de la culpabilité de Simon, sans pouvoir en dire davantage, étant lié par le secret confessionnel. Et l'on venait d'établir que, si le corps de la lettre était bien de l'écriture de Simon, le post-scriptum et le paraphe constituaient à coup sûr le faux le plus impudent, un faux même grossier auquel un enfant n'aurait pu se laisser prendre.

Aussi David et Marc trouvèrent-ils Delbos triomphant.

— Eh bien! ne vous l'avais-je pas dit? Voilà la communication illégale désormais prouvée! Jacquin vient d'écrire au président de la Cour de cassation, en confessant la vérité et en demandant à être entendu... Cette lettre de Simon, je la savais au dossier, Gragnon n'ayant point osé la détruire. Mais que de peine pour l'en tirer et pour en faire expertiser l'écriture! Je flairais le faux, je sentais là-dedans la main du terrible père Philibin... Ah! cet homme, il avait l'air si lourd, si commun, et plus j'avance dans l'affaire, plus je le sens grandir en souple génie de ruse et d'audace. Vous le voyez, il ne s'était pas contenté d'arracher le coin timbré du modèle d'écriture, il avait aussi falsifié une lettre de

Simon, en s'arrangeant pour qu'elle décidât le jury au dernier moment, car ce faux est sûrement son œuvre.

David, si souvent déçu, gardait une crainte.

— Mais, demanda-t-il, êtes-vous bien convaincu que ce Jacquin, cet architecte diocésain, à la merci des prêtres, marchera jusqu'au bout?

— Absolument convaincu... Vous ne connaissez pas Jacquin. Il n'est pas à la merci des prêtres, c'est un des très rares chrétiens qui dépendent uniquement de leur conscience. On m'a conté, sur ses entrevues avec le père Crabot, des choses extraordinaires. Le jésuite parlait de haut, croyait l'écraser d'abord, au nom de son Dieu autoritaire, qui absout et glorifie les pires actions, lorsqu'il s'agit du salut de l'Eglise. Mais Jacquin répondait aussi au nom de Dieu, de son Dieu de bonté, d'équité, du Dieu des innocents et des justes, qui n'admet ni l'erreur, ni le mensonge, ni le crime. Un beau combat auquel j'aurais voulu assister, entre le simple croyant et l'agent politique d'une religion qui croule. Et, m'a-t-on dit, c'est le jésuite qui a fini par s'humilier, par supplier à genoux l'honnête homme, sans parvenir à l'empêcher de faire son devoir.

— Pourtant, interrompit Marc, il a mis bien longtemps à soulager sa conscience.

— Oh! sans doute, je ne dis pas que son devoir lui soit apparu tout de suite. D'abord, pendant des années, il a ignoré que la communication faite au jury par Gragnon fût illégale, La presque totalité des jurés en sont là, ne savent rien de la loi, acceptent tout des hauts magistrats. Puis, il a hésité ensuite, c'est bien évident, il a dû promener son trouble de conscience, pendant des années et des années encore, par crainte du scandale. Saurons-nous jamais ses angoisses et ses combats, à cet homme qui se confessait, qui communiait, avec la terreur de se damner? Mais, je vous l'affirme, du jour où il a été certain que la pièce était un faux, il n'a plus eu une hésitation, il a résolu de parler, quitte à voir s'écrouler la cathédrale de Saint-Maxence, dans la conviction où il était de servir quand même son Dieu.

Puis, Delbos résuma gaîment la situation, en homme qui touchait au but, après de longs efforts.

— Pour moi, la revision est acquise. Nous tenons aujourd'hui les deux faits nouveaux, que je soupçonnais et qu'il nous a été si difficile d'établir. D'abord, le modèle d'écriture vient de chez les Frères, le paraphe n'est pas de l'écriture de Simon. Ensuite, le président Gragnon a communiqué illégalement au jury une pièce qui se trouve être un faux. Dans ces conditions, il est impossible que l'arrêt ne soit pas cassé par la Cour.

David et Marc s'en allèrent radieux. Mais quelle terrible rumeur dans Beaumont, lorsqu'on y connut la lettre de Jacquin, sa confession, son offre de témoignage! Personnellement visé, le président Gragnon ferma sa porte, refusa de répondre aux journalistes, parut se draper dans un silence hautain. On le disait anéanti, ne retrouvant plus son ironie joviale de grand chasseur et de coureur de filles, sous cet effondrement qui le menaçait, à la veille de sa retraite, au moment de recevoir la cravate de commandeur. Sa femme, la belle Mme Gragnon, n'étant plus d'âge à lire des vers, en compagnie des jeunes officiers du général Jarousse, l'avait converti sur le tard, en lui démontrant sans doute les avantages d'une vieillesse pieuse ; et il la suivait, se confessait, communiait, donnait le haut exemple d'un catholique fervent, ce qui expliquait le zèle passionné mis par le père Crabot à empêcher Jacquin de soulager sa conscience. Le jésuite voulait surtout sauver Gragnon, un fidèle de cette importance, dont l'Eglise était fière. D'ailleurs, toute la magistrature de Beaumont se solidarisait avec le président, défendait l'ancien arrêt comme son œuvre propre, son chef-d'œuvre, auquel il n'était pas permis de toucher, sans crime de lèse-patrie. Par dessous cette belle attitude indignée, grelottait une peur basse, lâche, immonde, la peur du bagne, des gendarmes abattant un soir leurs mains lourdes sur les robes noires ou rouges, fourrées d'hermine. L'ancien procureur de la république, le joli Raoul de La Bissonnière, n'était plus à Beaumont, nommé au même poste, dans une cour d'appel voisine, à Mornay, où il achevait de s'aigrir, désespéré de ne s'être pas encore haussé jusqu'à Paris, malgré sa souplesse adroite sous tous les ministères. Le juge d'instruction Daix, devenu conseiller, n'avait pas quitté la ville, toujours

torturé par la terrible Mme Daix, dont l'ambition, le besoin de luxe, inapaisés, ravageaient le pauvre ménage ; et le pis était qu'on disait Daix, comme Jacquin, en proie au remords, sur le point d'échapper à l'âpre autorité de sa femme, en racontant comment autrefois il avait eu la lâcheté de l'écouter, au moment de rendre une ordonnance de non-lieu, devant le manque de preuves. Tout le Palais était ainsi bouleversé, traversé de grands courants de colère et de terreur, dans l'attente du cataclysme qui finirait par emporter l'antique charpente vermoulue de la justice humaine.

Et, dans Beaumont, le monde politique n'était pas moins secoué, éperdu. Le député Lemarrois, maire de la ville, sentait sa situation d'ancien républicain radical débordée, près d'être emportée par cette crise suprême, qui déclassait les partis, en faisant monter à l'horizon les forces vives du peuple. Aussi le salon si fréquenté de l'intelligente Mme Lemarrois venait-il encore d'accentuer son orientation réactionnaire. On y revoyait beaucoup Marcilly, jadis le député de la jeunesse intellectuelle, l'espoir de la pensée française, aujourd'hui tombé dans une sorte de paralysie politique, effaré de ne plus voir où était son intérêt personnel, immobilisé par la continuelle crainte de n'être pas réélu. On y rencontrait aussi le général Jarousse, d'une nullité agressive, depuis qu'on ne songeait plus à lui pour un coup de main militaire, comme éperonné sous les continuelles criailleries de sa femme, la petite et noire Mme Jarousse, si desséchée, qu'on la disait sage maintenant. Le préfet Hennebise venait même parfois, accompagné de la tranquille Mme Hennebise, l'un et l'autre simplement désireux de vivre en paix avec tout le monde, car c'était le désir du gouvernement : pas d'histoires, rien que des poignées de main et des sourires. On craignait beaucoup de mauvaises élections, dans le département enfiévré par la reprise de l'affaire Simon, et Marcilly, Lemarrois lui-même, sans l'avouer, étaient résolus à faire sournoisement cause commune avec leurs collègues de la réaction, Hector de Sanglebœuf en tête, afin d'écraser les candidats socialistes, Delbos surtout, dont le succès devenait certain, s'il gagnait la cause de l'innocent, du martyr. De là, le

bouleversement, lorsqu'on sut l'intervention de Jacquin, qui rendait inévitable la révision du procès. Les simonistes triomphaient, les anti-simonistes restèrent quelques jours écrasés. De nouveau, aux Jaffres, la promenade du beau monde, on ne causait pas d'autre chose ; et *Le Petit Beaumontais* avait beau chaque matin, pour satisfaire sa clientèle, écrire que la revision serait rejetée par les deux tiers des voix, la désolation n'en était pas moins parmi les amis de l'Eglise, car les pointages auxquels on se livrait furieusement dans les familles, donnaient tout justement le résultat opposé.

Chez les universitaires, la joie fut discrète. Presque tous étaient des simonistes convaincus, mais ils avaient si souvent espéré en vain, qu'ils n'osaient trop se réjouir. Le recteur Forbes eut surtout un grand soulagement à prévoir le jour où il serait délivré du cas de l'instituteur de Maillebois, ce Marc Froment au sujet duquel les forces réactionnaires lui donnaient de continuels assauts. Malgré son désir de ne se mêler de rien, de s'en remettre complètement à l'inspecteur d'académie Le Barazer, il avait dû causer avec celui-ci de la nécessité d'une exécution. Le Barazer lui-même était à bout de résistance, il prévoyait le moment où sa politique savante l'obligerait de sacrifier Marc ; et il s'en était ouvert à Salvan, qui s'en montrait désolé. Aussi quel gai et triomphal accueil, lorsque le bon Salvan reçut la visite de Marc, avec la grande nouvelle, la certitude de la revision prochaine. Il l'embrassa, il lui apprit le pressant danger dont pouvait seule le tirer la décision heureuse de la Cour.

— Mon cher enfant, si la revision n'était pas accordée, vous seriez révoqué certainement, car vous vous êtes trop engagé cette fois, toute la réaction demande votre tête... Enfin, je suis bien content, vous voilà victorieux, c'est notre Ecole laïque qui triomphe.

— Et elle en a grand besoin, dit Marc, tant sont encore étroits les terrains conquis sur l'erreur et l'ignorance, malgré vos efforts personnels pour doter le pays de bons instituteurs.

Salvan eut un geste d'inébranlable espoir.

— Certes, il y faudra plusieurs vies d'hommes. N'importe, nous marchons, nous arriverons.

Mais ce qui acheva de prouver à Marc qu'il était vraiment victorieux, ce fut la façon dont l'inspecteur primaire, le beau Mauraisin, se précipita vers lui, ce jour-là, au moment où il sortait de chez Salvan.

— Ah! cher monsieur Froment, que je suis heureux de vous rencontrer! On a si peu occasion de se voir, en dehors des nécessités du service!

Depuis la reprise de l'affaire, Mauraisin était travaillé d'une inquiétude mortelle. Le modèle d'écriture retrouvé, le coin déchiré par le père Philibin, le faux nouvellement découvert, l'avaient jeté dans la crainte terrible d'avoir fait fausse route. Jusque-là, il s'était ouvertement engagé avec les anti-simonistes, en pensant que les curés s'arrangeraient toujours pour ne pas rester sur le carreau. Et, s'ils perdaient la partie, comment allait-il s'en tirer lui-même, éperdu à la pensée de n'être pas avec les plus forts?

Il se pencha vers Marc, pour lui dire à l'oreille, bien que personne ne passât dans la rue :

— Vous savez, mon cher Froment, moi, je n'ai jamais douté de l'innocence de Simon. J'en étais convaincu, au fond. Seulement, n'est-ce pas? nous sommes tenus à tant de prudence, nous autres hommes publics!

Depuis longtemps, Mauraisin guettait la succession de Salvan ; et, si les simonistes l'emportaient, il trouvait bon de se les ménager, d'être avec eux, dès la veille de leur victoire. Mais il n'était pas encore assez certain de cette victoire, pour trop s'afficher en leur compagnie. Aussi se hâta-t-il de quitter Marc, en lui chuchotant, avec une dernière poignée de main :

— Le triomphe de Simon sera notre triomphe à tous.

A Maillebois, quand il y rentra, Marc sentit aussi quelque chose de changé. Darras, l'ancien maire, qu'il rencontra, ne se contenta pas de le saluer discrètement, comme il faisait d'habitude. Il l'arrêta au beau milieu de la Grand'Rue, il causa plus de dix minutes, très haut, s'égayant, riant. Lui était un simoniste de la première heure ; mais, depuis, dans son ennui d'avoir dû céder sa situation de maire au clérical Philis, et dans son désir de le déloger, il avait mis son drapeau en poche, muet et diplomatique, verrouillant les portes, avant de dire ce

qu'il pensait. Pour qu'il s'oubliât de la sorte, au grand jour, il fallait vraiment que le prochain acquittement de Simon lui parût certain. Et, justement, comme le clérical Philis vint à passer, se hâtant le long du trottoir, la tête basse, l'œil furtif, Darras s'amusa, jeta un regard d'intelligence à Marc, en disant :

— Hein? mon cher monsieur Froment, ce qui fait le plaisir des uns fait le tourment des autres. Chacun son tour.

Un grand revirement, en effet, s'indiquait dans le public. Pendant les quelques semaines qui suivirent, Marc put constater, jour par jour, le succès grandissant de la cause qu'il défendait. Mais ce qui lui fit surtout mesurer l'importance décisive du terrain conquis, ce fut de recevoir une lettre du baron Nathan, alors en villégiature à la Désirade, chez son gendre, Hector de Sangleboeuf, le priant de venir causer avec lui d'un prix qu'il voulait fonder pour l'Ecole laïque. Tout de suite, il flaira un prétexte. Le baron, à deux ou trois reprises déjà, avait donné cent francs, qu'on distribuait aux meilleurs éléves, eu livrets de la Caisse d'épargne. Et Marc se rendit à la Désirade, surpris et curieux.

Il n'y était pas retourné, depuis le jour lointain où il avait accompagné David, désireux d'intéresser à la cause de son frère emprisonné, accusé, le tout-puissant baron. Et il se rappelait les moindres détails de cette visite, la façon dont le juif triomphant, roi de la finance, beau-père d'un Sangleboeuf, s'était débarrassé du juif pauvre, écrasé sous l'exécration publique. La Désirade avait encore gagné en majesté et en beauté, un million venait d'y être dépensé pour de nouvelles terrasses et de nouveaux bassins, qui donnaient aux parterres, devant le château, une grandeur souveraine. Et ce fut parmi les eaux ruisselantes, au milieu d'un peuple de nymphes, qu'il finit par atteindre le perron, où deux grands valets en livrée vert et or attendaient. Puis, comme l'un deux l'avait conduit dans un petit salon, en le priant d'attendre il y resta seul un instant, il entendit un bruit confus de voix, qui devait venir d'une pièce voisine. Deux portes se refermèrent, le silence se fit, et le baron Nathan entra, la main tendue.

— Excusez-moi de vous avoir dérangé, mon cher

monsieur Froment, mais je sais combien vous êtes dévoué à vos élèves, et je voudrais doubler la somme que je vous ai remise, ces années dernières. Vous n'ignorez pas mes idées très larges, mon désir de récompenser le mérite partout où il se trouve, en dehors des questions politiques et religieuses... Oui, moi, je ne fais pas de différence entre les écoles congréganistes et les écoles laïques, je suis pour la France.

Et il continua, pendant que Marc le regardait, dans sa taille courte, un peu voûtée, avec sa face jaune, au crâne nu, au grand nez d'oiseau de proie. Il le savait engraissé encore d'un vol récent de cent millions, une affaire coloniale, un colossal butin de rapines qu'il avait dû partager avec une banque catholique. Aussi s'était-il jeté à une réaction exaspérée, en sentant de plus en plus, à mesure que les millions nouveaux s'entassaient sur ses premiers millions, le besoin du prêtre et du soldat, pour lui garder son bien mal acquis. Maintenant, non content d'être entré par sa fille dans l'antique famille des Sanglebœuf, il achevait de renier sa race, il affichait un antisémitisme féroce, monarchiste, militariste, ami respectueux des anciens brûleurs de juifs. Et Marc, en le retrouvant si gonflé de son immense fortune, s'étonnait de son humilité native, de la terreur des persécutions ancestrales qui pâlissait ses yeux inquiets, guettant les portes, comme s'il était toujours prêt à se glisser sous les tables, au moindre danger.

— Voilà qui est donc décidé, reprit-il après toutes sortes d'explications confuses à dessein, vous disposerez de ces deux cents francs vous-même, à votre gré, car j'ai pleine confiance en votre sagacité.

C'était fini, Marc remercia, ne comprenant toujours pas. Même le besoin politique de se mettre bien avec tout le monde, le désir de se trouver en compagnie des vainqueurs, si les simonistes l'emportaient, ne suffisaient pas à expliquer ce rendez-vous flatteur et inutile, cet accueil trop bienveillant à la Désirade. Et il s'en allait, lorsque l'explication vint enfin.

Le baron Nathan, qui l'avait accompagné jusqu'à la porte du salon, l'y retint, avec un fin sourire, comme sous le coup d'une inspiration brusque.

— Mon cher monsieur Froment, je vais être indiscret... Lorsqu'on est venu m'annoncer votre présence, j'étais avec une personne, un important personnage, qui s'est écrié : " Oh! monsieur Froment, je serais si heureux de causer un instant avec lui! " Un cri du cœur, vraiment.

Il se tut, attendit quelques secondes, espérant être interrogé. Puis, devant le silence de Marc, il s'égaya, parut tourner la chose en plaisanterie.

— Votre surprise serait grande, si je vous disais le nom du personnage.

Et, comme il le voyait toujours grave, sur la défensive, il lâcha tout.

— Le père Crabot, hein! vous ne vous y attendiez guère... Oui, le père Crabot est venu par hasard déjeuner ce matin. Vous savez qu'il fait à ma fille l'honneur de l'aimer beaucoup et de fréquenter sa maison. Alors, le père Crabot m'a donc témoigné le désir de s'entretenir avec vous. En dehors des opinions qui peuvent vous séparer, c'est un homme du plus rare mérite. Pourquoi refuseriez-vous de le voir?

Marc, comprenant enfin, soulagé et la curiosité éveillée de plus en plus, répondit tranquillement :

— Mais je ne refuse pas de voir le père Crabot. S'il a quelque chose à me dire, je l'écouterai volontiers.

— Très bien! très bien! cria le baron, enchanté du succès de sa diplomatie, je vais le prévenir.

De nouveau, deux portes se rouvrirent coup sur coup, un bruit confus de voix parvint jusqu'au petit salon. Puis, tout retomba dans le silence, et l'attente de Marc fut assez longue. Comme il s'était approché de la fenêtre, il vit sortir, sur une terrasse voisine, les personnes dont il venait d'entendre les voix. Il reconnut Hector de Sanglebœuf et sa femme, la toujours belle Léa, accompagnés de leur bonne amie, la marquise de Boise, qui, malgré ses cinquante-sept ans sonnés, restait une blonde opulente, aux ruines magnifiques. Nathan parut à son tour, tandis que le haut profil noir du père Crabot se devinait à la porte-fenêtre du grand salon, en vive conversation encore avec ses hôtes, heureux de lui laisser la place, pour qu'il pût recevoir là, comme chez lui. La marquise de Boise semblait surtout très amusée de l'incident.

Elle avait fini par habiter le château, après s'être promis de disparaître, le jour de ses cinquante ans, par élégance et maternité, ne voulant pas imposer à Hector une trop vieille maîtresse. Mais, puisqu'on la disait toujours adorable, pourquoi donc n'aurait-elle pas continué à faire le bonheur du ménage, d'Hector qu'elle avait eu la sagesse de marier, au lieu de lui imposer la misère noire avec elle, de Léa dont elle était devenue la tendre amie, en lui évitant des corvées trop lourdes à son tempérament de femme indolente, amoureuse d'elle seule? Et, malgré l'âge, le bonheur s'éternisait ainsi à la Désirade, dans le grand luxe, sous les sourires discrets et les bénédictions pieuses du père Crabot.

Marc, aux gestes, aux airs de tête, crut comprendre que le terrible Sanglebœuf, avec son épaisse face rousse, son front dur et borné, déplorait tant de diplomatie, l'honneur fait à un petit instituteur anarchiste de le recevoir et de causer avec lui. Bien qu'il ne se fût jamais battu, pendant ses beaux jours aux cuirassiers, il parlait sans cesse de sabrer le monde. Et la marquise, après l'avoir voulu député, avait eu beau le faire se rallier à la république, sur l'ordre formel du pape, il contait des histoires de son régiment, il ne décolérait pas, au nom du drapeau. Sans cette bonne marquise, si intelligente, que de fautes il aurait commises! et c'était là une des raisons qu'elle se donnait, pour s'excuser de n'avoir pas eu la force de le quitter. Cette fois encore, elle dut intervenir, l'emmener doucement, s'en aller à petits pas vers le parc, entre lui et sa femme, très gaie et très maternelle pour les deux.

Le baron Nathan était vivement rentré dans le grand salon, dont il referma la porte-fenêtre ; et, presque aussitôt, Marc l'entendit qui venait le prendre.

— Mon cher monsieur Froment, si vous voulez bien me suivre.

Il lui fit traverser une salle de billard. Puis, ouvrant la porte du grand salon, il s'effaça, il l'introduisit, comme ravi de l'étrange rôle qu'il jouait, l'échine pliée, en une attitude où l'humilité de la race reparaissait chez le roi triomphant de la finance.

— Veuillez entrer, on vous attend.

Et il n'entra pas, il referma discrètement la porte, disparut, tandis que Marc, stupéfait, se trouvait en présence du père Crabot, debout dans sa longue robe noire, au milieu de la vaste pièce somptueuse, aux tentures rouge et or. Il y eut un instant de silence.

Le jésuite, d'aspect si noble, de haute allure mondaine, lui parut vieilli, blanchi, le visage ravagé par les terribles inquiétudes dont la tourmente passait sur sa tête, depuis quelque temps. Mais la voix avait gardé sa caresse, ses graves inflexions séductrices.

— Monsieur, puisque les circonstances nous ont amenés à la même heure dans cette maison amie, vous m'excuserez d'avoir provoqué un entretien que je désire depuis longtemps. Je connais vos mérites, je sais rendre hommage à toutes les convictions, quand elles sont sincères, loyales et braves.

Il continua longuement, combla d'éloges son adversaire, comme pour l'étourdir et se le gagner. Mais la méthode était vainement trop connue, trop enfantine, et Marc, après s'être incliné par politesse, attendait d'un air tranquille, s'efforçant même de cacher sa curiosité vive, car un tel homme devait avoir une raison très grave pour en venir à risquer une pareille entrevue.

— Combien il est déplorable, s'écria enfin le père Crabot, que les malheurs du temps séparent des intelligences dignes de s'entendre! Il est des victimes de nos discordes vraiment à plaindre. Et, tenez! par exemple, le président Gragnon...

Mais il se reprit, en voyant le vif mouvement que laissa échapper l'instituteur.

— Je nomme celui-là, parce que je le connais bien. Il est mon pénitent, mon ami. On ne saurait rencontrer une âme plus haute, un cœur plus droit, plus loyal. Et vous n'ignorez pas l'affreuse situation où il se trouve, cette accusation de forfaiture, cet effrondrement de toute sa vie de magistrat. Il n'en dort plus, il vous ferait pitié, si vous assistiez à son agonie.

Enfin, Marc comprenait. On voulait sauver Gragnon, le fils hier tout-puissant de l'Eglise, qui elle-même se sentirait diminuée, s'il était abattu.

— Je comprends son tourment, répondit-il enfin, mais

il paye sa faute. Un magistrat doit connaître la loi, et la communication illégale dont il s'est rendu coupable a eu d'effroyables conséquences.

— Eh! non, je vous assure, il a agi très naïvement, s'écria le jésuite. Cette lettre, reçue au dernier moment, lui paraissait sans importance. Il l'avait gardée à la main, en se rendant à la salle des délibérations, sur l'appel du jury, et il ne sait même plus comment il a pu la montrer.

Doucement, Marc haussa les épaules.

— Alors, il n'aura qu'à raconter cela aux nouveaux juges, si le procès recommence... Je ne comprends pas très bien votre intervention auprès de moi. Je ne puis rien.

— Oh! ne dites pas cela, monsieur! Nous connaissons votre grand pouvoir, sous l'apparence modeste de votre situation. Et c'est pourquoi j'ai songé à m'adresser à vous. Vous avez été la volonté pensante et agissante, dans toute l'affaire. Vous êtes l'ami de la famille Simon, elle fera ce que vous lui conseillerez, ne voudrez-vous donc pas épargner un malheureux, dont la perte ne vous est pas indispensable?

Il joignait les mains, il suppliait son adversaire, avec une telle ferveur, que celui-ci, repris d'étonnement, se demandait pourquoi une démarche si désespérée, une insistance à ce point maladroite et impolitique. Le jésuite sentait donc perdue la cause qu'il défendait? et avait-il donc des renseignements particuliers qui lui permettaient de considérer la revision comme acquise? Il en venait à faire la part du feu, il abandonnait ses créatures d'autrefois, trop compromises aujourd'hui. Ce pauvre frère Fulgence était un esprit fumeux, déséquilibré, gâté d'orgueil, dont l'action avait eu des conséquences funestes. Ce malheureux père Philibin avait toujours été, certes, un religieux plein de foi, mais il offrait tant de lacunes, un manque déplorable de sens moral. Et, quand à ce désastreux frère Gorgias, il le jetait complètement à l'eau, un de ces enfants perdus et aventureux qui sont la plaie de l'Eglise. S'il n'allait pas jusqu'à reconnaître l'innocence possible de Simon, il n'était pas loin de croire le frère Gorgias capable de tous les crimes.

— Vous le voyez, cher monsieur, je ne m'abuse guère,

mais il est d'autres hommes, vraiment, auxquels il serait cruel de faire payer trop cher de simples erreurs. Aidez-nous à les sauver, nous vous en récompenserons, en cessant de vous combattre sur d'autres points.

Jamais Marc n'avait eu une sensation aussi nette de sa force, la force même de la vérité. Il causa, il entama toute une longue discussion, voulant se faire une opinion définitive, sur la valeur du père Crabot. Et sa stupéfaction grandit encore, à mesure qu'il le pénétra davantage, d'une pauvreté d'arguments extraordinaire, d'une maladresse insigne, dans sa vanité d'homme accoutumé à n'être jamais contredit. Etait-ce donc là le profond diplomate dont le génie astucieux était redouté de tous et dont on voulait voir la main au fond de chaque événement, dirigeant le monde? Dans cette fâcheuse rencontre, si misérablement préparée, il apparaissait au contraire comme un pauvre esprit éperdu, se livrant trop, et sans raison, incapable de soutenir sa foi contre un interlocuteur simplement raisonnable et logique. Un médiocre, il n'était que cela, un médiocre, avec une façade de qualités mondaines, dont l'éclat trompait les passants. Sa force réelle se trouvait uniquement faite de la bêtise du troupeau, de la soumission avec laquelle les fidèles se courbaient sous l'absolu indiscutable de ses affirmations. Et Marc, devant cette médiocrité du personnage, finit par comprendre qu'il avait en face de lui un simple jésuite d'apparat, à qui l'ordre permettait de se mettre en avant, de briller et de séduire, pour le décor, tandis que, derrière, d'autres jésuites, par exemple le père Poirier, le père provincial installé à Rozan, dont on ne prononçait jamais le nom, menait tout du fond de sa retraite, en grande intelligence ignorée et souveraine.

Cependant, le père Crabot eut la finesse de s'apercevoir qu'il venait de faire fausse route avec Marc, et il rattrapa comme il put le terrain perdu. Cela se termina par des politesses froides, de part et d'autre. Puis, le baron Nathan qui avait dû rester derrière la porte, reparut, l'air déconfit lui-même, n'ayant plus que l'évident désir de débarrasser vivement la Désirade de ce petit instituteur, assez sot pour n'avoir pas compris où était son intérêt. Il l'accompagna jusqu'au perron, il le regarda

partir. Et, lorsque Marc traversa le parterre, au milieu des eaux ruisselantes, parmi les nymphes de marbre, il revit au loin, sous les vastes ombrages, la marquise de Boise qui riait tendrement entre son bon ami Hector et sa bonne amie Léa, dans une délicieuse et lente promenade.

Le soir du même jour, Marc alla rue du Trou, chez les Lehmann, où il avait donné rendez-vous à David. Il y tomba dans une joie délirante. Une dépêche, envoyée par un ami de Paris, venait d'y apprendre que la Cour de cassation avait enfin rendu un arrêt, à l'unanimité des voix, cassant l'arrêt de Beaumont et renvoyant Simon devant la cour d'assises de Rozan. Ce fut pour lui un trait de lumière, le père Crabot lui sembla d'une sottise plus excusable : évidemment, très bien renseigné, il connaissait déjà la nouvelle, et il avait voulu uniquement, devant la revision acquise, sauver ce qu'il croyait pouvoir sauver encore. Chez les Lehmann, on pleurait de joie, le long malheur était fini, Joseph et Sarah embrassaient éperdument Rachel, la mère, l'épouse vieillie, épuisée, dans leur ivresse du retour prochain de ce père, de ce mari, tant regretté, tant souhaité. On oubliait les outrages, les tortures, car l'acquittement était désormais certain, personne n'en doutait plus, ni à Maillebois, ni à Beaumont. Et David et Marc, les deux bons ouvriers de la justice, s'embrassèrent également, en un grand élan attendri.

Mais, les jours suivants, les inquiétudes devaient recommencer. Au bagne, Simon venait de tomber si dangereusement malade, qu'on allait, longtemps encore, être dans l'impossibilité absolue de le ramener en France. Des mois et des mois s'écouleraient peut-être, avant que les débats du nouveau procès pussent s'ouvrir à Rozan. Et tout le temps nécessaire serait ainsi donné à l'injustice pour lui permettre de revivre et de croître de nouveau, dans les mensonges et dans la lâche ignorance des foules.

III

Pendant l'année qui se passa encore, si anxieuse, si pleine de malaise et de lutte, l'Eglise fit un effort suprême pour reconquérir sa puissance. Jamais elle ne s'était trouvée dans une situation plus critique, sous tant de menaces, jouant la partie désespérée qui devait prolonger son empire pendant un siècle ou deux peut-être, si elle la gagnait. Il lui fallait pour cela rester l'institutrice et l'éducatrice de la jeunesse française, garder la mainmise sur l'enfant et sur la femme, sur l'ignorance des petits et des humbles, afin de les façonner, de les pétrir, d'en faire le peuple d'erreur, de crédulité et de soumission, dont elle avait besoin pour régner. Le jour où il lui serait défendu d'enseigner, où elle verrait ses Ecoles se fermer et disparaître, serait le commencement de sa fin prochaine, de son anéantissement inévitable, au milieu du nouveau peuple libéré, grandi en dehors de son mensonge, dans un autre idéal de raison et d'humanité libre. Et l'heure était grave, cette affaire Simon, avec le retour attendu et le triomphe de l'innocent, pouvait porter le plus terrible coup à l'Ecole congréganiste, en glorifiant l'Ecole laïque. Le père Crabot, qui voulait sauver le

président Gragnon, se trouvait si compromis lui-même, qu'il avait comme disparu du beau monde, ne sortant plus de sa cellule, blême et frissonnant. Le père Philibin, enseveli au fond d'un couvent de Rome, achevait de vivre dans la pénitence, à moins qu'il ne fût mort. Le frère Fulgence, déplacé par ses supérieurs, en punition du sourd discrédit qui avait diminué déjà d'un tiers les élèves, à l'Ecole des Frères de Maillebois, était tombé dangereusement malade, disait-on, dans un département lointain. Enfin, le frère Gorgias venait de prendre la fuite, par crainte d'une arrestation possible, inquiet de sentir que ses chefs l'abandonnaient, prêts à le sacrifier en victime expiatoire. Et cette fuite avait achevé de jeter l'angoisse parmi les défenseurs de l'Eglise, ils ne vivaient plus, malgré tant de sujets de trouble, que dans la pensée de livrer une dernière bataille, sans merci, lorsque l'affaire Simon reviendrait devant la Cour d'assises de Rozan.

Marc, lui aussi, tout en se lamentant de ce que la mauvaise santé de Simon ne permît pas encore de le ramener en France, s'apprêtait à cette bataille, dont il sentait l'importance décisive. Presque chaque jeudi, il faisait le petit voyage de Beaumont, parfois avec David, souvent seul, cédant au besoin de se renseigner. Il allait voir Delbos, lui apportait des idées, le questionnait sur les moindres incidents de la semaine. Ensuite, il se rendait chez Salvan, qui le tenait au courant des opinions de la ville, dont le flux et le reflux ravageaient toutes les classes. Et ce fut, un jeudi, au sortir de l'Ecole normale, qu'il fit dans le bas de l'avenue des Jaffres, près de la cathédrale de Saint-Maxence, une rencontre qui le bouleversa.

Là, au fond de la contre-allée déserte, à un endroit où personne ne passe plus dès quatre heures, Geneviève était assise sur un banc, l'air abattu de lassitude et d'abandon, dans l'ombre froide de la cathédrale, dont le voisinage verdit de mousse les troncs des vieux ormes.

Un instant, il resta immobile, saisi. De loin en loin, il l'avait rencontrée dans Maillebois, mais elle était toujours accompagnée de Mme Duparque, elle se rendait à quelque dévotion, le regard absent. Cette fois, tous deux se trouvaient face à face, sans que personne pût les séparer,

dans une absolue solitude. Elle l'avait bien vu, elle le regardait d'un regard où il crut lire une grande souffrance, un besoin inavoué de secours. Et il s'approcha, il osa venir s'asseoir sur le banc, à quelque distance d'elle, comme s'il craignait de la fâcher et de la mettre en fuite.

Un grand silence régna. On était en juin, le soleil baissait à l'horizon, dans un vaste ciel pur, criblant les feuillages de minces flèches d'or. La chaude après-midi se rafraîchissait déjà de petits souffles errants. Et il la regardait toujours, sans rien dire, très ému de la retrouver maigrie, pâlie, comme à la suite d'une maladie grave qui avait encore affiné sa beauté. Son visage d'autrefois, aux beaux cheveux blonds, aux grands yeux de passion et de gaîté, s'était émacié, avait pris une expression d'inquiétude ardente, le tourment d'une soif dont rien ne pouvait apaiser la brûlure. Ses paupières battirent, deux larmes qu'elle s'efforçait de renfoncer coulèrent sur ses joues. Alors, il parla, il sembla l'avoir quittée de la veille, dans son désir de la rassurer.

— Notre petit Clément va bien?

Elle ne répondit pas tout de suite, par crainte sans doute de montrer l'émotion dont elle étranglait. L'enfant, qui venait d'avoir quatre ans, n'était plus à Dherbecourt. L'ayant repris à la nourrice, elle le gardait maintenant avec elle, malgré les sourdes gronderies de la grand'mère.

— Il va très bien, dit-elle enfin, avec un léger tremblement de la voix, affectant elle aussi une sorte de paix indifférente.

— Et notre Louise, reprit-il, tu en es satisfaite?

— Oui, elle n'obéit toujours pas à mon désir, tu es resté le maître de son esprit, mais elle est sage et bonne, elle travaille, je n'ai pas à me plaindre d'elle.

Le silence retomba, une gêne les tint muets de nouveau. Il suffisait de cette allusion à la terrible querelle qui les avait séparés, au sujet de la première communion de leur fille. Mais c'était pourtant là un désaccord dont la virulence s'atténuait chaque jour, l'enfant ayant pris toute la responsabilité à son compte, par sa tranquille volonté d'attendre ses vingt ans, avant de faire acte de foi religieuse. Elle avait doucement lassé sa mère, et celle-ci, en en parlant, venait de laisser échapper un geste

de fatigue, comme si elle parlait d'un bonheur, longtemps souhaité, dont elle n'espérait plus la joie.

Au bout d'un instant, il osa tendrement lui poser une question encore.

— Et toi, mon amie, tu as été si souffrante, comment vas-tu à présent?

Elle eut un haussement d'épaules désespéré, elle dut retenir deux nouvelles larmes.

— Oh! moi, je ne sais plus depuis longtemps comment je me porte. Ça ne fait rien, je me résigne à vivre, puisque Dieu m'en donne la force.

Il fut si navré, si pénétré d'un frisson de pitoyable amour, devant tant de souffrance, que le cri de son inquiétude lui échappa.

— Geneviève, ma Geneviève, quel est ton mal, quel est ton tourment, dis-le moi? et si je pouvais te consoler, te guérir!

Mais déjà elle s'écartait de lui, en le voyant qui se rapprochait sur le banc, jusqu'à toucher les plis de sa robe.

— Non, non! il n'y a plus rien de commun entre nous, tu ne peux plus rien pour moi, mon ami, car nous sommes de deux mondes différents... Ah! si je te disais! A quoi bon? tu ne comprendrais pas.

Et elle parla pourtant, elle dit sa torture, son angoisse chaque jour grandissante, en petites phrases fiévreuses, sans même s'apercevoir qu'elle se confessait, tellement elle était dans une de ces heures navrées où le cœur s'ouvre et s'épanche. Elle conta comment elle s'était échappée une après-midi de Maillebois, pour venir, à l'insu de Mme Duparque, se faire entendre d'un missionnaire célèbre, le père Athanase, dont les conseils de haute piété révolutionnaient alors les dévotes de Beaumont. Il n'était que de passage, il avait fait, assurait-on, des cures merveilleuses, des âmes de femmes inapaisées, suppliciées par le désir de Jésus, auxquelles il avait rendu d'une bénédiction, d'une prière, le calme souriant des saints Anges. Et elle sortait de la cathédrale voisine, elle y avait prié pendant deux heures, après avoir dit en confession toute sa soif insatiable du bonheur divin au saint religieux, qui s'était contenté de l'absoudre de ce

qu'il nommait trop d'orgueil et trop de passion humaine, en lui imposant la pénitence d'occuper son esprit à d'humbles pratiques, par exemple le souci des pauvres et des malades. Et elle avait eu beau s'anéantir, s'humilier au fond de la chapelle la plus noire, la plus déserte de Saint-Maxence, elle n'était point calmée, elle n'était point rassasiée, elle brûlait toujours du même besoin de satisfaction, dans le don total qu'elle avait voulu faire à Dieu de son être, sans que jamais encore elle eût trouvé en lui la paix heureuse de sa chair et de son cœur.

Alors, Marc soupçonna la vérité, et il en eut un grand frémissement d'espérance, dans sa tristesse à voir sa pauvre Geneviève si misérable. Evidemment, ni l'abbé Quandieu, ni même le père Théodose n'avaient satisfait en elle l'éperdu besoin d'aimer. Elle avait connu l'amour, elle devait toujours aimer l'homme, le mari dont elle s'était séparée, et qui l'adorait. Le pâle Jésus, aux dilections mystiques, la laissait inapaisée, irritée. Elle n'était désormais que l'orgueilleuse, l'entêtée catholique, elle allait à des pratiques religieuses, de plus en plus exaspérées et rudes, comme à des stupéfiants plus forts, dont elle avait besoin pour endormir l'amertume, la révolte de ses désillusions croissantes. Tout l'indiquait, le réveil déjà de la mère en elle, le petit Clément qu'elle avait repris, dont elle se préoccupait, la chère Louise qui redevenait sa consolation, si tendrement diplomatique, exerçant sur elle une douce influence de guérison, en la ramenant chaque jour un peu au père, à l'époux. Puis, c'étaient les fâcheries commençantes avec la terrible grand'mère, la petite maison de la place des Capucins où elle finissait par ne plus pouvoir vivre, tellement elle s'y mourait de froid, de silence et d'ombre. Et la crise venait d'aboutir à cette suprême tentative, ce missionnaire tout-puissant, en qui elle avait mis sa foi, puisque ni l'abbé Quandieu, ni le père Théodose n'avaient pu lui donner Jésus, ce confesseur miraculeux qu'elle était acourue consulter secrètement, pour n'en être point empêchée, et dont elle avait obtenu l'unique soulagement dérisoire d'un régime de pratiques enfantines!

— Mais, ma Geneviève, cria de nouveau Marc, emporté, perdant toute prudence, c'est notre foyer qui

te manque, si tu es ainsi désemparée, torturée! Tu es trop malheureuse, reviens, reviens, je t'en conjure!

Elle se raidit dans son orgueil, elle répéta :

— Non, non! jamais je ne retournerai près de toi... Je ne suis pas malheureuse, ce n'est pas vrai. Je suis punie de t'avoir aimé, d'avoir été de ta chair et de ton crime. Grand'mère, quand j'ai la faiblesse de me plaindre, a raison de me le rappeler. J'expie ton enfer, c'est moi que Dieu frappe pour te châtier, et c'est ton poison qui me brûle, sans espoir de soulagement.

— Mais, pauvre femme, tu dis là des choses monstrueuses. On te rend folle. Et, s'il est bien certain que j'ai mis en toi une moisson nouvelle, c'est justement sur cette moisson que je compte pour assurer un jour notre bonheur. Oui, nous nous sommes trop confondus l'un dans l'autre, tu me reviendras, nos enfants te ramèneront. Le prétendu poison dont parle cette grand'mère imbécile est notre amour lui-même, et il travaille en ton cœur, et il te ramènera!

— Jamais!... Dieu nous foudroierait l'un et l'autre. Tu m'as chassée de chez nous par tes blasphèmes. Si tu m'avais aimée, tu ne m'aurais pas enlevé ma fille, en refusant de lui laisser faire sa première communion. Comment veux-tu que je revienne à un foyer impie où il ne me serait pas même permis de prier?... Ah! que de misère, personne ne m'aime plus, et le ciel lui-même ne veut pas s'ouvrir!

Et elle éclata en sanglots. Marc, désespéré devant cette plainte affreuse, sentit la cruelle inutilité de la torturer davantage. L'heure n'était pas venue. Et le silence se fit encore, tandis que, sur l'avenue des Jaffres, on entendait au loin des cris d'enfants joueurs, dans l'air limpide du soir.

Ils s'étaient un peu rapprochés, sur le banc solitaire, pendant leur conversation si vive. Côte à côte maintenant, ils semblaient réfléchir, les yeux perdus, parmi la poussière d'or du couchant. Puis, le premier, il reprit la parole, comme s'il eût achevé ses réflexions à voix haute.

— Je ne pense pas, mon amie, que tu aies donné un seul instant quelque créance aux abominations dont cer-

taines gens ont voulu me salir, à propos de mes relations toutes fraternelles avec Mlle Mazeline?

— Oh! non, répliqua-t-elle vivement, je te connais et je la connais. Ne me crois pas devenue assez sotte, pour ajouter foi à tout ce qu'on est venu me répéter.

Elle eut un léger embarras, elle continua :

— C'est comme pour moi, on m'a mise, je le sais, dans le troupeau dont le père Théodose se serait fait une sorte de cour galante. D'abord, je n'admets pas l'existence de cette cour, le père Théodose est peut-être un religieux un peu trop satisfait de sa personne, mais je le crois d'une foi sincère. Et, ensuite, j'aurais su me défendre, tu n'en doutes pas, je pense.

Malgré son chagrin, Marc ne put réprimer un léger sourire. La gêne évidente de Geneviève lui révélait quelque tentative repoussée du capucin, ce qui achevait de lui faire comprendre son trouble amer et son besoin de changer de directeur.

— Je n'en doute certainement pas, répondit-il. Moi aussi, je te connais, je te sais incapable d'une vilenie... Le père Théodose ne m'inquiète pas pour toi, bien qu'un mari de ma connaissance l'ait sûrement vu en aimable conversation avec sa femme... Et je regrette seulement le très mauvais conseil qui t'a décidée à quitter le bon abbé Quandieu pour te remettre aux mains de ce beau moine.

Une fugitive rougeur de Geneviève lui indiqua qu'il avait deviné juste. Ce n'était point sans une profonde connaissance de la femme jeune encore, de l'amoureuse chez la pénitente, que le père Crabot avait agi, en conseillant à Mme Duparque d'enlever sa petite-fille des mains de l'abbé Quandieu, pour la confier à celles du père Théodose. Le prétexte invoqué était l'insuffisance du vieil abbé, sa trop grande indulgence, à l'égard d'une âme exaltée, qui exigeait une ferme direction. Et le capucin, bel homme, aurait toute l'autorité nécessaire, toute la puissance dominatrice, dans ce rôle délicat où il s'agissait de suppléer Jésus, de le faire adorer d'une femme, en arrachant celle-ci à l'amour du mari dont elle était encore possédée. Les docteurs catholiques savent bien que l'amour seul tue l'amour, une chair qui aime en dehors

du Christ n'est jamais au Christ tout entière. Le retour de Geneviève à son péché était fatal, si elle ne cessait d'aimer, ou si elle n'aimait ailleurs. Seulement, le père Théodose, mauvais analyste, se trompant sur cette pénitente passionnée et loyale, devait y avoir mis quelque brutalité. Et il avait ainsi précipité la crise, la répugnance et la révolte éperdue de cette douloureuse créature, qui, sans revenir encore à la saine raison, voyait s'effondrer autour d'elle le glorieux décor mystique du Dieu de son enfance.

Heureux du nouveau symptôme qu'il croyait découvrir, Marc y mit quelque malice.

— Alors, demanda-t-il, tu n'as plus le père Théodose pour directeur?

Elle le regarda de son regard clair, elle répondit avec netteté :

— Non, le père Théodose ne me convient pas, et je suis retournée à l'abbé Quandieu, que grand'mère a raison d'accuser de tiédeur, mais qui parfois me calme, tant il est bon.

Un instant, elle parut rêver. Puis, à demi-voix, elle laissa de nouveau échapper un aveu.

— Ah! le cher homme, il ne sait pourtant pas combien il a augmenté le tourment où je vis, avec une confidence qu'il m'a faite sur cette abominable affaire...

Elle s'interrompit, et lui, devinant, se passionnant à la voir aborder ce sujet, dut continuer.

— L'affaire Simon... L'abbé Quandieu croit Simon innocent, n'est-ce pas?

Lentement, elle avait baissé les yeux à terre, elle se taisait. Puis, très bas :

— Oui, il croit à son innocence, il me l'a dit en grand mystère, dans le chœur de son église, au pied de la croix, devant Notre-Seigneur qui l'écoutait.

— Et toi, Geneviève, dis-moi, crois-tu maintenant à l'innocence de Simon?

— Non, je n'y crois pas, je ne peux pas y croire. Tu dois te souvenir, jamais je ne t'aurais quitté, si je l'avais cru innocent, car son innocence serait l'immonde culpabilité des défenseurs de Dieu, et toi-même, en le défendant, accusais Dieu d'erreur et de mensonge.

Marc se souvenait parfaitement. Il la revoyait lui apportant la nouvelle de la revision, s'exaspérant de sa joie, criant qu'il n'y avait pas de vérité ni de justice en dehors du ciel, finissant par quitter une maison où sa foi catholique était outragée. Et, ardemment, aujourd'hui qu'il croyait la sentir ébranlée, il désirait de nouveau la convaincre, en sentant bien qu'il l'aurait reconquise, le jour où la nécessité de la justice s'imposerait à elle, dans l'éclatant triomphe de la vérité.

— Encore une fois, Geneviève, ma Geneviève, toi si droite, si sincère, d'une intelligence si nette, lorsque les légendes de ton enfance ne la troublent pas, il est impossible que tu acceptes d'aussi grossiers mensonges. Renseigne-toi, lis les documents.

— Mais, je t'assure, mon ami, je suis renseignée, j'ai tout lu!

— Tu as lu les dossiers publiés, toute l'enquête de la Cour de cassation?

— Eh! oui, j'ai lu tout ce qui a paru dans *Le Petit Beaumontais*. Tu le sais, grand'mère fait acheter ce journal chaque matin.

D'un geste violent, Marc dit le sursaut de son dégoût et de son indignation.

— Ah bien! ma chérie, te voilà renseignée! L'ignoble feuille dont tu parles est un égout d'empoisonnement public, qui ne charrie que des ordures et des mensonges. On y falsifie les documents, on y tronque les textes, on y gorge de fables stupides les pauvres cervelles crédules des petits et des humbles... Et tu es empoisonnée comme tant de braves gens!

Sans doute, elle avait eu la sensation de ce trop de sottise et de ce trop d'impudence, car elle baissait de nouveau les yeux, de son air troublé.

— Ecoute, reprit-il, permets-moi de t'envoyer l'enquête publiée au complet, avec les documents à l'appui, et promets-moi de tout lire attentivement, loyalement.

Mais elle releva la tête avec vivacité.

— Non, non, ne m'envoie rien, je ne veux pas.

— Pourquoi?

— Parce que c'est inutile. Je n'ai besoin de rien lire.

Il la regardait avec découragement, repris de tristesse.

— Dis que tu ne veux rien lire.

— Mon Dieu! oui, si ça te plaît ainsi, je ne veux rien lire... A quoi bon? comme dit grand'mère. Ne faut-il pas toujours se défier de sa raison?

— Tu ne veux rien lire, parce que tu as peur d'être convaincue, parce que tu doutes déjà de tes certitudes d'hier.

Elle eut un simple geste de lassitude, d'amère insouciance.

— Et tu portes en toi la conviction de l'abbé Quandieu, avec épouvante tu te demandes comment un saint prêtre peut croire à une innocence qui te forcerait à renier les années d'erreur dont tu viens de torturer notre pauvre ménage.

Cette fois, elle n'eut pas même de geste, elle sembla ne plus vouloir entendre. Ses regards restèrent un instant fixés à terre. Puis, lentement :

— Ne prends pas plaisir à me chagriner davantage. Notre vie est rompue, c'est une chose finie, je me jugerais plus coupable encore, si je retournais près de toi. Et quel soulagement personnel aurais-tu à t'imaginer que je me suis trompée, que je ne trouve pas chez ma grand'mère la maison de paix et de foi, où j'ai cru me réfugier? Mon mal ne guérirait pas le tien.

C'était presque une confession, le regret caché de sa fuite, le doute anxieux où elle était tombée. Et il le sentit bien, il cria de nouveau :

— Mais si tu es malheureuse, dis-le donc! et reviens, ramène les enfants, la maison vous attend toujours! Ce sera une grande joie, un grand bonheur.

Elle s'était levée, elle répéta de sa voix blanche de pénitente, qui demeure têtue, aveugle et sourde :

— Je ne suis pas malheureuse, je suis punie, j'irai jusqu'au bout de mon châtiment. Et, si tu as quelque pitié de moi, reste assis là sans chercher à me suivre, tourne la tête s'il t'arrivait de me rencontrer encore, car tout est mort, tout doit être mort entre nous.

Et elle s'en alla, dans l'or pâli du couchant, au travers de l'avenue déserte. Elle était toute sombre, mince et haute, ne montrant plus de sa beauté que son admirable chevelure blonde, dont un dernier rayon incendiait les

boucles. Et lui, obéissant, ne bongea pas, la regarda s'éloigner, avec l'espoir d'un dernier adieu. Mais elle ne se retourna pas, elle disparut parmi les arbres, tandis qu'un vent du soir qui se levait faisait passer sous les ombrages un frisson glacé.

Lorsque Marc, à son tour, se leva péniblement, il eut l'étonnement de voir devant lui le bon Salvan, un heureux sourire aux lèvres.

— Ah! mes amoureux, je vous surprends à vous donner des rendez-vous dans les petits coins! Je vous avais aperçus il y a un bon moment, et je vous guettais, je ne voulais pas vous déranger... C'est donc ça cachottier, que vous m'avez fait une si courte visite, cette après-midi!

Marc, hochant tristement la tête, s'était mis à marcher à côté du vieillard.

— Non, non, nous nous sommes rencontrés simplement, j'en ai le cœur tout déchiré.

Puis, il raconta cette rencontre, le long entretien, dont il sortait plus saignant, plus convaincu de la rupture définitive. Salvan ne s'était jamais consolé d'avoir été l'ouvrier complaisant d'une union, d'abord si passionnée, si heureuse, et qui finissait si mal. Il s'accusait d'avoir agi sans prudence, en consentant à marier la libre pensée avec l'Eglise. Aussi écoutait-il d'une oreille attentive, ne souriant plus, l'air assez satisfait cependant.

— Mais, finit-il par dire, tout cela n'est pas trop mauvais. Vous n'espériez pas sans doute que notre pauvre Geneviève allait se jeter à votre tête, en vous suppliant de la reprendre. Une femme qui s'est donnée à Dieu, a trop d'orgueil pour avouer ainsi la détresse où Dieu la laisse, en se refusant à elle. Selon moi, elle n'en traverse pas moins une crise terrible, qui peut vous la ramener d'un moment à l'autre... Si la vérité l'éclaire, ce sera le coup de foudre. Elle a gardé trop de raison, pour ne pas être juste.

Et, s'animant, il s'égaya de nouveau.

— Je ne vous ai jamais conté, mon ami, mes démarches chez Mme Duparque, pendant ces dernières années. Comme elles n'ont servi à rien, je n'avais pas à m'en vanter près de vous... Oui, lorsque le coup de tête de

votre femme s'est produit, j'ai cru devoir aller la sermonner en vieil ami de son père; et, d'ailleurs, n'étais-je pas son ancien tuteur? Ces titres, naturellement, m'ont ouvert la petite maison si fermée et si morne de la place des Capucins. Seulement, vous vous imaginez de quelle façon féroce la terrible grand'mère m'accueillait. Elle ne me laissait pas seul avec Geneviève, elle coupait chacune de mes phrases conciliantes d'un cri d'imprécation à votre adresse. Pourtant, je crois avoir dit tout ce que j'avais à dire... La pauvre enfant, il est vrai, n'était pas en état de pouvoir m'entendre. C'est effrayant, le ravage que l'exaltation religieuse fait dans une cervelle de femme, quand une éducation catholique y repousse. Celle-là paraissait pondérée, d'une bonne santé, et il a suffi de cette malheureuse affaire Simon pour y produire le déséquilibre le plus complet. Elle ne voulait pas même m'écouter, elle me répondait par des folies à confondre la raison... Enfin, j'ai été battu. On ne m'a pas précisément jeté à la porte. Mais, après deux autres tentatives, à de longs intervalles, j'ai dû renoncer à mettre un peu de logique dans cette maison de démence, où la triste Mme Berthereau m'a paru être la seule à garder un peu de bon sens et à en souffrir beaucoup.

Marc restait assombri.

— Vous voyez bien que tout est perdu. On ne ramène pas de si loin des gens qui s'entêtent dans leur volonté de ne pas savoir.

— Pourquoi donc?... Moi, je suis brûlé, c'est vrai. Il est inutile que je fasse une tentative nouvelle, on se boucherait les yeux et les oreilles à l'avance, pour ne pas voir et ne pas entendre. Mais vous avez là une aide toute-puissante, le meilleur des avocats, le plus fin des diplomates, le plus adroit des capitaines, le plus triomphant des vainqueurs.

Et il riait, et il s'exaltait.

— Oui, oui, votre adorable Louise, que j'aime et que j'admire comme un prodige de raison et de grâce... Vous savez que la conduite si ferme et si douce de cette fillette, depuis ses douze ans, est d'une héroïne. Je ne connais pas d'exemple plus haut ni plus touchant. Elle a montré un bon sens, un courage précoces qu'on ne trouverait

guère chez ses petites camarades du même âge. Et de quelle déférence, de quelle affection elle a fait preuve dans le refus tranquille qu'elle oppose au désir de sa mère, après vous avoir promis de ne pas se confesser et de ne pas communier, avant d'avoir vingt ans! Aujourd'hui qu'elle a conquis le droit de tenir sa promesse, il faut la voir manœuvrer si gentiment, si posément, conquérir cette maison où tout lui est hostile, lasser les gronderies de la grand'mère elle-même. Mais où elle est merveilleuse, c'est dans son tendre travail sur sa mère, qu'elle entoure d'une adoration active, comme une convalescente dont il s'agit de rétablir les forces physiques et morales, pour la rendre capable de reprendre la vie de tout le monde. Elle lui parle très rarement de vous, elle l'accoutume à revivre de votre air, de votre pensée, de votre amour. Elle est là comme vous-même, elle ne cesse pas une heure de s'employer au retour de l'épouse, de la mère, en renouant de ses mains caressantes le lien rompu. Et, si votre femme vous revient, mon ami, ce sera l'enfant qui vous la ramènera, l'enfant tout-puissant, santé et paix du foyer.

Marc, très ému, l'écoutait, se sentait repris d'espoir.

— Ah! si vous disiez vrai! Mais ma pauvre Geneviève est bien malade encore.

— Laissez faire votre petite guérisseuse, son baiser de chaque matin à sa mère apporte la vie... Si Geneviève est si torturée, c'est que la vie lutte en elle, l'arrache un peu tous les jours à la crise de mort où vous avez failli la perdre. Dès que la bonne nature l'emportera sur la monstrueuse imbécillité mystique, elle sera dans vos bras, avec vos enfants... Allons, mon ami, bon courage! Quand vous aurez rendu ce pauvre Simon aux siens, il serait bien dur que le triomphe de la vérité et de la justice n'assurât point aussi votre bonheur domestique.

Ils échangèrent une fraternelle poignée de main, et Marc, rentré à Maillebois, un peu réconforté, se retrouva dès le lendemain en pleine bataille. C'était surtout à Maillebois que soufflait la tempête des passions cléricales, dans l'effort suprême tenté par l'Eglise, pour sauver et glorifier l'enseignement congréganiste. La fuite du frère Gorgias avait fait un effet désastreux, et les grands jours

de l'affaire Simon recommençaient. Il n'était pas une maison où l'on ne se battît, au sujet de la culpabilité possible de ce terrible frère, dont la figure prenait une ampleur démesurée.

Le frère Gorgias, en disparaissant, avait eu la tranquille impudence d'écrire au *Petit Beaumontais* une lettre, dans laquelle il expliquait que, livré à ses ennemis, par le lâche abandon de ses supérieurs, il se mettait en sûreté, afin d'avoir la liberté de se défendre, à son heure et à sa guise. Mais la grande importance de cette lettre venait surtout de la nouvelle version qu'il y donnait, pour expliquer la présence du fameux modèle d'écriture chez Zéphirin. Il avait toujours dû trouver imbécile l'histoire si compliquée d'un faux, inventée par ses chefs, désireux de ne pas même laisser admettre que le modèle pouvait sortir de l'école des Frères. Selon lui, il était stupide de nier cette provenance, comme il était enfantin de l'empêcher de reconnaître l'authenticité du paraphe. Tous les experts du monde pouvaient retrouver la main et l'écriture de Simon, dans ce paraphe, celui-ci n'en restait pas moins, pour les honnêtes gens, de sa main et de son écriture à lui, Gorgias. Cependant, sous l'absolue volonté de ses supérieurs qui menaçaient de le laisser à ses seules forces, s'il n'acceptait pas leur version, il s'était résigné, il avait abandonné la sienne. Et, simplement, à cette heure, il la reprenait, trouvant l'autre ridicule, absurde, depuis qu'on avait découvert, chez le père Philibin, le coin déchiré, portant le cachet. C'était vraiment trop bête de prétendre maintenant, comme la congrégation s'obstinait à le soutenir, que Simon s'était procuré un cachet, ou bien en avait fait fabriquer un, pour perdre les Frères de l'école rivale. Se sentant lâché, exécuté par les siens, qui le jugeaient trop compromettant désormais, il se libérait d'eux, il essayait de les tenir à sa merci, en disant une partie de la vérité. Et sa nouvelle version, en train de bouleverser les lecteurs crédules du *Petit Beaumontais*, était donc que le modèle d'écriture sortait bien de chez les Frères et portait bien son paraphe, mais que sûrement Zéphirin l'avait emporté chez lui, comme Victor Milhomme en avait également emporté un, malgré la défense, et que Simon l'avait

ainsi trouvé sur la table, dans la chambre de la victime, la nuit de l'abominable attentat.

Quinze jours plus tard, le journal publiait une nouvelle lettre du frère Gorgias. Il s'était réfugié en Italie, disait-on. Mais il évitait de donner son adresse exacte, et il offrait de venir témoigner au prochain procès de Rozan, si l'on s'engageait formellement à ne pas attenter à sa liberté. Il continuait de traiter Simon de juif immonde, il disait avoir la preuve écrasante de sa culpabilité, qu'il fournirait seulement devant la Cour d'assises. Et cela ne l'empêchait pas de parler de ses supérieurs, du père Crabot surtout, en termes agressifs et outrageants, avec la violence amère du complice accepté autrefois, aujourd'hui renié, sacrifié. Leur histoire du faux cachet était-elle assez imbécile! Quel pauvre mensonge, lorsque la vérité pouvait si bien se dire! Des sots et des lâches, et des lâches surtout, car ne venaient-ils pas de commettre la dernière des lâchetés, en l'abandonnant, lui, le serviteur fidèle de Dieu, après avoir sacrifié l'héroïque père Philibin et le malheureux frère Fulgence! Sur ce dernier, il n'avait que des paroles d'indulgent mépris, un pauvre homme, un détraqué, un vaniteux, dont on s'était débarrassé en l'envoyant au loin, sous prétexte de maladie, après l'avoir laissé se compromettre à plaisir. Quant au père Philibin, il l'exaltait, en faisait son ami, le héros du devoir religieux, d'une obéissance passive entre les mains de ses chefs, utilisé pour les pires besognes, brisé le jour où l'on avait eu intérêt à lui fermer la bouche. Au fond du couvent des Apennins où ce héros agonisait, il le montrait en martyr de la foi, tel que d'ardents antisimonistes l'avaient représenté, sur une image pieuse, avec une auréole et une palme. Et il partait de là pour se glorifier lui-même, d'une véhémence extraordinaire, d'une beauté frénétique de carrure et d'impudence. Il en devenait superbe, dans un tel mélange de franchise et de mensonge, d'énergie et de duplicité, qu'à coup sûr le bas coquin qui était en lui aurait pu tourner au grand homme, si le destin l'avait voulu. Ainsi que ses supérieurs se plaisaient à le reconnaître encore, il demeurait le religieux modèle, d'une foi admirable, exclusive et combattante, donnant à l'Eglise la royauté du ciel et de la terre,

se considérant comme son soldat, auquel il était permis de tout faire pour la défendre. Il y avait Dieu, puis il y avait ses chefs et lui; et, quand il avait rendu compte de ses actes à ses chefs et à Dieu, le reste du monde n'avait qu'à se soumettre. Encore ses chefs ne comptaient plus, lorsqu'il les jugeait indignes. Il demeurait alors seul devant Dieu, il n'y avait plus que lui et Dieu. Aussi les jours où il s'était confessé, où Dieu l'avait absous, se considérait-il comme l'unique, le pur, ne devant compte de ses actions à personne, en dehors des lois humaines. N'était-ce pas l'essentielle vérité catholique qui ne fait, au fond, relever ses ministres que de l'autorité divine? et ne fallait-il pas toute la lâcheté mondaine d'un père Crabot, pour s'inquiéter de l'imbécile justice humaine et de l'opinion stupide des foules?

Et, du reste, dans sa seconde lettre, le frère Gorgias admettait, avec son impudeur sereine, qu'il lui arrivait de pécher. Il se frappait rudement la poitrine, il criait qu'il n'était qu'un loup et qu'un porc, il se jetait avec humilité dans la poussière, aux pieds de son Dieu. Tranquille ensuite, ayant payé, il continuait à servir saintement l'Eglise, jusqu'au jour où le limon de la création, le replongeant dans quelque ordure, nécessitait une absolution nouvelle. Seulement, lui, catholique loyal, avait le courage de l'aveu, la force de la pénitence, tandis que ces dignitaires du clergé, ces supérieurs des ordres religieux dont il se plaignait si amèrement, étaient des menteurs et des poltrons, tremblant devant leurs fautes, les cachant en bas hypocrites, les rejetant sur les autres, dans la terreur des conséquences et du jugement des hommes. D'abord, sous ses récriminations passionnées, il n'avait guère laissé paraître que sa colère d'être si brutalement abandonné, après avoir été un simple instrument docile, liant sa cause à celles du père Philibin et du frère Fulgence, les donnant eux et lui comme les victimes de la plus monstrueuse, de la plus inepte des ingratitudes. Mais, depuis quelque temps, des menaces sourdes, voilées, se mêlaient à ses reproches. Si lui avait toujours payé ses fautes, en bon chrétien, d'autres en étaient encore à racheter leurs crimes, par une pénitence publique. Pourquoi ne payaient-ils pas? Ils payeraient

sûrement un jour, s'ils lassaient la patience du ciel, qui saurait bien susciter le vengeur, le justicier criant ses crimes inavoués, impunis! Et il faisait évidemment allusion au père Crabot, il voulait parler de la mystérieuse histoire dont plusieurs versions confuses avaient couru, la captation de l'immense fortune de la comtesse de Quédeville, ce domaine admirable de Valmarie, où le fameux collège de jésuites s'était fondé plus tard. On rappelait certains détails : la comtesse, une blonde longtemps célèbre par ses débordements, superbe encore à soixante ans passés, tombée dans une dévotion extrême; le père Philibin, très jeune, entré chez elle comme précepteur de son petit-fils Gaston, un garçonnet de neuf ans à peine, le dernier des Quédeville, et dont les parents venaient de périr tragiquement dans un incendie; puis, le père Crabot, alors en pleine exaltation de la peine d'amour qui l'avait converti, introduit au château, devenu peu à peu le confesseur, le directeur, l'ami, certains disaient l'amant de la toujours belle comtesse ; enfin, l'accident, la mort affreuse du petit Gaston, noyé pendant une promenade avec son précepteur, mort qui avait permis à la comtesse de léguer le domaine et la fortune au père Crabot, grâce à un fidéicommis, un obscur banquier clérical de Beaumont institué légataire universel, chargé de transformer le château et le parc en une maison d'enseignement secondaire congréganiste. Et l'on se souvenait aussi que le petit Gaston avait eu pour camarade de jeux le fils d'un braconnier, dont la comtesse s'était plu à faire un garde-chasse, un gamin du nom de Georges Plumet, protégé, poussé plus tard par les jésuites de Valmarie, et qui n'était autre aujourd'hui que le frère Gorgias en personne. Aussi les paroles rudes, l'attitude menaçante de ce dernier réveillaient-elles tout ce passé lointain dans les mémoires, en donnant un regain à l'ancien soupçon d'un cadavre possible entre l'humble fils du garde-chasse et les très puissants religieux, maîtres du pays. Cela n'aurait-il pas expliqué leur longue protection, la façon dont ils l'avaient si audacieusement couvert, dont ils avaient ensuite lié partie avec lui, dans la plus redoutable des aventures? Sans doute, ils entendaient d'abord sauver l'Eglise; mais ils avaient tout fait

ensuite pour innocenter le terrible ignorantin ; et, s'ils venaient enfin de l'exécuter, c'était par impossibilité de le défendre davantage. Peut-être, d'ailleurs, le frère Gorgias ne cherchait-il qu'à les terroriser, afin de tirer d'eux le plus qu'il pourrait encore. Et il les terrorisait, cela était certain, car on les sentait éperdus des lettres, des articles de cet effrayant bavard, toujours prêt à se frapper la poitrine, en criant ses fautes et celles des autres. Et, malgré l'abandon apparent où ils le laissaient, on devinait la muette et puissante protection dont il continuait à être entouré, de même qu'on aurait pu dénoncer à coup sûr les envois de bonnes paroles et d'argent qui lui étaient faits, aux brusques silences qu'il gardait parfois pendant quelques semaines.

Mais quel bouleversement les aveux et les menaces du frère Gorgias jetaient dans la faction cléricale! C'était la profanation du temple, les secrets du tabernacle donnés en pâture aux curiosités malsaines des incroyants. Beaucoup pourtant lui restaient fidèles, s'exaltaient de son intransigeance catholique, qui s'en remettait à Dieu seul, sans vouloir rien reconnaître des prétendus droits de la société humaine. Puis, pourquoi ne pas accepter sa version, le modèle d'écriture paraphé réellement par lui, emporté par Zéphirin, utilisé par Simon, dans un but diabolique? Elle était moins déraisonnable, elle excusait même le père Philibin, perdant la tête, déchirant le coin où se trouvait le cachet, en une seconde d'amour aveugle pour sa sainte mère l'Eglise. Un plus grand nombre à la vérité, les fidèles du père Crabot, la presque unanimité des prêtres et des religieux, s'entêtaient dans la version première, retouchée, aggravée : Simon signant le modèle d'un faux paraphe, le timbrant d'un cachet faux. C'était fou, et les lecteurs du *Petit Beaumontais* s'en passionnaient davantage, comme ravis de cette invention nouvelle du faux cachet, qui ajoutait une invraisemblance de plus à l'aventure. Chaque matin, le journal répétait avec une certitude imperturbable qu'on avait les preuves matérielles de la fabrication du cachet, et que la recommandation de Simon, par la Cour d'assises de Rozan, ne pouvait désormais faire doute pour personne. Le mot d'ordre était donné, toute la société bien

pensante affectait de croire au triomphe certain de l'école des Frères, lorsque les adversaires impies de l'infortuné frère Gorgias seraient confondus. Cette école avait grand besoin de ce succès, car elle venait de perdre encore deux élèves, dans le sourd discrédit qui la minait, depuis les demi-aveux et les fâcheuses découvertes. Seul, l'écrasement final de Simon, renvoyé au bagne, pouvait lui rendre tout son lustre, en ruinant une seconde fois l'école laïque. Et c'était chose entendue, le successeur du frère Fulgence avait la mission de s'effacer, de patienter jusque-là, tandis que le supérieur des Capucins, le père Théodose, toujours triomphant, même sur les ruines, exploitait savamment la situation, en poussant les dévotes à faire de petites offrandes régulières à Saint-Antoine de Padoue, quarante sous par mois, pour lui demander le maintien à Maillebois de l'école des bons Frères.

L'incident le plus grave fut l'attitude désolée, indignée, que le curé de Saint-Martin, l'abbé Quandieu, reprit un jour en chaire. Longtemps, il avait passé pour être un simoniste discret, et l'on disait alors que son évêque Mgr Bergerot était derrière lui, comme le père Crabot était derrière les Capucins et les Frères de la Doctrine chrétienne. C'étaient les séculiers et les réguliers en présence, les deux armées sans cesse près d'en venir aux mains, le prêtre ne voulant pas que le moine le mangeât, détournât à son profit le culte et les revenus; et, cette fois, comme toujours d'ailleurs, la raison se trouvait du côté du prêtre, une conception plus juste et plus humaine de la religion du Christ. Puis, on s'en souvenait, écoutant les conseils de Mgr Bergerot vaincu, emporté, forcé de céder au flot de la superstition, sous peine de voir lui échapper la direction de son diocèse, l'abbé Quandieu avait dû se soumettre, faire amende honorable, en assistant, la mort dans l'âme, à une cérémonie idolâtre de la Chapelle des Capucins. Depuis, il s'était comme retiré et cloîtré au fond de l'exercice de son ministère, baptisant, confessant, mariant, enterrant ses paroissiens, pareil à un fonctionnaire scrupuleux, qui ne laissait point deviner, derrière sa bonhomie professionnelle, les amertumes de son cœur et les désespérances de son esprit. Mais, à la suite des événements désastreux, le père Philibin

convaincu de mensonge et de faux, le frère Fulgence compromis et escamoté, le frère Gorgias avouant presque, prenant la fuite, une révolte avait rendu le curé de Maillebois à la certitude où il était jadis de l'innocence de Simon. Encore aurait-il gardé le silence, par étroite discipline, si le curé de Jonville, le terrible abbé Cognasse, n'avait fait, dans un de ses prônes, une allusion très claire, en signalant, à la tête d'une paroisse voisine, un prêtre apostat, vendu aux juifs, traître à son Dieu et à sa patrie. Du coup, toute son ardeur de chrétien se ralluma, il ne put contenir davantage sa douleur de voir ceux qu'il nommait les vendeurs du temple, trahir et crucifier Jésus une seconde fois, le Jésus de vérité et de justice. Et, le dimanche suivant, à son prône, il parla des hommes néfastes qui étaient en train d'achever de tuer l'Eglise, par leur abominable complicité avec les auteurs des crimes les plus immondes. On s'imagine le scandale, l'agitation folle parmi ce monde clérical, si anxieux déjà de savoir comment finirait l'affaire Simon. Et le pis était qu'on disait Mgr Bergerot, de nouveau derrière l'abbé Quandieu, bien résolu cette fois à ne pas laisser des sectes de fanatisme et de haine compromettre la religion davantage.

Enfin, au milieu de ces passions déchaînées, les débats du nouveau procès s'ouvrirent devant la Cour d'assises de Rozan. On avait pu ramener Simon en France, très souffrant encore, mal guéri des fièvres épuisantes qui venaient de retarder son retour pendant près d'une année. Même, durant la traversée, on avait eu peur de ne pas le débarquer vivant. Puis, dans la crainte de scènes de désordre, de violences et d'outrages, il avait fallu dissimuler le lieu de son débarquement, l'amener ensuite à Rozan de nuit, par des chemins détournés, ignorés de tous. Et il était, à cette heure, dans une prison voisine du Palais de Justice, n'ayant qu'une rue à traverser pour se rendre devant ses juges, étroitement surveillé et gardé, défendu aussi, comme le personnage inquiétant et considérable auquel se trouvait lié le sort de la nation entière.

Ce fut sa femme Rachel qui, la première, put le voir, éperdue de cette réunion après tant d'années affreuses.

Elle n'avait point amené ses enfants, Joseph et Sarah restés à Maillebois, chez les Lehmann. Ah! l'étreinte qu'ils échangèrent! Et elle sortit en larmes, tellement elle le trouva maigri, affaibli, sous ses cheveux blancs. Il s'était montré singulier, ignorant tout encore, n'ayant appris la revision prochaine de son procès que par une communication brève de la Cour de cassation, sans détails. Cette revision enfin décidée ne l'avait pas surpris, il vivait depuis tant d'années dans la certitude qu'elle aurait lieu un jour, debout quand même, malgré les atroces tortures, victorieux de la mort par l'unique force de son innocence. Il voulait vivre, et il vivait, pour revoir ses enfants et leur rendre un nom sans tache. Mais dans quelle noire angoisse d'esprit il était resté plongé, retournant sans cesse l'effrayante énigme de sa condamnation, sans pouvoir en trouver le mot! Et il ne savait toujours rien de précis, et ce furent son frère David et l'avocat Delbos, accourus près de lui, qui finirent par le mettre au courant de la monstrueuse aventure, de la terrible guerre engagée sur son cas, depuis des années, entre les deux camps éternellement ennemis, les hommes autoritaires, défendant l'édifice pourri du passé, et les hommes de pensée libre, en marche vers l'avenir. Alors seulement il comprit, il s'effaça, il considéra ses souffrances personnelles comme un simple incident dont la seule importance était d'avoir été la cause d'un admirable soulèvement de justice, utile à l'humanité entière. D'ailleurs, il ne parlait pas volontiers de ses souffrances, il avait moins souffert par ses compagnons, les voleurs et les assassins, que par ses gardiens, des brutes féroces, lâchés dans leur bon plaisir, prenant une volupté sadique à supplicier et à tuer impunément. Sans la force de résistance qu'il devait à sa race et à son tempérament de froid logicien, il se serait vingt fois fait abattre d'un coup de revolver. Et il causait de ces choses d'un air paisible, et il avait encore des étonnements naïfs, en apprenant les complications extraordinaires de l'abominable drame dont il était la victime.

Marc, qui s'était fait citer comme témoin, obtint un congé, vint se fixer à Rozan, quelques jours avant le procès. Il y retrouva David et Delbos, installés déjà, en

pleine et suprême lutte. David, si calme, si brave d'habitude, le surprit par son énervement et son visage soucieux. Delbos lui parut également préoccupé, malgré sa vaillance si gaie d'ordinaire. A la vérité, c'était pour lui une affaire très grosse, où il risquait sa carrière d'avocat, sa popularité grandissante de candidat socialiste aux élections prochaines. S'il gagnait sa cause, il finirait bien par battre Lemarrois, à Beaumont. Seulement, toutes sortes d'inquiétants symptômes se produisaient d'heure en heure, de sorte que Marc ne tarda pas à s'effrayer lui-même, dans ce milieu nouveau de Rozan, où il débarquait avec tant d'espoir. Au dehors, même à Maillebois, l'acquittement de Simon était certain, pour les gens de quelque bon sens. Dans l'intimité, les créatures du père Crabot ne cachaient pas à quel point elles jugeaient la partie compromise. Et les meilleures nouvelles venaient de Paris, la certitude où les ministres se disaient sûrs d'un juste dénoûment, la confiance où ils s'endormaient, rassurés par les notes de leurs agents sur la Cour et sur le jury. Mais, à Rozan, l'air était tout autre, une odeur de mensonge et de trahison flottait par les rues, traînait et s'insinuait au fond des âmes. La ville, ancienne capitale d'une province, bien déchue de son importance de jadis, avait gardé sa foi monarchique et religieuse, le fanatisme suranné d'un passé aboli ailleurs. Aussi était-ce un terrain excellent pour la congrégation, où elle s'efforçait de remporter la victoire décisive dont elle avait besoin, si elle voulait conserver son droit à l'enseignement, la force même qui la rendait maîtresse de l'avenir. Simon acquitté, c'était l'école laïque triomphante, la pensée libre en pleine possession de l'enfant, le délivrant de l'erreur, l'armant de la vérité, faisant de lui le citoyen de la future cité de solidarité et de paix. Simon recondamné, c'était l'école des Frères sauvée, retrouvant sa puissance d'obscure oppression, assurant par l'enfant un siècle ou deux encore d'ignorance supertistieuse, de lâche servage, sous l'écrasement social de l'antique charpente catholique et monarchique. Et jamais Marc n'avait mieux senti l'intérêt de Rome à gagner cette bataille, jamais il ne l'avait devinée à ce point derrière les moindres péripéties de l'interminable et monstrueuse

affaire, cette Rome papale, entêtée en son rêve de la domination du monde, qu'il retrouvait à chaque pas, sur le pavé de Rozan, chuchotante, agissante, conquérante.

Delbos et David lui conseillèrent une grande prudence. Eux-mêmes étaient gardés par des agents de police, dans la crainte de quelque guet-apens; et, le lendemain de son arrivée, il s'aperçut qu'il avait également autour de lui des ombres discrètes. N'était-il pas le successeur de Simon, l'instituteur laïque, l'ennemi désigné de l'Eglise, dont il s'agissait de se débarrasser, si l'on voulait qu'elle triomphât? Et cette haine sourde dont il se sentait poursuivi, ces menaces d'un mauvais coup dans l'ombre, suffisaient à dire où était le combat, d'où venaient les adversaires, les hommes d'aveugle violence qui ont brûlé et tué au travers des siècles, dans leur rêve fou d'arrêter l'humanité en marche. Dès lors, il put se rendre compte de la terreur pesant sur la ville, du morne aspect des maisons, aux persiennes closes, comme en temps d'épidémie. Rozan, peu animé d'ordinaire en été, semblait s'être vidé davantage. Sous le grand soleil, les passants se hâtaient, l'œil inquiet, les boutiquiers restaient derrière leurs vitres, à inspecter la rue, ayant l'air de redouter quelque massacre. Surtout, l'élection du jury avait bouleversé cette population tremblante, on citait les noms des jurés avec des hochements de tête mélancoliques, c'était un désastre évident que d'en compter un dans sa famille. Beaucoup pratiquaient, petits rentiers, industriels, commerçants de cette ville cléricale, où le manque avoué de religion constituait une tare honteuse, très préjudiciable aux intérêts. Et l'on s'imagine la furieuse pression des mères, des épouses, sous la conduite des curés, des abbés, des moines sans nombre, peuplant les six paroisses et les trente couvents, aux cloches toujours sonnantes. A Beaumont encore, jadis, l'Eglise avait dû mettre quelque discrétion dans son travail sourd, car on se trouvait là en présence d'une ancienne bourgeoisie voltairienne et de faubourgs révolutionnaires. Mais à Rozan, dans cette vieille cité endormie, aux seules traditions dévotes, pourquoi se serait-on gêné? Les femmes d'ouvriers y allaient à la messe, les

bourgeoises y faisaient toutes partie d'associations pieuses, et ce fut ainsi la croisade sainte, pas une ne refusa d'aider à la défaite de Satan. Huit jours avant le procès, la ville entière devint un champ de bataille, il n'y eut plus une maison où un combat ne fût livré pour la bonne cause, les misérables jurés s'enfermaient, n'osant sortir, parce que, jusque sur les trottoirs, des inconnus les abordaient, les terrifiaient de regards, de mots jetés en passant, avec la menace sous-entendue de les châtier dans leurs affaires ou dans leur personne, s'ils ne faisaient pas acte de bons catholiques en recondamnant le juif.

Et Marc s'inquiéta davantage encore des renseignements qu'on lui donna sur le conseiller Guybaraud, qui devait présider la Cour d'assises, et sur le procureur de la république Pacart, chargé de requérir. Le premier était un ancien élève des Jésuites de Valmarie, auxquels il devait son rapide avancement, et il avait épousé une bossue très riche, très pieuse, qu'il tenait de leurs mains. Le second, ancien démagogue, compromis vaguement dans une affaire de jeu, était devenu un antisémite frénétique, rallié à l'Eglise, dont il attendait un poste à Paris. Marc se méfiait surtout de ce dernier, en voyant les anti-simonistes affecter des craintes sur son attitude probable, comme s'ils redoutaient en lui un réveil de son passé révolutionnaire. Tandis qu'ils ne tarissaient pas sur la haute conscience, sur la belle âme de Guybaraud, ils parlaient de Pacart avec des réticences, des sous-entendus, trouvant son antisémitisme insuffisant, voulant sans doute lui réserver le rôle héroïque de l'honnête homme foudroyé par la vérité, le jour où il demanderait la tête de Simon. Ils allaient donc dans tout Rozan, l'air désolé, en répétant que Pacart n'était pas avec eux, et c'était là ce qui éveillait la défiance de Marc, car il savait de bonne source la vénalité certaine du personnage, résolu aux pires marchés, âprement désireux de se refaire un honneur dans quelque haute situation. D'ailleurs, à Rozan, pour ce second procès, toute l'ardente et meurtrière lutte semblait avoir lieu sous terre. On n'y aurait pas retrouvé, comme à Beaumont, pour le premier, le salon de la belle Mme Lemarrois, où se rencontraient

l'aimable député Marcilly, le discret préfet Hennebise, l'ambitieux général Jarousse, des universitaires, des fonctionnaires, des magistrats, menant l'affaire avec légèreté, parmi les sourires des dames. De même, il n'était plus question d'un prélat libéral, tel que Mgr Bergerot, tenant en échec la congrégation, dans la crainte douloureuse de voir l'Eglise submergée, emportée, par le flot montant des basses superstitions. La lutte, cette fois, s'était enragée, empoisonnée, au fond des affreuses ténèbres où cheminent les grands crimes sociaux ; et elle continuait en assassine, sous la morne paix de la ville morte, elle n'apparaissait guère à la surface qu'en un bouillonnement trouble, cette terreur qui soufflait par les rues, comme au travers des cités pestiférées. L'angoisse de Marc venait justement de là, de ne pas revoir le heurt retentissant des simonistes et des anti-simonistes, d'assister aux préparatifs scélérats d'un ténébreux égorgement, dont un Guybaraud et un Pacart lui semblaient devoir être les instruments nécessaires et choisis.

Cependant, chaque soir, David et Delbos se retrouvaient chez Marc, dans la grande pièce que celui-ci avait louée, au fond d'une rue solitaire, et des amis ardents, venus de toutes les classes, les entouraient. C'était la petite phalange sacrée, chacun y apportait ses nouvelles, ses idées, son courage. On ne voulait pas désespérer, on se séparait ragaillardis, prêts à de nouveaux combats. Et ni Marc ni les autres n'ignoraient que, dans une rue voisine, chez un beau-frère de l'ancien président Gragnon, se tenaient les conciliabules de la bande ennemie. Gragnon, cité comme témoin par la défense, était descendu là, et il recevait les anti-simonistes militants de la ville, tout un flot de soutanes et de frocs qu'on voyait, dès la nuit close, discrètement s'y engouffrer. Le père Crabot, disait-on, y avait couché deux fois, puis était rentré à Valmarie, où il se terrait dans la pénitence, avec une grande ostentation d'humilité. Des figures louches rôdaient au fond de ce quartier désert, les rues n'y étaient pas sûres. Aussi, lorsque David et Delbos sortaient de chez Marc, la nuit, leurs amis les accompagnaient-ils en bande, jusqu'à leurs demeures. Un coup de feu fut tiré un soir, sans que les agents, toujours aux aguets, pussent

arrêter personne. Mais l'arme cléricale est plus encore la calomnie empoisonnée, l'assassinat moral pratiqué lâchement dans l'ombre. Et ce fut Delbos la victime choisie, le jour même où devaient s'ouvrir les débats du procès. Le numéro du *Petit Beaumontais* qui arriva, ce matin-là, contenait une abominable délation, aggravée de mensonges, toute une histoire honteusement travestie sur le père de l'avocat, vieille d'un demi-siècle. Delbos père, autrefois petit orfèvre, voisin de l'évêché de Beaumont, s'y trouvait accusé d'un détournement de vases sacrés, dont on lui avait confié la réparation. La vérité était que l'orfèvre, volé lui-même par une femme qu'il ne voulait pas livrer, s'était vu forcé de rembourser les objets disparus ; et il n'y avait pas eu de poursuites, l'affaire restait obscure. Seulement, il fallait lire l'immonde feuille pour comprendre à quel degré certains hommes peuvent descendre dans la haine et dans l'ignominie. Cette douloureuse aventure du père, oubliée, ensevelie, était jetée à la face du fils avec une abondance fangeuse de détails faux, d'imaginations atroces, en une langue qui roulait l'outrage et l'ordure. Et, certainement, le violateur de tombe, le diffamateur assassin, tenait les documents publiés des mains mêmes du père Crabot, auquel sans doute quelque prêtre archiviste les avait communiqués. On espérait, par ce coup de massue inattendu, frapper Delbos en plein cœur, l'assassiner moralement, le discréditer comme avocat, le détruire au point de ne lui laisser, pour la défense de Simon, ni la force de parler, ni l'autorité de se faire entendre.

Alors, le procès commença, un lundi, par une ardente journée de juillet. La défense avait cité de nombreux témoins, en dehors de Gragnon, qu'elle comptait confronter avec Jacquin, le chef de l'ancien jury. Sur la liste, se trouvaient Mignot, Mlle Rouzaire, le juge d'instruction Daix, Mauraisin, Salvan, Sébastien et Victor Milhomme, Polydor Souquet, les enfants des Bongard, des Doloir et des Savin. Elle avait également cité le père Crabot, le père Philibin, le frère Fulgence, le frère Gorgias ; mais on savait que ces trois derniers ne se présenteraient pas. De son côté, le procureur de la république Pacart s'était contenté de rappeler les témoins de l'accusation,

qui avaient témoigné au premier procès. Les rues de Rozan, depuis la veille, s'animaient enfin du flot de ces témoins, des journalistes, des curieux, dont chaque train amenait un nouvel arrivage. Autour du Palais de Justice surtout, la foule stationna dès six heures du matin, dans le désir surexcité d'apercevoir Simon. Mais des forces militaires considérables étaient mobilisées, on fit évacuer la rue, Simon la traversa entre deux haies de soldats si épaisses, que personne ne put distinguer ses traits. Il était huit heures. On avait choisi cette heure matinale pour éviter la grosse chaleur, les audiences lourdes et suffocantes.

Ce n'était plus la salle des assises de Beaumont, toute neuve, avec le ruissellement de ses ors, sous la clarté crue des hautes fenêtres. La Cour d'assises de Rozan, installée dans un antique château féodal, occupait une petite salle, longue et basse, lambrissée de vieux chêne, à peine éclairée par des baies profondes. On aurait dit une de ces chapelles noires où l'Inquisition rendait ses sentences. Peu de dames avaient pu être admises, toutes portaient d'ailleurs des toilettes sombres. La presque totalité des bancs se trouvait occupée par les témoins, l'étroit espace réservé au public debout avait dû être réduit encore. Et l'auditoire qui s'écrasait depuis sept heures, dans ce lieu morne et sévère, gardait un silence relatif, agité d'un frémissement sourd, les yeux ardents, les gestes contenus. Les passions semblaient s'être terrées, il s'agissait d'une exécution souterraine, d'un écrasement accompli loin du jour, avec le moins de bruit possible.

Et Marc, dès qu'il fut assis à son banc, près de David entré avec les témoins, eut cette sensation d'angoisse, une menace d'étouffement, comme si les murs allaient leur crouler sur la tête. Il avait vu tous les yeux se diriger sur eux, David surtout soulevait une grande curiosité. Puis, il s'émut, Delbos venait d'arriver, pâle et résolu, sous les regards mauvais du plus grand nombre, le fouillant, voulant voir où il saignait de l'article infâme paru le matin. Mais l'avocat, comme revêtu d'une armure de mépris et de vaillance, se tint longtemps debout, dans sa force souriante. Et Marc dès lors s'intéressa au jury,

dévisagea chaque juré qui entrait, pour essayer de lire à quels hommes était confiée la grande tâche réparatrice. C'étaient d'insignifiantes figures de petits commerçants, de petits bourgeois, un pharmacien, un vétérinaire, deux capitaines retraités. Et, sur tous ces visages apparaissait la même expression d'inquiétude morne, la volonté de ne rien laisser deviner du trouble intérieur. Avec eux, ils apportaient les ennuis dont on gâtait leur existence, depuis que leurs noms étaient connus. Plusieurs avaient des têtes blêmes de donneurs d'eau bénite, de bedeaux rasés et cafards, habitués aux discrétions hypocrites du culte, tandis que d'autres, trop gras, congestionnés, semblaient avoir doublé leur ration matinale d'eau-de-vie pour se donner du cœur au ventre. On sentait derrière eux toute la vieille cité cléricale et militaire, avec ses couvents et ses casernes, et un frisson passait, lorsqu'on songeait de quelle œuvre de justice étaient chargés ces hommes à l'intelligence et à la conscience déformées, étouffées par le milieu.

Mais il y eut un soupir épandu au travers de la salle, et Marc éprouva l'émotion la plus poignante de sa vie. Il n'avait pas encore revu Simon, il l'aperçut tout d'un coup, derrière Delbos, debout au banc des accusés. Et ce fut une terrible apparition, ce petit homme maigre et courbé, la face ravagée, le crâne nu, à peine couvert de quelques pâles cheveux blancs. Quoi! cet agonisant, ce reste chétif, c'était son ancien camarade, qu'il avait connu si fin et si vif! S'il n'avait jamais eu de grands dons extérieurs, la voix faible, le geste sec, il portait en lui un ardent foyer de jeunesse et de foi. Et c'était ce pauvre être brisé, anéanti, que le bagne rendait, une loque humaine où ne luisaient plus que les deux yeux de flamme, tout ce qui était resté en lui de volonté, de courage invicible! A ses deux yeux seuls, on le reconnaissait, et l'on y trouvait aussi l'explication de sa longue résistance, de sa victoire finale, grâce à ce monde de l'idée pure, de la chimère, dans lequel il avait toujours vécu. Tous les regards de l'auditoire s'étaient tournés vers lui, sans qu'il les sentît seulement, grâce à sa force extraordinaire d'abstraction, regardant lui-même ce monde assemblé, de son air absent. Puis, il eut un sourire d'infinie tendresse, il

venait d'apercevoir son frère David, et Marc sentit ce dernier, près de lui, qui tremblait de tous ses membres.

Il était huit heures un quart, lorsque l'huissier lança son cri, et la Cour entra. La salle s'était levée, puis elle se rassit. Marc, qui se rappelait le violent auditoire de Beaumont, grondant, vociférant, s'étonnait du calme lourd de celui-ci, sous lequel il sentait bien les mêmes passions atroces, le besoin muet du meurtre, comme embusqué au fond d'un trou d'ombre. A peine la vue de la victime lui avait-elle tiré un murmure étouffé ; et, maintenant, pendant que la Cour s'installait, il retombait dans son attente noire. De même, comparé à l'ancien président Gragnon, brutal et jovial, le président Guybaraud surprenait, d'une politesse parfaite, le geste onctueux, la parole insinuante. C'était un petit homme exhalant une odeur discrète de sacristie, souriant et doux, mais dont les yeux gris avaient le froid et le coupant de l'acier. Et l'antithèse n'était pas moins saisissante entre l'ancien procureur de la république, le brillant Raoul de La Bissonnière, et Pacart, le procureur de la république actuel, très long, très mince, très sec, la face cuite et jaune, comme brûlé par le besoin d'effacer son passé louche, en faisant vite fortune. A droite et à gauche du président, les deux assesseurs, des figures quelconques, avaient pris place, de cet air détaché des gens qui ne servent à rien et dont la responsabilité est nulle. Et, tout de suite, le procureur de la république s'était mis à étaler devant lui un énorme dossier, qu'il feuilletait d'une main dure et méthodique.

Après les premières formalités, lorsqu'on eut constitué le jury et que la Cour reparut, un greffier fit l'appel des témoins, qui tous, un à un, se retirèrent. Marc dut sortir avec les autres. Puis le président Guybaraud procéda sans hâte à l'interrogatoire de Simon. Il posait des questions d'une voix blanche, où l'on sentait comme le froid d'une lame, maniée avec une précision, une adresse meurtrière. Cet interrogatoire interminable, s'attardant aux moindres détails de l'ancienne affaire, revenant avec insistance sur l'accusation détruite par l'enquête de la Cour de cassation, fut une surprise. On s'attendait à un déblaiement du terrain, à un simple examen des

questions posées par la juridiction suprême, et il fut tout de suite évident que la Cour d'assises de Rozan n'entendait tenir aucun compte des vérités établies par cette juridiction, et que le président allait user de son pouvoir discrétionnaire pour reprendre l'affaire Simon entièrement, dès l'origine. Bientôt même, on put comprendre, aux questions posées, que rien n'était abandonné du premier acte d'accusation, Simon rentrant de Beaumont par le chemin de fer, se trouvant à Maillebois dès onze heures moins vingt, allant embrasser Zéphirin qui se couchait, le violant, l'étranglant dans un coup de folie monstrueuse ; et là seulement apparaissait la version récente, nécessitée par la découverte, chez le père Philibin, du coin du modèle d'écriture, portant le timbre de l'école des Frères : Simon était accusé maintenant de s'être procuré ce modèle, d'avoir fait fabriquer un faux cachet pour le timbrer, enfin de l'avoir paraphé lui-même des fausses initiales du frère Gorgias. C'était toujours l'histoire enfantine dont ce dernier avait senti l'imbécillité, au point de reconnaître l'authenticité du modèle et de son paraphe. Rien n'était donc abandonné de l'accusation première, on la soutenait même d'une grossière invention nouvelle, tout en gardant comme base unique le fameux rapport des experts, les sieurs Baloche et Trabut, qui, malgré l'aveu formel du frère Gorgias, s'entêtaient dans leurs conclusions premières. Et, pour ne laisser aucun doute, au sujet de son attitude, le procureur de la république Pacart se permit d'intervenir, voulant faire préciser par l'accusé certaines de ses dénégations, relatives à la prétendue fabrication d'un faux cachet.

Pendant ce long interrogatoire, l'attitude de Simon fut jugée pitoyable. On le rêvait, même parmi beaucoup de ses amis, tel qu'un justicier le bras armé de la foudre, se dressant en vengeur, du tombeau où des mains inique l'avaient muré. Et, comme il répondit d'une voix polie, grelottant encore de fièvre, sans aucun des éclats attendus, il causa une grande déception, ses ennemis recommencèrent à dire qu'il avouait son crime, dont il portait bien l'ignominie sur sa face ingrate. Il ne s'emporta qu'un instant, lorsque le président le questionna, à propos de ce faux cachet, dont il entendait parler pour la première

fois. Du reste, aucune preuve n'était fournie, on se contentait de raconter comme quoi un ouvrier inconnu avait confié à une femme, qu'il venait de faire, en secret, un drôle de travail pour l'instituteur de Maillebois. Devant la violence brusque de Simon, le président n'insista pas, d'autant plus que Delbos s'était levé, prêt à soulever un incident. Et le procureur de la république ajouta simplement que, si l'on n'avait pu retrouver l'ouvrier inconnu, il ne s'en réservait pas moins de donner au fait toute sa gravité de vraisemblance. Le soir, lorsque David lui conta cette première audience, Marc, devinant quelque nouveau travail d'abominable iniquité, éprouva un grand serrement de cœur, la certitude du crime des crimes qui se préparait. Lui ne s'étonnait pas de l'attitude calme, effacée de Simon, confiant dans la force de son innocence, incapable d'extérioriser ses émotions. Mais il se rendait parfaitement compte du mauvais effet produit ; et, surtout, il ressentait, de la froideur aggressive du président, de l'importance qu'il donnait aux questions les plus inutiles, vidées déjà, une impression désastreuse, la presque certitude d'une condamnation nouvelle. David, auquel il ne crut pas devoir cacher son inquiétude, eut de la peine à contenir deux grosses larmes, car lui aussi venait de sortir désespéré du Palais de justice, envahi d'un pressentiment affreux.

Cependant, les journées qui suivirent, entièrement consacrées à l'interrogatoire des témoins, leur rendirent quelque courage et quelque illusion, en les rejetant en pleine bataille. Les anciens témoins de l'accusation furent d'abord entendus, et l'on revit le défilé des employés de chemin de fer, des employés de l'octroi, qui se contredisaient sur la question de savoir comment Simon était rentré à Maillebois, par le train de dix heures et demie, ou bien à pied. Marc, voulant être le plut tôt possible dans la salle, avait prié Delbos de le faire appeler tout de suite ; et il vint déposer sur la découverte du pauvre petit corps de Zéphirin ; puis, il retourna s'asseoir près de David, resté en un coin de l'étroit espace réservé aux témoins. Il put assister ainsi au premier incident soulevé par l'avocat, très brave et très maître de lui, malgré l'atroce nausée qui lui noyait le cœur. Il s'était

levé pour exiger la comparution du père Philibin, des frères Fulgence et Gorgias, cités régulièrement. Alors, le président commença par donner des explications brèves : les citations n'avaient pu atteindre ni le père Philibin, ni le frère Gorgias, tous les deux hors de France sans doute, et dont on ignorait le domicile ; quant au frère Fulgence, il était gravement malade, il avait envoyé un certificat de médecin. Delbos insista pour ce dernier, finit par obtenir qu'un médecin assermenté le visiterait. Ensuite, il ne voulut pas se contenter d'une lettre du père Crabot, cité lui aussi, dans laquelle le jésuite alléguait ses travaux, ses devoirs confessionnels, en déclarant d'ailleurs ne rien savoir de l'affaire ; et il obtint encore, malgré une aigre intervention du procureur de la république, qu'on insisterait près du recteur de Valmarie. Mais ce premier heurt avait exaspéré les colères, le président et l'avocat ne cessèrent plus d'être en conflit. Et, ce jour-là, l'audience prit fin sur la grosse émotion de la déposition inattendue de l'instituteur-adjoint Mignot. Mlle Rouzaire, toujours très âpre, très affirmative, venait de répéter la certitude où elle était d'avoir entendu, vers onze heures moins vingt, les pas et la voix de Simon, rentrant, causant avec Zéphirin, témoignage qui avait pesé si lourd dans la condamnation de jadis, lorsque Mignot, lui succédant à la barre, rétracta toute son ancienne déposition, d'un extraordinaire accent de franchise émue : il n'avait rien entendu, il était maintenant convaincu de l'innocence de Simon, il en donnait les raisons les plus fortes. Rappelée, Mlle Rouzaire eut avec lui une confrontation dramatique, où elle finit par perdre pied, s'embarrassant dans ses calculs des heures, ne trouvant rien à répondre sur l'impossibilité d'entendre de chez elle ce qui se serait passé chez le petit Zéphirin. Marc dut revenir appuyer la démonstration de Mignot, et il se rencontra un instant à la barre avec l'inspecteur primaire Mauraisin, qui, prié de donner son opinion sur l'accusé et sur les témoins, crut se tirer d'affaire en faisant un éloge exagéré des mérites de Mlle Rouzaire, sans trop se prononcer contre Mignot, ni contre Marc, ni contre Simon lui-même, dans l'ignorance où il était de la façon dont l'affaire pouvait tourner.

Mais les deux audiences qui suivirent furent meilleures encore pour la défense. La question du huit-clos, qui avait passionné le public, au moment du premier procès, ne fut même pas posée, le président n'ayant point osé la soulever. Il interrogea donc publiquement les anciens élèves de Simon, autrefois des enfants, aujourd'hui des jeunes hommes, mariés presque tous. Fernand Bongard, Auguste et Charles Doloir, Achille et Philippe Savin, vinrent successivement dire le peu dont ils se souvenaient, des choses plutôt favorables à l'accusé ; et ainsi s'écroulait la légence abominable, créée à la faveur du huis-clos, les immondes détails donnés par ces enfants, et dont on ne pouvait souiller les oreilles d'un auditoire, où il y avait des femmes. Puis, les dépositions sensationnelles de l'audience furent celles de Sébastien et de Victor Milhomme. Sébastien, âgé déjà de vingt-deux ans, expliqua d'une voix émue son mensonge d'enfant, les alarmes de sa mère, ce faux témoignage qu'elle et lui avaient expié, après l'avoir longtemps porté comme un tourment. Et il rétablit les faits, le modèle d'écriture vu par lui entre les mains de son cousin Victor, disparu, retrouvé, livré enfin, lorsque sa mère, à son chevet d'agonisant, s'était crue punie de sa mauvaise action. Quant à Victor, pour être agréable à sa mère, désireuse de ne pas compromettre davantage la papeterie, il affecta un oubli total, l'intelligence un peu bornée d'un gros garçon qui ne se souvenait de rien. Sans doute, il avait apporté le modèle de l'école des Frères, puisqu'on l'avait trouvé dans un de ses cahiers ; mais il ne savait rien autre chose, il ne pouvait rien dire. Enfin, un autre des anciens élèves des Frères, Polydore Souquet, le neveu de Pélagie, la vieille servante de Mme Duparque, parut à la barre et eut à subir, de la part de Delbos, une série de questions très pressantes sur la façon dont le frère Gorgias l'avait reconduit chez lui, le soir du crime, les incidents de la route, les paroles échangées, l'heure. C'était Marc qui avait conseillé à l'avocat de faire citer ce témoin, en lui disant la conviction où il avait toujours été que ce vaurien sournois d'hier, devenu un louche fainéant, domestique aujourd'hui dans un couvent de Beaumont, détenait sûrement une partie de la vérité. Delbos, d'ailleurs,

n'en obtint avec peine que des réponses évasives, des regards de malice voilés de stupidité. Est-ce qu'on pouvait se rappeler, à tant d'années de distance? L'excuse était trop commode, et le procureur de la république donna des signes d'impatience inquiète, tandis que le public, tout en ne comprenant pas l'insistance de l'avovat, s'acharnant sur ce témoin insignifiant, sentait pourtant dans l'air le frisson de la vérité qui passait, soupçonnée, fuyante encore.

L'audience suivante apporta une émotion nouvelle. Elle avait commencé par les interminables discussions des deux experts, les sieurs Badoche et Trabut, s obstinant, contre le frère Gorgias lui-même, à ne pas reconnaître les deux initiales de son paraphe F. G., dans lesquels eux seuls retrouvaient le paraphe de Simon, un E et un S enlacés, illisibles il est vrai. Pendant plus de trois heures, ils entassèrent les arguments, prodiguèrent les démonstrations, s'agitant à froid dans leur démence. Et le prodigieux était que le président les laissait aller, les écoutait avec une complaisance visible, pendant que le procureur de la république, affectant de prendre des notes, leur faisait préciser certains détails, comme si l'accusation était toujours acquise à leur système. Dans la salle, devant cette mise en scène, des gens raisonnables se remettaient à hésiter : pourquoi pas? mon Dieu! car, en fait d'écriture, on ne savait jamais. Mais, à la fin de l'audience, un incident, qui ne dura pas dix minutes, bouleversa les esprits. On vit apparaître à la barre, tout vêtu de noir, l'ancien juge d'instruction Daix, cité par la défense. Il avait à peine cinquante-six ans, il en paraissait soixante-dix, maigri et courbé, les cheveux tout blancs, la face réduite à la mince lame du nez. Il venait de perdre sa terrible femme, on racontait la torture où cette ambitieuse, laide et coquette, l'avait fait vivre, en voyant que rien ne les tirait du destin médiocre de leur ménage, pas même cette condamnation du juif Simon qu'elle avait voulue et dont elle avait tant espéré. Et Daix, timide, inquiet, professionnel méticuleux, honnête homme au fond, venait soulager sa conscience, maintenant que sa femme n'était plus là, tourmenté des actes arrachés à sa faiblesse, dans son besoin d'avoir

la paix chez lui. Il ne parla pas directement de ces choses, il ne convint même pas que, dans l'état où l'affaire était entre ses mains, après l'instruction ouverte par lui, une ordonnance de non-lieu s'imposait. Seulement, il se fit interroger par Delbos, et questionné sur son opinion actuelle, il déclara nettement que l'enquête de la Cour de cassation ruinait son œuvre, l'acte d'accusation de jadis, et que pour lui désormais Simon était innocent. Puis, il se retira, au milieu du saisissement muet de la salle. L'apparition de cet homme en deuil, l'aveu fait d'une voix lente et triste avaient bouleversé tous les cœurs.

Et, ce soir-là, chez Marc, dans la grande pièce de la maison isolée où l'on se réunissait après chaque audience, pour se concerter, Delbos et David témoignèrent une joie vive, une presque certitude du succès final, tellement la déposition de Daix semblait avoir impressionné le jury. Cependant, Marc restait soucieux. Il leur conta des bruits qui circulaient sur les agissements sourds de l'ancien président Gragnon, très actif, menant toute une campagne souterraine, depuis son arrivée à Rozan. Tandis qu'on se réunissait chez lui, Marc n'ignorait pas que, dans la rue voisine, chez Gragnon, des conciliabules avaient également lieu chaque soir, en grand mystère ; et, certainement, on y décidait la conduite à tenir le lendemain, on y inventait les réponses à faire, les incidents à créer, on y préparait surtout les témoignages, selon les résultats donnés par l'audience du jour. Quand cette audience était jugée désastreuse pour l'accusation, on pouvait être sûr de voir se produire, au début de l'audience du lendemain, quelque coup de surprise accablant l'accusé. On avait revu le père Crabot se glisser chez Gragnon. Plusieurs personnes affirmaient avoir reconnu le jeune Polydor, qui en sortait. D'autres prétendaient s'être heurtés dans la rue, très tard, à une femme et à un monsieur, d'une singulière ressemblance avec Mlle Rouzaire et Mauraisin. Mais le pis était une certaine entreprise, un mystérieux travail mené autour des jurés notoirement cléricaux, dont on avait parlé à Marc, sans pouvoir le renseigner pleinement. Gragnon ne commettait pas la faute de les attirer chez lui, ni même de s'adresser

à eux en personne ; mais il les faisait visiter, il leur faisait montrer, disait-on, la preuve irréfutable de la culpabilité de Simon, une pièce terrible que des raisons graves l'empêchaient de produire au grand jour, et dont pourtant il finirait par faire usage, si la défense le poussait à bout. Et Marc s'inquiétait de la nouvelle abomination qu'il flairait, et il annonçait pour le lendemain, à la suite du coup désastreux porté par Daix à l'accusation, quelque retour offensif, la foudre que Gragnon disait avoir en poche.

En effet, l'audience du lendemain fut une des plus graves, des plus passionnantes. Jacquin, le chef du premier jury, vint à son tour y soulager sa conscience. Il raconta très simplement comment le président Gragnon, appelé par les jurés, désireux d'être renseignés sur l'application de la peine, était entré une lettre à la main, l'air ému, et avait montré cette lettre, signée de Simon, et dont le post-scriptum portait un paraphe absolument semblable à celui du modèle d'écriture. Dès lors, plusieurs jurés, qui hésitaient, s'étaient montrés convaincus de la culpabilité de l'accusé. Quant à lui, Jacquin, il n'avait plus douté, très heureux de cette certitude, pour la paix de sa conscience. Il ignorait alors l'illégalité d'une pareille communication. Plus tard seulement, il en avait eu le tourment, jusqu'au jour où le post-scriptum et le paraphe faux, avérés, prouvés, l'avaient décidé à se libérer de sa faute, même involontaire, en bon chrétien. Un dernier détail, qu'il donna de sa voix paisible, fit courir un frémissement dans l'auditoire : c'était Jésus qui lui avait dit de parler, un soir, où, torturé de remords, il était entré s'agenouiller dans une chapelle obscure de Saint-Maxence. Et Gragnon, introduit ensuite, commença par vouloir traiter l'incident avec son ancienne rondeur brutale de président autoritaire. Gras encore, quoique pâli par la peur, cachant ses longues angoisses sous son impudence de bon vivant, il prétendait ne plus bien se souvenir de détails négligeables. Oui, il croyait être entré dans la salle des délibérations du jury, tenant à la main la lettre qu'il venait de recevoir. Il en était très ému, il l'avait montrée sous le coup de l'émotion, sans se bien rendre compte de son acte, uniquement désireux

d'établir la vérité. Jamais il n'avait eu même le regret de cette communication, tant il était convaincu de l'authenticité du post-scriptum et du paraphe ; et, d'ailleurs, selon lui, il restait à prouver qu'ils étaient faux. Puis, comme il accusait formellement Jacquin d'avoir lu tout haut la lettre aux jurés, en la commentant, celui-ci fut rappelé, et une discussion très vive s'engagea entre eux. Gragnon finit par faire surprendre l'architecte en délit d'erreur ou d'oubli, sur le fait de cette lecture à haute voix. Puis, il triompha, tandis que l'auditoire huait l'honnête homme, soupçonné dès lors de s'être vendu aux juifs. Vainement, Delbos était intervenu à plusieurs reprises, s'efforçant d'exaspérer Gragnon, de le démasquer, en l'acculant à un éclat, à la production de cette fameuse pièce qui devait être la foudre. Très maître de lui, satisfait d'avoir échappé au danger immédiat, en jetant un doute sur la véracité de son adversaire, l'ancien président retomba dans ses réponses évasives. On remarqua pourtant qu'un des jurés lui fit poser une question, à laquelle personne ne comprit rien : N'avait-il pas eu connaissance d'une autre manœuvre de Simon, pour donner au modèle d'écriture toute l'authenticité voulue ? Et il répondit énigmatiquement qu'il s'en tenait à ses déclarations précédentes, sans vouloir entrer dans un nouvel ordre de faits, si certains qu'ils pussent être. En somme, la journée qui s'annonçait comme devant achever de ruiner l'accusation, fut bonne pour elle. Le soir, chez Marc, on se remit à désespérer.

Pendant quelques audiences encore, l'interrogatoire des témoins traîna. Le médecin, chargé de se rendre près du frère Fulgence, pour examiner son état de santé, était revenu avec un rapport concluant à un état grave, qui interdisait tout déplacement. De même, le père Crabot avait réussi à s'éviter l'embarras d'une comparution, en prétextant un accident brusque, une entorse au pied. Inutilement, Delbos déposa des conclusions pour qu'il fût interrogé par commission rogatoire : le président Guybaraud, si flegmatique au début, sabrait tout maintenant, avec la hâte évidente d'en finir. Et il rudoyait Simon lui-même, le traitait en coupable condamné déjà, comme enhardi par l'attitude de cet accusé d'un calme

si spécial, écoutant les témoins avec la curiosité stupéfaite d'un homme auquel on raconte l'extraordinaire aventure d'un autre. A deux ou trois reprises seulement, il faillit s'emporter contre des témoignages par trop mensongers ; et, le plus souvent, il se contentait de sourire, de hausser les épaules. Enfin, le procureur de la république Pacart prit la parole. Grand et maigre, avec de longs gestes cassés, il affectait une éloquence sans ornements, d'une précison mathémathique. Sa tache n'était point commode, devant l'arrêt si net de la Cour de cassation. Mais sa tactique fut très simple, il n'en tint nul compte, il ne fit pas une fois allusion à la longue enquête qui avait abouti au renvoi de l'affaire devant une nouvelle Cour d'assises. Tranquillement, il reprit l'ancien acte d'accusation, il s'appuya sur le rapport des deux experts, il conclut à la culpabilité, en acceptant la nouvelle version aggravée du modèle d'écriture, autrefois paraphé simplement d'un faux, timbré maintenant d'un cachet faux. Il se permit même, à propos de ce cachet, des phrases singulières, des affirmations absolues, comme s'il avait eu des preuves certaines de son emploi, sans pouvoir les donner. Quant au frère Gorgias, ce n'était pour lui qu'un malheureux, peut-être un malade, à coup sûr un besogneux et un passionné, vendu aujourd'hui aux juifs, sorti de l'Eglise dont il avait toujours été un enfant terrible et compromettant. Et il termina en demandant aux jurés d'en finir avec cette affaire si désastreuse à la paix morale du pays, de dire une fois de plus où était le coupable, parmi les anarchistes, les cosmopolites acharnés à la destruction de l'idée de Dieu et de patrie, ou parmi les hommes de foi, de respect et de tradition, qui avaient fait depuis des siècles la grandeur de la France.

Ensuite, Delbos parla pendant deux audiences. Lui, âpre et nerveux, d'une éloquence passionnée, reprit aussi toute l'affaire. Mais il la reprenait pour détruire, grâce aux arguments fournis par l'enquête de la Cour de cassation, les faits allégués dans l'ancien acte d'accusation. Il n'en restait pas un debout, la preuve était faite du retour de Simon à pied, de son arrivée à Maillebois vers minuit moins vingt, lorsque le crime était commis depuis une heure déjà ; surtout, la preuve était

faite de l'authenticité du modèle d'écriture, timbré à l'école des Frères, paraphé par le frère Gorgias, dont l'aveu n'était pas même nécessaire, puisque des contre-expertises retentissantes avaient ruiné l'extraordinaire rapport des sieurs Baloche et Trabut. Et là, il examina la version nouvelle, surtout la prétendue fabrication du faux cachet. Aucune preuve n'avait pu être donnée ; mais il n'en insista pas moins, sentant bien sous la louche manœuvre, les affirmations et les réticences, quelque abomination suprême. Une femme, avait-on dit, tenait d'un ouvrier malade la vague histoire d'un cachet fabriqué pour l'instituteur de Maillebois. Où était cette femme? que faisait-elle? et, personne ne pouvant ou ne voulant répondre, il était en droit de conclure à un de ces absurdes mensonges, comme *Le Petit Beaumontais* en avait tant lancé. Cependant, s'il avait pu reconstituer tout le crime, le frère Gorgias revenant de conduire Polydor, passant devant la fenêtre ouverte de Zéphirin, s'approchant et causant, finissant par sauter dans la chambre, par céder à une démence de rut et de mort, devant le pauvre infirme en chemise, si rose, si rieur, avec sa tête de petit ange blond, il avouait qu'une lacune existait encore, dans sa reconstitution de l'affreuse scène ; où donc le frère Gorgias avait-il pris le modèle d'écriture? car il avait raison, quand il goguenardait, en demandant si l'on a l'habitude de se promener ainsi, le soir, avec des modèles d'écriture dans sa poche. Le numéro du *Petit Beaumontais* s'y trouvait certainement, et c'était là qu'il l'avait pris, pour bâillonner sa victime. Quant au modèle, il fallait bien qu'il y fût aussi, mais comment? La vérité, Delbos se doutait bien où l'on devait la chercher, il n'avait questionné si vivement Polydor que dans l'unique but de la lui faire dire, sans pouvoir rien tirer de sa stupidité hypocrite. D'ailleurs, qu'importait ce point resté obscur? est-ce que la culpabilité du frère Gorgias n'éclatait pas évidente, aveuglante? Son prétendu alibi s'appuyait uniquement sur un tissu de faux témoignages. Tout la prouvait, cette culpabilité, sa fuite, ses demi-aveux, et les efforts criminels qu'on avait faits pour le sauver, et la dispersion de ses complices, le père Philibin enseveli quelque part,

au fond d'un couvent d'Italie, le frère Fulgence réfugié, terré dans une indisposition opportune, le père Crabot lui-même auquel le ciel avait envoyé une salutaire entorse. N'était-ce point aussi pour le sauver, que le président Gragnon en était venu à cette communication illégale d'un faux, prouvée aujourd'hui par la déposition de l'architecte Jacquin? aurait dû suffire à ouvrir les yeux les plus prévenus. Ce crime seul, dans l'accumulation des autres crimes. Et il termina par une peinture des effroyables souffrances de Simon au bagne, des quinze années qu'il avait passées là, au milieu des pires tortures physiques et morales, en jetant son éternel cri d'innocence. Et il dit encore qu'il s'associait au désir d'en finir, exprimé par le procureur de la république, mais d'en finir à l'honneur de la France, en faisant justice ; car, si l'innocent était frappé de nouveau, ce serait pour elle une honte sans nom, un avenir de maux incalculables.

Il n'y eut pas de réplique, les débats furent clos, et le jury passa tout de suite dans la salle de ses délibérations. Il était onze heures du matin, par un grand soleil de juillet, dont les rayons brûlants, malgré les stores, chauffaient terriblement la salle. L'attente fut au plus d'une heure ; et l'auditoire, muet, anxieux, ne rappelait en rien l'ancien auditoire de Beaumont, si tumultueux et si violent. Un air immobile, d'une pesanteur de plomb, semblait tomber du plafond de la salle. On ne causait guère, à peine échangeait-on des regards obliques, entre simonistes et anti-simonistes. On aurait dit une chambre funèbre, dans laquelle se décidait la vie ou la mort, toute l'angoisse de l'avenir d'un peuple. Enfin, les jurés reparurent, la Cour rentra, et ce fut au milieu d'un silence effrayant que le chef du jury se tint debout, un petit homme gris et maigre, un orfèvre de la ville qui avait la clientèle du clergé. Sa voix aigre fut très distinctement entendue. La réponse, sur la question de la culpabilité, était oui, à la majorité ; et, à l'unanimité, le jury accordait des circonstances atténuantes. Autrefois, à Beaumont, l'unanimité s'était faite sur la culpabilité, tandis qu'une majorité très faible votait des circonstances atténuantes. Alors, en hâte, après avoir expédié les formalités, le président Guybaraud prononça

la peine, dix ans de réclusion, et il s'en alla, et le procureur de la république Pacart le suivit, après avoir salué le jury, comme pour le remercier.

Dans la salle, Marc avait regardé Simon, et il n'avait surpris, sur sa face immobile, qu'une sorte de faible sourire, une contraction douloureuse des lèvres. Delbos, hors de lui, serrait les poings. David n'était pas rentré, trop ému, attendant dehors la nouvelle. La foudre venait de tomber, Marc sentait un froid mortel lui glacer le sang, sous le vent d'horreur qui passait. C'était comme une horreur froide, l'iniquité suprême à laquelle les esprits justes se refusaient de croire, le crime des crimes impossible encore le matin, rejeté par la raison, brusquement devenu une monstrueuse réalité. Et il n'y eut pas, ainsi qu'à Beaumont, de féroces cris de joie, la curée chaude de cannibales se ruant au festin sanglant : la salle, pleine pourtant d'anti-simonistes acharnés, resta dans son effrayant silence, dans cette horreur qui glaçait tous les os. A peine un long frisson courut-il en un murmure étouffé. Et la sortie eut lieu sans un souffle, sans une poussée, l'écoulement noir d'une assemblée en deuil, étranglée d'émotion, frappée d'épouvante. Dehors, Marc trouva David qui sanglotait.

L'Eglise l'emportait donc, l'école des Frères allait revivre, pendant que l'école laïque redeviendrait l'antichambre de l'enfer, l'antre satanique où les enfants étaient souillés dans leur corps et dans leur âme. L'effort désespéré, gigantesque, des congrégations et de la presque totalité du clergé, venait d'aboutir à retarder encore leur défaite, certaine dans l'avenir. Durant des années, on reverrait les jeunes générations abêties d'erreurs, pourries de mensonges. La marche en avant de l'humanité en serait entravée de nouveau, jusqu'au jour où la pensée libre, invincible, cheminant quand même, délivrerait le peuple par la science, qui seule pouvait le rendre enfin capable de vérité et de justice.

Le lendemain soir, comme Marc rentrait à Maillebois, brisé de fatigue, le cœur déchiré, il trouva une lettre de Geneviève, qui contenait simplement ces trois lignes: "J'ai lu toute l'enquête, j'ai suivi le procès. On vient de commettre le plus monstrueux des crimes. Simon est innocent".

IV

Le lendemain, un jeudi, comme Marc se levait, ayant dormi à peine, accablé et dans l'amertume encore des affreuses journées de Rozan, il reçut la visite matinale de sa fille Louise. Elle avait appris son retour, elle s'était échappée un instant de la petite maison toujours close de Mme Duparque. Et elle se jeta éperdument à son cou.

— Oh! père, père, que tu as dû avoir de chagrin et que je suis heureuse de t'embrasser!

Grande fille maintenant, elle était très au courant de l'affaire Simon, elle partageait toute la foi, toute la passion de justice de ce père adoré, son maître, dont la haute raison était son guide. Dans son cri, il y avait la révolte et le désespoir où l'avait mise le monstrueux arrêt de Rozan.

Mais, à la revoir ainsi, à lui rendre son étreinte, Marc songeait à la lettre de Geneviève, dont la pensée venait d'être pour beaucoup dans son insomnie de la nuit.

— Et ta mère, sais-tu qu'elle m'a écrit et qu'elle est avec nous désormais?

— Oui, oui, père, je sais... Elle m'en a parlé. Et puis, si je te disais les querelles qu'elle a eues avec grand-

mère, lorsque celle-ci l'a vue se mettre à tout lire, se procurer les documents qui n'étaient jamais entrés dans la maison, sortir chaque matin pour acheter elle-même le compte rendu complet du nouveau procès. Grand'mère voulait tout brûler, et maman s'enfermait, passait les journées chez elle... Moi aussi, j'ai tout lu, maman m'a permis de lire. Oh! papa, quelle effrayante histoire, ce pauvre homme, cet innocent que tant d'abominables gens accablent! et, si je pouvais, ah! que je t'aimerais davantage encore, de l'avoir aimé et défendu!

Elle le reprit dans ses bras, elle l'embrassa de nouveau, d'un cœur exalté. Lui, malgré sa souffrance, s'était mis à sourire, comme si un baume délicieux eût calmé un peu la cuisson de ses plaies vives. C'était à l'image de sa femme et de sa fille lisant, sachant enfin, lui revenant, qu'il souriait.

— Sa lettre, sa chère lettre, reprit-il à demi-voix, quelle consolation, quelle espérance elle m'a donnée! Une telle joie me viendrait-elle enfin de tant de malheurs?

Puis, anxieux, il questionna Louise.

— Alors, ta mère t'a parlé de moi? Comprend-elle, regrette-t-elle nos tourments? Je l'ai toujours pensé, le jour où elle saura, elle me reviendra.

Mais la jeune fille avait posé gentiment un doigt sur ses lèvres. Elle souriait à son tour.

— Oh! mon papa, ne me fais pas dire ce que je ne puis dire encore. Je mentirais, si je t'apportais de trop bonnes nouvelles. Nos affaires vont bien, voilà tout... Sois patient encore, aie confiance dans ta fille, qui s'efforce d'être aussi raisonnable et aussi tendre que toi.

Ensuite, elle donna des nouvelles peu rassurantes de la santé de Mme Berthereau. Depuis des années, cette dernière souffrait d'une maladie de cœur, que les derniers événements semblaient avoir aggravée tout d'un coup. Les colères de Mme Duparque, presque continues, à présent, les brusques tempêtes, dont elle secouait la petite maison obscure et morne, faisaient sursauter la malade à chaque heure, en lui causant des frissons, des étouffements, dont elle avait grand'peine à se remettre.

Aussi, pour échapper à ces sortes de peurs nerveuses où elle tombait, finissait-elle par ne plus descendre au petit salon. Elle vivait dans sa chambre, couchée sur une chaise longue, regardant la place déserte des Capucins, du matin au soir, de ses pauvres yeux mélancoliques, si navrés des joies perdues depuis tant d'années.

— On ne s'amuse guère, va! continua Louise. Maman dans sa chambre, grand'maman Berthereau dans la sienne, et grand'mère qui monte, qui descend, qui fait claquer les portes, en se disputant avec Pélagie, quand elle ne trouve plus personne à gronder... Moi, d'ailleurs, je ne me plains pas, je m'enferme aussi, je travaille. Tu sais, maman y consent, je me présente dans six mois à l'Ecole normale, et j'espère bien être admise.

A ce moment, Sébastien Milhomme arriva de Beaumont, libre ce jour-là, voulant lui aussi embrasser son ancien maître, dont il savait le retour. Et, presque aussitôt, Joseph et Sarah se présentèrent également, pour remercier Marc de ses efforts, de son héroïsme inutile, au nom de leur mère et des Lehmann, que la nouvelle condamnation de Simon venait d'anéantir. Ils dirent quel coup de foudre s'était abattu de nouveau dans la misérable boutique de la rue du Trou, la veille, lorsque David avait télégraphié de Rozan la nouvelle affreuse. Mme Simon avait préféré venir l'attendre là, avec ses parents et ses enfants, fuyant le milieu hostile de cette grande ville cléricale, où ses faibles ressources, d'ailleurs, ne lui permettaient pas de vivre. Et la triste maison était en larmes, instruite seulement de l'inique arrêt, ignorante encore de ce qui allait se passer, attendant le retour de David, resté près de son frère, pour aviser, selon les événements.

Alors, il y eut là une scène touchante entre les quatre jeunes gens, qui, après s'être connus à l'école, dans cette maison amie, continuaient à se voir et à s'aimer. Joseph et Sarah avaient encore les yeux gros de larmes, meurtris par toute une nuit de fièvre, sans une heure de bon repos ; et, comme ils s'étaient remis à sangloter, en parlant de leur père, Sébastien embrassa son amie Sarah, dans un élan irrésistible de son cœur, tandis que Louise prenait les deux mains de Joseph, pleurant elle-

même, lui disant sa grande tendresse pour lui, avec la naïve pensée de le consoler un peu. Elle avait dix-sept ans et lui vingt. Sébastien allait en avoir vingt et un, et Sarah dix-huit. Marc, qui les regardait, si frémissants de jeunesse, d'intelligence et de bonté, fut attendri. Une pensée lui vint, dont l'espoir bien doux l'avait effleuré déjà, devant leurs anciens jeux d'enfants. Pourquoi donc n'y aurait-il pas eu là des couples prédestinés, en germe pour l'heureuse moisson future, apportant leur cœur élargi et leur intelligence libérée à la grande besogne de demain?

Si la visite de sa fille, l'espoir qu'elle lui apportait, venaient d'être pour Marc une source de délicieux réconfort, dans son amertume, il fut tout de suite repris d'accablement, les jours qui suivirent, au navrant spectacle de son pauvre pays empoisonné et déshonoré. Le crime des crimes avait donc été possible, et la France ne se soulevait pas! Déjà, pendant la longue lutte de la revision, il n'avait plus reconnu en elle la généreuse, la magnanime, la libératrice et la justicière, dont il s'était fait jadis une si haute et si passionnée amante. Mais jamais il ne l'aurait jugée capable de descendre à ce point, d'être cette France sourde, dure, endormie et lâche, qui faisait son lit dans la honte et dans l'iniquité. Combien faudrait-il encore d'années et de générations pour la réveiller de cet abominable sommeil? Un moment, il désespéra, il crut la patrie perdue, comme s'il avait entendu les malédictions de Férou sortir de terre : un pays fichu, complètement pourri par les curés, empoisonné par les journaux immondes, enfoncé dans une telle boue d'ignorance et de crédulité, que jamais plus on ne l'en tirerait. Au lendemain du monstrueux arrêt de Rozan, il s'était imaginé un réveil possible, il avait attendu un soulevement des consciences droites, des intelligences saines, sous le vent d'horreur qui soufflait. Et rien ne bougeait, les plus braves semblaient s'être terrés dans leur coin, l'ignominie suprême s'accomplissait, grâce à l'imbécillité et à la lâcheté universelles.

A Maillebois, Marc aperçut Darras, le visage décomposé, simplement désespéré de voir la mairie lui échapper encore, devant le triomphe du clérical Philis. Mais,

surtout, la rencontre de ses anciens élèves, Fernand Bongard, Auguste et Charles Doloir, Achille et Philippe Savin, le navra, en lui montrant, d'une façon définitive, combien peu il avait réussi à mettre en eux de justice sociale et de courage civique. Fernand ne savait rien, haussait les épaules. Auguste et Charles s'étaient remis à douter de l'innocence de Simon. Quant aux deux jumeaux, Achille et Philippe, ils restaient convaincus de l'innocence ; mais quoi? ils ne pouvaient pas faire une révolution à eux seuls ; et d'ailleurs, un juif de plus ou de moins, ça n'avait pas d'importance. La terreur régnait, chacun rentrait chez lui, bien résolu à ne pas se compromettre davantage. C'était pis à Beaumont, où Marc eut la folie d'aller voir s'il ne pourrait pas réveiller certaines consciences, déterminer quelques puissants à tenter un dernier effort, afin de faire casser immédiatement l'arrêt scélérat. Lemarrois, auquel il osa s'adresser, sembla le prendre pour un fou. Il lui répondit nettement, presque brutalement, malgré son habituelle bienveillance, que l'affaire était désormais terminée, et qu'il y aurait de la démence à vouloir la reprendre, tellement le pays en était excédé, enfiévré, malade. Comme terrain politique, elle était devenue exécrable, et la république resterait certainement sur le carreau, aux élections prochaines, si l'on donnait à la réaction cléricale l'occasion de l'exploiter encore. Les élections prochaines! il avait tout dit, c'était de nouveau le grand argument, le mot d'ordre allait être d'enterrer l'iniquité suprême sous plus de silence qu'au lendemain du premier procès. Les députés, les sénateurs, le préfet Hennebise, toute l'administration, tous les corps constitués, sans avoir besoin d'en faire le complot, tous tombaient à un aplatissement total, à un silence absolu, dans leur inquiétude de l'innocent condamné deux fois, dont on ne devait même plus prononcer le nom, par épouvante du fantôme qu'il évoquait. Et d'anciens républicains, d'anciens voltairiens, comme Lemarrois, achevaient leur revirement, se rapprochaient de l'Eglise, croyaient avoir besoin d'elle, pour tenir tête au socialisme montant, leur terreur de demain, qui menaçait de déloger la bourgeoisie possédante de sa longue usurpation. Certainement, Lemarrois n'avait pas été fâché de voir

Delbos, son adversaire aux élections, dons les voix socialistes augmentaient à chaque scrutin, battu à Rozan, atteint lui-même de la foudre ; et son besoin lâche de silence venait beaucoup de son désir de laisser se noyer les héros compromis. Au milieu d'une telle débâcle des consciences et des caractères, Marcilly seul gardait son sourire aimable, très à l'aise, ayant déjà eu le portefeuille de l'instruction publique dans un ministère radical, certain de le retrouver un jour ou l'autre dans un ministère modéré, tellement convaincu de la force irrésistible de sa souplesse et de ses poignées de main à tous, qu'il fut l'unique à bien accueillir Marc et à lui faire tout espérer, s'il remontait au pouvoir, sans d'ailleurs lui rien promettre formellement.

La Congrégation dès lors exulta, dans l'insolence de son triomphe. Quel soulagement à se dire que le père Crabot, et ses complices, et ses créatures, étaient désormais sauvés! Il y eut un grand dîner, suivi de réception, chez l'ancien président Gragnon, où l'on vit se presser la foule des magistrats, des fonctionnaires, et même des universitaires. On se souriait, on se serrait les mains, heureux de vivre, après un danger si grave. Chaque matin, *Le Petit Beaumontais* célébrait la victoire des vaillants soldats de Dieu et de la patrie. Puis, brusquement, il se tut, lui aussi tombait au grand silence, ayant sans doute reçu le mot d'ordre d'en haut. C'était que, déjà, sous le retentissement de la victoire, chacun commençait à sentir la défaite morale ; et la crainte du lendemain revenait, on jugeait sage de distraire les esprits. Les jurés avaient parlé, on savait maintenant qu'ils avaient condamné Simon à une seule voix de majorité. En outre, au sortir de l'audience, tous avaient signé une demande en grâce. Ils ne pouvaient avouer d'une façon plus claire leur mortel embarras, la cruelle nécessité où ils s'étaient vus de confirmer l'ancien verdict de Beaumont, tout en ne doutant guère de l'innocence de l'accusé. Cette innocence, elle achevait d'éclater à tous les yeux, par cette extraordinaire attitude d'un jury frappant et pardonnant à la fois, dans la plus inexplicable des contradictions. Et la grâce s'imposait tellement, chacun la sentait si nécessaire, si inévitable, que

personne ne s'étonna, lorsqu'elle fut signée quelques jours plus tard. *Le Petit Beaumontais* crut devoir injurier " le sale juif " une dernière fois ; mais lui-même poussait un soupir de soulagement, heureux d'être enfin débarrassé de son abominable rôle. Cette grâce venait d'être pour David un dernier sujet d'angoisse, un affreux débat de conscience. Son frère était à bout de forces, dévoré de fièvre, dans un tel état d'épuisement physique et moral, qu'il n'allait sans doute rentrer en prison que pour y mourir. Une femme, des enfants en larmes l'attendaient, espérant encore le sauver, à force de tendresse et de soins. Et, pourtant, David repoussa d'abord la grâce, voulut en causer avec Marc, avec Delbos, avec tous les héroïques défenseurs de l'innnocent, comprenant bien que, si la grâce n'enlevait pas à Simon le droit de faire reconnaître son innocence un jour, elle leur enleverait, à eux, leur arme la plus puissante, le martyr souffrant toujours son calvaire, tirant des larmes et des cris de révolte au monde entier. Tous s'inclinèrent cependant, le cœur brisé, et David accepta la grâce. Mais Marc et Delbos le sentirent, la congrégation avait raison de triompher, car l'affaire Simon était humainement finie, du jour où elle ne bouleversait plus l'équité et la générosité des foules.

Tout de suite, le sort de Simon se trouva réglé. Il était impossible de le ramener à Maillebois, où il fut convenu que Mme Simon resterait quelques jours encore, chez les Lehmann, avec ses enfants, Joseph et Sarah, qui attendaient la rentrée aux Ecoles normales voisines, dont ils suivaient les cours. De nouveau, David se dévoua. Depuis longtemps, son plan était arrêté : céder l'exploitation de la carrière de sable et de cailloux, laissée aux mains d'un gérant ; acheter en échange la concession d'une carrière de marbre, dans une vallée déserte des Pyrénées, affaire excellente, indiquée par un ami, étudiée mûrement ; y emmener Simon, qu'il prendrait pour associé, et dont l'air des montagnes, la joie d'une vie active, remettraient la santé avant six mois. Et, dès l'installation faite, Mme Simon rejoindrait son mari, sans compter que les enfants pourraient aller achever leurs vacances près de leur père. Tout cela fut exécuté

avec une précision, une promptitude remarquables. On escamota Simon. Il quitta Rozan, encore agité, et pas une âme ne soupçonna même son départ. Il voyagea inconnu, il sembla disparaître avec David, dans la vallée lointaine, perdu au milieu des hautes cimes. On sut seulement, grâce à un article de journal, que sa famille l'avait rejoint. Et, dès lors, il s'effaça totalement, sa personne finit par tomber à l'oubli.

Le jour même où la famille Simon devait se trouver réunie, au désert, dans la paix d'une grande tendresse encore frissonnante, Marc, appelé par une lettre pressante de Salvan, se rendit près de ce dernier, à l'École normale. Et, dès leur poignée de main, ils en parlèrent, ils évoquèrent la scène si touchante et si douce, qui se passait très loin d'eux, au bout de la France.

— Ce doit être notre récompense à tous, dit Salvan. Si nous n'avons pu tirer immédiatement de l'affaire sa grande sanction sociale, nous aurons au moins fait ce bonheur, ce doux martyr aux bras de sa femme et de ses enfants.

— Oui, dit Marc, j'évoque cette scène, depuis ce matin. Je les vois paisibles, riants, sous le vaste ciel bleu. Et pour lui, le pauvre homme, si longtemps rivé à sa chaîne, quelle joie ce doit être de marcher librement, de respirer la fraîcheur des sources, l'odeur pure des plantes et des arbres! Et pour eux, les chers petits et la chère femme, quelle chimère réalisée, le ravoir enfin, le promener comme un grand enfant qui sort de maladie, lui sourire, en le regardant renaître!... Vous avez raison, c'est là notre unique récompense.

Il se tut, puis il ajouta plus bas, avec l'amertume secrète d'un combattant qui ne pouvait se consoler d'avoir vu son arme brisée en sa main :

— Notre rôle est bien fini... La grâce était sans doute inévitable, mais elle nous a enlevé toute notre force d'action... Il n'y a plus qu'à attendre la moisson du bon grain semé par nous, s'il veut bien lever un jour, dans le dur terrain auquel nous l'avons confié.

— Oh! il lèvera, n'en doutez pas, mon ami! s'écria Salvan. Il ne faut jamais désespérer de notre pauvre et grand pays. Il peut être trompé et se tromper, il revient

toujours à la vérité vraie, à la raison. Soyons contents de notre œuvre, elle est grosse du prochain avenir.

A son tour, il se tut, il eut un geste soucieux.

— Mais je pense au fond comme vous, notre victoire n'est pas pour demain. L'heure actuelle est vraiment abominable, jamais nous n'en avons traversé de plus trouble ni de plus menaçante. Et, justement, je vous ai prié de venir me voir, dans le désir de causer un peu de la situation inquiétante où nous sommes.

Alors, il le mit au courant de ce qu'il avait appris. Depuis l'arrêt de Rozan, tous les simonistes avérés, tous les braves compromis dans l'affaire, se trouvaient désignés à la vengeance de la congrégation, à la haine de la grande foule égoïste et lâche. Ils allaient payer durement dans leurs intérêts, dans leur personne, le crime de s'être mis à part, au nom de la vérité et de la justice.

— Le savez-vous? Delbos n'est plus salué au Palais. On lui a retiré la moitié de ses dossiers, les clients le jugent trop compromettant. C'est toute sa situation à refaire, et le pis est qu'aux prochaines élections, il échouera certainement encore, le parti socialiste lui-même se trouvant coupé en deux par l'affaire... Quant à moi, je vais sauter probablement...

D'un cri de surprise et de désolation, Marc l'interrompit :

— Vous! vous!

— Eh! oui, moi, mon ami... Vous ne l'ignorez pas, Mauraisin convoite la direction de cette Ecole depuis bien longtemps. Il n'a jamais manœuvré que pour m'en déloger et y triompher à ma place. Sa longue compromission avec l'Eglise était simplement une tactique savante, afin de se faire imposer par elle, le jour où elle serait victorieuse. Cependant, après l'enquête de la Cour de cassation, il a eu bien peur, il commençait à dire qu'il avait toujours cru Simon innocent. Mais voilà Simon recondamné, et Mauraisin hurle de nouveau avec la faction cléricale, certain cette fois d'obliger Le Barazer à m'exécuter, sous la pression de toutes les forces réactionnaires victorieuses... Je serais très étonné d'être encore ici, à la rentrée d'octobre.

Marc continuait à se désoler.

— Comment! vous dont l'enseignement primaire a tant besoin, vous qui avez rendu de si grands services, en donnant aux écoles laïques toute une légion de maîtres, de clairs esprits libérés du dogme! C'était, comme vous le disiez si bien, la question de vie et de mort, des missionnaires de la pensée libre installés partout dans les campagnes, refaisant une mentalité de raison et de solidarité à la France, la sauvant du mensonge séculaire, de sa crédulité de troupeau asservi, portant la vérité chez les souffrants et chez les humbles. Demain, la France vaudra ce que vaudront les instituteurs primaires. Et vous partiriez avant que toute votre besogne soit accomplie, lorsqu'il vous reste tant à faire encore? Non, non! c'est impossible, Le Barazer était au fond avec nous, s'il ne se prononçait pas nettement, et jamais il ne commettra cette mauvaise action.

Salvan souriait avec quelque tristesse.

— D'abord, aucun homme n'est indispensable, je puis disparaître, d'autres se lèveront derrière moi, pour continuer la bonne œuvre commencée. Et Mauraisin peut venir prendre ma place, je suis convaincu qu'il n'y fera pas grand mal, car il ne l'occupera guère, ct il sera forcé d'y marcher sur ma trace. Voyez-vous, il y a des œuvres, une fois commencées, qui s'accomplissent par la force de l'évolution humaine, en dehors même des hommes... Ensuite, on dirait que vous ne connaissez pas Le Barazer. Nous ne comptons guère, allez! dans les décisions de sa savante diplomatie républicaine. Il était avec nous, c'est certain ; il y serait encore, si nous étions victorieux. Mais, aujourd'hui, notre défaite lui cause le plus mortel embarras. Il n'a au fond qu'un désir, sauver son œuvre, cet enseignement laïque et obligatoire, dont il est un des créateurs, aux âges héroïques de notre pauvre république, si lente à atteindre l'âge de raison. Aussi, puisque l'Eglise, redevenue puissante pour une heure, menace de ruiner son œuvre, se résignera-t-il à lui faire les sacrifices nécessaires, temporisant, attendant de pouvoir reparler en maître, à son tour. L'homme est ainsi, nous ne le changerons pas.

Il continua, il dit toutes les influences, toutes les puissances qui agissaient et pesaient sur lui. Le recteur

Forbes, cet érudit si indifférent, si désireux de paix, lui avait nettement ordonné de satisfaire les exigences des députés de l'opposition, dans la crainte d'avoir des ennuis avec son ministre. Ceux-ci, en tête desquels le comte Hector de Sanglebœuf se signalait par sa violence, faisaient démarche sur démarche pour obtenir la révocation des simonistes notoires, appartenant à l'administration et à l'université ; et les députés républicains, le radical Lemarrois lui-même ne bougeaient pas, consentaient à l'hécatombe, afin de flatter l'opinion publique et de ne pas trop perdre d'électeurs. Des professeurs, des instituteurs, maintenant, suivaient l'exemple du proviseur Depinvilliers, allaient à la messe, le dimanche, en compagnie de leur dame et de leurs demoiselles. Au lycée, l'aumônier régnait, les excercices religieux redevenaient obligatoires, tout élève qui s'y refusait était mal noté, harcelé, tyrannisé, au point de n'avoir plus qu'à prendre la porte. La main du père Crabot s'appesantissait là, avec l'autorité réactionnaire dont elle faisait preuve dans la direction du collège de Valmarie. Et un fait aurait suffi à prouver l'audace croissante de la congrégation : ce dernier établissement peuplé ouvertement de professeurs jésuites, lorsque, jusque-là, on avait déguisé ces jésuites en prêtres séculiers, afin de tourner la loi.

— Voilà! conclut Salvan, grâce à la recondamnation de Simon, ils parlent en maître, ils obtiennent tout de la lâcheté et de l'imbécillité universelles. Et nous allons être sûrement balayés, pour faire place à leurs créatures... Déjà, on parle de donner la meilleure direction de Beaumont à Mlle Rouzaire. D'autre part, Jauffre, l'instituteur de Jonville, serait nommé ici, car il aurait menacé de se retourner contre l'abbé Cognasse, si l'on tardait davantage à récompenser ses services. Enfin, Doutrequin, le républicain d'hier, rallié à l'Eglise par une lamentable aberration patriotique, a obtenu deux écoles de nos faubourgs pour ses deux fils, d'un nationalisme et d'un antisémitisme exaspérés, érigés en dogme ; de sorte que nous sommes une fois encore en pleine réaction aiguë, une crise dernière, je l'espère, en attendant le jour où le pays vomira le poison dont il meurt... Et, si je

saute, vous vous doutez, n'est-ce pas? mon ami, que vous devez sauter avec moi.

Marc le regarda, souriant, comprenant enfin pourquoi il l'avait fait venir en hâte.

— Alors, je suis condamné?

— Oui, cette fois, j'en ai peur, et j'ai voulu vous prévenir tout de suite... Oh! l'affaire n'est pas faite encore, Le Barazer reste muet, affecte d'attendre son heure, sans rien dire de ses intentions. Mais vous ne vous imaginez pas les assauts auxquels il est en lutte, surtout à votre égard. C'est naturellement vous dont on exige l'exécution, la révocation immédiate. Je vous parlais à l'instant de ce grand niais de Sanglebœuf, dont la vieille marquise de Boise tient la ficelle, et qui la désespère, tant il exécute mal son geste de pantin. Trois fois déjà, il est tombé à la Préfecture, en menaçant Le Barazer d'une interpellation à la Chambre, s'il ne s'entendait pas avec le préfet Hennebise pour vous exterminer. Je crois que vous seriez déjà mort, sans cette mise en demeure brutale... Mais, mon pauvre ami, il n'est guère possible à Le Barazer de résister plus longtemps. Il ne faut même pas lui en vouloir. Rappelez-vous le doux entêtement, l'art diplomatique avec lesquels il vous a soutenu pendant tant d'années. Il trouvait toujours moyen de vous sauver, en accordant des compensations à vos adversaires : un véritable chef-d'œuvre d'inertie, d'équilibre instable. Maintenant, c'est fini, je ne lui ai même pas parlé de vous, tout plaidoyer serait inutile. Et il faut le laisser faire, il ne retarde sans doute la décision que pour trouver un arrangement ingénieux, car lui-même n'aime pas beaucoup être battu, et jamais il n'abandonnera le succès de son œuvre, cette école laïque et obligatoire qui seule peut refaire la France de demain.

Marc ne souriait plus. Il était tombé dans une grande tristesse.

— Ce sera pour moi un déchirement, murmura-t-il. Je laisserai le meilleur de mon être dans cette modeste école de Maillebois, parmi ces chers écoliers, dont je faisais mes enfants. Tout mon cœur et tout mon cerveau sont là. Puis, comment occuper ensuite ma vie brisée?

Je suis incapable d'une autre besogne utile, je m'étais donné cette mission, et quelle douleur de la voir interrompue, inachevée, au moment où la vérité a tant besoin d'ouvriers solides!

Mais, bravement, Salvan s'égayait à son tour. Il lui prit les deux mains.

— Voyons, ne vous découragez pas. Nous saurons bien ne pas rester les bras croisés, que diable!

Et Marc, réconforté, lui rendit son étreinte.

— Vous avez raison! Quand un homme comme vous est frappé, on peut le suivre dans la disgrâce. L'avenir est à nous.

Quelques jours encore se passèrent. A Maillebois, la congrégation, profitant de sa victoire, s'occupait à monnayer la situation. Tout un vaste effort était tenté pour rendre à l'école des Frères sa prospérité ancienne. C'était là le but, profiter de la honte infligée à l'école laïque, célébrer les vertus de l'école congréganiste, où ne poussaient que des fleurs de simplicité et d'innocence ; et plusieurs familles furent conquises, les Frères allaient gagner, à la rentrée, une dizaine d'élèves. Mais, chez les Capucins, l'imagination et l'audace se montrèrent plus étonnantes encore. En somme, n'était-ce pas le glorieux Saint-Antoine de Padoue, qui avait tout conduit, tout obtenu de la bonté de Dieu? Car le fait n'était pas niable, on devait à lui seul le recondamnation de Simon, grâce aux pièces de vingt sous et de quarante sous que tant d'âmes pieuses avaient versées à son tronc, en lui demandant le définitif écrasement du juif. Il y avait là un nouveau miracle, jamais son pouvoir ne s'était si hautement affirmé, les offrandes se multipliaient, affluaient de toutes parts. Et le père Théodose, encouragé, illuminé, venait d'avoir une brusque idée de génie, pour tirer du saint une autre moisson de gros sous. Il lançait une stupéfiante affaire financière, il émettait des obligations hypothécaires de cinq francs sur le paradis. Des circulaires, des prospectus inondaient le pays, expliquant le fonctionnement ingénieux de cette mise en actions des béatitudes célestes. Chaque obligation était divisée en dix coupons de cinquante centimes, chacun à valoir sur le trésor des bonnes œuvres, prières et saintes messes,

le tout payable ici-bas au comptant et remboursable au ciel, à la caisse du miraculeux Saint-Antoine. Des primes devaient en outre allécher les souscripteurs, vingt titres donnaient droit à une statuette coloriée du saint, et cent titres assuraient une messe annuelle. Enfin, le prospectus expliquait qu'on avait donné à ces titres le nom d'obligations de Saint-Antoine, puisque le saint était le caissier chargé de les rembourser au centuple dans l'autre monde. Et il terminait par ces phrases : " De telles garanties surnaturelles font de ces obligations de vraies obligations hypothécaires, d'une sûreté absolue. Aucune catastrophe financière ne peut les menacer. La destruction du monde elle-même, à la fin des temps, les laisserait indemnes, ou plutôt mettrait immédiatement les souscripteurs en jouissance des intérêts capitalisés ".

Ce fut un succès énorme, retentissant. Des milliers d'obligations se trouvèrent placées en quelques semaines. Les dévotes trop pauvres se cotisaient, mettaient chacune vingt sous, puis se partageaient les coupons. Toutes les âmes crédules et souffrantes risquaient leur argent, à cette loterie nouvelle, dont le gros lot représentait la chimère tant caressée, une éternité de survie heureuse. Cependant, le bruit courait que Mgr Bergerot, très ému, allait interdire cette impudente spéculation, qui scandalisait certains catholiques raisonnables. Puis, il ne dut point oser, dans la fâcheuse situation où l'avait mis la défaite des simonistes, qu'on l'accusait d'avoir toujours appuyés sourdement. Jamais il ne s'était senti le courage de tenir tête à la congrégation toute-puissante, peu sûr de son clergé, navré d'avoir à livrer l'Eglise au flot de la superstition montante. Avec l'âge, il était devenu plus faible encore, il ne lui restait que la force de s'agenouiller en demandant pardon à son Dieu de laisser ainsi les marchands envahir le temple, pour sauver le temple lui-même, que les fidèles auraient déserté, s'ils n'y étaient venus trafiquer de leur âme. Mais, à Maillebois, le curé de Saint-Martin, l'abbé Quandieu, n'en put supporter davantage. Cette fois, la condamnation de Simon l'avait frappé au cœur, dans son désespoir de voir l'Eglise consommer ce crime de suprême aveuglement. Depuis le jour du meurtre, il était convaincu de l'innocence de

Simon, il ne cachait pas sa désolation d'assister à ce spectacle lamentable, les prêtres et les fidèles du Christ, du Dieu de bonté, de vérité et de justice, s'acharnant à l'œuvre la plus monstrueuse d'iniquité, de sauvagerie et de mensonge. Pour lui, cette faute serait durement châtiée, car l'Eglise, si menacée déjà, se détruisait de ses propres mains, hâtait sa ruine. Son vieux rêve caressé d'une Eglise de France indépendante et libérale, évoluant dans le grand mouvement démocratique du siècle, semblait bien mort désormais. D'autre part, les Capucins lui rendaient la vie intenable, leur Chapelle si achalandée achevait de tuer la paroisse, et le curé voyait sa chère église de Saint-Martin un peu plus désertée, appauvrie chaque jour. Les offrandes, les messes s'en allaient de plus en plus, passaient toutes au triomphal Saint-Antoine de Padoue. Lui, de mœurs très sobres et très simples, s'accommodait personnellement de son casuel réduit. Mais il souffrait de voir ses pauvres ruinés, leur ayant donné tout, jusqu'à la laine de son matelas. Le lançage des obligations hypothécaires sur le paradis mit alors le comble à sa tristesse, et une colère indignée le jeta hors de toute résignation chrétienne. C'était là une exploitation trop impudente, il osa dire en chaire sa révolte de prêtre du Christ, sa douleur d'assister à cette déchéance grossière de ce grand christianisme qui avait renouvelé le monde et que tant d'illustres esprits avaient haussé aux plus purs sommets de l'idéal. Puis, il était allé rendre une dernière visite à son ancien soutien, son évêque et ami, Mgr Bergerot. Et, le sentant incapable de continuer la lutte, se voyant lui-même vaincu, paralysé, il avait donné sa démission de curé de Saint-Martin, il s'était retiré dans une petite maison du faubourg, où il comptait vivre d'une rente infime, en dehors de cette Eglise dont il ne pouvait plus servir ni la politique de haine ni le culte de basse superstition.

Aussi, les Capucins jugèrent-ils l'occasion bonne de triompher de nouveau. Le père Théodose imagina de célébrer ce qu'il nommait la fuite de leur ancien adversaire. Grâce à de savantes manœuvres, l'évêque venait de nommer à la cure de Maillebois un jeune vicaire arriviste, créature du père Crabot, et l'idée géniale fut

d'organiser, de concert avec ce nouveau curé, une procession solennelle qui, partie de la Chapelle des Capucins, porterait un superbe Saint-Antoine rouge et or à l'église paroissiale, pour l'y installer en grande pompe. Ce serait l'éclatante image de la victoire définitive, le couronnement, l'apothéose, la paroisse envahie et conquise par la congrégation, les moines souverains maîtres, installant partout le culte idolâtre, sous lequel ils espéraient rançonner et abêtir la France, au point d'en refaire l'ignorant troupeau des âges de servage. Et, par une chaude journée de septembre, la procession fut vraiment magnifique, avec le concours de tout le clergé des environs, au milieu d'une foule énorme, accourue du département entier. La Chapelle n'était séparée de Saint-Martin que par la place des Capucins et une courte ruelle ; mais on fit le grand tour, on alla passer par la place de la République et par la Grand'Rue, on promena le Saint-Antoine d'un bout de la ville à l'autre. Le maire Philis, entouré de la majorité cléricale du conseil, suivait la statue peinturlurée, portée sur un pavois de velours rouge. Toute l'école des Frères s'était mobilisée, bien qu'on fût en vacances, recrutant des enfants, les habillant, leur mettant un cierge au poing. Puis, venaient à la queue les filles de Marie, des confréries, des associations pieuses, un interminable défilé de dévotes, sans compter un flot de bonnes Sœurs, des couvents entiers amenés de Beaumont. Il ne manquait que Mgr Bergerot, qui s'était fait excuser, tombé justement malade l'avant-veille. Jamais encore Maillebois ne s'était trouvé en proie à une telle fièvre religieuse. Le monde se mettait à genoux sur les trottoirs, il y avait des hommes qui pleuraient, trois jeunes filles tombèrent, frappées de crises nerveuses, et furent transportées chez le pharmacien. Le soir, la bénédiction, à Saint-Martin, pendant que les cloches sonnaient à toute volée, fut un éblouissement. Et personne n'en douta, Maillebois était enfin racheté et pardonné, Dieu avait voulu permettre, par cette cérémonie grandiose, que l'infâme souvenir du juif Simon fût à jamais effacé.

Ce jour-là, Salvan était justement venu à Maillebois, pour y voir Mme Berthereau, dont il avait eu les plus

inquiétantes nouvelles. Et, comme il sortait de la petite maison de la place des Capucins, il aperçut Marc, qui rentrait d'une visite faite aux Lehmann, et que la procession interminable avait arrêté au passage. Les deux hommes, immobilisés, durent donc attendre assez longtemps, après s'être donné une muette poignée de main. Puis, quand le dernier des moines eut passé, derrière l'idole dorée, badigeonnée de rouge, ils échangèrent simplement un regard, ils firent quelques pas en silence.

— J'allais chez vous, finit par dire Salvan.

Marc crut qu'il venait lui apporter la nouvelle de sa révocation enfin signée.

— Alors, c'est fait? demanda-t-il en souriant, je puis apprêter mes malles?

— Non, non, mon ami, Le Barazer n'a pas encore donné signe d'existence. Il prépare je ne sais quoi... Oh! notre exécution est sûre, patientez encore un peu.

Puis, ne plaisantant plus, le visage brusquement navré :

— Non, j'ai su que Mme Berthereau était au plus mal et j'ai voulu la voir... Je sors de chez elle, j'ai le cœur bien gros, c'est la fin prochaine.

— Louise est venue me prévenir hier soir, dit Marc. J'aurais désiré faire comme vous, me rendre tout de suite auprès de la mourante. Mais il paraît que Mme Duparque a signifié sa volonté formelle de quitter immédiatement la maison, si j'osais y mettre les pieds, sous n'importe quel prétexte. Et Mme Berthereau, qui voulait me voir, je le sais, évite d'en témoigner l'envie, pour ne pas provoquer quelque scandale, autour de son lit de mort... Ah! mon ami, la haine d'une dévote est décidément sans pardon.

De nouveau, ils marchèrent en silence.

— Oui, Mme Duparque fait bonne garde, reprit Salvan, j'ai bien cru un moment qu'elle ne me laisserait pas monter moi-même. Et elle ne m'a pas quitté, elle a surveillé mes moindres paroles à la malade et à votre femme... Elle se sent certainement moins forte, elle doit redouter une surprise possible, dans ce deuil dont la maison va être frappée.

— Comment ça?

— Oh! je ne saurais dire, c'est une simple sensation. Mme Berthereau, sa fille, va enfin lui échapper dans la mort, et elle peut craindre que Geneviève, sa petite-fille, se trouve elle-même en passe d'être délivrée.

Marc s'arrêta, le regarda fixement.

— Avez-vous donc remarqué quelque symptôme?

— Eh bien! oui. Mais j'étais résolu à ne pas vous en parler, car je serais désolé de vous apporter un faux espoir... C'est à propos de cette procession, de cette idolâtrie en plein soleil, dont nous venons d'avoir le déplorable spectacle. Il paraît que votre femme a refusé absolument d'y assister. Et voilà même pourquoi j'ai rencontré Mme Duparque chez elle, car vous pensez bien qu'elle tenait à se montrer au premier rang des dames pieuses, affichant leur foi. Mais, si elle s'était absentée une seule minute, elle aurait eu trop peur de voir quelque Satan, vous ou une autre voleur d'âmes, s'introduire chez elle, pour lui dérober sa fille et sa petite-fille. Aussi est-elle restée, et dans quelle fureur froide, vous ne pouvez vous l'imaginer! ses yeux, comme des épées, me perçaient de part en part.

Marc, ardemment, écoutait, se passionnait.

— Ah! Geneviève a refusé d'assister à cette procession. Elle en a donc compris, la malfaisance, la bassesse et la sottise, et elle revient donc un peu à sa saine raison d'autrefois?

— Sans doute, continua Salvan. Surtout, elle a été blessée, je crois, par ces extravagantes obligations hypothécaires sur le paradis... Hein? mon ami, est-ce admirable? Jamais tant d'impudence religieuse n'a exploité tant d'imbécillité humaine.

Lentement, les deux hommes s'étaient dirigés vers la gare, où Salvan comptait prendre le train, pour rentrer à Beaumont. Et, quand Marc le quitta, il était plein d'une grande espérance.

En effet, dans la petite maison de la place des Capucins, rendue plus morne et plus froide par le prochain deuil dont elle était menacée, Geneviève se trouvait en proie à une crise nouvelle, qui, lentement, la bouleversait, la retournait toute. D'abord, la vérité l'avait comme foudroyée, cette certitude que la lecture des documents

lui avait apportée de l'innocence de Simon, terrible lumière au resplendissement de laquelle lui était apparue l'infamie des saints hommes, acceptés jusque-là comme les directeurs de sa conscience et de son cœur. Puis, tout venait de partir de là, le doute désormais entrait en elle, la foi s'en allait, elle ne pouvait plus ne pas discuter, juger, soumettre chaque chose à son libre examen. Le père Théodose lui avait laissé un sentiment de malaise, la honte trouble de s'être sentie avec lui à la veille d'une vilaine action. Et voilà que ce lançage des obligations, cette exploitation basse de la crédulité publique achevait de la révolter contre lui, en l'éclairant brusquement sur la vénalité du personnage. Et ce n'était pas seulement le moine dont le caractère s'avilissait en elle, c'était encore le culte qu'il représentait, cette religion qui l'avait si longtemps ravie en une délicieuse exaltation de désir mystique. Quoi donc? était-ce ce commerce indigne, cette superstition idolâtre qu'elle devait accepter, si elle voulait rester une catholique, pratiquante fidèle à sa foi? Longtemps, elle s'était soumise aux croyances, aux mystères, même lorsque, sourdement, son bon sens naturel protestait ; mais il était pourtant des bornes, elle ne pouvait aller jusqu'à cette mise en actions du ciel, elle refusait de marcher derrière ce Saint-Antoine rouge et or, promené comme un mannequin de réclame, pour décupler aux guichets la foule des souscripteurs. Et, surtout, ce qui accrut encore en elle cette révolte de la raison, ce fut la retraite de l'abbé Quandieu, de ce directeur si doux et si humain auquel elle était retournée, à la suite des ardeurs suspectes du père Théodose. Pour qu'un tel homme ne se sentit plus la force de vivre dans l'Eglise, telle que la faisait une politique cléricale, de haine et de domination, ne fallait-il pas qu'il devint difficile aux âmes droites et bonnes d'y rester désormais?

Mais, sans doute, jamais Geneviève n'aurait évolué si vite, grâce aux circonstances, si un travail préparatoire ne s'était déjà fait en elle, lentement, à son insu. Il fallait, pour bien saisir les causes premières, reprendre toute son histoire. Tenant de son père, tendre, gaie, passionnée, ayant des sens, elle s'était prise d'amour pour Marc, le voulant, le désirant, jusqu'à consentir à vivre au

fond d'un village perdu, avec ce très modeste instituteur. Désireuse aussi de liberté, lasse à dix-huit ans du morne intérieur de Mme Duparque, elle avait paru un instant dégagée de son éducation pieuse, elle s'était donnée à son mari dans un tel élan de jeunesse, que lui-même avait pu croire la posséder tout entière. Et, d'ailleurs, si des craintes sourdes lui étaient restées, il avait passé outre, l'adorant, se croyant assez fort pour la refaire à son image, remettant cette conquête morale à plus tard, dans l'étourdissement de son bonheur. Puis, la tare ancienne avait reparu chez elle, et il s'était de nouveau montré faible, tardant à agir sous le prétexte noble de respecter sa liberté de conscience, la laissant se remettre à la pratique religieuse, fréquenter l'église, s'y oublier. C'était toute son enfance qui repoussait, le poison mystique non éliminé encore, une crise fatale chez les âmes des femmes nourries d'erreurs et de mensonges, aggravée chez elle par la fréquentation d'une grand'mère dévote et dominatrice. Les faits, l'affaire Simon, la communion différée de Louise, avaient alors précipité la rupture entre les époux. En elle, brûlait surtout un désir éperdu d'au delà dans la passion, un espoir de trouver au ciel le bonheur illimité et divin, promis jadis à ses sens précoces de fillette ; et son amour pour Marc s'était obscurci simplement devant le rêve de ces extases que chantent les cantiques, une dilection plus haute et toujours décevante. On avait eu beau l'exalter, lui mentir, la faire agir contre son mari, en lui promettant de la hausser à la vérité supérieure, à la félicité parfaite. Sa continuelle défaite était partie de son abandon du seul bonheur humain naturel et possible, car jamais plus elle ne s'était rassasiée, elle avait vécu dans une détresse croissante, sans repos ni joie, malgré son entêtement à se dire heureuse du vide de sa chimère. Maintenant encore, elle n'avouait pas le néant où l'avaient laissée les longues prières sur les dalles froides des chapelles, les communions inutiles, trompant son espérance de sentir enfin dans sa chair et dans son sang la chair et le sang de Jésus, devenus siens, l'union d'éternelle allégresse. Mais la bonne nature la reconquérait, un peu tous les jours, la rendait à la santé, à l'amour humain, tandis que le poison ancien du mysti-

cisme s'éliminait davantage, après chaque échec du mensonge religieux, le père Théodose inquiétant et rejeté, l'abbé Quandieu bon homme et inefficace. Et, au milieu de son grand trouble, elle en restait à s'étourdir encore de quelques pratiques religieuses, si lourdes, si amères, pour ne pas comprendre que l'amour de Marc s'était réveillé en elle, un besoin immense de se reposer dans ses bras d'époux et de père, dans cette unique et éternelle vérité qui fait de l'homme et de la femme le couple de santé et de joie.

Alors, des querelles avaient éclaté entre Mme Duparque et Geneviève, plus fréquentes et plus vives. La grand'mère sentait bien que sa petite-fille lui échappait. Elle la surveillait étroitement, elle la gardait presque prisonnière ; mais celle-ci, à la moindre discussion, avait toujours la ressource de monter s'enfermer dans sa chambre, après avoir fait claquer les portes ; et, là, elle était au moins à ses pensées, elle ne répondait plus, même quand la terrible aïeule venait frapper du poing. Pendant deux dimanches de suite, elle s'enferma ainsi, elle refusa de l'accompagner aux vêpres, malgré des supplications, suivies de menaces. Mme Duparque, à soixante-dix-huit ans, était la dévote intraitable, façonnée par une longue vie au servage total de l'Eglise. Elevée par une mère rigide, lorsqu'elle avait épousé Duparque, tout à son commerce, brutal et sans caresses tendres, elle était de sens endormis qui devaient s'éveiller tard. Le ménage, durant près de vingt-cinq ans, allait tenir, en face de la cathédrale de Saint-Maxence, un magasin de nouveautés, fréquenté surtout par une clientèle de couvents et de presbytères. Et ce fut là que, vers la trentaine, si peu aimée, le cœur et la chair si peu contentés par son mari, elle se donna de plus en plus à la religion, d'une honnêteté trop stricte pour prendre un amant. Elle réfréna son besoin de sensualité, elle parvint à le tromper, à le satisfaire dans les cérémonies du culte, dans les odeurs d'encens, les prières exaltées, les rendez-vous mystiques avec le Jésus blond des Saintes images. N'ayant pas connu l'étreinte passionnée de l'amant, elle put estimer suffisante la consolation de l'effleurement discret des prêtres, de l'homme auprès

duquel on ne pèche pas, même en vivant dans son haleine, en lui livrant l'intimité charnelle de son être. Si les gestes onctueux, les caressantes paroles de son directeur la baignaient d'une continuelle joie, il n'était pas jusqu'à ses rigueurs, ses menaces de l'enfer, de tourments affreux, qui ne fissent passer dans sa chair châtiée un délicieux frisson. Et, à croire aveuglément, à se conformer strictement aux pratiques les plus sévères, elle ne trouvait pas seulement la satisfaction de ses sens amortis, elle trouvait encore la règle, le soutien, la domination dont avait soif sa faiblesse séculaire de femme. L'Eglise le sait bien, elle ne conquiert pas la femme uniquement par la sensualité du culte, elle la fait sienne en la brutalisant, en la terrorisant, elle la traite en esclave habituée aux coups depuis des siècles, et qui a fini par goûter l'amère jouissance du servage. Mme Duparque, rompue dès le berceau à l'obéissance, était ainsi la fille conquise de l'Eglise, la créature dont elle se méfie, qu'elle foudroie et qu'elle enrégimente, l'instrument à jamais docile, qui lui permet d'atteindre l'homme et de le conquérir à son tour. Lorsque devenue veuve, ayant réalisé sa petite fortune compromise, elle s'était installée à Maillebois, elle n'avait plus eu, dans sa vie brusquement oisive, d'autre occupation, d'autre passion grandissante que cette dévotion autoritaire où elle achevait de contenter son existence manquée de femme, toutes les joies naturelles, tous les bonheurs humains qu'elle n'avait pas connus. Et, dans sa rudesse à vouloir imposer son culte étroit et glacé à sa petite-fille Geneviève, il entrait sûrement le regret de cette félicité d'amour, la haine de cet affranchissement de la femme, qu'elle aurait voulu lui interdire comme l'enfer ignoré, peut-être délicieux, où elle-même ne devait jamais mettre les pieds.

Mais, entre la grand'mère et la petite-fille, entre la dévote têtue et la croyante près de s'affranchir, il y avait la mère, la dolente Mme Berthereau. Celle-ci, d'apparence, n'était aussi qu'une dévote, pliée sous la règle, acquise dès la naissance à l'Eglise. Elle n'avait même jamais cessé de pratiquer un seul jour, puisque son mari, le libre penseur Berthereau, l'ami de Salvan, poussait la faiblesse tendre jusqu'à l'accompagner à la messe,

dans son adoration pour elle. Seulement, elle avait connu l'amour de cet homme exquis, la passion ardente de toutes les heures dont il l'entourait, et elle en était restée imprégnée, à jamais possédée et frémissante. Et, depuis tant d'années qu'il était mort, elle lui appartenait toujours, elle vivait de son unique souvenir, achevant solitairement son existence de femme aux bras de sa chère ombre. Cela expliquait ses longs silences, son effacement résigné, dans la petite maison morne, où elle s'était retirée avec sa fille comme dans un couvent. Elle n'avait pas même songé à se remarier, elle était devenue une autre Mme Duparque, d'une religion rigide et méticuleuse, toujours vêtue de noir, le visage couleur de cire, l'air dompté, anéanti, sous la rude main de l'aïeule qui pesait sur la maison entière. A peine, parfois, sa bouche lasse avait-elle un pli d'amertume, ses yeux de soumission s'éclairaient-ils d'une fugitive lueur de révolte, quand l'amant disparu, se réveillant en elle, lui donnait le regret immense de l'ancienne félicité d'amour, au fond de ce néant glacé de pratiques religieuses, où elle agonisait si longuement. Et il avait fallu, dans les derniers temps, l'affreux tourment de sa fille Geneviève, auquel elle assistait, cette lutte de la femme déchirée entre le prêtre et le mari, pour la tirer de son lâche abandon de recluse, morte aux soucis du monde, jusqu'à lui donner l'audace de se dresser contre sa terrible mère.

Maintenant, Mme Berthereau allait mourir, heureuse personnellement de cette délivrance. Mais, en voyant ses forces diminuer chaque jour, elle sentait grandir son désespoir de laisser Geneviève dans la torture où elle se débattait, à la merci de Mme Duparque. Quand elle-même ne serait plus là, que deviendrait sa pauvre enfant, sous l'impitoyable servage, au fond de cette maison d'agonie humaine, dont elle avait tant souffert? Cela lui devenait intolérable de partir de la sorte, sans avoir rien fait, rien dit, qui pût la sauver, l'aider à retrouver quelque santé et quelque joie. Elle en était hantée, elle trouva le courage de se satisfaire, un soir où elle avait encore la force de parerr, en le faisant doucement, avec une grande lenteur.

C'était un soir de septembre, tiède et pluvieux. La

nuit venait, la petite chambre, d'une simplicité monacale, avec ses vieux meubles de noyer, s'obscurcissait peu à peu d'un pâle crépuscule. Et, comme la malade ne pouvait rester étendue, étouffant tout de suite, elle se trouvait assise sur sa chaise longue, le dos soutenu par des oreillers. A cinquante-six à peine, sa longue face meurtrie et triste, sous ses bandeaux de neige, semblait très ancienne, comme effacée et décolorée par le vide de sa vie. Geneviève était près d'elle, dans un fauteuil, et Louise venait de monter, apportant la tasse de lait, la seule nourriture que la malade pût supporter encore. Un silence endormait la maison, une dernière sonnerie de la Chapelle des Capucins venait de s'éteindre dans l'air mort de la petite place, toujours déserte.

— Ma fille, dit Mme Berthereau de sa voix si faible, si lente, puisque nous sommes seules, je te prie de m'écouter, car j'ai des choses à te dire, et il est temps que je me hâte.

Surprise, inquiète pour la malade de cet effort suprême, Geneviève voulut l'interrompre. Mais, devant son geste résolu, elle demanda simplement :

— Mère, est-ce à moi seule que tu désires parler? faut-il que Louise se retire?

Un instant, Mme Berthereau garda le silence. Elle avait tourné la tête vers la jeune fille, grande et belle, qui la regardait avec une tendresse navrée, les yeux francs, le front haut. Et elle finit par murmurer :

— Je préfère que Louise reste. Elle a dix-sept ans, il faut qu'elle sache, elle aussi... Ma chère mignonne, viens t'asseoir là, tout près de moi.

Puis, lorsqu'elle l'eut à côté d'elle, assise sur une chaise, elle lui prit la main.

— Je sais combien tu es raisonnable et brave, et si je t'ai blâmée parfois, je rends justice à ta franchise... Aujourd'hui, vois-tu, à mon heure dernière, je ne crois plus qu'à la bonté.

Elle se recueillit un moment encore, elle tourna les yeux vers la fenêtre ouverte, vers le ciel pâlissant, comme pour retrouver toute sa longue vie de mélancolie et de résignation dans l'adieu du soleil. Son regard revint ensuite à sa fille, qu'elle contempla longuement, d'un air d'indicible compassion.

— Ma Geneviève, j'ai bien du chagrin de te laisser si malheureuse... Ne dis pas non, j'entends parfois tes sanglots, la nuit, là-haut, au-dessus de ma tête, quand tu ne peux dormir. Et je me doute bien de ta misère, des combats qui te déchirent... Voilà des années que tu souffres, sans que j'aie eu même la bravoure de venir à ton aide.

Des larmes soudaines gonflèrent les paupières de Geneviève. Cette évocation de ses souffrances, à cette heure tragique, la bouleversait.

— Mère, je t'en prie, ne songe pas à moi. Je n'aurai qu'une douleur, celle de te perdre.

— Non, non, ma fille, chacun s'en va à son tour, satisfait ou désespéré, selon la vie qu'il a su se faire. Mais il ne faut pas que ceux qui restent, s'entêtent à souffrir inutilement, quand ils peuvent encore être heureux.

Et, joignant les mains, les élevant dans un geste d'ardente prière :

— Oh! ma fille, je t'en supplie, ne reste pas un jour de plus dans cette maison. Hâte-toi, prends tes enfants et retourne près de ton mari.

Geneviève n'eut pas même le temps de répondre. Une grande ombre noire s'était dressée, Mme Duparque venait d'entrer sans bruit. Rôdant toujours par la maison, elle se tourmentait dès qu'elle ne savait plus où étaient Geneviève et Louise, hantée par le continuel soupçon du péché. Si elles se cachaient, était-ce donc qu'elles faisaient le mal? Et, surtout, elle n'aimait pas les savoir trop longtemps ensemble près de Mme Berthereau, dans la crainte de tout ce qui pouvait se dire là de défendu. Elle était donc montée en étouffant ses pas ; et, l'oreille tendue, ayant surpris certains mots, elle avait ouvert la porte doucement, pour constater le flagrant délit.

— Que dis-tu là, ma fille? demanda-t-elle impérieusement, de sa voix sèche, outrée de colère.

Cette brusque intervention fit pâlir la malade, déjà si pâle, tandis que Geneviève et Louise restaient saisies, très inquiètes de ce qui allait se passer.

— Que dis-tu là, ma fille? Ne sais-tu pas que Dieu t'entend?

Mme Berthereau s'était renversée sur ses oreillers, en

fermant les yeux, comme pour reprendre courage. Elle espérait tant parler à Geneviève seule, ne pas livrer combat à la redoutable aïeule! Toute sa vie, elle avait évité ce choc, cette lutte, où elle se savait vaincue à l'avance. Mais il ne lui restait que quelques heures pour être brave et bonne, elle rouvrit les yeux, elle osa parler enfin.

— Que Dieu m'entende, ma mère! Je crois remplir tout mon devoir, je dis à ma fille de prendre ses enfants et de retourner près de son mari, car sa bonne santé et son unique bonheur sont là, à ce foyer qu'elle a quitté si imprudemment.

D'un geste violent, Mme Duparque avait d'abord voulu l'interrompre, dès les premiers mots. Puis, frappée peut-être par la majesté de la mort qui emplissait déjà la chambre de son souffle, gênée de ce cri d'une pauvre créature asservie dont la raison et l'amour se libéraient à l'heure dernière, elle laissa la mourante achever. Et il y eut ensuite une angoisse infinie, et les quatre femmes, les quatre générations étaient en présence.

Toutes quatre avaient un air de famille, grandes de taille, la face longue, avec le nez un peu fort. Mais Mme Duparque, les mâchoires dures, les joues coupées de plis rigides, âgée de soixante-dix-huit ans, avait maigri et jauni, dans les pratiques de son étroite dévotion ; tandis que Mme Berthereau, qui venait d'atteindre sa cinquante-sixième année, plus grasse et plus souple, malgré la maladie, gardait sur son visage blême la douceur de cet amour goûté un instant, dont elle avait gardé l'éternel deuil. Puis, de ces deux femmes brunes et sévères, Geneviève était née, affinée par son père, blonde, gaie, amoureuse et désirable, encore délicieuse à trente-sept ans passés ; et Louise, la dernière, dans sa dix-huitième année bientôt, était redevenue brune, du brun doré de Marc, qui lui avait aussi donné son front large, ses grands yeux de flamme, où brûlait la passion de la vérité. Et, de même, au moral, l'évolution se poursuivait : la grand'mère serve absolue de l'Eglise, la chair et l'esprit domptés, instrument passif d'erreur et de domination ; la fille, restée pratiquante, conquise toujours, mais troublée, torturée d'avoir connu le bonheur humain ; la

petite-fille en lutte, pauvre cœur, pauvre raison où le catholicisme livrait son dernier combat, déchirée entre le néant menteur de son éducation mystique et la réalité vivante de son amour d'épouse, de sa tendresse de mère, ayant besoin de toutes les forces de son être pour se libérer ; l'arrière-petite-fille, libérée enfin, échappée à la main-mise du prêtre sur la femme et sur l'enfant, revenue à l'heureuse nature, à la glorieuse bienfaisance du soleil, dans un cri de jeunesse et de santé.

Mme Berthereau reprit de sa voix basse et lente :

— Ecoute, ma Geneviève, ne reste pas ici davantage. Dès que je ne serai plus, va-t'en, va-t'en bien vite... Mon malheur, à moi, a commencé le jour où j'ai perdu ton père. Il m'adorait, les seules heures où j'ai vécu sont celles que j'ai passées près de lui, entre ses bras. Et je me suis souvent reprochée de ne pas les avoir goûtées plus profondément, car j'ignorais leur prix, dans ma stupide erreur, et je ne les ai senties si délicieuses, si uniques, que lorsque je suis retombée ici, veuve, sans amour, retranchée du monde... Ah! le froid de glace de cette maison dont j'ai tant frissonné, le silence et l'ombre où je suis morte heure par heure sans même oser ouvrir une fenêtre pour respirer un peu de vie, tant j'étais imbécile et lâche!

Debout, immobile, Mme Duparque n'intervenait pas. Ce cri de douloureuse révolte lui arracha pourtant un geste de protestation.

— Ma fille, je ne t'empêcherai pas de parler, quoique le mieux serait, si tu as une confession à faire, d'appeler le père Théodose... Mais, puisque tu n'étais pas toute à Dieu, pourquoi est-tu venue te réfugier chez moi? Tu savais bien que tu y trouverais Dieu seul.

— Je me suis confessée, répondit doucement la mourante, je ne m'en irai pas sans recevoir l'extrême-onction, car j'appartiens à Dieu tout entière, je ne puis que lui appartenir maintenant... Si j'ai tant souffert de la perte de mon mari, je n'ai jamais eu le regret d'être venue ici. Où serais-je allée? Je n'avais pas d'autre refuge, j'étais trop acquise à la religion, pour tenter même un instant de chercher ailleurs le bonheur. Et j'ai donc vécu l'existence que je devais vivre... Mais ma fille souffre trop à

son tour, et elle qui est libre, qui a encore un mari dont elle est adorée, je ne veux pas qu'elle recommence ma triste histoire, dans ce néant où j'ai si longtemps agonisé. Tu m'entends, tu m'entends, n'est-ce pas? ma fille.

Et, d'un geste de tendre supplication, elle avait tendu ses deux pauvres mains de cire, et Geneviève était venue tomber à genoux près d'elle, si remuée par cette scène extraordinaire, ce poignant réveil de l'amour dans la mort, que de grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Mère, mère, je t'en prie, ne souffre pas davantage de ma souffrance. Tu me déchires le cœur, à ne songer ainsi qu'à moi, lorsque nous sommes tous là, avec l'unique désir de te donner un peu de joie, à toi qui veux partir si désespérée.

Mais Mme Berthereau était soulevée d'une exaltation croissante. Elle lui avait pris la tête, elle la regardait de tout près, dans les yeux.

— Non, non, écoute-moi encore... Je ne puis plus goûter qu'une joie, avant de te quitter, celle d'emporter la certitude que tu ne vas pas recommencer ici mon sacrifice et mon tourment. Donne-moi cette dernière consolation, ne me laisse pas partir sans une promesse formelle... Tu entends, je te le répéterai, tant qu'un peu de force me restera pour le dire. Sauve-toi de cette maison de mensonge et de mort, retourne à ton foyer, près de ton mari. Rends-lui ses enfants, aimez-vous de tout votre être. La vie est là, et la vérité, et le bonheur... Je t'en prie, ma fille, promets-moi, jure-moi de te rendre à mon dernier désir!

Puis, comme Geneviève, bouleversée, étouffée par les sanglots, ne répondait pas, elle se tourna vers Louise, éperdue elle aussi, qui était venue s'agenouiller de l'autre côté de la chaise longue.

— Aide-moi donc alors, ma bonne petite-fille. Je sais tes idées, à toi. J'ai bien vu ton travail, ton effort, ici, pour remmener ta mère chez elle. Tu es une petite fée, une petite personne très sage, qui a beaucoup fait, dans le désir de nous donner un peu de tranquillité, à toutes les quatre... Et il faut que ta mère me promette, n'est-ce pas? Dis-lui donc de me faire une grande joie, en me promettant d'être heureuse!

Louise avait saisi les mains de la triste femme, et elle les baisait, elle bégayait :

— Oh! grand'mère, grand'mère, que tu es bonne et que je t'aime!... Mère se rappellera ta volonté dernière. Elle réfléchira, elle agira selon son cœur, sois-en certaine.

Rigide, Mme Duparque n'avait pas bougé. Les yeux seuls vivaient, dans son visage glacé, coupé de grands plis. Et toute une furieuse colère s'y était rallumée, à mesure qu'elle se violentait pour ne pas brutaliser la mourante. Elle finit par gronder sourdement :

— Taisez-vous toutes les trois! Vous êtes de malheureuses impies, en révolte contre Dieu, et que les flammes de l'enfer puniront... Taisez-vous, je ne veux plus entendre un seul mot! Ne suis-je donc plus la maîtresse ici, l'aïeule? Toi, ma fille, c'est la maladie qui t'égare, je veux le croire ; et toi, ma petite-fille, tu as Satan en toi, je t'excuse de n'avoir pu l'en chasser complètement encore, malgré ta pénitence ; et toi, mon arrière-petite-fille, j'espère toujours t'empêcher d'aller à ta damnation, quand je me sentirai libre de te corriger... Taisez-vous, mes filles, vous qui ne seriez pas sans moi! C'est moi qui commande, et ce serait un péché mortel de plus, si vous ne m'obéissiez pas!

Elle avait grandi, elle parlait avec un geste farouche, au nom de son Dieu de colère et de vengeance. Mais sa fille, sentant bien que la mort si proche l'avait délivrée déjà, osa continuer, malgré sa défense.

— Voilà plus de vingt ans que j'obéis, ma mère, voilà plus de vingt ans que je me tais, et si ma dernière heure n'était pas venue, j'aurais peut-être la lâcheté d'obéir et de me taire encore... C'est trop. Tout ce qui m'a torturée, tout ce que je n'ai pas dit, m'étoufferait dans la terre. Je ne peux l'y emporter. Et, quand même, le cri, si longtemps étouffé, sortirait de mes lèvres... Oh! ma fille, je t'en conjure, promets-moi, promets-moi!

Hors d'elle, Mme Duparque répéta, d'une voix plus rude :

— Geneviève, c'est moi, ta grand'mère, qui te défends de parler.

Louise, en voyan sa mère toujours sanglotante, livrée au plus affreux des combats, la face abîmée dans la

couverture, sur la chaise longue, se permit de répondre, de son air résolu, plein de déférence.

— Grand'mère, il faut être bonne pour grand'maman si malade. Mère aussi est bien souffrante, et c'est cruel de la bouleverser ainsi... Chacun ne doit-il pas agir selon sa conscience?

Alors, sans laisser à Mme Duparque le temps d'intervenir de nouveau, Geneviève, le cœur fondu par cette douceur courageuse de sa fille releva la tête, embrassa la mourante éperdument.

— Mère, mère, dors tranquille, je ne veux pas que tu emportes une amertume, à cause de moi... Oui, je te promets de me rappeler ton désir, je te promets de faire tout ce que mon amour pour toi me conseillera... Oui, oui, il n'y a que la bonté, il n'y a que l'amour, c'est la vérité unique.

Et, comme Mme Berthereau, épuisée, la face illuminée d'un divin sourire, serrait sa fille contre sa poitrine, Mme Duparque eut un dernier geste menaçant. Le crépuscule était complètement venu, la chambre ne se trouvait plus éclairée que par la faible lueur du grand ciel pur, semé des premières étoiles ; tandis que la fenêtre ouverte laissait monter le profond silence de la petite place déserte, où sonnait seul le rire d'un enfant. Et, dans cet apaisement des choses, traversé de l'auguste souffle de la mort prochaine, l'aïeule têtue, aveugle et sourde, dit encore :

— Vous n'êtes plus de moi, ni fille, ni petite-fille, ni arrière-petite-fille. L'une poussant l'autre, vous vous acheminez à la damnation éternelle. Allez, allez! Dieu vous renie, et je vous renie!

Puis, elle partit, elle referma rudement la porte. Dans la douce pièce obscure, il ne restait que la mère agonisante, entre sa fille et sa petite-fille, réunies en une seule étreinte. Et, longuement, toutes trois pleurèrent des larmes où beaucoup de délices se mêlaient à beaucoup de douleur.

Deux jours plus tard, Mme Berthereau mourut très catholiquement, après avoir reçu l'extrême-onction, comme elle l'avait désiré. A l'Eglise, on remarqua l'attitude sévère de Mme Duparque, toute noire, en grand deuil. Louise seule l'accompagnait, Geneviève avait dû

reprendre le lit, à la suite d'une telle secousse nerveuse, qu'elle semblait ne plus voir et ne plus entendre. Pendant trois jours encore, elle demeura ainsi, couchée, le visage tourné vers le mur, ne voulant répondre à personne, pas même à sa fille. Elle devait souffrir affreusement, des soupirs lui échappaient, des crises de larmes la secouaient toute. Lorsque la grand'mère montait, s'entêtant à rester là des heures, la sermonnant, lui démontrant la nécessité d'apaiser la colère de Dieu, des crises plus violentes se déclaraient, des convulsions et des cris. Et Louise, désireuse d'éviter à sa mère cette aggravation de tourment, dans le débat suprême dont elle était déchirée, finit par fermer la porte et par se tenir là, en sentinelle, afin d'interdire l'entrée de la chambre à tout le monde.

Le quatrième jour, le dénoûment se produisit. Seule, Pélagie réussissait à forcer la porte, pour certains besoins du service. Agée de soixante ans, elle s'était amaigrie, comme desséchée, avec sa face maussade, au grand nez et aux lèvres minces. Devenue insupportable, toujours à mâchonner des paroles aigres, elle tyrannisait sa terrible maîtresse elle-même, elle jetait dehors les ouvrières que celle-ci se permettait de prendre pour l'aider. D'ailleurs, Mme Duparque la gardait comme un vieil instrument à elle, l'ayant toujours eue sous la main, ne s'imaginant pas pouvoir vivre, si elle n'avait plus cette créature, cette serve, qu'elle utilisait ainsi qu'un prolongement de sa domination sur tout ce qui l'entourait. Elle en faisait son espionne, l'exécutrice de ses basses volontés, et elle devait en retour supporter de lui appartenir aussi, de tolérer ses méchantes humeurs, le surcroît d'ennuis et de tristesses dont elle emplissait la maison.

Le matin du quatrième jour, après le premier déjeuner, Pélagie, qui était montée desservir, accourut tout effarée dire à sa maîtresse :

— Madame sait ce qui se passe là-haut?... Elles font leurs malles.

— La mère et la fille?

— Oui, madame. Oh! elles ne se cachent pas, la fille sort, va dans sa chambre, rapporte des brassées de linge... Si madame veut monter, la porte est grande ouverte.

Sans une parole, l'air glacé, Mme Duparque monta. Et elle trouva, en effet, Geneviève et Louise qui s'activaient, emplissant deux malles, comme pour un départ immédiat, tandis que le petit Clément, âgé de six ans à peine, bien sage sur une chaise, regardait ces préparatifs. Elles levèrent simplement la tête, elles continuèrent.

Au bout d'un silence, Mme Duparque, plus froide et plus dure, sans qu'un pli de sa face eût bougé, demanda :

— Alors, Geneviève, tu te sens mieux?

— Oui, grand'mère. J'ai encore de la fièvre, mais jamais je ne guérirai, si je reste enfermée ici.

— Et tu as décidé d'aller ailleurs, je le vois. Où vas-tu?

Elle leva de nouveau la tête, les yeux encore meurtris, toute frémissante.

— Je vais où j'ai promis à ma mère d'aller. Voici quatre jours que je me débats et que j'en meurs.

Il y eut un silence.

— La promesse ne m'avait pas semblé formelle, j'avais cru à une simple consolation... Alors, tu retournes chez cet homme. Il faut vraiment que tu aies peu d'orgueil.

— Ah! l'orgueil! oui, je sais, c'est par l'orgueil que depuis longtemps tu me retiens... J'en ai eu, de l'orgueil, jusqu'à pleurer les nuits entières, sans vouloir avouer mon erreur... Et puis, je viens de comprendre la stupidité de cet orgueil, la misère où je suis tombée est trop grande.

— Malheureuse, ni la prière ni la pénitence n'ont donc pu te débarrasser du poison? C'est le poison qui te reprend et qui achèvera de te jeter aux peines éternelles, si tu retombes dans ton abominable péché.

— De quel poison parles-tu, grand'mère? Mon mari m'aime, et j'ai beau faire, je l'aime toujours : est-ce donc là le poison?... J'ai lutté cinq ans, j'ai voulu me donner toute à Dieu, pourquoi Dieu n'a-t-il pas comblé le néant affreux de mon être, où je m'efforçais de faire le vide complet, pour l'y recevoir seul, en maître unique? La religion n'a satisfait ni mon bonheur d'épouse ni ma tendresse de mère, et si je retourne à ce bonheur et à cette tendresse, c'est dans l'effondrement de ce ciel où je n'ai trouvé que déception et que mensonge.

— Tu blasphèmes, ma fille, et tu en seras châtiée par de plus cruelles souffrances... Si le poison qui t'a torturée ne venait pas de Satan, il faudrait donc qu'il vînt de Dieu. La foi t'abandonne, tu es sur le chemin de la négation, de la perdition totale.

— C'est vrai, voici des mois que j'ai cessé de croire un peu chaque jour. Je n'osais me l'avouer à moi-même, mais c'était, au milieu de mes amertumes, un travail lent qui emportait mes croyances d'enfant et de jeune fille... Est-ce singulier! toute cette enfance chimérique, toute cette jeunesse dévote s'étaient réveillées en moi, avec les beaux mystères, les cérémonies du culte, l'ardent désir de Jésus, lorsque je suis venue me réfugier ici. Et, quand j'ai pu de nouveau m'abîmer dans l'au delà des mystères, quand j'ai voulu me donner à Jésus, au milieu des chants et des fleurs, ces rêves ont peu à peu pâli, sont devenus des imaginations décevantes où rien de mon être vivant ne se contentait plus... Oui, le poison, ce serait donc cette éducation première, cette erreur où j'ai grandi, dont un réveil plus tard m'a fait tant souffrir, et dont je ne guérirai que le jour où le ferment mauvais en sera complètement éliminé... Guérirai-je? je suis si combattue encore!

Mme Duparque se contentait, comprenant qu'une violence de sa part achèverait la rupture entre elle et les deux femmes, les seules créatures qui restaient de sa race, avec le petit garçon, très attentif sur sa chaise, écoutant sans comprendre. Aussi voulut-elle tenter un dernier effort, en s'adressant à Louise.

— Toi, pauvre enfant, tu es la plus à plaindre, et je frémis, quand je pense dans quel abîme d'abominations tu te jettes... Si tu avais fait ta première communion, tous ces maux nous seraient évités. Dieu nous punit de n'avoir pas su vaincre ta résistance impie. Et il serait temps encore, quelles grâces tu obtiendrais de sa miséricorde infinie, pour la maison entière, le jour où tu te soumettrais, où tu t'approcherais de la sainte table, en humble servante de Jésus!

Doucement, la jeune fille répondit .

— Pourquoi revenir sur cela, grand'mère. Tu sais bien la promesse formelle que j'ai faite à mon père. Ma réponse

ne peut pas varier, je me déciderai à vingt ans, je verrai si j'ai la foi.

— Mais, misérable obstinée, si tu retournes chez cet homme qui vous a perdues toutes les deux, ta réponse est certaine à l'avance, tu resteras sans croyance, sans religion, comme une bête!

Et, devant le silence déférent de la fille et de la mère, qui, pour ne pas prolonger une discussion inutile et pénible, s'étaient remises à leurs malles, elle exprima un suprême désir.

— Eh bien! si vous êtes résolues à partir toutes les deux, laissez-moi au moins ce petit garçon, laissez-moi Clément. Il sera la rançon de votre folie, je l'élèverai dans l'amour de Dieu, j'en ferai un saint prêtre, et je ne resterai pas seule, nous serons deux ici à prier pour que la colère divine vous épargne, au jour terrible du jugement.

Geneviève, vivement, s'était redressée.

— Te laisser Clément! mais il est la grande raison de mon départ. Je ne sais plus comment l'élever, je veux le rendre à son père, pour nous entendre et tâcher d'en faire un homme... Non, non, je l'emporte.

Louise, elle aussi, s'avança, très tendre et très respectueuse.

— Pourquoi dis-tu que tu resteras seule, grand'mère? Nous ne voulons pas t'abandonner, nous reviendrons te voir souvent, tous les jours, si tu le permets. Et nous t'aimerons bien, et nous nous efforcerons de te montrer combien nous désirons te rendre heureuse.

Alors, Mme Duparque ne put se contraindre davantage. Le flot de colère qu'elle avait tant de peine à refouler, déborda, l'emporta en furieuses paroles.

— C'est assez! taisez-vous, je ne veux plus vous entendre! Et vous avez raison, faites vite vos malles et allez-vous-en, allez-vous-en tous les trois, je vous chasse!... Allez retrouver votre damné, votre bandit qui a craché tant de bave sur Dieu et ses ministres, pour tâcher de sauver l'immonde juif, condamné deux fois!

— Simon est innocent, cria Geneviève, hors d'elle à son tour, et ceux qui l'ont fait condamner sont des menteurs et des faussaires.

— Oui, je sais, c'est l'affaire qui t'a perdue et qui nous

sépare. Tu crois le juif innocent, tu ne peux plus croire en Dieu. Ta justice imbécile est la négation de l'autorité divine... C'est pourquoi tout est bien fini entre nous. Va-t'en, va-t'en vite avec tes enfants. Ne souillez plus cette maison, n'attirez pas davantage la foudre sur elle. Vous êtes la cause unique des malheurs dont elle a souffert... Et, surtout, n'y remettez jamais les pieds, je vous chasse, je vous chasse pour toujours. Dès que vous aurez franchi le seuil, ne revenez pas frapper à la porte, elle ne s'ouvrirait pas. Je n'ai plus d'enfants, je suis seule au monde, je vivrai et je mourrai seule.

Et cette femme, de quatre-vingts ans bientôt, redressait sa haute taille avec une énergie farouche, la voix forte encore, le geste dominateur. Elle maudissait, elle châtiait, elle exterminait, comme son Dieu de colère et de mort. Et elle redescendit de son pas impitoyable, elle s'enferma dans sa chambre, en attendant que les derniers enfants de sa chair fussent à jamais partis.

Justement, ce jour-là, Marc reçut la visite de Salvan, qui le trouva dans la grande salle de classe, toute ensoleillée par un clair soleil de septembre. La rentrée des vacances devait avoir lieu dix jours plus tard ; et, bien qu'il attendît d'heure en heure sa révocation, l'instituteur revoyait ses cahiers et ses notes, comme pour préparer la nouvelle année scolaire. Mais, à l'air grave et souriant du directeur de l'Ecole normale, il comprit immédiatement.

— Cette fois, ça y est, n'est-ce pas?

— Mon Dieu! oui, ça y est, mon ami... Le Barazer a fait signer tout le mouvement nouveau, une véritable fournée... Jauffre quitte Jonville et vient à Beaumont, un bel avancement. Le clérical Chagnat passe du Moreux à Dherbecourt, ce qui est scandaleux pour une brute de cette espèce... Quant à moi, je suis simplement mis à la retraite, pour céder la place à Mauraisin, qui triomphe... Et vous, mon ami...

— Moi, je suis révoqué.

— Non, non, vous tombez seulement en disgrâce. On vous renvoie à Jonville, en remplacement de Jauffre, et votre adjoint Mignot, compromis et frappé lui aussi, va au Moreux occuper le poste de Chagnat.

Marc, saisit, eut un cri d'heureuse surprise.

— Mais je suis enchanté!

Et Salvan, venu exprès pour lui apprendre plus tôt la nouvelle, riait maintenant d'un bon rire.

— Voilà bien la politique de Le Barazer! C'était là ce qu'il préparait, lorsqu'il gagnait du temps, selon son habitude. Il a fini par satisfaire le terrible Sangleboeuf, la réaction entière du département, en appelant Mauraisin à ma succession, en donnant de l'avancement à Jauffre et à Chagnat. Et cela lui a permis de vous conserver, vous et Mignot, qu'il semble blâmer, mais qu'il entend ne pas désavouer complètement. En outre, il a laissé ici Mlle Mazeline et il a fait nommer à votre place Joulic, un de mes meilleurs élèves, l'intelligence la plus libérée, l'esprit le plus sain ; de sorte que, désormais, Maillebois, Jonville et le Moreux se trouvent pourvus d'excellents ouvriers, ardents à la mission de l'avenir... Que voulez-vous? je vous le répète une fois de plus, on ne changera pas Le Barazer, il faut l'accepter ainsi, bien heureux encore de sa demi-besogne.

— Je suis enchanté, répéta Marc. Ma grande tristesse était de quitter l'enseignement. Depuis ce matin, j'avais le cœur bien gros, en songeant à la rentrée prochaine. Où serais-je allé? qu'aurais-je fait? Certes, cela me chagrinera de laisser ici des enfants que j'aime. Mais ma consolation va être d'en retrouver d'autres là-bas, que j'aimerai. Et que m'importe l'humilité de l'école, si je puis y continuer l'œuvre de ma vie, le bon travail d'ensemencement qui seul doit donner la moisson future de vérité et de justice!... Ah! retourner à Jonville, ce sera de grand cœur, avec un renouveau d'espoir!

Gaîment, il marchait dans la vaste classe, si claire, si pleine de soleil, comme pour reprendre possession de cette mission d'instituteur dont l'abandon lui aurait tant coûté. Et il eut un geste charmant de juvénile allégresse, il se jeta au cou de Salvan. Il l'embrassa. Justement, Mignot, qui, certain lui aussi d'être révoqué, cherchait une situation depuis quelques jours, rentra désespéré d'avoir encore essuyé un refus, chez le directeur d'une usine voisine. Puis, quand il sut qu'il était nommé au Moreux, il fut ravi à son tour.

— Le Moreux, le Moreux, un vrai pays de sauvages. N'importe, on tâchera de les civiliser un peu, et nous ne nous quittons pas, quatre kilomètres à peine. Vous savez, c'est ça qui me fait le plus de plaisir.

Marc s'était calmé, une douleur se réveillait en lui, assombrissait de nouveau ses yeux. Il y eut un silence, les deux autres avaient senti passer le frisson des espérances ajournées, des plaies toujours vives, au milieu de tant de ruines. Combien la lutte serait dure encore, que de larmes elle coûterait, avant de retrouver les bonheurs perdus! Et ils se taisaient tous les trois, et Salvan, debout devant la grande baie ensoleillée donnant sur la place, semblait rêver tristement, dans son impuissance à faire plus de joie.

— Tiens! demanda-t-il brusquement, vous attendez donc quelqu'un?

— Comment, j'attends quelqu'un? dit Marc.

— Oui, voilà une petite charrette à bras, avec des malles.

La porte s'ouvrit, et ils se retournèrent. Ce fut Geneviève qui entra, tenant le petit Clément par la main, ayant Louise à son côté. La surprise, l'émotion furent si fortes, que personne d'abord ne parla. Marc tremblait. Geneviève finit par dire, d'une voix entrecoupée :

— Mon bon Marc, je te ramène ton fils. Oui, je te le rends, il est à toi, il est à nous deux. Tâchons de faire de lui un homme.

L'enfant avait tendu ses petits bras, et le père éperdu l'enleva, le serra dans les siens, tandis que la mère, l'épouse ajoutait :

— Et je te reviens avec lui, mon bon Marc. Tu me l'avais bien dit que je te le rendrais et que je te reviendrais... C'est la vérité qui, d'abord, m'a vaincue. Ensuite, ce que tu avais mis en moi a sans doute germé, et je n'ai plus d'orgueil, et me voici, parce que je t'aime toujours... J'ai vainement cherché un autre bonheur, ton amour seul est vivant. Il n'y a, en dehors de nous deux et de nos enfants, que déraison et que misère... Reprends-moi, mon bon Marc, je me donne comme tu te donnes.

Lentement, elle s'était approchée, elle allait jeter elle

aussi les bras au cou de son mari, lorsque la voix gaie de Louise se fit entendre.

— Et moi, et moi, père? J'en suis, tu sais... Ne m'oubliez pas.

— Oh! oui, elle en est, la chère mignonne! reprit Geneviève. Elle a tant travaillé à ce bonheur, avec tant de douceur et d'adresse!

D'un geste, elle avait pris Louise dans son étreinte, elle les embrassa, elle et Marc, qui tenait déjà Clément contre sa poitrine. Tous les quatre se trouvaient enfin réunis, serrés du même lien de chair et de tendresse, n'ayant plus qu'un même cœur, un même souffle. Et, dans cette grande salle de classe, si nue, si vide, en attendant le flot d'enfants de la rentrée prochaine, quel frisson d'humanité profonde, de foi féconde et saine! De grosses larmes emplirent les yeux de Salvan et de Mignot, bouleversés d'attendrissement.

Enfin, Marc put parler, tout son cœur montait à ses lèvres.

— Ah! chère femme, si tu me reviens, c'est donc que tu es guérie. Je le savais bien : tu allais à ces pratiques religieuses de plus en plus rigides, comme à des stupéfiants, à des doses de plus en plus fortes, pour endormir la nature en toi ; et la bonne nature, malgré tout, devait éliminer le poison, le jour où tu te sentirais de nouveau épouse et mère... Oui, oui, tu as raison, c'est l'amour qui t'a délivrée, te voilà reconquise sur cette religion d'erreur et de mort, dont nos sociétés agonisent depuis dix-huit siècles.

Mais Geneviève se remit à frémir, troublée, inquiète.

— Oh! non, oh! non, mon bon Marc, ne dis pas cela! Qui sait si je suis bien guérie? Jamais, sans doute je ne guérirai complètement... C'est notre Louise qui, tout entière, sera libérée. Chez moi, je le sens, la tare est ineffaçable, je frissonnerai sans cesse de la crainte de retomber au rêve mystique... Et, si je rentre ici, si je me donne de nouveau, c'est pour me réfugier à ton cou et pour que tu achèves l'œuvre commencée. Garde-moi, achève-moi, tâche de faire que jamais plus rien ne nous sépare.

Ils s'étaient ressaisis d'une étreinte plus étroite, confon-

dus en une seule personne. N'était-ce point sa grande œuvre? reprendre la femme à l'Eglise, lui donner près de l'homme sa vraie place de mère et de compagne, car, seule, la femme libérée peut libérer l'homme. Son esclavage est le nôtre.

Brusquement Louise, disparue depuis un instant, rouvrit la porte, ramenant avec elle Mlle Mazeline, essoufflée et souriante.

— Maman, il faut que mademoiselle soit aussi de notre joie. Si tu savais combien elle m'a aimée et comme elle a été bonne et utile ici!

Geneviève s'était avancée et avait tendrement embrassé l'institutrice.

— Je sais... Merci, mon amie, de tout ce que vous avez fait pour nous, pendant nos longs chagrins.

La bonne Mazeline riait, avec des larmes dans les yeux.

— Ah! ne me remerciez donc pas, mon amie. C'est moi qui vous suis reconnaissante de tout le bonheur que vous me donnez aujourd'hui.

Salvan et Mignot, eux aussi, riaient maintenant. Des poignées de main furent encore échangées. Et, comme, au milieu des paroles hautes qui partaient toutes à la fois, Salvan renseignait l'institutrice sur le mouvement signé la veille, Geneviève eut un cri de joie :

— Eh quoi, nous retournons à Jonville, c'est bien vrai?... Ah! Jonville, ce coin perdu et charmant où nous nous sommes tant aimés, où nous avons commencé à vivre, si heureux! Et quel bon présage d'y retourner, d'y recommencer une existence de tendresse et de paix!... Maillebois m'inquiétait, Jonville est l'espoir certain.

Un nouveau courage, une infinie confiance en l'avenir soulevèrent Marc dans un élan superbe.

— L'amour est rentré chez nous, nous voilà désormais tout-puissants. Et le mensonge, l'iniquité, le crime ont beau triompher aujourd'hui, c'est à nous quand même que sera demain l'éternelle victoire.

Livre Quatrième

I

En octobre, ce fut avec une sérénité joyeuse que Marc alla reprendre, à Jonville, son ancien poste si modeste d'instituteur primaire. Un grand calme s'était fait en lui, un courage et un espoir nouveaux venaient de succéder à la désespérance lasse, dont l'avait accablé le monstrueux arrêt de Rozan.

Jamais on ne réalise tout l'idéal, et il se reprochait presque d'avoir compté sur un triomphe d'apothéose. Le train humain ne va pas de la sorte, par bonds superbes et par glorieux coups de théâtre. C'était la chimère, croire que la justice allait être acclamée par les millions de bouches d'un peuple, s'imaginer le retour de l'innocent au milieu d'une grande fête nationale, faisant du pays entier une nation de frères. Chaque progrès, le plus petit, le plus légitime, a dû être conquis par des siècles de lutte. Chaque pas en avant de l'humanité a demandé des torrents de sang et de larmes, des hécatombes de victimes, se sacrifiant pour le bonheur des générations futures. Et, dans cette éternelle bataille contre les forces mauvaises, il était donc déraisonnable d'attendre une victoire décisive, un de ces coups suprêmes qui réalisent

toute l'espérance, tout le rêve d'une humanité fraternelle et juste.

D'ailleurs, il avait fini par se rendre compte du nouveau pas considérable fait sur cette route du progrès, si rude, si meurtrière. Dans la mêlée, sous les outrages, sous les blessures, on ne s'aperçoit pas toujours du terrain conquis. On se croit vaincu, et l'on a beaucoup marché, on se trouve rapproché du but. Si, à Rozan, la seconde condamnation de Simon avait paru une défaite affreuse, la victoire morale de ses défenseurs n'en était pas moins immense. Toutes sortes de biens se trouvaient acquis, un groupement des esprits libres et des cœurs généreux, un élargissement de la solidarité humaine, d'un bout à l'autre du monde, un ensemencement de vérité et de justice, qui pousseraient un jour, même si le bon grain devait germer dans le sillon pendant de longs hivers. A grand'peine, les castes réactionnaires avaient sauvé, pour un temps encore, la charpente pourrie du passé, à force de mensonges et de crimes. Mais elle n'en craquait pas moins de toutes parts, le terrible coup reçu venait de la fendre du haut en bas, et les coups de l'avenir l'achèveraient, l'abattraient en un tas d'ignobles décombres.

Aussi ne gardait-il plus que le regret de n'avoir pu tirer de cette prodigieuse affaire Simon la leçon de choses admirable, qui aurait enseigné le peuple, dans un éclat de foudre. Jamais un cas si complet, si décisif, ne se représenterait sans doute : la complicité de tous les pouvoirs, de toutes les oppressions, se liguant pour écraser un pauvre homme, un innocent, dont l'innocence mettait en péril le pacte d'exploitation humaine signé entre les puissants de ce monde, le crime avéré du prêtre, du soldat, du magistrat, du ministre, entassant pour essayer encore de tromper le peuple, le plus extraordinaire amas d'infamies, tous pris en flagrant délit de mensonge et de meurtre, n'ayant plus qu'à sombrer dans un océan de boue ; le partage enfin du pays en deux camps, d'un côté l'ancienne société autoritaire, caduque et condamnée, de l'autre la jeune société de l'avenir, libérée déjà, allant toujours à plus de vérité, à plus de justice, à plus de paix. L'innocence de Simon

reconnue, c'était le passé réactionnaire assommé d'un coup, c'était l'avenir joyeux apparaissant aux yeux des plus simples, enfin grands ouverts. A aucune époque, la hache révolutionnaire ne se serait abattue si profondément dans le vieil édifice social vermoulu. Tout un élan irrésistible aurait emporté la nation vers la cité future. En quelques mois, l'affaire Simon aurait plus fait pour l'émancipation du peuple et pour le règne de la justice que cent années d'ardente politique. Et la douleur d'avoir vu les faits gâter, briser entre leurs mains l'œuvre admirable, devait rester éternellement au cœur des combattants.

Mais la vie continuait, il fallait bien lutter encore, lutter toujours. Un pas était fait, d'autres pas restaient à faire. Au jour le jour, dans le réel amer et obscur le plus souvent, le devoir était de donner de nouveau son sang et ses larmes, quitte à gagner le terrain pouce à pouce, sans avoir la récompense d'assister jamais à la victoire. Marc acceptait ce sacrifice, n'espérant plus voir l'innocence de Simon reconnue légalement, définitive et triomphante pour le peuple tout entier. Il sentait l'impossibilité de reprendre l'affaire au milieu des passions du moment, certain d'un recommencement des atroces campagnes et d'un nouvel écrasement du juif, grâce à la déclaration de quelques-uns et à la lâcheté du plus grand nombre. Sans doute faudrait-il attendre la mort des personnages mis en cause, une transformation des partis, une autre heure politique, avant que le gouvernement osât saisir une seconde fois la Cour de cassation, pour effacer de l'histoire du pays cette abominable page. David et Simon eux-mêmes en semblaient convaincus, enfermés là-bas dans leur exploitation des Pyrénées, toujours aux aguets d'une circonstance, d'une trouvaille heureuse, mais les mains liées par la situation, sentant bien la nécessité d'attendre, s'ils ne voulaient pas soulever encore un massacre inutile et dangereux. Et, dans cette attente forcée, Marc en revenait à sa mission, à l'œuvre unique en laquelle il mettait sa certitude, l'instruction des humbles et des petits, la vérité engendrée par la connaissance qui peut seule rendre un peuple capable de justice. Les quelques progrès obtenus, il les devait à son ensei-

gnement ; et les petits-enfants des enfants réaliseraient par le savoir un peu plus d'équité ; et les arrière-petits-enfants des petits-enfants seraient enfin peut-être assez libérés de l'erreur, assez justes, pour réparer le crime en glorifiant l'innocent. Une grande sérénité lui était venue, il acceptait que des générations fussent nécessaires, afin de tirer la France de son engourdissement, des poisons dont on l'avait gorgée, tout un sang nouveau qui referait d'elle la France de son ancien rêve, généreuse, libératrice et justicière.

La vérité, la vérité! jamais il ne l'avait encore aimée si passionnément. Autrefois, il en avait le besoin comme de l'air qu'on respire, il ne pouvait vivre sans elle, tombant en souffrance, en une angoisse intolérable, dès qu'il ne la possédait plus. Maintenant, après l'avoir vue si furieusement combattue, niée, enfouie au plus profond du mensonge, ainsi qu'une morte qui ne se réveillerait pas, il croyait en elle davantage, il la sentait d'une façon irrésistible, capable de faire sauter le monde, le jour où l'on voudrait l'enfermer sous terre. Elle cheminait sans une heure de repos, elle marchait à son but de lumière, et rien ne l'arrêterait. Il haussait les épaules d'ironique dédain quand il voyait des coupables croire qu'ils avaient anéanti la vérité, qu'ils la tenaient sous leurs pieds, comme si elle n'était plus. Le moment venu, la vérité éclaterait, les disperserait en poussière, tranquille et rayonnante. Et c'était cette certitude d'avoir avec lui la vérité toujours vivante et victorieuse, même après des siècles, qui lui donnait cette force tranquille de se remettre à la besogne et d'attendre gaîment, même au delà de son existence, le triomphe certain.

Puis, le spectacle effroyable de l'affaire Simon avait solidifié ses convictions, élargi sa foi. Déjà, il condamnait la bourgeoisie, une classe épuisée par l'abus du pouvoir usurpé, volé le jour du partage, une classe libérale devenue réactionnaire, passée de la libre pensée au plus bas cléricalisme, depuis le jour où elle avait senti dans l'Eglise l'alliée naturelle de ses rapines et de ses jouissances. Aujourd'hui, il l'avait vue à l'œuvre, lâche et menteuse, faible et tyrannique, déniant toute justice à l'innocent, résignée à tous les crimes pour ne rien lâcher de ses

millions, dans sa terreur du peuple peu à peu réveillé, réclamant sa part. Et la jugeant plus pourrie et plus agonisante encore qu'il n'avait cru, il la condamnait à une disparition prompte, si la nation ne voulait pas mourir d'une infection inguérissable. Désormais, l'unique salut était dans le peuple, dans cette force nouvelle, cet inépuisable réservoir d'hommes, de travail et d'énergie. Il le sentait monter sans cesse, comme la jeune humanité renouvelée, apportant à la vie sociale une infinie puissance, pour plus de vérité, plus de justice, plus de bonheur.

Et cela confirmait la mission qu'il s'était donnée, cette mission si modeste en apparence d'instituteur de village, et qui était en somme l'apostolat moderne, la seule œuvre importante dont sortirait la société de demain. Il n'était pas de rôle plus haut, abattre l'erreur de l'Eglise, lui substituer la vérité de la science, la paix humaine faite de connaissance et de solidarité. La France future poussait dans les campagnes, au fond des plus humbles hameaux, et c'était là qu'il fallait agir et vaincre.

Tout de suite, Marc se remit à la besogne. Il s'agissait de réparer le mal que Jauffre avait laissé faire, en abandonnant Jonville à la toute-puissance du curé Cognasse. Mais, pendant les premiers jours d'installation, quelle joie pour le ménage réconcilié, recommençant les jeunes amours, de se retrouver dans le pauvre nid d'autrefois. Depuis seize ans, rien n'y était changé, c'était toujours la petite école, avec l'étroit logement et le jardinet derrière. On venait simplement de reblanchir les murs; cela était presque propre, grâce à de grands lavages que Geneviève surveilla. Et elle ne se lassait pas d'appeler Marc, pour éveiller ses souvenirs, heureuse et riant de chaque chose qui lui revenait du passé.

— Oh! viens donc voir le tableau des insectes utiles accroché par toi dans la classe. Il y est encore... Et ces patères que j'ai posées moi-même, pour les chapeaux des enfants... Et là, au fond de l'armoire, des corps solides, en hêtre, que tu avais fabriqués.

Il accourait, il s'égayait avec elle. Puis, c'était lui qui l'appelait à son tour.

— Monte, monte vite!... Tiens, sur ce mur de l'alcôve,

tu vois cette date, gravée au canif? Tu te souviens, je l'ai inscrite le jour de la naissance de Louise... Et, rappelle-toi, la fente, là-haut, au plafond, nous la regardions quand nous étions couchés, et nous plaisantions, nous disions que les étoiles descendaient nous guetter et nous sourire.

Enfin, tous les deux, en parcourant le petit jardin, s'appelaient encore, s'exclamaient ensemble.

— Mais vois donc le vieux figuier! il est tout pareil, nous l'avons quitté d'hier... Ah! à la place de ces oseilles, nous avions une bordure de fraisiers, et il faudra en remettre une... La pompe a été changée, ce n'est pas dommage. On pourra peut-être arroser, avec celle-ci... Notre banc, oh! notre banc, sous la vigne vierge! Il faut nous y asseoir et nous y embrasser. Tous les jeunes baisers d'autrefois dans le bon baiser d'aujourd'hui!

Ils étaient attendris aux larmes, et i s restaient un moment entre les bras l'un de l'autre, dans le recommencement délicieux de leur bonheur. Un grand courage leur venait de ce milieu ami, où ils n'avaient pas laissé une larme. Chaque chose les y rapprochait et leur promettait la victoire.

Dès les premiers jours, une séparation s'était imposée, Louise avait dû partir pour l'Ecole normale primaire de Fontenay, où elle se trouvait admise. Elle voulait être, par goût, par adoration de son père, simple institutrice, comme lui-même était simple instituteur de village. Et Marc et Geneviève, restés seuls avec le petit Clément, attristés malgré tout par ce départ, se serraient davantage l'un contre l'autre, pour ne pas trop sentir le vide brusque qui s'était fait. Clément d'ailleurs était là, les occupait, prenait une importance de petit homme, dont ils surveillaient avec tendresse l'éveil à la raison. D'ailleurs, Marc venait de décider Geneviève à se charger de l'école des filles, après avoir prié Salvan d'obtenir de Le Barazer qu'il voulût bien la nommer à ce poste. Geneviève, dès sa sortie du couvent, avait eu son brevet supérieur et son certificat d'aptitude pédagogique ; et si, jadis, lors de la nomination de son mari à Jonville, elle-même n'avait pas pris l'école des filles, c'était que Mlle Mazeline la dirigeait. Mais aujourd'hui, l'avance-

ment donné à Jauffre et à sa femme, ayant rendu libres les deux postes, il devenait préférable de confier les deux écoles au nouveau ménage, les garçons au mari, les filles à la femme, ce que l'administration préfère avec raison. Quant à Marc, il y voyait toutes sortes d'avantages, le désir d'une seule direction dans l'enseignement de la commune, la certitude d'avoir ainsi une collaboratrice dévouée, travaillant à la même œuvre, le servant au lieu de le gêner en sa marche vers l'avenir. Et puis, bien que rien ne l'inquiétât chez Geneviève, n'était-ce pas là une façon de l'occuper, de la forcer à reconquérir toute sa raison, en faisant d'elle une éducatrice, une gardienne de la sensibilité et de l'intelligence des petites femmes naissantes, des épouses et des mères de demain? Et, enfin, cela n'achèverait-il pas de les unir, de les confondre à jamais l'un dans l'autre, s'ils s'employaient ensemble, de toute leur foi, de toute leur tendresse, à la même et sainte besogne, cet enseignement des petits et des humbles, dont la félicité future devait naître? Quand la nomination arriva, ils en eurent une joie nouvelle, comme s'ils s'étaient senti désormais un même cœur et un même cerveau.

Ah! ce Jonville tant aimé autrefois, dans quel état de malaise et de ruine Marc le retrouvait! Il se rappelait ses premières luttes d'instituteur contre le terrible curé Cognasse, comment il avait fini par triompher en mettant avec lui le maire Martineau, paysan riche, illettré et raisonnable, ayant la haine atavique de sa race contre le prêtre, débaucheur de femmes, paresseux vivant du culte à ne rien faire. Et, à eux deux, ils avaient commencé à laïciser fortement la commune : l'instituteur ne chantait plus au lutrin, ne sonnait plus la messe, ne conduisait plus au catéchisme ses élèves ; tandis que le maire et le conseil municipal en entier s'échappaient de la routine, favorisaient l'évolution qui donnait à l'Ecole le pas sur l'Eglise. En peu de temps, Marc, par son action sur les enfants et sur les familles, par son influence à la mairie, où il était secrétaire, avait pu voir naître et grandir un mouvement de vive prospérité, tout en conquérant pour sa personne la place qui lui était due, la première. Mais, du jour où il s'en était allé à Maillebois, Martineau, tombé entre les

mains de son successeur Jauffre, l'homme de la Congrégation, avait vite faibli, incapable d'agir, s'il ne sentait pas derrière lui le soutien d'une volonté solide. La prudence paysanne l'empêchait de se prononcer, il appartenait au curé ou à l'instituteur, selon celui des deux qui était le plus fort. Et, pendant que Jauffre s'effaçait, travaillant à son unique avancement, chantant, sonnant et communiant, l'abbé Cognasse redevenait peu à peu le maître de la commune, mettait sous lui le maire et le conseil municipal, à la secrète joie de la belle madame Martineau, qui, sans être dévote, aimait à étrenner des robes neuves aux grand'messes des jours de fête. Jamais cette vérité n'était mieux apparue que tant vaut l'instituteur, tant vaut l'école, et que tant vaut l'école, tant vaut la commune. En moins de quelques années, la prospérité qui se déclarait, le pas en avant fait grâce à Marc, étaient perdus, et Jonville rétrogradait, et une torpeur croissante y paralysait la vie sociale, depuis que Jauffre y avait livré Martineau et ses administrés au triomphant Cognasse.

Seize ans se passèrent ainsi, et ce fut le désastre. Toute déchéance morale et intellectuelle entraîne fatalement une misère matérielle. Il n'est pas un pays où l'Eglise ait régné en maîtresse absolue, qui ne soit un pays mort. L'ignorance, l'erreur, la crédulité basse frappent l'homme d'impuissance totale. A quoi bon vouloir, agir, progresser, si l'on est entre les mains de Dieu comme un jouet dont s'amuse son caprice? Dieu suffit, supplée à tout. Au bout de cette religion du néant terrestre et humain, il n'y a que la stupidité, l'inertie, l'abandon aux mains de la Providence, les terres cultivées par la routine, les habitants livrés à la paresse et à la famine. Jauffre laissait gorger ses élèves d'Histoire sainte et de Catéchisme, pendant que, dans les familles, toute culture nouvelle semblait suspecte. On ne savait pas, on ne voulait plus savoir. Des champs restaient improductifs, certaines récoltes étaient perdues, par manque de soins intelligents. Puis, tout effort paraissait excessif, inutile, et la campagne s'appauvrissait, devenait comme déserte, sous la toute-puissante fécondité du soleil, le dieu de la vie, ignorée et insultée. Surtout depuis le jour où le curé

Cognasse avait obtenu de la faiblesse du maire Martineau que la commune fût consacrée au Sacré-Cœur, cette ruine du pays s'était rapidement accentuée. On se rappelait la pompe de la cérémonie, l'instituteur portant le drapeau national, brodé d'un cœur saignant, les autorités endimanchées et présentes, le flot de soutanes accourues de partout, parmi les belles paysannes heureuses de montrer leurs robes neuves. Mais, aujourd'hui, les paysans attendaient encore de ce Sacré-Cœur auquel ils s'étaient donnés, les moissons prodigieuses, dues à une faveur spéciale, écartant la grêle, accordant la pluie et le temps clair en une juste proportion. Un peu plus d'imbécillité pesait seulement sur la commune, une attente endormie de l'intervention divine, la lente agonie du croyant fanatisé, en qui toute initiative a été détruite, et qui se laisserait mourir de faim plutôt que de remuer un bras, si son Dieu ne le nourrissait pas.

Marc, les premiers jours, fut navré de ses quelques promenades dans la campagne, en compagnie de Geneviève, tellement l'abandon et l'incurie, les champs mal tenus, les routes à peine praticables, faisaient peine à voir. Un matin, ils poussèrent à quatre kilomètres, jusqu'au Moreux, et là ils trouvèrent Mignot en train de s'installer dans sa triste école, désespéré comme eux de l'état de misère où le pays était tombé.

— Vous n'avez pas idée, mes bons amis, du ravage fait ici par ce terrible Cognasse! A Jonville encore, il se soutient un peu. Mais, dans ce village perdu, ses deux cents habitants sont trop avares pour se payer un curé à eux, il n'agit qu'en tempête, terrorisant, sabrant tout. Et, depuis que ce bedeau de Chagnat le servait en humble créature, ils régnaient ensemble, ils avaient comme supprimé le maire Saleur, le gros homme simplement heureux d'être renommé à chaque élection, se déchargeant des soucis de la mairie sur le secrétaire, se laissant même conduire par lui à la messe, pour la vanité d'y montrer sa gloire de marchand de bœufs enrichi, bien qu'au fond il n'aimât guère les prêtres... Ah! comme je comprends la torture ici du lamentable et tragique Férou, comme je m'explique son exaspération, le coup de folie qui en a fait un martyr!

D'un geste frémissant, Marc dit à quel point il était hanté par le souvenir du triste mort, abattu au loin d'un coup de révolver.

— Oui, lorsque je suis entré dans cette pauvre école, je l'ai vu qui se dressait. Affamé, n'ayant que les quelques sous de son traitement, pour lui, sa femme et ses filles, il y agonisait de se sentir le seul intelligent, le seul instruit, au milieu d'ignorants à leur aise, qui le méprisaient et le redoutaient comme une force dont ils se sentaient humiliés... Et cela fait comprendre aussi le pouvoir pris par Chagnat sur le maire, désireux de manger ses rentes en paix, dans la béate somnolence de tous ses appétits satisfaits.

— Mais la commune entière en est là, reprit Mignot. Il ne s'y trouve pas un pauvre, chaque cultivateur se contente du pain qu'il récolte, non par sagesse, mais par une sorte d'égoïsme, d'ignorance et de fainéantisme. S'ils sont en continuelle querelle avec le curé, c'est qu'ils l'accusent de manquer d'égards, de ne pas leur donner les messes et cérémonies auxquelles ils ont droit. Grâce à Chagnat, un peu d'entente était pourtant survenue, et ce qui s'est dit et fait ici, en l'honneur de Saint-Antoine de Padoue dépasse l'imagination... Les résultats sont déplorables, j'ai trouvé l'école d'une saleté d'écurie, on aurait cru que le ménage Chagnat y avait laissé passer toutes les bêtes de la contrée, et j'ai dû prendre une femme pour tout lessiver, tout gratter avec moi.

Geneviève était restée rêveuse, les yeux comme perdus dans ses souvenirs.

— Ah! le pauvre Férou! Je n'ai pas été toujours bonne pour lui et les siens. C'est un de mes remords. Et comment réparer tant de souffrances et tant de désastres? Nous sommes si faibles, si peu nombreux encore. Il est des heures où je désespère.

Puis, tout d'un coup réveillée, souriante, se serrant contre son mari :

— Oui, oui, mon bon Marc, ne me gronde pas, j'ai tort. Il faut me laisser le temps de devenir sans peur et sans reproche, comme toi... Nous allons nous mettre à l'œuvre et nous vaincrons, c'est entendu.

Alors, tous les trois s'égayèrent, et Mignot qui voulut

accompagner le ménage, en causant, vint avec lui presque jusqu'à Jonville. Là, au bord de la route, s'élevait un grand bâtiment carré, une sorte d'usine, la succursale du Bon Pasteur de Beaumont, promise lors de la consécration de la commune au Sacré-Cœur, et qui fonctionnait depuis des années. Le beau monde clérical avait mené grand bruit de la prospérité qu'un tel établissement allait déterminer sans doute, toutes les filles des paysans placées, devenues d'habiles ouvrières ; une moralité plus grande, les paresseuses et les coureuses corrigées désormais ; un mouvement d'affaires pouvant, à la longue, doter le pays d'une industrie. Le Bon Pasteur confectionnait spécialement, pour les grands magasins de Paris, des jupons, des pantalons et des chemises de femme, toute la lingerie fine de corps, la plus ornée et la plus délicate. Sous la direction d'une dizaine de sœurs, il y avait là deux cents ouvrières, qui, du matin au soir, se tuaient les yeux sur ces riches dessous mondains, destinés à d'étranges fêtes dont les pauvres filles rêvaient peut-être les secrètes et ardentes fièvres ; et ces deux cents petites lingères obscures n'étaient qu'une infime partie des tristes mercenaires exploitées, car l'ordre avait des maisons d'un bout à l'autre de la France, près de cinquante mille ouvrières travaillaient dans ses ateliers, lui rapportaient des millions, à peine payées, mal traitées et mal nourries. A Jonville surtout, le désenchantement venait d'être prompt, aucune des belles promesses ne s'était réalisée, l'établissement semblait un gouffre où disparaissaient les dernières énergies de la contrée. Des rafles enlevaient les travailleuses des fermes, les paysans ne gardaient plus leurs filles, séduites par le rêve d'être des demoiselles, de vivre assises, occupées à des travaux légers. Très vite d'ailleurs elles se repentaient, il n'y avait pas de corvées plus atroces, les longues heures d'immobilité, l'épuisement d'une application continue, l'estomac vide, la tête lourde, sans sommeil l'été, sans feu l'hiver. C'était un bagne, où, sous prétexte de charité, d'œuvre salutaire aux bonnes mœurs, se trouvait pratiquée la plus effroyable exploitation de la femme, la chair broyée, l'intelligence abêtie, des bêtes de somme dont on tirait le plus d'argent possible.

Et, à Jonville surtout, des scandales éclataient, une fille presque morte de froid et de faim, une autre devenue à moitié folle, une autre jetée dehors sans un sou, après des années d'écrasante besogne, et qui se révoltait enfin, menaçant d'intenter aux bonnes sœurs un procès retentissant.

Marc s'était arrêté sur la route, regardant la vaste usine, silencieuse comme une prison, morte comme un cloître, où tant de vies jeunes s'épuisaient, sans que rien chantât au dehors le travail heureux et fécond.

— C'est encore, dit-il, une force de l'Eglise, si simple, dans la pratique, à se plier aux exigences modernes, à nous emprunter nos armes pour nous battre. Elle se fait aujourd'hui fabricante, marchande, il n'y a pas un objet ou une denrée de consommation journalière qu'elle ne produise et qu'elle ne vende, depuis les vêtements jusqu'aux liqueurs de table. Des ordres nombreux sont de simples associations industrielles, travaillant au rabais, grâce à la main-d'œuvre presque gratuite, et faisant ainsi une concurrence déloyale aux petits producteurs de nos faubourgs, incapables de lutter. Les millions gagnés tombent dans les caisses noires, alimentent la guerre d'extermination qui nous est faite, élargissent les milliards que les congrégations possèdent déjà et qui peuvent les rendre si redoutables encore.

Geneviève et Mignot écoutaient. Il y eut un silence inquiet, dans la vaste paix du soir, tandis que le soleil couchant incendiait d'une grande lueur rose le bâtiment clos et morne du Bon Pasteur.

— Allons, voilà que j'ai l'air de désespérer, moi aussi! reprit gaîment Marc. Ils sont encore très puissants, c'est vrai. Mais nous avons pour nous le livre, le petit livre d'enseignement primaire, qui apporte la vérité et qui finira par vaincre à jamais leur mensonge de tant de siècles... Toute notre force irrésistible est là, voyez-vous, Mignot. Ils ont eu beau accumuler les ruines ici, ramener les pauvres ignorants en arrière, détruire le peu de bien que nous avions fait : il va suffire que nous nous remettions à notre besogne de progrès par la connaissance, et nous regagnerons le terrain perdu, et nous avancerons sans fin, jusqu'à la Cité de solidarité et de paix. Leur

bagne du Bon Pasteur croulera comme tous les autres bagnes, leur Sacré-Cœur ira rejoindre le Phallus antique, les autres fétiches grossiers des religions mortes... Vous entendez, Mignot, chaque élève à qui vous apprenez une vérité est un citoyen de plus pour la justice. À l'œuvre, à l'œuvre! la victoire est certaine, quelles que soient les difficultés et les souffrances de la route!

Ce beau cri de foi, d'éternelle espérance sonna librement au travers de la campagne recueillie, dans le calme coucher de l'astre qui annonçait un clair lendemain. Et Mignot retourna bravement à sa tâche du Moreux, tandis que Marc et Geneviève rentraient commencer leur œuvre à Jonville.

Œuvre ardue, de volonté et de patience, car il s'agissait de vaincre de nouveau par la raison, d'arracher le maire Martineau, le conseil municipal, le pays entier, des mains tenaces du curé, bien résolu à ne lâcher rien. Lorsque la nomination du nouvel instituteur avait paru, l'abbé Cognasse, au lieu de montrer de la colère et de la crainte, devant cet adversaire redoutable qu'on lui envoyait, s'était contenté de hausser les épaules, affectant un grand mépris. Il se mit à dire partout que ce vaincu, ce médiocre frappé de disgrâce, perdu d'honneur depuis sa complicité dans l'affaire Simon, ne resterait pas six mois à Jonville, où ses chefs l'avaient envoyé pour le finir, ne voulant pas l'exécuter d'un coup. Au fond, il ne devait pas être tranquille, il connaissait l'homme si calme, si fort, dans sa passion de la vérité ; et ce qui prouvait sa sensation nette du danger, c'était la prudence, le sang-froid où il s'efforçait lui-même, par la crainte de tout compromettre, s'il s'abandonnait aux éclats de ses continuels emportements. On eut le spectacle inattendu d'un curé Cognasse diplomatique et superbe, laissant à Dieu en personne le soin de foudroyer son ennemi. Comme sa vieille servante Palmyre, devenue terrible avec l'âge, ne trouvait pas la force d'imiter son mépris muet, il la gronda publiquement, un jour, d'avoir dit que le nouvel instituteur avait volé des hosties à Maillebois, pour les souiller, devant ses élèves. Ce n'était pas prouvé, pas plus que l'histoire où il était conté que Marc avait un diable prêté par l'enfer, qui sortait du mur à son appel, et qui

l'aidait à faire sa classe. Mais, les portes closes, le curé et la servante s'entendaient très bien, d'une âpreté et d'une avarice extraordinaires, l'un ramassant le plus de messes possible, l'autre tenant les comptes, se fâchant lorsque l'argent ne rentrait pas. Et ce fut, dès lors, de la part de l'abbé Cognasse une lutte sourde, empoisonnée, tout ce qu'il put inventer de mortel, pour détruire l'instituteur et l'école, afin de continuer à régner en maître sur la commune, dont l'église paroissiale devait rester le centre, l'unique autorité religieuse et civile.

D'ailleurs, de son côté, Marc agissait simplement comme si l'église n'était pas. Pour reprendre Martineau, pour ramener à lui le conseil municipal et tous les habitants, il menait une campagne unique, la vérité enseignée, la raison triomphant peu à peu des dogmes absurdes. Lui, voulait que l'école fût le centre, la maison commune d'où sortaient la fraternité, la force et la joie de vivre, la juste et heureuse société de demain. Et il se renfermait donc strictement dans son rôle d'instructeur et d'éducateur, certain de la victoire du vrai et du bien, le jour où il aurait refait des hommes, des cœurs et des cerveaux capables de comprendre et de vouloir. Toute sa foi, tout son effort étaient là. A la mairie, où il avait dû reprendre sa fonction de secrétaire, il se contentait de conseiller discrètement le maire Martineau, très heureux au fond de son retour. Déjà Martineau avait eu, chez lui, une querelle avec sa femme, à propos des messes chantées, supprimées par l'abbé Cognasse, depuis que Chagnat n'était plus là, pour chanter au lutrin. Il y avait aussi la vieille querelle, à propos de l'horloge de l'église, qui ne marchait plus ; et le premier acte où l'on comprit que quelque chose était changé à Jonville, fut une décision du Conseil municipal, le vote d'une somme de trois cents francs, destinée à l'achat et à la pose d'une horloge neuve, au fronton de la mairie. Cela parut très hardi. On approuva pourtant, on aurait enfin l'heure exacte, puisque l'église, avec sa vieille patraque rouillée, ne la donnait plus... On en plaisantait aussi : ce ne serait plus l'église qui donnerait l'heure, ce serait la mairie. Mais, tranquille, Marc évitait de triompher, car il savait que des années seraient nécessaires, avant de regagner le terrain perdu. Chaque

jour amènerait un progrès, il semait patiemment l'avenir, avec la certitude d'avoir avec lui les lâches et les égoïstes de la veille, ces paysans qui déjà ne croyaient plus et qui seraient acquis ouvertement à la vérité, le jour où ils verraient en elle l'unique source de santé, de prospérité et de paix.

Alors, ce furent pour Marc et pour Geneviève des années fécondes de travail et de bonheur. Lui surtout n'avait jamais été si courageux, si fort. Le retour tendre de sa femme, cette union maintenant complète qui faisait du ménage un seul cœur et une seule intelligence, lui apportait toute une puissance nouvelle, l'accord entre sa vie et son œuvre. S'il avait tant souffert autrefois de prétendre enseigner la vérité aux autres, sans pouvoir convaincre sa compagne de chaque heure, l'épouse adorée, la mère de ses enfants, s'il s'était senti comme diminué et paralysé dans sa tâche d'arracher autrui à l'erreur, lorsque par faiblesse ou impuissance il tolérait l'erreur chez lui, il possédait maintenant toute la force irrésistible, toute l'autorité que donne l'exemple, le bonheur réalisé au foyer domestique par une entente parfaite, une foi commune. Et que de joie saine, que de bonne besogne, dans la même œuvre poursuivie par le mari et la femme, agissant de concert, chacun librement, avec son individualité propre! Si Geneviève avait encore parfois des défaillances, Marc intervenait à peine, préférant la laisser elle-même regretter et réparer ses heures de trouble, renaissant du passé. Chaque soir, après la classe, lorsque les garçons et les filles étaient partis, l'instituteur et l'institutrice se retrouvaient ensemble, dans leur étroit logement ; et ils causaient de ces enfants qui leur étaient confiés, se rendant compte de la besogne de la journée, et ils tombaient d'accord sur la besogne du lendemain, sans s'astreindre pourtant à des programmes semblables. Elle, sentimentale, croyait moins aux livres, s'attachait davantage à faire de ses fillettes des sincères et des heureuses, en ne les libérant de leur antique servage que par la raison et pour l'amour, dans la crainte de les jeter à l'orgueil et à la solitude. Lui, peut-être, serait allé plus loin, aurait nourri volontiers les filles et les garçons des mêmes connaissances, quitte ensuite à s'en remettre à

la vie pour instruire chaque sexe de son rôle social. Leur grand regret fut bientôt de ne pouvoir diriger une école mixte, comme était celle de Mignot, au Moreux, où les deux cents et quelques habitants fournissaient à peine une douzaine de garçons et autant de filles. A Jonville, qui comptait près de huit cents habitants, l'instituteur avait une trentaine de garçons, l'institutrice une trentaine de filles. S'ils les avaient réunis, quelle belle classe cela leur aurait faite, Marc directeur, ayant Geneviève comme adjointe! C'était là leur trouvaille, ne plus séparer les filles des garçons, et confier ce petit monde à un ménage, à un père et à une mère, qui les auraient instruits, élevés en tas, comme leur propre famille. Ils y voyaient toutes sortes de bénéfices, un apprentissage plus logique de l'existence, une émulation excellente, des mœurs plus franches et plus douces. L'introduction de la femme comme adjointe de son mari leur semblait surtout devoir être féconde en bons résultats. Eux dont un simple mur séparait les deux classes, ce qui leur paraissait un non sens déplorable, quelle joie ils auraient eue à démolir ce mur, à ne plus avoir qu'une école, un petit monde complet, où il aurait mis sa virilité, où elle aurait apporté sa tendresse, et quelle bonne besogne, ils auraient accomplie, en se donnant tout entiers à ces petits ménages de l'avenir, dans leur union de grand ménage qui s'adorait, fait d'une même chair et d'un même esprit!

Marc reprit donc son œuvre, telle qu'il l'avait menée pendant quinze ans à Maillebois. Ici sa classe était moins nombreuse, ses ressources plus faibles. Mais il avait la joie d'agir comme en famille, son action se trouvait resserrée, directe et d'une efficacité constante. Qu'importait le nombre restreint des élèves, la vingtaine d'enfants à peine dont il faisait des hommes! Il aurait suffi que, dans toutes les petites communes de France, les instituteurs suivissent son exemple, donnassent vingt hommes raisonnables et justes à la nation, pour que celle-ci devînt l'émancipatrice et la justicière, la libératrice du monde. Un grand bonheur fut aussi la liberté presque complète où le laissa le nouvel inspecteur primaire, M. Mauroy, un ami que Le Barazer avait nommé à ce poste, en lui donnant des instructions discrètes et

spéciales. La commune était si peu importante, Marc pouvait s'y faire oublier, y agir à peu près à sa guise, ce qui lui permettait d'appliquer sa méthode, sans y être trop tracassé. D'abord, il fit disparaître de nouveau tous les emblèmes religieux, tous les tableaux, cahiers, livres, où le surnaturel triomphait, où la guerre, le massacre et l'incendie étaient enseignés comme un idéal de puissance et de beauté. Pour lui, c'était un crime d'empoisonner ainsi le cerveau de l'enfant, de troubler à jamais sa raison par la foi au miracle, de mettre au premier rang de son devoir d'homme et de patriote la force brutale, le meurtre et le vol. Il ne pouvait naître d'un tel enseignement qu'une société d'imbécile inertie, de brusques fureurs criminelles, d'iniquité et de misères. Tandis qu'il rêvait de mettre uniquement sous les yeux de ses élèves des images de travail et de paix, la raison souveraine gouvernant le monde, la justice établissant la fraternité parmi les hommes, l'antique violence des âges guerriers condamnée désormais et faisant place à l'entente solidaire de tous les peuples, pour le plus de bonheur possible. Puis, la classe débarrassée de ces ferments empoisonneurs du passé, il donna surtout de l'importance aux leçons de morale civique, s'efforçant de faire de chaque enfant un citoyen, très renseigné sur son pays, capable de le servir, de l'aimer assez pour ne pas le mettre à part de l'humanité. Ce n'était plus par les armes que la France devait rêver de conquérir le monde, mais par l'irrésistible puissance de l'idée, par tant de liberté, de vérité et d'équité, qu'elle délivrerait toutes les nations et qu'elle aurait la suprême gloire de fonder avec elles la grande confédération des peuples libres et fraternels.

Pour le reste, Marc tâchait de se conformer le plus possible aux programmes, tout en leur échappant parfois, tant ils étaient chargés. Son expérience déjà longue lui avait appris que savoir n'était rien, si l'on n'avait pas compris et si l'on ne pouvait utiliser les connaissances acquises. Aussi, sans exclure le livre, qui restait la base, la lettre écrite, donnait-il le plus grand développement à l'explication orale, à la leçon vécue et vivante. Et c'était là que son don inné d'instituteur faisait merveille, comme si les luttes et les souffrances traversées, toute cette

tempête où il venait de vieillir, l'avaient encore rapproché des petits et des humbles, heureux de retourner à leur intelligence commençante, si fraîche, si avide de certitude. Jamais il n'avait joué si gaîment avec eux, jamais il ne s'était mis si complaisamment à leur portée, en grand frère qui semblait avoir oublié jusqu'à ses lettres afin de se donner le plaisir de les apprendre de nouveau, en les épelant une à une, en même temps que les gamins de six ans. De même, pour la grammaire, pour l'arithmétique, pour l'histoire et la géographie, il semblait faire des découvertes personnelles, cherchait la vérité avec ses élèves, comme s'il ne l'avait jamais eue, finissait par s'émerveiller de la trouver, grâce à leur aide ; et cela passionnait chaque leçon, les élèves s'y intéressaient ainsi qu'au plus amusant des jeux, tout en l'adorant lui-même d'être de la sorte un si bon camarade. On obtient ce qu'on veut des enfants par la chaleur de la sympathie, il suffit de les aimer pour réussir à être entendu et compris. Puis, il tâchait de leur faire vivre ce qu'il leur enseignait, il leur expliquait dans les champs les travaux de la terre, il les menait chez des menuisiers, des serruriers, des maçons, afin de leur donner de premières notions exactes sur les métiers manuels. Selon lui, la gymnastique devait se confondre avec les jeux, les récréations se trouvaient naturellement consacrées aux exercices du corps. Il se faisait aussi le justicier, il priait ses élèves de lui soumettre tous leurs petits différends, et il mettait un soin extrême à rendre des sentences inattaquables, acceptées des deux parties, car il n'avait pas seulement une foi absolue en la force bienfaisante de la vérité sur de jeunes cerveaux, il était encore convaincu de la nécessité de la justice, pour les contenter et les mûrir. Par la vérité, par la justice, pour aboutir à l'amour. Un enfant, à qui on ne ment jamais, et que l'on traite toujours justement, devient un homme amical, raisonnable, intelligent et sain. Et c'était pourquoi il veillait tant sur les livres que les programmes le forçaient à mettre entre les mains de ses élèves, sachant combien les meilleurs, même ceux écrits dans d'excellentes intentions, sont encore pleins des séculaires mensonges, des grandes iniquités consacrées par l'histoire. S'il redoutait les phrases, les mots dont le

sens échappait à ses petits paysans, et s'il s'efforçait de les traduire en paroles simples et claires, il craignait davantage les légendes dangereuses, les erreurs devenues des articles de foi, les leçons abominables données au nom d'une religion menteuse et d'un faux patriotisme. Entre les livres écrits par des religieux pour les écoles des Frères, et ceux que des universitaires rédigeaient pour les écoles laïques, il n'y avait souvent aucune différence, les erreurs volontaires des premiers se trouvant textuellement reproduites dans les seconds ; et comment ne serait-il pas intervenu, afin de les éclairer, de les expurger par ses explications orales, lui dont l'œuvre unique était de ruiner l'enseignement congréganiste, source de tout mensonge et de toute misère?

Pendant quatre années, Marc et Geneviève travaillèrent modestement, puissamment. Dans leur domaine étroit, ils tâchaient de faire en silence le plus de bonne besogne possible. Les générations d'enfants se succédaient, et ils se disaient que cinquante ans auraient suffi pour renouveler le monde, si chaque enfant, en devenant un homme, avait apporté un peu plus de vérité et de justice. Certes, l'effort de quatre années était encore peu sensible. Et, pourtant, ils se réjouissaient, de bons symptômes se produisaient déjà, l'avenir germait des terres fécondes vaillamment ensemencées.

Salvan, mis à la retraite, avait fini par venir se retirer à Jonville, dans une petite maison, léguée par un cousin. Il y vivait en sage, d'une rente modique, de quoi vivre et cultiver quelques fleurs. Dans son jardin, il y avait, sous un berceau de clématites et de rosiers, une grande table de pierre, autour de laquelle il aimait voir, le dimanche, des amis, des anciens élèves de l'Ecole normale, causant, fraternisant en beaux rêves. Il devenait le patriarche, il souriait à ces braves, qui continuaient le travail de régénération, si longtemps préparé par lui. Chaque dimanche, Marc venait, et sa joie était complète, lorsqu'il rencontrait là Joulic, l'instituteur de Maillebois, son successeur, qui lui donnait des nouvelles de son ancienne classe, tant aimée. Joulic était un grand garçon mince, blond, doux et énergique, le fils d'un petit employé qui s'était mis dans l'enseignement par goût, et pour échapper à

l'abrutissante vie de bureau, dont il avait vu souffrir son père.

Un des meilleurs élèves de Salvan, il apportait à l'enseignement primaire un esprit libéré de tous les dogmes absurdes, entièrement acquis aux méthodes expérimentales. Et il réussissait beaucoup à Maillebois, grâce à beaucoup de finesse, à une fermeté tranquille qui s'imposait sans violence, en déjouant tous les pièges où la congrégation avait tenté de le faire choir. Il venait de se marier, il avait épousé la fille d'un instituteur, une petite blonde douce comme lui, qui avait achevé de faire de l'école une maison de gaîté et de paix.

Un dimanche, comme Marc arrivait, il trouva Joulic qui causait déjà avec Salvan, assis devant la table de pierre, sous le berceau fleuri de clématites et de roses. Et tous les deux s'égayèrent, quand ils l'aperçurent.

— Arrivez, arrivez donc, mon ami, cria Salvan. Voilà Joulic qui me conte comme quoi l'école des Frères a encore perdu des élèves. On nous dit battus, nous travaillons dans le recueillement, et chaque année, notre action s'élargit et triomphe.

— Oui, confirma l'instituteur, tout va bien à Maillebois, qui semblait le bourg pourri du cléricalisme... Le frère Joachim, le successeur du frère Fulgence, est un homme fort habile, aussi souple et prudent que l'autre était extravagant et rude. Mais il ne peut vaincre la défiance des familles, tout un mouvement sourd d'opinion contre les écoles congréganistes, où les études sont médiocres et les mœurs inquiétantes. On a eu beau recondamner Simon, l'ombre monstrueuse de Gorgias revient dans ces classes qu'il a souillées, ceux mêmes qui l'ont défendu furieusement sont hantés de son crime. Et voilà comment j'hérite de chaque enfant que perdent les ignorantins.

Marc s'était assis dans l'air frais et embaumé du jardin. Et il riait, et il remerciait son jeune camarade.

— Mon bon Joulic, vous ne savez pas le plaisir que vous me faites. Quand j'ai dû quitter Maillebois, j'y ai laissé une partie de mon cœur. Ma grande amertume était d'y abandonner mon œuvre, poursuivie depuis quinze ans, brusquement interrompue, avec l'inquiétude

de ne pas savoir ce qu'elle allait devenir. C'est comme si vous m'annonciez les succès d'un enfant à moi, resté au loin, qui grandirait en force et en beauté... Mais ce que vous ne dites pas, c'est que vous êtes l'ouvrier de cette œuvre continuée si vaillamment, devenue plus solide et plus large. Mon inquiétude a cessé depuis longtemps, je sais en quelles mains se trouve mon ancienne école ; et, si un peu du poison s'élimine à Maillebois, si la force de la vérité y fait régner plus de justice, c'est que chaque année les élèves qui sortent de vos mains deviennent des hommes de raison et d'équité... Demandez à votre maître Salvan ce qu'il pense de vous.

D'un geste, Joulic coupa court à tant d'éloges.

— Non, non, je ne suis qu'une unité dans le bon combat, et je vaux ce qu'on m'a fait, tout le grand mérite revient à notre maître... D'ailleurs, je ne suis pas seul à Maillebois, j'ai en Mlle Mazeline l'aide la plus précieuse, je dirai même le soutien le plus fort. Elle m'a souvent consolé, encouragé. Vous n'imaginez pas l'énergie morale qu'il y a au fond de cette douce et de cette raisonnable, et certainement la grosse part de nos succès lui est due, car c'est elle qui peu à peu a conquis la famille par les bonnes épouses et les bonnes mères qui sont sorties de son école... La grande force est la femme, quand elle est vérité, justice et amour.

Mais, à ce moment, Mignot parut. Il venait de faire allègrement à pied les quatre kilomètres qui séparaient le Moreux de Jonville. Ces réunions du dimanche étaient pour lui un repos délicieux. Il avait entendu les dernières paroles de Joulic, et tout de suite il parla.

— Ah! Mlle Mazeline, vous savez que j'ai voulu l'épouser. Jamais je n'en ai soufflé mot à personne, mais je puis bien le dire à présent... Elle a beau ne pas être jolie, je rêvais d'elle, à Maillebois, en la voyant si bonne, si sage, si admirable. Je lui ai donc parlé de mon idée un jour, et si vous l'aviez vue devenir très grave, souriante pourtant, émue et fraternelle! Elle m'expliqua très bien sa situation, elle se disait trop vieille déjà, trente-cinq ans, juste mon âge. Puis, ses fillettes étaient devenues sa famille, elle avait renoncé depuis trop longtemps à vivre pour elle. Et je crois bien, cependant,

que ma proposition avait remué au fond de son cœur d'anciens regrets, tout un passé douloureux... Enfin, nous sommes quand même de bons amis, et ça m'a décidé à rester garçon, ce qui me gêne parfois au Moreux, à cause de mes écolières, de petites personnes qu'une femme saurait mieux soigner.

Ensuite, il donna, lui aussi, de bonnes nouvelles sur l'état d'esprit de sa commune. Toute la crasse d'ignorance et d'erreur que son prédécesseur Chagnat avait laissé volontairement s'amasser commençait à disparaître. Saleur, le maire, avait eu de grands ennuis, avec son fils Honoré, élevé au lycée de Beaumont, où l'aumônier l'avait bourré de plus de religion que dans un séminaire, à ce point que, nommé à Paris directeur d'une petite banque catholique, il venait d'y culbuter, en frisant la police correctionnelle. L'ancien éleveur retiré, de maquignon devenu bourgeois, déjà peu ami des curés, ne dérageait plus contre ce qu'il appelait la bande noire, exaspéré de cette déchéance de son fils qui le bouleversait dans sa vie cossue de paysan enrichi. Aussi se mettait-il du côté de l'instituteur Mignot, à chaque querelle avec l'abbé Cognasse, entraînant le conseil municipal, menaçant de déserter l'église, si le curé continuait à les traiter en troupeau conquis. Jamais encore le Moreux, ce coin tranquille et perdu, où il n'y avait pas un pauvre, ne s'était ouvert si largement au souffle nouveau. Cela provenait beaucoup de la situation plus heureuse, plus digne, faite depuis quelques années aux instituteurs. Sans cesse, on se préoccupait d'eux, des lois amélioraient leur condition, les traitements les plus bas se trouvaient maintenant fixés à douze cents francs, sans retenue. Et l'effet ne se faisant pas attendre : si Férou, autrefois, était tombé dans le mépris des paysans, mal payé, loqueteux, minable, en regard de l'abbé Cognasse, engraissé par le casuel et les cadeaux, honoré et redouté, Mignot se relevait aujourd'hui, pouvant vivre dignement, grandi, mis en sa vraie place, la première. Tout un mouvement emportait le pays, dans la lutte séculaire entre l'Eglise et l'Ecole, à se déclarer pour cette dernière, dont la victoire semblait désormais certaine.

— Oh! continua Mignot, ils sont encore très ignorants,

vous n'imaginez pas un tel trou d'engourdissement et de routine. Ils possèdent des terres, ils ont toujours mangé du pain, ils se laisseraient tondre volontiers comme jadis, dans la crainte des nouveautés et de l'inconnu de demain. Mais, tout de même, il y a déjà quelque chose de changé, et je le vois aux saluts qu'on m'adresse, au rôle de plus en plus prépondérant que joue l'école... Tenez! ce matin, lorsque l'abbé Cognasse est venu dire sa messe, il a trouvé juste trois femmes et un gamin dans l'église ; et, en partant, il a fait claquer la porte de la sacristie, il a menacé de ne plus revenir. A quoi bon déranger pour rien le bon Dieu et lui-même?

Marc s'était mis à rire.

— Oui, je sais, il recommence à se fâcher au Moreux. Ici, il se contient encore, il essaye de lutter par une grande souplesse diplomatique, surtout avec les femmes, car ses maîtres ont dû le lui enseigner : on n'est pas battu, tant qu'on a les femmes avec soi. Il va souvent à Valmarie, m'a-t-on raconté, et il y voit le père Crabot, dans la retraite profonde où celui-ci tâche de disparaître, il en rapporte sûrement cette onction, ces caresses aux dames, qui me surprennent beaucoup chez un brutal de son espèce. Lorsque de nouveau la colère l'emportera, il sera fini... D'ailleurs, tout va bien à Jonville. Nous gagnons un peu de terrain tous les ans, la commune retrouve sa prospérité et sa santé. Voilà les paysans qui ne laissent plus leurs filles aller travailler au Bon-Pasteur, à la suite des derniers scandales. Et le conseil municipal, Martineau en tête, me semble regretter infiniment l'accès d'imbécile faiblesse où l'abbé Cognasse et Jauffre l'ont jeté, le jour où il a laissé consacrer la commune au Sacré-Cœur. Je cherche une occasion d'effacer ce mauvais souvenir, je finirai bien par la trouver.

Il y eut un court silence, la douceur du temps était délicieuse. Et Salvan, qui avait écouté complaisamment, conclut de son air allègre et paisible :

— Tout cela est plein d'encouragement, voilà Maillebois, Jonville et le Moreux en marche vers ces temps meilleurs pour lesquels nous avons si rudement lutté. On a cru nous vaincre, nous exterminer à jamais ; nous avons, pendant des mois, semblé morts ; et voilà le lent réveil,

la semence a cheminé en terre, il nous a suffi de nous remettre silencieusement à l'œuvre, pour que le bon grain repoussât et refleurît. Maintenant, rien n'entravera plus la moisson future. C'est que nous sommes la vérité, et que rien ne la détruit, rien ne l'arrête dans son resplendissement... Sans doute, les choses ne vont pas encore très bien à Beaumont. Les fils de Doutrequin, ce républicain des temps héroïques tombé à la réaction cléricale, ont eu de l'avancement, tandis que Mlle Rouzaire continue à empoisonner ses filles d'histoire sainte et de catéchisme. Pourtant, l'esprit de la ville se modifie peu à peu, lui aussi. Mauraisin ne réussit pas à l'Ecole normale, des élèves m'ont raconté en riant que mon ombre y revient et l'y paralyse d'une sourde terreur. L'élan y était trop fortement donné vers l'émancipation complète de l'instituteur, il n'a rien pu faire pour l'enrayer, j'espère même qu'on nous débarrassera de lui prochainement... Et, voyez-vous, le symptôme très heureux, c'est que, derrière Maillebois, derrière Jonville, derrière le Moreux, il y a d'autres communes, presque toutes les communes, où l'instituteur est en train de battre le curé, de mettre l'école laïque à son rang, sur la ruine de l'école congréganiste. A Dherbecourt, à Juilleroy, à Rouville, aux Bordes, la raison triomphe, la vérité et la justice élargissent lentement leur conquête. C'est la poussée générale, un mouvement irrésistible qui emporte la France à sa mission libératrice.

— Mais c'est votre œuvre, cela! cria passionnément Marc. Dans chacune des communes que vous nommez, il y a un de vos anciens élèves. Joulic, ici présent, est en train de transformer Maillebois, parce que vous lui avez donné votre science et votre foi. Tous les autres sont les enfants de votre cœur et de votre cerveau, les missionnaires envoyés par vous au fond des campagnes, pour enseigner le nouvel évangile de vérité et de justice. Et si, enfin, le peuple se réveille, revient à la dignité d'homme, devient capable d'être une démocratie équitable, libre et saine, c'est que la génération de vos élèves occupe les classes, instruit les petits, en fait des citoyens. Vous êtes le bon ouvrier, il n'y a de progrès possible que par le savoir et la raison.

Joulic et Mignot se joignirent à lui, enthousiastes.

— Oui, oui! vous avez été le père, nous sommes tous vos enfants, le peuple ne vaudra que ce que l'instituteur le fera, et l'instituteur ne peut valoir lui-même que ce que les Ecoles normales l'auront fait.

Très ému, Salvan protestait, avec sa modeste bonhomie.

— Des hommes comme moi, mes enfants, mais il y en a partout, il y en aura partout, lorsqu'on leur permettra d'agir. Le Barazer m'a beaucoup aidé en me maintenant à mon poste, sans trop me garrotter. Ce que l'ai fait, Mauraisin lui-même est presque obligé de le faire, car l'évolution l'emporte, la besogne une fois commencée ne s'arrête plus. Et vous verrez le successeur de Mauraisin comme il enfantera des instituteurs encore plus libérés que ceux qui sont sortis de mes mains... Une chose qui me ravit et dont vous ne parlez pas, c'est que le recrutement des Ecoles normales se fait beaucoup mieux aujourd'hui. Ma grosse inquiétude, jadis, était de voir la défiance, le mépris, où était tombée la situation d'instituteur, si mal payée et si peu honorée. Mais, depuis que les traitements sont augmentés, depuis qu'un véritable honneur s'attache aux plus humbles membres de l'enseignement, les candidats arrivent de toutes parts, on peut choisir et constituer un excellent personnel!... Et, si j'ai rendu quelques services, dites-vous bien que j'en trouve récompense au delà de tout espoir, en voyant mon œuvre ainsi réalisée et constituée. Je ne veux plus être qu'un spectateur, j'applaudis à vos efforts, et je suis si heureux dans la calme retraite de ce jardin, où ma seule joie est de vivre oublié, excepté de vous autres, mes enfants.

Tous s'attendrirent, autour de la grande table de pierre, sous le berceau dont les roses embaumaient. Du beau jardin verdoyant, de la campagne entière, venait une sérénité infinie.

Chaque année, depuis la réinstallation de ses parents à Jonville, Louise venait passer les vacances près d'eux. Et au sortir de sa chère Ecole normale de Fontenay, où elle grandissait en raison solide et en claire intelligence, c'était pour elle un repos délicieux que ces deux mois d'intimité étroite avec son frère Clément, son père et sa

mère. Clément allait avoir dix ans bientôt, et Marc le gardait simplement sur les bancs de son école, lui donnait d'abord cette instruction primaire qu'il aurait voulu généraliser, étendre à tous les enfants de la nation, sans distinction de classe, afin de baser ensuite sur elle, selon les aptitudes, les études générales et gratuites de l'enseignement supérieur. Plus tard, si son fils avait son goût, il rêvait modestement de le faire entrer à l'Ecole normale de Beaumont, car, de longtemps, la véritable œuvre de salut serait encore dans les humbles écoles de village. Louise, elle aussi, s'en était tenue à l'ambition désintéressée de n'être qu'une petite institutrice primaire. Et, dès qu'elle fut sortie de l'école de Fontenay, avec son brevet supérieur et son certificat d'aptitude pédagogique, elle fut ravie d'être nommée adjointe à Maillebois, dans la classe de Mlle Mazeline, son ancienne maîtresse si aimée.

Louise avait alors dix-neuf ans. Salvan s'était employé auprès de Le Barazer pour obtenir cette nomination, qui d'ailleurs passa presque inaperçue. Les temps changeaient chaque jour davantage, on n'en était plus à l'époque délirante où les noms seuls de Simon et de Froment soulevaient des tempêtes. Et, six mois plus tard, cela enhardit Le Barazer, qui osa donner à Joulic, comme adjoint, Joseph, le fils de Simon. Joseph, sorti de l'Ecole normale de Beaumont depuis deux ans, avec des notes excellentes, avait débuté à Dherbecourt. L'avancement était presque nul, mais il y avait du courage à le déplacer, à le mettre dans cette école de Maillebois, où sa présence allait être, pour son père, un commencement de réhabilitation. On cria bien un peu, la congrégation tenta d'ameuter les parents ; puis, le nouvel adjoint plut beaucoup, très discret, très doux et très énergique dans ses rapports avec les enfants. Un des faits qui achevèrent de montrer alors combien l'opinion publique évoluait, ce fut toute une petite révolution intérieure, à la papeterie Milhomme. On y vit un jour Mme Edouard, la maîtresse absolue, s'effacer devant Mme Alexandre, disparaître au fond de l'arrière-boutique, où celle-ci s'était tenue pendant tant d'années. Mme Alexandre prit place au comptoir, servit la clientèle ; et personne

ne s'y trompa, c'était que cette clientèle changeait, indiquait peu à peu le triomphe de l'école laïque sur l'école congréganiste ; car Mme Edouard, dans sa ferme attitude de bonne commerçante, n'avait jamais eu d'autre souci que d'être avec la majorité de ses acheteurs ; et elle était femme assez énergique pour céder la place à sa belle-sœur, s'il s'agissait de sauver la caisse. Voilà comme quoi la présence de Mme Alexandre, au comptoir de la papeterie Milhomme, devint pour tous un signe certain que l'école des Frères devait être bien malade. En outre, Mme Edouard avait de grands chagrins avec son fils Victor, qui sortait de cette école, et qui, après avoir atteint le grade de sergent, venait de se trouver compromis dans une vilaine histoire ; tandis que Mme Alexandre pouvait se montrer très fière de son fils Sébastien, un ancien élève de Simon et de Marc, un camarade de Joseph à l'Ecole normale de Beaumont, instituteur-adjoint depuis trois ans, à Rouville. Et toute cette jeunesse, Sébastien, Joseph, Louise, après avoir poussé ensemble, arrivait de la sorte à la vie active, apportait une raison élargie, une amabilité et une intelligence mûries dans les larmes, pour continuer l'œuvre si âprement disputée des aînés.

Une année s'écoula, Louise venait d'avoir vingt ans. Chaque dimanche elle se rendait à Jonville, elle passait la journée près de son père et de sa mère. Et là, souvent, elle trouvait Joseph et Sébastien, restés grands amis, qui venaient rendre visite à leurs anciens maîtres, Marc et Salvan. Souvent aussi, Sarah accompagnait son frère Joseph, pour la joie de cette journée au plein air, dans une intimité tendre. Elle, depuis trois années, avait voulu rester avec ses grands-parents, les Lehmann, dont elle s'était plu à diriger l'atelier de couture, si active et si adroite, qu'elle finissait par rendre un peu de prospérité à la misérable boutique de la rue du Trou. Une clientèle était revenue, et elle avait gardé les commandes des grands magasins de Paris, prenant des ouvrières, les associant en une sorte de groupe coopératif. Mme Lehmann venait de mourir, le vieux Lehmann, âgé de soixante-quinze ans, n'avait plus qu'un chagrin, celui d'être trop âgé, pour espérer voir jamais la réhabilitation

de Simon. Chaque année, il allait vivre quelques jours près de ce dernier, au fond des Pyrénées ; il embrassait sa fille Rachel, il embrassait David, et il revenait heureux de les avoir trouvés tous les trois au travail, dans leur calme solitude, mais très attristé de les sentir sans bonheur possible, tant que le monstrueux arrêt de Rozan ne serait pas revisé. Vainement Sarah aurait voulu qu'il restât là-bas, il s'entêtait à ne pas quitter la rue du Trou, sous prétexte de se rendre utile encore en surveillant lui aussi l'atelier. Et c'était, en effet, ce qui permettait à la jeune fille de prendre quelques vacances, les jours où elle se trouvait un peu lasse d'avoir accompagné son frère Joseph à Jonville.

Alors, ce nouveau rapprochement, ces journées passées si gaîment ensemble amenèrent les mariages prévus. Depuis leurs jeux d'anfants, les deux couples de beaux amoureux s'étaient sans cesse retrouvés, comme réunis par une tendresse croissante. Et il fut d'abord question du mariage de Sébastien et de Sarah, dont l'annonce ne surprit personne. On estima seulement que, si le fils Milhomme épousait la fille de Simon, avec l'autorisation de sa mère et surtout de sa tante, il y avait là un nouvel indice des temps nouveaux. Puis, lorsque ce mariage fut retardé de quelques mois, pour le faire coïncider avec un autre, celui de Louise et de Joseph, Maillebois finit par s'enfiévrer un peu ; car cette fois, il s'agissait du fils du condamné et de la fille de son plus héroïque défenseur, le fils devenu adjoint dans l'école où le père avait été frappé, la fille, adjointe elle aussi chez Mlle Mazeline, son ancienne institutrice ; et, circonstance aggravante, on se demandait comment Mme Duparque, l'aïeule de Louise, allait accueillir une pareille union. L'idylle des deux fiancés, leur voisinage classe à classe, leurs rencontres rieuses chaque dimanche, dans la pauvre école de Jonville, tout ce qui allait se confondre en eux des anciennes luttes douloureuses et des anciens héroïsmes, touchèrent bientôt les cœurs, firent même parmi la population un peu plus de paix. Mais la curiosité resta de savoir si Louise serait reçue par sa grand'mère, qui depuis trois ans ne sortait plus de sa petite maison de la place des Capucins. Et, pendant un mois encore, les

mariages furent retardés, dans l'attente de ce que déciderait Mme Duparque.

Louise, à vingt ans, n'avait pas encore fait sa première communion, et il était convenu que les deux couples ne se marieraient pas à l'église. Elle écrivit vainement à Mme Duparque, elle la supplia de lui ouvrir sa porte, sans même recevoir de réponse. Jamais cette porte ne s'était rouverte devant Geneviève et ses enfants, depuis le jour où ils étaient partis pour retourner au mari, au père. Il y avait près de cinq ans que la grand'mère tenait son farouche serment de n'avoir plus de famille, de vivre à l'écart, cloîtrée, seule avec son Dieu. Geneviève avait bien fait quelques tentatives de rapprochement, émue par l'idée de cette femme de quatre-vingts ans passés, menant cette vie d'ombre et de silence. Elle s'était heurtée chaque fois à une obstination sauvage. Et, pourtant, Louise voulut risquer un essai encore, désolée de n'avoir pas avec elle tous les siens dans son bonheur.

Un soir donc, comme le jour tombait, elle se permit d'aller sonner à la petite maison, déjà noyée de crépuscule. Elle fut très surprise, aucun son ne se fit entendre, on devait avoir coupé le fil de la sonnette. Alors, elle s'enhardit à frapper d'abord avec discrétion, puis avec force. Enfin, il y eut un petit bruit, la planchette d'un étroit judas avait dû glisser, ainsi que dans certains couvents.

— Est-ce vous qui êtes là, Pélagie?... demanda Louise. Voyons, répondez-moi.

Et elle dut tendre l'oreille, l'appliquer presque contre le judas, pour entendre la voix de la servante, assourdie, méconnaissable.

— Allez-vous-en, allez-vous-en, madame vous dit de vous en aller tout de suite.

— Eh bien! non, Pélagie, je ne m'en irai pas. Retournez dire à grand'mère que je ne quitterai pas cette porte, tant qu'elle ne sera pas venue me répondre elle-même.

Elle resta là dix minutes, un quart d'heure. Elle continua de frapper de temps à autre, sans rudesse, avec une sorte d'insistance respectueuse et tendre. Tout d'un coup, le judas se rouvrit, mais en tempête, et une voix rude gronda, effrayante et comme souterraine.

— Pourquoi viens-tu?... Tu m'as écrit à propos d'une abomination nouvelle, d'un mariage qui achèverait de me tuer de honte!... A quoi bon en parler? Est-ce que tu peux te marier? Est-ce que tu as fait ta première communion? Non, n'est-ce pas? Tu t'es moquée de moi, tu devais communier, lorsque tu aurais vingt ans, et aujourd'hui tu décides sans doute que tu ne communieras jamais... Alors, va-t'en, je suis morte pour toi!

Louise, bouleversée, frissonnante, comme si un souffle de la tombe lui passait sur la face, eut le temps de crier :

— Grand'mère, je veux attendre encore, je reviendrai dans un mois.

Mais le judas s'était violemment refermé, la petite maison obscure et muette semblait s'être anéantie dans la nuit devenue noire.

Depuis cinq ans, un peu davantage chaque mois, Mme Duparque avait ainsi rompu complètement avec le monde. Au lendemain de la mort de Mme Berthereau et du départ de Geneviève, elle s'était d'abord contentée de ne plus recevoir sa famille, tout entière à des amies pieuses, à des religieux et à des prêtres familiers de son entourage. Le nouveau curé de Saint-Martin, l'abbé Coquard, qui avait succédé à l'abbé Quandieu, était un prêtre rigide, d'une foi sombre, dont elle aimait à entendre les menaces, l'enfer avec les flammes, ses fourches rouges et son huile bouillante. On la rencontrait matin et soir, se rendant à la paroisse, chez les Capucins, partout où il y avait des offices et des cérémonies. Puis elle sortit de moins en moins, elle finit par ne plus jamais mettre le pied dehors, comme prise par l'ombre et le silence, ensevelie lentement. Un jour, les volets de la petite maison, qu'on ouvrait et fermait encore, matin et soir, avaient eux-mêmes cessé de s'ouvrir ; et la façade devenue aveugle, la maison avait semblé morte, sans qu'une lumière, sans qu'une souffle de vie s'en échappât désormais. On aurait pu la croire abandonnée, inhabitée, si, dès la nuit venue, des soutanes et des frocs ne s'y fussent glissés discrètement. C'était l'abbé Coquard, c'était le père Théodose, parfois même, disait-on, le père Crabot, qui lui rendaient d'amicales visites. La petite fortune qu'elle s'était arrangée pour laisser par moitié au collège

de Valmarie et à la Chapelle des Capucins, les deux ou trois mille francs de son héritage n'auraient peut-être pas suffi à expliquer cette fidélité autour d'elle ; et il fallait admettre aussi en effet de ses exigences, de sa nature despotique qui pliait devant elle les personnages les plus puissants, dans leur inquiétude à la savoir capable de quelques folies mystiques. On racontait qu'elle avait obtenu l'autorisation d'entendre la messe, de communier chez elle, et c'était pourquoi, sans doute, elle n'en sortait plus, puisqu'elle avait, par la force de sa piété, réduit Dieu en personne à prendre la peine de venir dans sa maison, afin de lui éviter l'ennui de se rendre dans la sienne. Voir les rues, voir les passants, voir le siècle abominable où la sainte Eglise agonisait, lui devenait une telle torture, qu'elle avait fini, assurait-on, par faire clouer ses volets et calfeutrer les fentes des fenêtres, pour que pas un bruit, pas une lueur du dehors ne vinssent jusqu'à elle.

Ce fut la crise suprême. Elle passait les jours en prières. Il ne lui suffisait pas d'avoir rompu avec sa famille, impie, damnée, elle se demandait si son salut n'était pas compromis, si elle n'avait pas quelque responsabilité dans cette damnation de tous les siens. La révolte sacrilège de sa fille, Mme Berthereau, à son lit de mort, la hantait, lui faisait croire que la malheureuse était au purgatoire, peut-être même en enfer. C'était ensuite la perdition finale de Geneviève, si combattue par le démon, retournée à son erreur, à son vomissement. Et venait enfin Louise, la païenne, la sans-Dieu définitive, qui avait repoussé jusqu'au divin corps de Jésus. Ces deux là, d'esprit et de chair, appartenaient au diable ; et, si elle faisait dire des messes et brûler des cierges, pour le repos de l'âme de la morte, elle avait abandonné les deux vivantes aux justes vengeances du Dieu de colère et de châtiment. Mais son inquiétude, son angoisse restaient extrêmes, elle se demandait pourquoi le ciel la frappait ainsi dans sa race, elle s'efforçait de voir là une terrible épreuve, dont sa sainteté devait sortir éclatante, triomphante. Sa claustration, sa vie murée, donnée entière aux pratiques religieuses, lui semblait une réparation nécessaire, dont elle serait récompensée par d'éter-

nelles délices. Elle expiait ainsi le monstrueux péché de sa race, ces femmes coupables de libre esprit, qui, en trois générations, s'étaient échappées de l'Eglise, pour aboutir à la folie d'une religion de solidarité humaine. Et, voulant racheter cette apostasie d'une descendance maudite, elle mettait son farouche orgueil à s'humilier, à ne plus vivre que pour garder Dieu, dans le dégoût de son indignité sexuelle, avec l'unique désir de châtier son sexe condamné, en tuant le peu de la femme qui restait en elle.

Alors, elle y mit une ardeur si rude et si sombre qu'elle découragea les quelques prêtres et religieux, les seuls êtres qui la reliaient encore au monde vivant. Elle sentait bien le déclin de l'Eglise, elle entendait craquer le catholicisme, sous l'effort du siècle diabolique, dont elle s'était retirée, pour protester contre la victoire de Satan, comme si elle l'eût niée en n'y assistant pas. Peut-être son renoncement, ce qu'elle croyait être son martyre allait-il redonner de la vigueur aux soldats du Christ. Et elle les aurait voulus aussi ardents, aussi résolus et frénétiques, à son exemple, s'enfermant dans la rigidité des dogmes, portant le fer et le feu parmi les incrédules, aidant l'Exterminateur à reconquérir son peuple à coups de tonnerre. Elle n'était plus jamais satisfaite, elle trouvait le père Crabot, le père Théodose, le sombre abbé Coquard lui-même beaucoup trop tièdes. Elle les accusait de pactiser avec l'exécrable esprit mondain, d'achever de leurs propres mains la ruine de l'Eglise, en arrangeant Dieu au goût du jour. Elle leur dictait leur devoir, leur prêchait une campagne de franchise et de violence, la tête délirante, exaltée par la solitude, inassouvie toujours, malgré les pénitences dont ils l'accablaient. Et le père Crabot fut le premier qui se lassa de cette étrange pénitente, si dure pour elle-même à quatre-vingt-trois ans, si inquiétante par ses allures de prophétesse désespérée, dont l'intransigeance catholique était la condamnation du long effort de son ordre pour humaniser le Dieu terrible des massacres et des bûchers. Il espaça ses visites discrètes, il cessa de venir, estimant sans doute que la part d'héritage espérée pour Valmarie, ne valait pas les dangers à courir avec une telle âme, en continuelle tem-

pête. Puis, à quelques mois de distance, l'abbé Coquard le suivit, disparut à son tour, non par la crainte lâche d'être compromis, mais parce que chacun de ses entretiens avec la vieille dame devenait une bataille atroce. Lui, despotique et âpre comme elle, entendait garder sa toute-puissance de prêtre ; et, un jour, il se fâcha, il n'accepta plus de voir les rôles renversés, elle tonnant au nom de Dieu, lui reprochant son inaction, tandis que lui-même avait l'air d'un simple pécheur pris en faute. Et, pendant près d'une année encore, on ne vit plus, au crépuscule, que le froc du père Théodose se glisser dans la petite maison, muette et verrouillée, de la place des Capucins.

Sans doute, le père Théodose trouvait la modeste fortune de Mme Duparque bonne à prendre, car les temps étaient durs pour Saint-Antoine de Padoue. Il avait beau lancer de nouveaux prospectus, les troncs ne s'emplissaient plus, comme aux jours heureux où il avait eu le trait de génie de faire bénir par Mgr Bergerot la châsse contenant un os du Saint. Alors, la loterie du miracle enfiévrait les foules, il n'y avait pas un malade, un paresseux, un pauvre, qui ne rêvât de gagner du ciel le bonheur, pour vingt sous. Maintenant, à mesure qu'un peu de vérité et de raison se répandait, par l'école, les clients devenaient rares, le bas commerce exploité à la Chapelle des Capucins apparaissait dans son imbécillité honteuse. Un instant, l'autre coup de génie du père Théodose, la création des obligations hypothécaires sur le Paradis, avait de nouveau bouleversé les âmes des humbles et des souffrants, si avides de félicité, même au delà du tombeau, puisque la terre leur était si cruelle ; et, pendant des mois entiers, l'argent des dupes avait afflué, les économies des bas de laine contre la chance d'un peu de paix possible, là-haut, dans l'inconnu. Enfin, devant l'incrédulité croissante, voyant avec quelle peine il finissait par placer ses obligations, le père Théodose venait d'avoir un troisième coup de génie, l'invention de petits jardins, personnels et réservés, aux champs toujours en fleurs des bienheureux. Il s'agissait de coins délicieux d'éternité, avec des roses et des lis de premier choix, sous des ombrages arrangés pour le plaisir des yeux, près de sources parti-

culièrement pures et fraîches. Et, grâce encore à l'intervention décisive de Saint-Antoine de Padoue, on pouvait les retenir à l'avance, s'en assurer la jouissance éternelle ; mais cela, naturellement, coûtait très cher, surtout si l'on voulait quelque chose de vaste, de confortable ; car il y en avait de tous les prix, selon l'agrément, la situation, le voisinage des anges et de Dieu. Deux vieilles dames déjà avaient légué leur fortune aux Capucins pour que le saint miraculeux leur réservât ce qu'il restait de mieux en jardins disponibles, l'un dans le genre des anciens parcs français, l'autre dans un genre plus romantique, avec des labyrinthes et des cascades. Et l'on disait que Mme Duparque, elle aussi, avait fait son choix, une grotte d'or au flanc d'un mont d'azur, parmi des bosquets de myrtes et de lauriers-roses.

Seul, le père Théodose la visitait donc toujours, supportant ses humeurs, revenant quand même, lorsqu'elle l'avait chassé, exaspérée de sa tiédeur et de sa résignation, devant le triomphe des ennemis de l'Eglise. Il avait même fini par obtenir d'elle une clef de la maison, de façon à pouvoir entrer quand il lui plairait, sans courir le risque de sonner longtemps, car la pauvre Pélagie, devenue sourde, n'ouvrait souvent pas. Ce fut même à ce moment que les deux femmes, les deux recluses, coupèrent le cordon de la sonnette : à quoi bon garder ce lien avec le dehors? le seul être vivant reçu avait une clef, elles s'éviteraient le sursaut nerveux de cette aigre sonnerie, à laquelle elles ne voulaient pas répondre. Pélagie était devenue aussi farouche, aussi maniaque que sa maîtresse, comme hébétée d'étroite dévotion. Elle avait d'abord cessé de s'attarder chez les fournisseurs, causant à peine, filant comme une ombre le long des maisons. Puis, elle n'était plus allée aux provisions que deux fois par semaine, sa maîtresse et elle se condamnant à manger des pains rassis, quelques légumes, une nourriture d'ermites au désert. Et, maintenant, les quelques rares fournisseurs venaient eux-mêmes le samedi soir, à la nuit tombée, déposer un panier, qu'ils retrouvaient le samedi suivant, vide, avec l'argent, dans un morceau de vieux journal. Mais Pélagie avait un grand tourment, son neveu Polydor, entré comme domestique dans un couvent de Beau-

mont, et qui venait lui faire des scènes affreuses, pour avoir de l'argent. Il l'effrayait à un tel point, qu'elle n'osait le laisser à la porte, le sachant capable d'ameuter le quartier, de tout enfoncer à coups de pied, si elle ne lui ouvrait pas. Du reste, quand elle l'avait fait entrer, elle tremblait davantage, le sachant capable d'un mauvais coup, si elle lui refusait dix francs. Depuis de longues années, elle caressait le rêve d'employer à ses joies célestes, dans l'autre monde, toutes ses économies, une dizaine de mille francs amassés sou à sou ; et si elle tardait, si le magot était toujours dans sa paillasse, caché avec soin, c'était qu'elle hésitait encore sur le meilleur placement, le plus efficace, des messes perpétuelles pour le repos de son âme, ou bien un petit jardin réservé, un coin modeste, à côté du jardin seigneurial de sa maîtresse. Et le malheur arriva : un soir qu'elle avait dû introduire Polydor, le garnement ne l'assassina pas, mais il se rua sur tous les meubles, finit par éventrer la paillasse et se sauver, avec les dix mille francs ; tandis que Pélagie bousculée, tombée devant le lit, râlait de désespoir, en voyant s'en aller ainsi, aux mains d'un bandit de son sang, cet argent bénit que Saint-Antoine de Padoue devait faire fructifier en délices éternelles. Allait-elle donc être damnée, maintenant que les guichets de la loterie du miracle étaient fermés pour elle? Elle en mourut deux jours plus tard, et ce fut le père Théodose qui trouva son corps déjà froid, dans la mansarde nue et sale où il était monté, surpris et inquiet de ne pas la voir. Il dut tout régler, déclarer le décès, s'occuper du convoi, s'inquiéter de la façon dont allait vivre maintenant la seule habitante de la petite maison close et morte, sans personne désormais pour la soigner et la servir.

Depuis plusieurs semaines, Mme Duparque était alitée, ses jambes ne la portant plus. Mais dans son lit, elle restait assise sur son séant, elle y était encore très droite, très grande, avec son long visage, coupé de profondes rides symétriques, à la bouche mince, au nez dominateur. Desséchée, n'ayant plus qu'un petit souffle, elle régnait encore despotiquement dans cette maison vide, silencieuse et noire, d'où elle avait chassé les siens, où venait de mourir la seule créature, la bête domestique qu'elle

voulait bien tolérer. Et, lorsque le père Théodose essaya de causer avec elle, en revenant de l'enterrement de Pélagie, afin de connaître ses intentions, la façon dont elle comptait vivre désormais, il n'en obtint même pas de réponse. Il insista, très embarrassé, il proposa de lui envoyer une religieuse ; car, enfin, elle ne pouvait se soigner elle-même, faire son ménage et se servir, puisqu'il lui était impossible de descendre de son lit. Alors, elle se fâcha, elle gronda comme un animal souverain, blessé à mort, qui ne veut pas être dérangé dans sa paix. Des mots obscurs sortirent de sa gorge : tous des lâches, tous des traîtres à leur Dieu, tous des jouisseurs qui abandonnaient l'Eglise, pour que la voûte ne leur croulât pas sur la tête. Et le père Théodose, s'exaspérant à son tour, s'en alla, en se promettant de revenir voir le lendemain si elle ne serait pas plus raisonnable.

Une nuit et un jour se passèrent ainsi, le supérieur des Capucins ne se présenta que vingt-quatre heures plus tard, au crépuscule. Pendant une nuit et un jour, Mme Duparque resta seule, absolument seule, derrière les volets cloués bas, les fenêtres et les portes calfeutrées, au fond de sa chambre noire, où ne parvenait plus une clarté ni un bruit. Depuis tant d'années, elle avait voulu cela, coupant tout lien charnel avec les siens, se retranchant du monde, en protestation contre cette société abominable, où le péché triomphait. Même après s'être donnée totalement à l'Eglise, dans son indignité sexuelle de femme, elle en était venue à juger ces prêtres sans foi militante, ces religieux sans bravoure héroïque, tous des mondains, tous des jouisseurs. Et elle les avait renvoyés à leur tour, et elle était restée seule avec Dieu, son Dieu implacable et têtu, régnant dans l'absolu de toute sa puissance exterminatrice et vengeresse. La lumière était morte, la vie était morte, il n'y avait plus, dans ce morne et froid tombeau, clos de toutes parts, qu'une octogénaire assise encore sur son lit, droite et les yeux ouverts sur les ténèbres, attendant que son Dieu jaloux l'emportât, pour donner aux âmes tièdes l'exemple d'une fin vraiment pieuse. Et, vers le soir, lorsque le père Théodose se présenta, il fut très surpris de trouver une résistance, de ne pouvoir ouvrir la porte. Pourtant, la clef tournait dans la

serrure, on aurait dit que les verrous étaient poussés. Mais qui donc les aurait poussés? personne n'était plus là, et la malade ne pouvait quitter son lit. Il fit de vains efforts, il finit par prendre peur, il courut à la mairie conter les choses, sentant le besoin de ne pas engager davantage sa responsabilité. On alla tout de suite prévenir Louise, chez Mlle Mazeline, et le hasard voulut que Marc et Geneviève fussent précisément venus de Jonville, inquiets des dernières nouvelles.

Alors, ce fut tragique. Toute la famille se rendit place des Capucins. La porte ne cédant toujours pas, on fit venir un serrurier qui déclara ne rien pouvoir, les verrous étant sûrement mis. Il fallut appeler un maçon, qui descella les gonds, à coups de pioche. La maison, muette à chaque coup, retentissait comme un caveau muré. Et, quand on eut arraché la porte, Marc et Geneviève, suivis de Louise, rentrèrent avec un mortel frisson dans cette demeure familiale, où l'on n'avait plus voulu d'eux. Il y régnait une humidité glaciale, ils eurent grand'peine à pouvoir allumer une bougie. En haut, sur son lit, et droite toujours, le dos appuyé contre des oreillers, ils trouvèrent Mme Duparque morte, tenant entre ses maigres et longues mains crispées un grand crucifix. Elle avait sûrement trouvé la suprême énergie, en un effort surhumain, de quitter son lit, de descendre pousser les verrous, pour que personne au monde, pas même un prêtre, ne la dérangeât plus dans son intimité dernière avec son Dieu. Et elle était remontée, et elle était morte. Frissonnant, le père Théodose était tombé à genoux, bégayant une prière. Mais il restait éperdu, comprenant qu'il n'y avait pas là seulement la fin d'une terrible vieille femme, d'une grandeur farouche dans sa foi intransigeante, mais que c'était aussi toute l'intolérante religion de superstitions et de mensonges qui mourait. Et Marc, entre les bras duquel Geneviève et Louise, terrifiées, se réfugiaient, sentit passer comme un grand souffle, l'éternelle vie renaissant de cette mort.

Après le convoi, dont la famille laissa l'abbé Coquard se charger, on ne trouva rien dans les tiroirs de la morte, ni testament, ni valeurs d'aucune sorte. On ne pouvait accuser le père Théodose de les avoir soustraites, puisqu'il

n'était plus entré dans la maison. Les avait-elle, de son vivant, données de la main à la main, à lui ou à d'autres? Ou les avait-elle détruites, pour anéantir ces bien périssables, dont elle ne voulait pas que sa famille profitât? On ne put éclaircir le mystère, jamais un sou ne fut retrouvé. Il restait seulement la petite maison, qui fut vendue, et dont Geneviève fit distribuer l'argent aux pauvres, en disant qu'elle entendait se conformer ainsi aux volontés certaines de sa grand'mère.

Le soir où elle rentra du convoi, elle se jeta au cou de son mari, elle se confessa, en un élan de tout son être.

— Si tu savais... J'étais reprise, depuis que je savais grand'mère toute seule, si brave et si grande dans sa croyance obstinée. Oui, je me demandais si ma place n'était pas auprès d'elle, si j'avais bien agi en la quittant... Que veux-tu? jamais je ne guérirai, toujours j'aurai au fond de moi un peu de ma foi ancienne... Mais, grand Dieu! quelle affreuse chose que cette mort, et comme tu as raison de vouloir la vie, la femme libérée remise en son rôle d'égale et de compagne de l'homme, tout ce qui est bon, tout ce qui est vrai, tout ce qui est juste!

Un mois plus tard, les deux mariages eurent lieu civilement, Louise épousa Joseph, et Sarah épousa Sébastien. Marc y vit un commencement de victoire. Les moissons futures, semées avec tant de peine, au milieu des persécutions et des outrages, germaient et poussaient déjà.

II

Des années s'écoulèrent, Marc continuait son œuvre, solide à soixante ans, passionné de vérité et de justice, comme il l'était au début de la grande lutte. Et, un jour qu'il s'était rendu à Beaumont, pour voir Delbos, celui-ci, brusquement, s'écria :

— A propos, j'ai fait une singulière rencontre... L'autre soir, je rentrais à la nuit tombée, lorsque, sur l'avenue des Jaffres, j'ai remarqué, marchant devant moi, un homme de votre âge, l'air misérable et ravagé... Et voilà que, dans le flamboîment du confiseur qui est au coin de la rue Gambetta, j'ai bien cru reconnaître notre Gorgias.

— Comment, notre Gorgias?

— Eh! oui, le frère Gorgias, non plus en soutane d'ignorantin, mais en vieille redingote graisseuse, rasant les murs, avec l'allure oblique d'un loup vieilli et décharné... Il serait rentré secrètement, il vivrait dans quelque coin d'ombre, tâchant encore de terroriser et d'exploiter ses complices d'autrefois.

Marc, très surpris, restait plein de doute.

— Oh! vous devez vous être trompé. Gorgias tient bien trop à sa peau, pour venir risquer les galères à Beau-

mont, le jour où un fait nouveau nous permettrait de faire casser l'arrêt de Rozan.

— Mais vous êtes dans l'erreur, mon ami, déclara Delbos. Notre homme ne craint plus rien, l'action publique en matière de crime se prescrit après dix années révolues, et le meurtrier du petit Zéphirin peut aujourd'hui se promener tranquillement au grand jour... D'ailleurs, il est possible que je me sois trompé. Et puis, le retour de Gorgias n'aurait aucun intérêt pour nous, car vous le pensez comme moi, n'est-ce pas? nous n'avons rien de bon et d'utile à attendre de lui.

— Absolument rien. Il a tellement menti que, s'il parlait, il mentirait encore... La vérité tant désirée, tant cherchée, ne saurait nous venir de lui.

De loin en loin, Marc venait ainsi causer chez Delbos de l'éternelle affaire Simon, qui, depuis tant d'années, restait au cœur du pays comme un cancer dévorant. On avait beau le nier, n'en plus parler, le mal continuait sourdement ses ravages, tel qu'un poison secret, empoisonneur de la vie. Et, deux fois par an, David s'échappait de son désert des Pyrénées, accourait se rencontrer chez Delbos avec Marc, car il n'avait pas cessé une heure, malgré la grâce, de poursuivre l'acquittement de son frère. Leur certitude à eux trois était formelle : ils feraient casser l'arrêt monstrueux, l'affaire se terminerait nécessairement par le triomphe de l'innocent ; mais, comme jadis, avant la première cassation, ils se débattaient au milieu des plus inextricables mensonges. Après avoir quelque temps hésité sur la piste à suivre, ils s'étaient décidés pour le nouveau crime de l'ancien président Gragnon, flairé par eux à Rozan, et dont ils étaient maintenant convaincus. Gragnon avait simplement recommencé son coup de la communication illégale : ce n'était plus, ainsi qu'à Beaumont, une lettre de Simon, un post-scriptum faux, portant le paraphe du fameux modèle d'écriture ; c'était la prétendue confession écrite par l'ouvrier qui avait fabriqué un faux cachet pour l'instituteur de Maillebois, et qui, agonisant à l'hôpital, l'avait remise à une religieuse, avant de mourir. Sûrement, Gragnon s'était promené à Rozan avec cette confession dans la poche, parlant d'elle comme du coup

de foudre qu'il lâcherait, si on le poussait à bout, la montrant ou la faisant montrer à certains membres du jury, les dévots, les têtes faibles, affectant surtout de ne pas vouloir mêler publiquement une sainte religieuse au scandale. Et cela expliquait tout, l'abominable attitude du jury recondamnant l'innocent s'excusait : ces hommes, d'une moyenne intelligence et d'honnêteté suffisante, avaient simplement cédé à des raisons laissées secrètes, trompés dans leur conscience comme les premiers jurés de Beaumont. Marc et David se rappelaient encore certaines questions posées par des jurés, qui leur avaient semblé saugrenues. Maintenant, ils comprenaient, les jurés faisaient allusion à la pièce terrible, colportée dans l'ombre, dont il était sage de ne pas ouvrir la bouche! Et ils avaient condamné. Delbos marchait donc sur ce fait nouveau, la preuve légale de cette seconde communication criminelle, qui, le jour où ils pourraient la produire, entraînerait l'immédiate cassation de l'arrêt. Seulement, il n'était pas de preuve plus difficile à faire, et tous les trois s'épuisaient depuis des années à la trouver, certaine, décisive. Un espoir unique leur restait, un des jurés, un ancien médecin, nommé Beauchamp, était, disait-on, bourrelé de remords, comme autrefois l'architecte Jacquin, ayant acquis la certitude que la prétendue confession de l'ouvrier mort à l'hôpital était un faux grossier. Mais, sans être lui-même clérical, il avait une femme extrêmement dévote, qu'il ne voulait pas désoler, en soulageant sa conscience. Et il fallait attendre.

D'ailleurs, les années, à mesure qu'elles s'écoulaient, créaient un milieu de plus en plus favorable. C'était la vaste évolution sociale qui s'activait et donnait ses grands résultats, grâce à l'instruction laïque, libérée des dogmes, désormais triomphante. La France entière se renouvelait, tout un peuple nouveau sortait de ses milliers d'écoles communales, les humbles instituteurs primaires achevaient ce prodige de refaire la nation, pour les futures grandes besognes de vérité et de justice. Tout allait partir de l'école, elle était le champ fécond des progrès infinis, on la trouvait à la naissance de chaque réforme accomplie, de chaque nouvelle étape vers la solidarité et la paix. Ce qui avait semblé impossible

la veille, s'accomplissait aujourd'hui avec aisance, au milieu d'un peuple meilleur, délivré de l'erreur et du mensonge, sachant et voulant.

Et ce fut ainsi que Delbos, aux élections de mai, battit enfin Lemarrois, le député radical, maire de Beaumont pendant de si longues années. Ancien ami de Gambetta, ce dernier semblait ne devoir jamais être dépossédé de ce siège, tellement il apparaissait alors comme la représentation exacte de la moyenne française. Mais, depuis cette époque, les événements s'étaient précipités, la bourgeoisie avait trahi son passé révolutionnaire, en s'alliant à l'Eglise, pour tenter de ne rien céder du pouvoir usurpé jadis. Elle entendait garder les privilèges conquis, ne partager ni sa royauté, ni son argent, quitte à user de toutes les anciennes forces réactionnaires, à refouler dans le servage le peuple désormais éveillé, instruit, dont le flot montant la terrifiait. Et Lemarrois était l'exemple typique du bourgeois républicain d'hier, croyant devoir défendre sa classe, tombant à une sorte d'involontaire réaction, dès lors condamné, emporté dans la débâcle inévitable de cette bourgeoisie pourrie hâtivement par cent années de négoce et de jouissance. L'avènement du peuple devenait fatal, le jour où il aurait conscience de sa toute-puissance, des réserves inépuisables d'énergie, d'intelligence et de volonté qui dormaient en lui, et il devait suffire que l'école l'émancipât, le tirât du lourd sommeil de l'ignorance, pour qu'il prît toute la place et rajeunît la nation. La bourgeoisie allait mourir, le peuple était nécessairement la grande France de demain, la libératrice, la justicière. Et il y eut comme une annonciation de ces choses dans le triomphe de la candidature de Delbos à Beaumont, l'avocat de Simon, si longtemps combattu, outragé, et qui n'avait recueilli jusque-là que les quelques voix socialistes, devenues peu à peu une majorité écrasante.

Une autre preuve de cette accession du peuple au pouvoir fut le complet revirement de Marcilly. Il avait fait autrefois partie d'un ministère radical ; puis, au lendemain de la recondamnation de Simon, il était entré dans un ministère modéré ; et, maintenant, il affichait des professions de foi violemment socialistes, il venait de

réussir à se faire nommer encore, en s'attelant au char de triomphe de Delbos. D'ailleurs, dans le département, la victoire restait incomplète, le comte Hector de Sanglebœuf, était réélu, lui aussi, comme réactionnaire intransigeant, grâce à ce phénomène des temps troublés, où seules l'emportent les opinions extrêmes, franches et nettes. Ce qui demeurait sur le carreau, à jamais, c'était cette ancienne bourgeoisie libérale, que l'égoïsme et la peur rendaient conservatrice, désormais dévoyée, effarée, sans logique, ni force mûre pour la chute, et la classe montante, l'immense foule des déshérités d'hier, allait naturellement prendre sa place, une place qui lui était due, après avoir balayé, d'un dernier effort, les quelques défenseurs entêtés de l'Eglise.

Mais, surtout, l'élection de Delbos était le premier succès éclatant d'un de ces sans-patrie, d'un de ces traîtres, qui avaient affirmé publiquement l'innocence de Simon. Après l'arrêt monstrueux de Rozan, tous les simonistes en vue, frappés d'impopularité, avaient souffert dans leurs personnes et dans leurs intérêts, du crime d'avoir voulu la vérité et la justice. Les injures, les persécutions, les exécutions sommaires s'étaient acharnées contre eux. C'était Delbos, que pas un client n'osait plus charger de plaider une affaire, c'était Salvan cassé, mis à la retraite, c'était Marc tombé en disgrâce, envoyé dans une petite commune ; et derrière ceux-là, les plus connus, que d'autres, leurs parents, leurs amis, payaient par de grands ennuis, par la ruine même, leur simple attitude de braves gens! Depuis des années, sous la muette douleur de cette aberration publique, sentant bien l'inutilité de toute révolte, ils s'étaient remis héroïquement à l'œuvre, ils attendaient l'heure inévitable de la raison et de l'équité. Et cette heure semblait venir enfin, voilà Delbos, un des plus engagés dans l'affaire, qui battait Lemarrois, dont la politique lâche avait longtemps consisté à ne se prononcer ni pour ni contre Simon, dans la terreur de n'être pas réélu. L'opinion avait donc changé, n'était-ce pas là une preuve de la grande étape franchie? Salvan eut, lui aussi, une consolation : on nomma directeur de l'Ecole normale un de ses anciens élèves, après en avoir presque chassé Mauraisin,

coupable d'incapacité notoire ; et la joie fut grande pour le sage, dans son petit jardin fleuri, non pas de triompher de son adversaire, mais de savoir son œuvre maintenant entre les mains d'un fidèle et d'un brave. Un jour enfin, Le Barazer, ayant fait venir Marc, lui offrit une direction à Beaumont, se sentant à présent la force de réparer l'injustice ancienne. De la part de l'inspecteur d'académie, diplomate prudent, cette offre était, à tel point significative, que Marc en fut très heureux ; mais il refusa, il ne voulait pas quitter Jonville, où sa besogne n'était pas finie. Enfin, c'étaient encore toutes sortes de signes avant-coureurs. Le préfet Hennebise venait d'être remplacé par un préfet de haute raison, très énergique, qui tout de suite avait demandé la révocation du proviseur Depinvilliers, sous la direction duquel le lycée était devenu une sorte de petit séminaire. Le recteur Forbes, lui-même, si enfoncé dans ses études d'histoire ancienne, avait dû sévir, congédier des aumôniers, débarrasser les classes des emblèmes religieux, laïciser l'enseignement secondaire aussi bien que l'enseignement primaire. Le général Jarousse, mis à la retraite, s'était décidé à quitter Beaumont, où sa femme possédait pourtant un petit hôtel, exaspéré du nouvel esprit qui régnait dans la ville, ne voulant pas y vivre en contact avec son successeur, un général républicain, socialiste même, disait-on. L'ancien juge d'instruction Daix était mort misérable, hanté de spectres, malgré sa confession tardive, à Rozan, tandis que l'ancien procureur de la République, Raoul de la Bissonnière, qui avait fini par faire à Paris une belle carrière, allait disparaître dans l'écroulement d'une immense escroquerie, pour laquelle il avait eu des bontés. Et, dernier symptôme excellent, l'ancien président n'était plus salué sur l'avenue des Jaffres, il filait d'un air inquiet, la tête basse, maigri et jauni, avec des coups d'œil obliques, comme s'il avait craint de recevoir quelque crachat au passage.

A Maillebois, où Marc venait souvent voir Louise, installée avec Joseph, son mari, à l'école communale, dans le petit logement que Mignot avait occupé pendant de si longues années, les heureux effets de l'instruction laïque répandue à flots, apportant la clarté et la santé, se

faisaient également sentir. Ce n'était plus l'ancienne petite ville cléricale, où la congrégation avait réussi à faire élire maire une créature à elle, le fabricant de bâches retiré Philis, un veuf que l'on accusait de coucher avec sa bonne. Autrefois, sur les deux mille habitants, les huit cents ouvriers du faubourg, très divisés, ne parvenaient à faire entrer dans le conseil municipal que de rares républicains, réduits à l'inaction. Et, maintenant aux élections récentes, la liste républicaine et socialiste avait passé tout entière, à une forte majorité, de sorte que l'entrepreneur Darras, battant son rival Philis, venait d'être renommé maire, après avoir longtemps attendu cette revanche. Et sa joie de rentrer enfin dans cette mairie dont les curés l'avaient chassé, au lendemain de l'affaire Simon, était d'autant plus vive, qu'il y revenait avec une majorité compacte, qui allait lui permettre d'agir franchement, sans être condamné à de continuels compromis.

Marc, qui le rencontra, le trouva rayonnant.

— Oui, je me souviens, dit-il de son air de bonhomme, vous n'avez pas dû me trouver très brave jadis. Ce pauvre Simon, j'étais convaincu de son innocence, et je vous ai refusé d'agir, quand vous êtes venu me voir à la mairie. Que voulez-vous? j'avais à peine deux voix de majorité, le conseil municipal m'échappait sans cesse, et la preuve est qu'il a fini par me renverser... Ah! si j'avais eu la majorité d'aujourd'hui! Nous sommes les maîtres, les choses vont marcher rondement, je vous le promets.

Souriant, Marc lui demanda ce que devenait Philis, le vaincu de la veille.

Philis, oh! il avait eu un grand chagrin, il avait perdu récemment la personne que vous savez. Alors, il a dû se résigner à vivre avec sa fille Octavie, une demoiselle très dévote qui refuse de se marier. Son fils Raymond est officier de marine, toujours au loin, et la maison ne doit pas lui paraître bien gaie, dans sa défaite, à moins qu'il ne se console, car j'y ai vu une nouvelle bonne, une grosse fille vraiment solide et fraîche.

Il s'égaya bruyamment. Lui, ayant cédé son entreprise de maçonnerie, retiré avec une belle fortune, vieil-

lissait près de sa femme, dans une parfaite union, attristée par le seul chagrin de n'avoir pas eu d'enfant.

— Alors, reprit Marc, voilà Joulic certain de n'être plus tracassé... Vous savez avec quelle peine, au milieu de quels ennuis, il a fait de son école le bon terrain où a pu pousser le nouveau Maillebois qui vous a élu.

— Oh! s'écria Darras, vous avez été d'abord le grand ouvrier, je n'oublie pas les immenses services rendus par vous... Et soyez tranquille, Joulic et Mlle Mazeline seront désormais à l'abri de toute vexation, et je les aiderai même autant que je pourrai, pour hâter leur bonne œuvre, ce nouveau Maillebois, comme vous dites, de plus en plus intelligent et libéré... D'ailleurs, maintenant, c'est votre fille Louise, c'est Joseph, le fils du malheureux Simon, qui se dévouent à leur tour, qui continuent la besogne d'affranchissement. Vous êtes une famille de travailleurs héroïques et modestes à laquelle nous devrons tous beaucoup de reconnaissance un jour.

Un instant, ils causèrent de l'époque, lointaine déjà, où Marc avait pris l'école communale de Maillebois, dans des circonstances si désastreuses, après la première condamnation de Simon. Cela datait de plus de trente ans. Que d'événements depuis, et que d'écoliers avaient passé sur les bancs de l'école, apportant l'esprit nouveau! Marc évoqua le souvenir de ses anciens, de ses premiers élèves. Fernand Bongard, le petit paysan à la tête si dure, qui avait épousé Lucile Doloir, une gamine intelligente, confite en Dieu par Mlle Rouzaire, était père d'une fille de onze ans. Claire, mieux douée et que Mlle Mazeline libérait un peu du servage clérical. Auguste Doloir, le fils du maçon, l'indiscipline, travaillant peu, avait de sa femme, Angèle Bongard, têtue et d'ambition étroite, un fils de quinze ans, Adrien, sujet remarquable dont l'instituteur Joulic faisait un grand éloge. Son frère, le serrurier Charles Doloir, aussi mauvais élève que lui autrefois, un peu corrigé depuis son mariage avec la fille de son patron, Marthe Dupuis, avait aussi un fort garçon, âgé de treize ans, Marcel, qui venait de quitter l'école avec des notes excellentes. Et il y avait encore Jules Doloir, devenu instituteur grâce à Marc, un des meilleurs élèves de Salvan, qui tenait l'école des Bordes avec sa

femme, Juliette Hochard, sortie première de Fontenay, couple de santé, de raison et de joie, égayé par la présence d'un petit diable de quatre ans, Edmond, très savant pour son âge, sachant déjà ses lettres. Puis, c'était les deux Savin, les jumeaux, les fils du petit employé : Achille, autrefois sournois et menteur, placé plus tard chez un huissier, hébété comme son père par des années de bureau, marié à la sœur d'un de ses collègues, Virginie Deschamps, blonde maigre et insignifiante, dont il avait une délicieuse fille, Léontine, une des préférées de Mlle Mazeline, qui venait d'obtenir son certificat d'étude à onze ans ; Philippe, longtemps sans place, rendu meilleur par une vie de continuelles luttes, aujourd'hui directeur d'une ferme modèle, resté garçon et associé avec son frère cadet Léon, le plus intelligent des trois, qui avait eu l'idée de se donner à la terre et d'épouser une paysanne, Rosalie Bonin, dont le premier né, Pierre, âgé de six ans, venait d'entrer dans la classe du bon Joulic. Et, chez les Savin, s'évoquait aussi le souvenir de leur fille Hortense, la perle de Mlle Rouzaire, si pieuse, qui, séduite, avait accouché à seize ans d'une fille, Charlotte, laquelle, après avoir été une des élèves les plus aimées de Mlle Mazeline, mariée plus tard à un marchand de bois, était récemment accouchée d'une fille encore, en laquelle sans doute s'achèverait la libération finale. Les générations succédaient ainsi aux générations, chacune s'acheminait vers plus de connaissance, plus de raison, plus de vérité et de justice, et c'était de cette évolution constante, par l'instruction, que serait fait le bonheur des peuples de demain.

Mais, surtout, Marc s'intéressait au ménage de sa Louise et de Joseph, ainsi qu'à celui de son plus cher élève, Sébastien Milhomme, qui avait épousé Sarah. Et, ce jour-là, lorsqu'il eut quitté Darras, il se rendit à l'école communale, pour embrasser sa fille. Agée de soixante ans passés, Mlle Mazeline, après avoir donné quarante années de sa vie à l'enseignement primaire, venait de se retirer elle aussi à Jonville, dans une très modeste maison, voisine du beau jardin de Salvan. Elle aurait pu rendre encore des services, mais sa vue avait beaucoup baissé, elle était presque aveugle ; et une consolation

de sa retraite forcée venait d'être de remettre la direction de son école entre les mains de son adjointe, Louise, nommée maîtresse titulaire à sa place. On parlait, pour Joulic, d'une direction à Beaumont, de façon à ce que son adjoint Joseph pût lui succéder également ; et le ménage allait donc se partager cette école de Maillebois, encore toute retentissante des noms de Simon et de Marc. Le fils et la fille y continueraient la bonne besogne de leurs pères. Louise, âgé déjà de trente-deux ans, avait donné à Joseph un garçon, François, qui, à douze ans, était d'une ressemblance frappante avec Marc, son grand-père. Et ce grand garçon, aux yeux de clarté, au grand front en forme de tour, se destinait à l'Ecole normale, voulant être, lui aussi, un simple instituteur primaire.

C'était un jeudi, et Marc trouva Louise au sortir d'un cours de ménage qu'elle faisait à ses fillettes une fois par semaine, en dehors des classes réglementaires. Joseph et son fils s'en étaient allés, avec d'autres élèves, faire une promenade de géologie et de botanique, le long de la Verpille. Mais Sarah se trouvait là, grande amie de sa belle-sœur Louise, la visitant, lorsqu'elle venait de Rouville, où Sébastien son mari était maintenant maître titulaire. Le ménage avait une fille de neuf ans, Thérèse, d'un grand charme, où se retrouvait toute la beauté de Rachel, la grand'mère. Et Sarah venait donc trois fois par semaine de Rouville à Maillebois, à peine dix minutes de chemin de fer, pour veiller sur l'atelier de confection que le vieux Lehman dirigeait toujours, rue du Trou. Mais il se faisait bien vieux, quatre-vingts ans passés, et elle songeait à céder la maison, dont il lui devenait difficile de s'occuper elle-même.

Lorsque Marc eut embrassé Louise, il serra les deux mains de Sarah.

— Et mon fidèle Sébastien, et votre grande fille Thérèse, et vous-même, ma chère enfant?

— Tout le monde se porte à merveille, répondit-elle d'un air de gaîté. Jusqu'à grand-père Lehmann qui est solide comme un chêne, malgré son âge. Et puis, j'ai de bonnes nouvelles de là-bas, nous avons reçu une lettre de l'oncle David, où il nous dit que mon père est remis des accès de fièvre qui le reprennent parfois.

Marc hocha doucement la tête.

— Oui, oui, la blessure reste inguérissable au fond. Il faudrait pour le rétablir complètement cette réhabilitation tant désirée, si difficile à obtenir. Mais nous sommes en bon chemin, j'espère toujours, car les temps glorieux sont proches... Et répétez-le à Sébastien, chaque enfant dont il fait un homme est un ouvrier de plus pour la vérité et la justice.

Ensuite, il s'attarda un instant, causant avec Louise, lui apportant des nouvelles de Mlle Mazeline, qui vivait très retirée à Jonville, en compagnie d'oiseaux et de fleurs. Il lui fit promettre d'envoyer le petit François passer le dimanche là-bas, car c'était pour la grand'mère une vive joie d'avoir l'enfant toute une journée à elle.

— Et viens aussi, dis à Joseph de venir, nous irons tous ensemble saluer le bon Salvan, qui sera ravi de voir cette descendance de braves instituteurs, dont il est un peu le père. Nous lui amènerons Mlle Mazeline avec nous... Et vous aussi, Sarah, vous devriez amener Sébastien et votre fillette Thérèse. Ce serait la partie, la joie au grand complet... Allons, c'est entendu, tout le monde viendra! A dimanche.

Il embrassa les deux jeunes femmes, il se hâta, voulant prendre le train de six heures. Mais il faillit le manquer, par suite d'une singulière rencontre qui le retint un instant. Il tournait le coin de la Grand'Rue, pour suivre l'avenue de la gare, lorsqu'il aperçut deux individus, derrière un massif de fusains, causant avec violence. L'un d'eux, âgé d'environ quarante ans, le frappa par sa longue face blême et obtuse, aux sourcils pâles. Où donc avait-il connu ce visage de stupidité et de vice? Brusquement il se souvint : c'était sûrement Polydor, le neveu de Pélagie. Depuis plus de vingt ans, il ne l'avait plus revu ; mais il savait que, chassé du couvent de Beaumont où il servait comme domestique, il menait maintenant une vie de hasard, tombé dans la crapule des quartiers louches. Polydor, ayant remarqué et reconnu sans doute ce passant qui le dévisageait, emmena aussitôt son compagnon ; et, comme Marc regardait alors ce dernier, il eut un sursaut de surprise. En redingote sale, l'air misérable et farouche, l'autre avait une face tour-

mentée de vieil oiseau de proie. Mais c'était le frère Gorgias! Tout de suite, Marc se souvint de la rencontre que Delbos lui avait contée, et il voulut avoir une certitude, il s'efforça de rejoindre les deux hommes, qui s'étaient jetés dans une petite rue. Il la fouilla du regard, il n'y vit absolument personne, Polydor et l'autre avaient disparu, au fond d'une des maisons suspectes dont elle était bordée. Et il se mit à douter de nouveau, était-ce bien Gorgias? il n'aurait pu l'affirmer, dans la crainte d'avoir cédé à une hantise.

A Jonville, maintenant, Marc triomphait. C'était là, comme partout, un lent progrès obtenu par la vérité, par l'instruction victorieuse de l'ignorance. Quelques années avaient suffi pour réparer le désastre dont l'instituteur Jauffre s'était fait l'auteur conscient, en abandonnant la commune aux mains du curé Cognasse. A mesure que des hommes sains et raisonnables sortaient désormais de l'école de Marc, toute la mentalité du pays se trouvait renouvelée, une population se créait peu à peu, exempte du mensonge, capable de raison ; et ce n'était pas seulement une richesse intellectuelle en train de s'élargir, plus de logique, de franchise, de fraternité ; c'était aussi une grande prospérité matérielle qui se déclarait, car la fortune, le bonheur d'un pays dépend uniquement de sa culture d'esprit et de sa moralité civique. De nouveau, l'abondance revenait dans les logis propres et bien tenus, les champs se couvraient de magnifiques moissons, grâce aux méthodes nouvelles adoptées, la campagne était redevenue une joie pour les yeux, au grand soleil de l'été. Et c'était tout un heureux coin de terre en marche pour la paix, si ardemment souhaitée depuis des siècles.

Martineau, le maire, reconquis par Marc, agissait à présent avec lui, suivi de tout le conseil municipal. Une série de faits avait hâté ce bon accord, cette entente commune de l'instituteur et des autorités, qui permettait d'aller vite en besogne dans la voie des réformes désirables. L'abbé Cognasse, après s'être contenu quelque temps, cédant aux conseils d'onction caressante reçus à Valmarie, voulant garder les femmes, dans la certitude que quiconque les a reste invincible, venait de retomber à ses violences coutumières, incapable de patience,

enragé de voir les femmes elles-mêmes lui échapper, tant il mettait de mauvaise grâce à les retenir. Et il en arriva à de véritables brutalités, en ministre vengeur du Dieu qui ravage et qui tue, distribuant à la volée les effroyables peines éternelles pour les moindres offenses. Un jour, il frotta jusqu'au sang les oreilles du petit Moulin, qui avait tiré la jupe de la vieille servante du presbytère, la terrible Palmyre, grande distributrice de taloches et de fessées. Un autre jour, il gifla la jeune Catherine, coupable d'avoir ri pendant la messe, au moment où lui-même se mouchait à l'autel. Enfin, le dernier dimanche, hors de lui de voir que le pays, décidément, lui échappait, il avait allongé un coup de pied à Mme Martineau, la mairesse, s'imaginant qu'elle le bravait, parce qu'elle ne se rangeait pas assez vite sur son passage. Et, cette fois, cela dépassait vraiment toute mesure, Martineau déposa une plainte, poursuivit en police correctionnelle le curé, qui, dès lors, continua la lutte, se débattait furieusement, au milieu d'un tas de procès.

Mais, pour achever son œuvre, Marc nourrissait une idée qu'il put enfin réaliser. A la suite des lois nouvelles, les sœurs du Bon Pasteur qui exploitaient si âprement un atelier de lingerie, où deux cents ouvrières mouraient à moitié de surmenage et de faim, venaient d'être obligées de quitter Jonville ; et c'était un grand débarras pour le pays, une plaie et une honte de moins. Marc avait donc décidé le conseil municipal à se rendre acquéreur des vastes constructions, vendues aux enchères. Son projet était d'aménager ces constructions, ces grands ateliers, en une maison commune, où l'on pourrait installer, au fur et à mesure des ressources, une salle de jeux et de danse, une bibliothèque, un musée, même des bains gratuits. La pensée profonde de Marc était de dresser en face de l'église, pour achever de la vider, une sorte de palais civique, où le peuple des travailleurs trouverait un lieu de réunion et de délassement. Si, longtemps, les femmes n'avaient continué de se rendre à la messe que pour montrer leurs robes neuves et voir celles des autres, elles viendraient désormais plus volontiers dans ce palais de solidarité riante, où un peu de plaisir bienfaisant les

attendait. Et la salle de récréation, inaugurée la première, donna lieu à une grande manifestation populaire.

Il s'agissait surtout d'effacer, de racheter l'ancienne consécration de la commune au Sacré-Cœur, dont le remords désolait le maire et le conseil municipal, depuis qu'ils étaient revenus au simple bon sens. Martineau, pour se disculper, dans sa prudence coutumière, accusait l'instituteur Jauffre de l'avoir abandonné aux mains de l'abbé Cognasse, après lui avoir troublé l'esprit de toutes sortes de menaces vagues, pour Jonville et pour lui-même, s'il ne faisait pas sa soumission totale à l'Eglise, qui resterait éternellement la plus forte, maîtresse des hommes et des fortunes. Et, maintenant, Martineau, voyant bien que ce n'était pas vrai, puisque l'Eglise allait être battue et que déjà le pays redevenait plus prospère, à mesure qu'il se séparait d'elle davantage, était vivement désireux de se mettre du côté des vainqueurs, en ancien paysan pratique, qui pensait solidement, s'il ne parlait guère. Il aurait voulu une sorte d'abjuration, une cérémonie lui permettant de venir à la tête du conseil municipal rendre la commune au culte de la raison et de la vérité, afin de faire oublier l'autre, celle où elle s'était donné une idole sanglante, de démence et de mensonge. Et c'était cette cérémonie que Marc avait eu la pensée de réaliser, en faisant inaugurer, par le maire et le conseil municipal, la salle de jeux et de danse de la maison commune, dans laquelle le pays devait se réunir chaque dimanche pour les fêtes civiques.

De grands préparatifs furent faits. Les élèves de Marc et de Geneviève, réunis fraternellement, joueraient une petite pièce, danseraient et chanteraient. On avait créé un orchestre, composé de jeunes gens du pays. Les jeunes filles, vêtues de blanc, ainsi qu'autrefois les Filles de la Vierge, chanteraient et danseraient elles aussi, en l'honneur des travaux des champs et des joies de la vie. C'était la vie surtout, la vie sainement et pleinement vécue, toute la vie débordante avec ses devoirs et ses félicités, que l'on célébrerait, comme l'universelle source de force et de certitude. Ensuite, tous les jeux qu'on avait réunis là, des jeux d'adresse et d'énergie, des gymnases, des pistes et des pelouses, dans le jardin voisin, seraient

livrés au petit peuple, qui s'y réunirait chaque semaine, tandis que des coins d'ombre seraient réservés aux femmes, aux épouses et aux mères, désormais rapprochées, égayées, ayant à elles un salon, un endroit de rencontre et d'amusement. Pour la cérémonie d'inauguration, on avait orné la salle de fleurs et de feuillage, et toute la population endimanchée de Jonville, dès le matin, emplit les rues de son allégresse.

Ce dimanche-là, Mignot, sur le désir de Marc, amena ses élèves du Moreux, avec le consentement des parents, pour qu'ils pussent prendre part à la fête. Puisque le même curé avait desservi jusque-là Jonville et le Moreux, la même salle de jeux et de danses pouvait bien servir aux deux pays. Et, justement, comme Mignot arrivait, Marc le rencontra devant l'église, dont la vieille Palmyre fermait violemment la porte de deux tours de clef terribles. Le matin, l'abbé Cognasse avait dit sa messe devant des bancs absolument vides ; et c'était lui qui, dans un accès de furieuse colère, venait de donner à sa servante l'ordre de barricader la maison de Dieu : personne n'y entrerait plus, puisque ce peuple impie allait sacrifier aux idoles de la bestialité humaine. Lui-même avait disparu, terré sans doute dans le presbytère, dont le jardin bordait la route qui menait à la maison commune. Il ne s'y trompait pas, on crachait sur le Sacré-Cœur, Jonville se libérait de ce nouveau culte, de cette incarnation nouvelle et dernière de Jésus.

— Vous savez, dit Mignot à Marc, que depuis deux dimanches il n'est pas venu au Moreux. Il prétend avec quelque raison qu'il n'a pas besoin de faire quatre kilomètres pour dire la messe devant deux pauvresses et trois gamines. Le village entier s'est révolté contre lui, le jour où il a poursuivi et fessé la petite Louvard, parce qu'elle lui avait tiré la langue. Il devient fou de violence, depuis qu'il se sent battu, et c'est moi qui suis obligé de le défendre maintenant, dans la crainte de voir la population outrée lui faire un mauvais parti.

Mignot riait, et, questionné, il donna d'autres détails.

— Mais oui, Saleur, notre maire, si méfiant, si désireux de ne pas gâter sa jouissance de marchand de bœufs enrichi, devenu bourgeois, parlait de lui faire un procès

et d'écrire à l'évêque. Vraiment, si j'ai eu d'abord quelque peine à tirer le Moreux de la crasse d'ignorance et de crédulité où mon prédécesseur le clérical Chagnat l'avait comme noyé, je n'ai plus guère désormais qu'à laisser parler les faits. La population entière vient à moi, l'école bientôt règnera sans rivale, et l'église se ferme, c'est fini.

— Nous n'en sommes pas encore là tout de même, dit gaîment Marc. Ici, l'abbé Cognasse résistera jusqu'au dernier jour, tant qu'il se sentira payé par l'Etat, imposé par Rome. Je l'ai toujours pensé, les petites communes perdues comme le Moreux, surtout celles où la vie est aisée, seront les premières à se libérer du prêtre, parce qu'il peut disparaître sans rien y déranger de la vie sociale. On ne l'y aimait déjà guère, on y pratiquait de moins en moins, on le verra partir sans regret, dès que le lien civique se sera fortement noué, en créant un autre pacte humain et d'autres satisfactions vivantes et certaines.

Mais la cérémonie allait commencer, Marc et Mignot se dirigèrent vers la maison commune, où leurs élèves étaient réunis. Ils y trouvèrent Geneviève, en compagnie de Salvan et de Mlle Mazeline, tous deux sortis de leur retraite pour assister à cette fête laïque, qui était un peu leur œuvre, la victoire de leur long enseignement. Et ce fut très simple, très fraternel et très joyeux. Les autorités, Martineau avec son écharpe, en tête du conseil municipal, prirent possession de ce Palais du peuple, au nom de la commune qu'elles représentaient. Puis les enfants des écoles jouèrent, chantèrent, ouvrirent l'avenir de bon travail et de paix heureuse, de leurs mains innocentes encore, saines et pures, au milieu de grands rires. C'était l'éternelle jeunesse, c'était l'enfant qui vaincrait les derniers obstacles vers la future cité de solidarité parfaite! Ce que l'enfant d'aujourd'hui n'aurait pu faire, l'enfant de demain le ferait. Et, lorsque les enfants eurent jeté leur cri d'espoir, les jeunes garçons et les jeunes filles vinrent avec la tendre promesse des fécondités prochaines. Ensuite, on vit la maturité, la pleine moisson, les époux et les pères, les épouses et les mères, tout le flot humain en grand travail, derrière lequel il ne

restait que les vieillards, le souvenir attendri, l'heureux soir de l'existence, quand l'existence a été vécue loyalement. L'humanité reprenait conscience d'elle, et mettait l'ancien idéal divin dans la règle de la vie terrestre, faite de raison, de vérité et de justice, pour la fraternité, la paix et le bonheur des hommes. Désormais, Jonville aurait comme lieu de réunion cette maison fraternelle de joie et de santé, où il n'y aurait ni menaces, ni châtiments, où le soleil entrerait égayer tous les âges. On n'y troublerait pas les cœurs et les intelligences, on n'y vendrait pas les parts d'un paradis menteur. Il n'en sortirait que des citoyens ragaillardis, heureux de vivre la vie pour l'allégresse de la vie elle-même. Et toute l'absurdité cruelle des dogmes croulait devant cette simple gaîté et cette lumière bienfaisante.

Les danses se prolongèrent jusqu'au soir. Les belles paysannes du village ne s'étaient jamais trouvées à pareille fête. On remarqua beaucoup le visage riant de la mairesse, la belle Mme Martineau, qui était restée une des dernières fidèles de l'abbé Cognasse, tout en n'allant plus à l'église que pour y montrer ses robes neuves. Elle en avait une, de robe neuve, et elle était ravie de l'étaler, sans craindre de la salir, sur les dalles humides. Puis, ici, elle était certaine de ne pas recevoir de coup de pied, si elle ne se rangeait pas assez vite. Enfin, Jonville allait donc avoir un salon, où l'on pourrait se voir, causer, et faire un peu la fière.

Un incident extraordinaire termina cette grande journée. Marc et Geneviève ramenaient leurs élèves, accompagnés de Mignot, qui ramenait aussi les siens ; et ils étaient en compagnie de Salvan et de Mlle Mazeline, tous très gais, plaisantant et riant. Avec eux encore, se trouvait Mme Martineau, au milieu d'un groupe de femmes du village, auxquelles elle racontait comment s'était terminé le procès fait par son mari au curé, à la suite du coup de pied qu'elle avait reçu de celui-ci. Devant la police correctionnelle, quinze témoins étaient venus déposer, et le juge, après des débats violents, avait condamné l'abbé Cognasse à vingt-cinq francs d'amende, ce qui expliquait l'état de fureur où bouillonnait ce dernier depuis quelques jours. Alors, brusquement, comme elle

élevait la voix, en passant le long du jardin du presbytère, déclarant que le curé ne l'avait pas volé, on vit surgir, au-dessus du petit mur, la tête de l'abbé Cognasse, qui se mit à crier des injures.

— Ah! vaniteuse, ah! menteuse, je te la ferai rentrer dans la gorge, ta langue de serpent qui bave sur le bon Dieu!

Comment se trouvait-il là, juste à ce moment? Avait-il guetté, derrière le mur de son jardin, le retour de la fête? Une échelle était-elle préparée, pour lui permettre de monter et de voir? Quand il aperçut la belle Martineau en robe neuve, entourée de toutes ces femmes endimanchées, qui avaient déserté l'église pour se rendre à une fête impie, dans la maison du diable, il perdit complètement la tête.

— Femmes dévergondées qui faites pleurer les anges, femmes damnées qui empoisonnez le pays de vos immondices, attendez! attendez! je vais commencer à vous régler votre compte, en attendant que Satan vienne vous prendre.

Et, exaspéré de n'avoir même plus les femmes avec lui, ces misérables femmes, redoutées, exécrées de l'Eglise, et qu'elle garde, pour régner par elles, il arracha les pierres du chaperon en ruine qui couronnait le mur, il les lança sur les femmes, de toute la rudesse de ses mains sèches et noires.

— Tiens! toi, la Mathurine, qui fais coucher dans ton lit tous les valets de ton homme!... Toi, la Durande, qui as volé à ta sœur sa part de l'héritage de votre père!... Toi, la Désirée, qui n'as pas payé les trois messes que j'ai dites pour le repos de l'âme de ton enfant!... Et toi, toi, la Martineau, qui as fait condamner le bon Dieu avec moi, une pierre, deux pierres, trois pierres, attends! attends! autant de pierres, qu'il y a de francs dans vingt-cinq francs!

Le scandale fut énorme, deux femmes furent atteintes, et le garde champêtre, qui se trouvait là, se mit immédiatement à verbaliser. Au milieu des cris, sous les huées, l'abbé Cognasse parut tout d'un coup revenir à lui. Il eut un dernier geste farouche, tel son Dieu de vengeance menaçant de destruction le monde nouveau, et il disparut,

comme un diable qui rentre dans sa boîte. C'était encore un bon procès qu'il venait de se mettre sur les bras, il agonisait sous le flot montant des assignations.

Le jeudi suivant, Marc, s'étant rendu à Maillebois, acquit brusquement une certitude, dans le doute qui le hantait depuis quelque temps. Il traversait l'étroite place des Capucins, lorsque son attention fut attirée par un personnage noir et minable, planté debout devant l'école des Frères, et qui en regardait les murs d'un regard fixe. Tout de suite, il reconnut l'homme qu'il avait aperçu, le mois d'auparavant, en compagnie de Polydor, derrière un massif de l'avenue de la Gare. Et, cette fois, il n'hésita plus, en pouvant ainsi l'examiner à l'aise, sous le grand jour : c'était bien le frère Gorgias, un Gorgias en vieille redingote graisseuse, ravagé par l'âge, la face creusée, les membres tordus, mais toujours reconnaissable à son grand nez farouche d'oiseau vorace, entre ses pommettes saillantes. Delbos ne s'était pas trompé, le frère Gorgias était revenu et devait rôder dans le pays depuis de longs mois déjà.

Dans la rêverie profonde où il venait de tomber, sur cette place endormie, presque toujours déserte, il eut conscience de ce regard attaché sur lui, qui le fouillait profondément. Il se tourna sans hâte, ses yeux se rencontrèrent avec ceux de la personne arrêtée à quelques pas. Lui aussi, sûrement, la reconnut. Mais, au lieu de s'effarer, de fuir comme il avait fait une première fois, il eut son habituel retroussement de lèvres, qui découvrait, à gauche, un peu de ses dents de loup, dans un rictus involontaire où il y avait comme de la goguenardise et de la cruauté. Puis, l'air tranquille, il parla, en montrant du geste les murs délabrés de l'école des Frères.

— Hein! monsieur Froment, quand vous passez ça doit vous faire plaisir, cette ruine?... Moi, voyez-vous, ça me jette hors de moi, j'ai envie d'y mettre le feu, pour y brûler les derniers de ces lâches.

Puis, comme Marc, saisi que ce bandit osât lui adresser la parole, frémissait sans répondre, il eut encore son terrible rire muet.

— Ça vous étonne que je me confesse à vous?... Vous

avez été mon pire ennemi. Mais pourquoi vous en voudrais-je? vous ne me deviez rien, vous vous battiez pour vos idées... Ceux que je hais, ceux que je poursuivrai jusque dans la mort, ce sont mes supérieurs, mes frères en Jésus-Christ, tous ceux qui devaient me couvrir, me sauver, et qui m'ont jeté à la rue, avec l'espoir de m'y voir mourir de honte et de faim... Et encore, moi, je suis une pauvre et damnable créature, mais c'est Dieu lui-même que ces misérables lâches ont trahi et vendu, car c'est leur faute, c'est la faute de leur imbécile faiblesse, si l'Eglise va être battue, et si, en attendant, cette pauvre école que vous voyez là croule de toutes parts... Quand on songe à la place qu'elle occupait, de mon temps! Nous étions les victorieux, nous avions réduit presque à rien votre école laïque. Et voilà cette école qui triomphe aujourd'hui, elle seule bientôt règnera. Mon cœur en est gros de regrets et de rage.

Mais deux vieilles femmes passaient, un père capucin sortit de la Chapelle voisine, et le frère Gorgias, jetant autour de lui des regards obliques, ajouta vivement, à voix plus basse :

— Ecoutez, monsieur Froment, je suis tracassé depuis longtemps par le désir de causer avec vous. J'ai beaucoup de choses à vous dire. Si vous le permettez, j'irai vous voir un de ces jours à Jonville, après la tombée de la nuit.

Et il s'en alla, il disparut sans que Marc eût seulement prononcé un mot. Bouleversé, ce dernier ne parla de cette rencontre à personne, excepté à sa femme, qui s'en alarma. Il fut convenu entre eux qu'ils ne recevraient pas l'homme, la visite annoncée étant peut-être quelque guet-apens, une nouvelle machination de traîtrise et de mensonge. L'homme avait toujours menti, il mentirait encore ; à quoi bon dès lors espérer de ses confidences le fait nouveau cherché depuis si longtemps? Mais des mois se passèrent sans qu'il parût ; et Marc, qui d'abord s'était tenu sur ses gardes pour lui fermer sa porte, en arrivait à s'étonner, à s'impatienter de ne pas le voir venir. Il se demandait qu'elles pouvaient être les confidences promises, il finissait par tomber au tourment de les connaître. En somme, pourquoi ne l'aurait-il pas reçu? Même s'il

n'apprenait rien d'utile, il pénétrerait l'homme davantage. Et, dès lors, il vécut dans l'attente de cette visite si lente à se produire.

Enfin, un soir d'hiver, par une pluie battante, le frère Gorgias se présenta, enveloppé dans un vieux manteau, qui ruisselait d'eau et de boue. Tout de suite, dès qu'il se fut débarrassé de cette loque, Marc le fit entrer dans la salle de classe, tiède encore, et où le poêle de faïence s'éteignait. Une petite lampe à pétrole éclairait seule la vaste pièce silencieuse, emplie de grandes ombres. Derrière la porte, Geneviève, un peu tremblante, était restée aux écoutes, prise de la crainte vague de quelque attentat possible.

Tout de suite, le frère Gorgias avait repris la conversation, interrompue sur la place des Capucins, comme si elle avait eu lieu l'après-midi même.

— Voyez-vous, monsieur Froment, l'Eglise se meurt, parce qu'elle n'a plus de prêtres résolus à la soutenir par le fer et le feu, s'il en était besoin. Pas un de ces pauvres nigauds, de ces jocrisses pleurards d'aujourd'hui n'aime, ni même ne connaît le véritable Dieu, celui qui exterminait les peuples pour une simple désobéissance et qui régnait sur les âmes et sur les corps, en maître indiscuté, toujours armé de la foudre... Que voulez-vous que le monde devienne, s'il n'y a plus pour parler de son nom que des poltrons et des imbéciles?

Alors, un à un, il prit ses supérieurs, ses frères en Jésus-Christ, comme il les nommait, et ce fut terrible, un véritable massacre. Mgr Bergerot, qui venait de mourir à près de quatre-vingt-sept ans, n'avait jamais été qu'un pauvre homme, trembleur et incohérent, incapable d'avoir le courage de se séparer de Rome, pour fonder sa fameuse Eglise de France, libérale, rationaliste, laquelle n'aurait guère été qu'une secte nouvelle du protestantisme. C'étaient ces évêques sans foi solide, lettrés, en proie au libre examen, dont les mains débiles, désarmées du tonnerre, laissaient la foule des incrédules déserter les autels, au lieu de les frapper sans merci de l'éternelle terreur de l'enfer. Mais, surtout, il gardait sa haine la plus farouche contre l'abbé Quandieu, encore vivant à quatre-vingts ans passés. Celui-ci, cet ancien

curé de Saint-Martin, à Maillebois, restait pour lui le parjure, l'apostat, le mauvais prêtre qui avait craché sur sa religion, en se mettant ouvertement avec les ennemis de Dieu, au moment de l'affaire Simon. On l'avait bien vu plus tard, quand il avait abandonné le sacerdoce, pour se retirer dans une petite maison fleurie, au fond d'un quartier désert. Il se disait écœuré par la basse superstition des derniers fidèles, il poussait l'audace jusqu'à prétendre que les moines, les vendeurs du Temple, comme il les nommait, étaient les démoliseurs inconscients qui hâtaient l'effondrement de l'Eglise. Le démolisseur, c'était lui, dont la désertion servait d'argument aux adversaires du catholicisme, abominable exemple d'un homme reniant sa vie entière, rompant ses vœux, préférant au martyre une vieillesse grasse et honteuse. Et, quant à l'abbé Coquart, son successeur à la cure de Saint-Martin, ce grand sec, d'aspect si grave, si sévère, il n'y avait en lui, derrière ce masque excellent, que la pauvre étoffe d'un imbécile.

Jusque-là, Marc avait écouté, silencieux, décidé à ne pas interrompre. Mais l'attaque violente contre l'abbé Quandieu le révolta.

— Vous ne connaissez pas ce prêtre, dit-il simplement, vous en parlez en ennemi aveuglé par la rancune... Il a été le seul prêtre de ce pays qui ait compris, dès le premier jour, l'effroyable tort que l'Eglise allait se faire, en se déclarant ouvertement, passionnément, contre la vérité et la justice. Eh quoi! elle qui dit représenter sur la terre un Dieu de certitude et d'équité, de bonté et d'innocence, elle qui s'est fondée pour l'exaltation des souffrants et des humbles, la voilà qui se démasque, qui pour conserver son pouvoir temporel fait cause commune avec les oppresseurs, les menteurs faussaires! Les conséquences d'une telle attitude devaient forcément être terribles pour elle, le jour où la vérité et la justice triompheraient, où l'innocence de Simon éclaterait en une fulgurante clarté. C'était comme un véritable suicide de sa part, elle préparait de ses mains sa propre condamnation, elle ne serait plus jamais la maison du vrai, du juste, de l'éternellement pur et de l'éternellement bon! Et l'expiation de sa faute commence à peine, on la verra

lentement mourir de l'affreux déni de justice qu'elle a fait sien, qu'elle s'est collé au corps comme un chancre dévorant... Oui, l'abbé Quandieu a eu le génie de prévoir et de dire cette chose. Et il est faux qu'il se soit enfui de l'Eglise par lâcheté, il en est sorti sanglant, pleurant, il achève dans la douleur une vie de misère et d'amertume.

D'un geste rude, le frère Gorgias déclara qu'il ne voulait pas discuter. Il avait impatiemment attendu de pouvoir continuer sa rageuse diatribe, écoutant à peine, les yeux ardents, fixés au loin, dans les cuisants souvenirs de sa querelle personnelle.

— Bon! bon! je dis ce que je pense, je ne vous empêche pas de penser ce que vous voudrez... Mais il est d'autres imbéciles et d'autres lâches que vous ne défendrez pas. Hein? ce gredin de père Théodose, le miroir à dévotes, le caissier voleur du paradis.

Et il repartit, il tomba sur le supérieur des Capucins avec une rage meurtrière. Ce n'était pas qu'il blâmât le culte de Saint-Antoine de Padoue ; au contraire, il l'exaltait, il mettait son unique espoir dans le miracle, il aurait voulu voir la terre entière apporter au Saint des vingt sous et des quarante sous, pour forcer Dieu à brûler de sa foudre les villes impies. Mais le père Théodose était un simple farceur sans conscience, battant monnaie pour lui seul, refusant de venir en aide aux serviteurs de Dieu dans la peine. Lorsque ses troncs, autrefois, dégorgeaient des centaines de mille francs, il n'y aurait pas pris une pièce de cent sous, de temps à autre, afin de rendre la vie moins dure aux pauvres Frères de l'école chrétienne, ses voisins. Maintenant que les dons tarissaient d'année en année, c'était pis, il lui avait refusé un secours, à lui Gorgias, dans une circonstance atroce, où dix francs pouvaient lui sauver l'existence. Tous l'abandonnaient, oui! tous, ce père Théodose, paillard et tripoteur d'affaires, bourreau d'argent, sans compter l'autre, le grand chef, le grand coupable, aussi bête que scélérat! Et il finit par lâcher le nom du père Crabot, qui lui brûlait les lèvres, qu'il avait retenu jusque-là, par un restant de terreur sacrée, dans sa fureur à tout saccager du sanctuaire. Ah! le père Crabot, le père Crabot! il en avait fait son dieu autrefois, il l'avait servi à genoux, silencieux, prêt à

pousser le dévoûment jusqu'au crime. Il le considérait alors comme un maître tout-puissant, très intelligent et très brave, visité par Jésus, qui lui assurait, en ce monde, une éternelle victoire. Avec lui, il se croyait à l'abri des méchants, certain de réussir dans toutes ses entreprises, même les plus fâcheuses. Et c'était ce maître vénéré pour le salut duquel il avait perdu sa vie, c'était ce glorieux père Crabot qui, aujourd'hui, le reniait, le laissait sans pain, sans gîte. Il faisait pis, il le jetait à l'eau, comme un complice embarrassant, dont on souhaite la disparition. D'ailleurs, ne s'était-il pas montré toujours un monstre d'égoïsme? n'avait-il pas sacrifié déjà le pauvre père Philibin, mort récemment dans le couvent d'Italie, où il était comme mort depuis des années? Un héros, le père Philibin, une simple victime, qui n'avait jamais fait qu'obéir à son supérieur, et qui s'était dévoué jusqu'à payer seul les actes commandés, exécutés en silence. Une autre victime encore cet hurluberlu de frère Fulgence, vraiment idiot celui-là, avec sa tête de moineau frénétique, mais inconscient au fond, ne méritant pas d'avoir été balayé, emporté dans le néant où il achevait de mourir, quelque part, on ne savait pas au juste. Et à quoi bon tant de vilenie et d'ingratitude? n'était-ce pas, de la part du père Crabot, aussi stupide que méchant de lâcher ainsi ses anciens amis, les instruments de sa fortune? n'était-ce pas lui-même qu'il ébranlait, en les laissant abattre, et ne craignait-il pas qu'un d'eux ne finît par se lasser, ne se dressât pour lui jeter à la face des vérités terribles?

— Je vous dis, cria Gorgias, que, sous son grand air, sous son renom d'intelligence et de diplomatie géniale, il y a une bêtise immense. Il faut être bête à manger du foin pour se conduire à mon égard comme il le fait. Mais qu'il prenne garde! qu'il prenne garde! je parlerai un jour...

Il n'acheva pas, et Marc, qui écoutait ardemment, voulut le pousser.

— Quoi? qu'avez-vous à dire?

— Rien, ce sont des choses entre lui et moi, et je ne les dirai que devant Dieu, dans une confession.

Puis, il acheva son énumération amère.

— Tenez! pour finir, ce frère Joachim qu'ils ont mis à

la tête de notre école de Maillebois, en remplacement du frère Fulgence : encore une créature du père Crabot, un hypocrite choisi pour son habileté et sa souplesse, qui se croit un grand homme parce qu'il ne tire plus les oreilles de ces petites vermines d'enfants. Aussi, vous voyez le beau résultat, l'école va être bientôt forcée de fermer ses portes, faute d'élèves. A coups de pied et à coups de poing, voilà comment Dieu exige qu'on mène l'exécrable graine des hommes, si l'on désire qu'elle pousse un peu proprement... Et, en somme, voulez-vous mon opinion? il n'y a dans tout le pays qu'un curé à peu près honorable, selon le véritable esprit de Dieu : c'est votre abbé Cognasse. Celui-là aussi, en pleine lutte, est allé comme les autres demander conseil à Valmarie, qui a manqué le pourrir dans le tas, en lui recommandant d'être souple et habile. Mais il s'est ressaisi bien vite, c'est à coups de pierres qu'il poursuit les ennemis de l'Eglise, et voilà l'attitude des vrais saints, voilà comment Dieu, le jour où il voudra bien s'en mêler, finira sûrement par reconquérir le monde.

Sauvage, véhément, il avait levé les deux poings, il les brandissait, dans la grande salle de classe, si calme et si douce, où la petite lampe mettait une lueur discrète. Il y eut un moment de profond silence, pendant lequel on n'entendit plus que la pluie ruisselante battant les vitres des fenêtres.

— En tout cas, reprit Marc avec une pointe d'ironie, Dieu me semble vous avoir abandonné et sacrifié comme vos supérieurs.

Le frère Gorgias jeta un regard sur ses misérables vêtements, sur ses mains décharnées qui disaient ses souffrances.

— C'est vrai, Dieu a châtié en moi, avec une extrême rudesse, les fautes des autres et les miennes. Je m'incline devant sa volonté, il travaille à mon salut. Mais je n'oublie pas, je ne pardonne pas aux autres d'avoir ainsi aggravé mon mal. Ah! les bandits! à quelle vie affreuse ils m'ont candamné, depuis le jour où ils m'ont obligé de quitter Maillebois, et dans quel état de misère j'ai dû y revenir, pour tâcher au moins de leur arracher le morceau de pain qu'ils me doivent!

Il ne voulut pas en dire davantage, mais toute la tragique histoire se devinait dans son frémissement de fauve traqué, forcé par la faim. Sans doute, son ordre l'avait renvoyé de communauté en communauté, dans les plus pauvres et les plus obscures, jusqu'au jour où, jeté dehors comme trop compromettant, il avait quitté la robe, roulé par les chemins la tare du religieux défroqué. Alors, dans quels pays lointains s'était-il rendu, quelle vie de privations et de hasards avait-il menée, par quelles aventures inavouables et par quels vices immondes avait-il passé : c'était ce qu'on ne saurait jamais, ce qu'on lisait seulement un peu sous la peau tannée de son visage, au fond de ses yeux flambants de souffrance et de haine. Certainement, le plus clair de ses ressources avait dû longtemps lui venir de ses complices d'autrefois, qui achetaient son éloignement et son silence. Quand il avait écrit lettres sur lettres, quand il devenait menaçant, il recevait de petites sommes, il pouvait traîner quelques mois encore sa vie d'épave rejetée par tous. Puis, un temps était venu où il n'avait plus reçu de réponse ; ses lettres, ses menaces restaient sans effet aucun ; ses anciens supérieurs s'étaient lassés de ses exigences voraces, peut-être aussi pensaient-ils qu'il n'était plus dangereux, après tant d'années écoulées. Et, en effet, il avait eu l'intelligence de comprendre que des aveux de sa part n'offriraient plus contre eux rien de bien grave, et que ces aveux, d'ailleurs, lui feraient perdre sa dernière chance de leur tirer quelque argent. Mais il s'était décidé à venir rôder autour de Maillebois, connaissant son Code, se sachant couvert par la prescription. Depuis de longs mois, il vivait donc là, dans l'ombre, des pièces de cent sous arrachées à la peur des accusateurs de Simon, qui tremblaient toujours de leur affreux triomphe de Rozan. Il était leur remords, leur châtiment, se dressant à leur porte, les avertissant de l'infamie certaine dont ils seraient frappés. Et il devait commencer de nouveau à les lasser de cette persécution à domicile, car il débordait de trop d'amertume, il ne les aurait pas couverts de tant d'outrages, si, la veille, ils l'avaient laissé puiser dans leurs bourses, afin d'acheter encore son silence.

Marc comprit parfaitement. Le frère Gorgias ne reparaissait, ne surgissait des ténèbres louches où il se terrait maintenant, que lorsqu'il avait mangé les secours obtenus, en crapuleuses distractions. Et pour qu'il fût venu chez lui, ce soir d'hiver, par cette pluie battante, c'était sûrement qu'il avait les poches vides et qu'il comptait tirer un bénéfice quelconque d'une pareille visite. Mais quel bénéfice? pourquoi cette longue et furieuse plainte contre tous ces hommes dont il se disait n'avoir été que l'instrument docile?

— Vous habitez Maillebois? demanda Marc, dont la vive curiosité s'éveillait.

— Non, non, pas Maillebois... j'habite où je peux.

— C'est que je crois vous y avoir vu déjà, avant de vous rencontrer place des Capucins... Vous étiez, je crois, avec un de vos anciens élèves, Polydor.

Un faible sourire détendit la face tourmentée du frère Gorgias.

— Polydor, oui, oui, je l'ai beaucoup aimé. C'était un enfant pieux et discret. Plus tard, comme moi, il a souffert de la méchanceté des hommes. On l'a accusé de toutes sortes de crimes, on l'a chassé, lui aussi, injustement, sans avoir compris sa nature. Et, après mon retour, j'ai été bien heureux de le retrouver, nous avons mis nos misères ensemble, nous nous sommes consolés l'un l'autre, en nous abandonnant aux bras divins de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Mais Polydor est jeune, il me traitera comme les autres, voici un mois qu'il a disparu et que je le cherche. Ah! tout va mal, il faut en finir!

Une plainte rauque lui avait échappé, et Marc frémit, tant le vieil homme ravagé de passions monstrueuses, l'ancien dévorateur d'enfants, avait mis de tendresse ardente dans sa voix cassée, en parlant de Polydor. D'ailleurs, il n'eut pas le temps de s'attarder à cet enfer entrevu, le défroqué continuait, en se rapprochant violemment de lui :

— Alors, écoutez-moi bien, monsieur Froment, j'en ai assez, je suis venu pour tout vous dire... Oui, si vous me promettez de m'écouter comme un prêtre m'écouterait, je viens vous dire la vérité, la vraie vérité, cette fois. Vous êtes le seul homme à qui je puisse faire cette confes-

sion sans qu'il en coûte rien à ma dignité ni à mon orgueil, car vous avez toujours été un adversaire désintéressé et loyal... Recevez donc mes aveux et engagez-vous seulement à me les tenir secrets, jusqu'au jour où je vous permettrai de les rendre publics.

Vivement, Marc l'interrompit.

— Non, non, je ne veux pas prendre un tel engagement. Ce n'est pas moi qui ai provoqué vos confidences, vous êtes venu ici de vous-même, vous me racontez ce qu'il vous plaît. Si vraiment vous me mettez en main une vérité, j'entends rester maître d'en faire usage suivant ma conscience.

Il y eut une hésitation à peine.

— Eh bien! soit, c'est à votre conscience que je me confie.

Mais le frère Gorgias ne parla pas tout de suite, le silence recommença. Dehors, la pluie ruisselait toujours le long des vitres, et de grands coups de vent hurlaient dans les rues désertes ; tandis que la flamme de la petite lampe, immobile et droite, filait un peu, au milieu des vagues ombres de la salle endormie. Peu à peu, pris de malaise, souffrant de tout ce que la présence de cet homme éveillait en lui de trouble et d'abominable, Marc avait tourné un regard inquiet vers la porte, où il savait que Geneviève devait être restée. Entendait-elle? et quel malaise aussi pour elle que toute cette boue ancienne ainsi remuée!

Après s'être tu un long temps, désireux de donner à son aveu une solennité plus grande, le frère Gorgias leva dramatiquement la main vers le ciel ; puis, lorsqu'il eut pris un temps encore, il déclara d'une voix lente et rude :

— C'est vrai, devant Dieu, je l'avoue, je suis entré dans la chambre du petit Zéphirin, le soir du crime.

Bien que Marc attendît avec beaucoup de scepticisme l'aveu annoncé, certain d'avance d'un nouveau mensonge, il ne put retenir un grand frisson, il se leva en une sorte d'horreur involontaire. Mais déjà l'homme le faisait rasseoir d'un geste apaisé.

— J'y suis entré, ou plutôt je me suis accoudé, du dehors, à l'appui de la fenêtre, mais cela vers dix heures

vingt, avant le crime. Et c'est ce que je veux vous conter, pour soulager ma conscience... A la sortie de la Chapelle des Capucins, dans la nuit noire, je m'étais chargé de reconduire justement le petit Polydor chez son père le cantonnier, sur la route de Jonville, par crainte de quelque malheur. On était sorti de la Chapelle à dix heures, et dix minutes pour aller, dix minutes pour revenir, vous voyez bien qu'il devait être dix heures vingt... Alors, comme je repassais devant l'école, en traversant l'étroite place déserte, je fus surpris d'apercevoir la fenêtre du petit Zéphirin grande ouverte, vivement éclairée. Je m'approchai, je vis le cher enfant déshabillé, en chemise, qui s'amusait à ranger des images pieuses, les cadeaux de ses camarades de première communion ; et je le grondai de n'avoir pas fermé sa fenêtre, car elle était de plain-pied avec le pavé, le premier passant venu pouvait d'un saut, entrer chez lui. Mais il riait gentiment, il se plaignait d'avoir trop chaud, la nuit orageuse était en effet brûlante, comme vous devez vous en souvenir... Je lui faisais donc promettre de se coucher bien vite, lorsque je reconnus de loin, sur la table, près des images de sainteté, un modèle d'écriture qui venait de ma classe, timbré, revêtu de mon paraphe, et cette fois je me fâchai tout à fait, en lui rappelant la défense absolue faite aux élèves d'emporter ainsi le matériel de l'école. Il était devenu très rouge, il s'excusait, racontait comment il avait voulu finir à la maison un devoir pressé. Enfin, il me supplia de lui laisser le modèle jusqu'au lendemain, il me promit de le rapporter et de me le remettre à moi-même... Il ferma sa fenêtre, et je m'en allai. Voilà la vérité, toute la vérité, je le jure devant Dieu.

Marc s'était remis. Il regardait Gorgias fixement, sans rien laisser paraître de ses impressions.

— Vous êtes bien certain qu'il ferma sa fenêtre derrière vous?

— Il la ferma, je l'entendis mettre la barre des volets.

— Vous continuez donc à prétendre que Simon est le coupable, car personne ne pouvait plus venir du dehors et vous pensez toujours que Simon, après son crime, rouvrit les volets, pour faire tomber les soupçons sur quelque rôdeur inconnu.

— Oui, selon moi, Simon est toujours le coupable. Cependant, il reste une hypothèse, celle où le petit Zéphirin, étouffant de chaleur, aurait rouvert les volets, derrière mon dos.

Marc ne broncha pas, devant cette supposition qui lui était offerte comme pouvant conduire à un fait nouveau. Il haussa même légèrement les épaules, renseigné tout de suite sur la valeur de la prétendue confession, du moment où l'homme continuait à accuser un autre de son crime. Pourtant, dans ce continuel mélange de vérité et de mensonge, un pas encore était fait vers un peu plus de lumière, et il voulut en prendre acte.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit ces choses devant la Cour d'assises? Une grande injustice aurait pu être évitée.

— Comment, pourquoi je ne les ai pas dites? mais parce que je me serais perdu inutilement! Jamais on n'aurait voulu croire à ma parfaite innocence. J'avais et j'ai encore la conviction absolue de la culpabilité de Simon, mon silence était tout naturel... Et puis, je vous répète que j'ai vu le modèle d'écriture sur la table.

— J'entends bien, seulement ce modèle vous le reconnaissez maintenant comme venant de vous, comme l'ayant timbré et paraphé, et vous n'avez pas toujours dit ça.

— Ah! pardon, ce sont ces imbéciles, le père Crabot et les autres, qui m'ont imposé une histoire à dormir debout. Et à Rozan, pour soutenir leur thèse inepte, avec leurs experts grotesques, ils ont imaginé une complication de faux cachet, encore plus bête... Moi, je tenais à reconnaître tout de suite l'authenticité du modèle d'écriture. Cela sautait aux yeux. Mais il m'a bien fallu m'incliner, accepter leurs inventions saugrenues, si je ne voulais pas être abandonné, sacrifié... Avant Rozan, quand ils ont commencé à me lâcher et que j'ai fini par avouer mon paraphe, au bas du modèle, vous avez bien vu dans quelle fureur contre moi cela les a mis. Ils voulaient sauver ce malheureux Philibin, ils croyaient être assez forts pour éviter à l'Eglise même l'ombre d'un soupçon, et voilà pourquoi, aujourd'hui encore, ils ne me pardonnent pas d'avoir cessé de mentir.

Comme s'il eût réfléchi tout haut, Marc dit encore, pour le pousser, en le voyant s'exaspérer peu à peu :

— C'est bien singulier tout de même, ce modèle d'écriture, sur la table de l'enfant.

— Singulier, pourquoi? Souvent, il arrivait ainsi qu'un enfant emportât un modèle. D'ailleurs, le petit Victor Milhomme en avait bien emporté un, et c'est même à ce fait que vous devez d'avoir soupçonné la vérité... Alors, vous en êtes encore à m'accuser d'être l'assassin et à croire que je me promenais avec ce modèle d'écriture dans la poche. Voyons, est-ce raisonnable?

Il avait dit cela avec une telle violence agressive et goguenarde, le coin gauche de la bouche retroussé dans le rictus qui découvrait ses dents de loup, que Marc en resta un peu décontenancé. En effet, malgré sa certitude de la culpabilité de l'homme, le point obscur pour lui avait toujours été ce modèle tombé là on ne savait d'où. Il était peu vraisemblable, comme l'ignorantin le répétait sans cesse, que ce soir-là, après la cérémonie religieuse aux Capucins, il eût ce papier sur lui. D'où ce dernier venait-il donc? Comment pouvait-il l'avoir sous la main, mêlé à un numéro du *Petit Beaumontais*? Si Marc avait pénétré ce mystère, tout se serait enchaîné parfaitement, l'affaire n'aurait plus eu rien d'ignoré. Et, pour cacher son ennui, il trouva un brusque argument.

— Vous n'aviez pas besoin de l'avoir dans la poche, puisqu'il était sur la table, où vous dites l'avoir vu.

Mais le frère Gorgias s'était levé, cédant à sa véhémence habituelle ou jouant quelque comédie, désireux de rompre en coup de foudre un entretien qui ne tournait sans doute pas selon ses désirs. Noir et tordu, avec des gestes de fou, il allait et venait par la salle pleine d'ombre.

— Sur la table, eh! oui, je l'ai vu sur la table. Si je le dis, c'est que je n'ai rien à craindre d'un tel aveu. Supposez-moi coupable, je n'irai pas bien sûr vous donner une arme, en vous disant où j'aurais pu prendre le modèle... Il est sur la table, n'est-ce pas? Alors je l'aurais pris là, puis j'aurais pris le journal dans ma poche, pour les froisser ensemble et en faire un tampon. Hein! quelle opération, comme tout cela est simple et logique!... Non, non! si le journal était dans ma poche, il faudrait que le

modèle y fût aussi. Prouvez-moi qu'il y était, autrement vous n'avez rien de solide ni de décisif... Il n'y était pas, puisque je l'ai vu sur la table, je le jure encore, devant Dieu!

Et il s'était approché de Marc, désordonné, sauvage, et il lui jetait dans la face ces cris où l'on sentait une sorte de provocation audacieuse, des vérités avouées effrontément sous la forme d'hypothèses, des mensonges masquant à peine l'effroyable scène qu'il devait revivre en d'affreuses délices démoniaques.

Marc, rejeté dans le trouble de son incertitude, voulut en finir, certain qu'il ne tirerait de lui rien d'utile.

— Ecoutez, pourquoi vous croirais-je? Vous venez me raconter une histoire, et c'est la troisième version que vous donnez de l'affaire... D'abord, vous êtes d'accord avec l'accusation, le modèle vient de l'école laïque, vous n'y avez pas mis votre paraphe, et c'est Simon qui a imité ce paraphe, pour rejeter son crime sur vous. Ensuite, lorsque le coin portant le timbre, déchiré par le père Philibin, est retrouvé dans un dossier de celui-ci, vous sentez l'impossibilité de vous abriter davantage derrière le rapport stupide des experts, vous reconnaissez que vous êtes bien l'auteur du paraphe et que le modèle est sorti de vos mains. Enfin, aujourd'hui, poussé par je ne sais quel motif, vous me faites un nouvel aveu, vous me racontez comment vous avez vu le petit Zéphirin dans sa chambre, quelques minutes avant le crime, ayant sur sa table le modèle, grondé par vous et fermant ses volets... Réfléchissez, je n'ai aucune raison de croire que cette version est la dernière, et j'attendrai la vérité toute nue, s'il vous plaît de la dire un jour.

Le frère Gorgias, cessant sa promenade orageuse, s'était planté au milieu de la salle, maigre et tragique. Les yeux flambants, le visage convulsé d'un mauvais rire, il ne répondit pas tout de suite. Et il le prit sur un ton de moquerie.

— Comme il vous plaira, monsieur Froment. Je suis venu en ami vous donner quelques détails sur cette histoire qui vous intéresse toujours, puisque vous n'avez pas renoncé à l'espérance de faire réhabiliter votre Simon. Vous pouvez utiliser ces détails, je vous autorise à les

répandre. Surtout, je ne vous demande pas de remercîments, car je ne compte plus sur la gratitude des hommes.

Et il s'enveloppa dans son manteau en loques, et il s'en alla comme il était venu, ouvrant les portes lui-même, sortant sans un regard en arrière. Dehors, la pluie glacée tombait en furieuses rafales, le vent emplissait la rue de son hurlement. Et il disparut comme une ombre, au fond des effrayantes ténèbres.

Geneviève avait ouvert la porte derrière laquelle, pendant toute la scène, elle était restée aux écoutes. Debout, énervée et stupéfaite de ce qu'elle venait d'entendre, elle avait laissé tomber ses bras, elle regarda un instant Marc, immobile comme elle, ne sachant s'il devait rire ou se fâcher.

— Mais il est fou, mon ami! A ta place, je n'aurais pas eu la patience de l'écouter si longtemps. Il ment comme il a menti toujours.

Puis, lorsqu'elle vit Marc se décider à prendre la chose gaîment :

— Non, non, ce n'est pas si drôle. J'en suis malade, de toute cette évocation abominable. Et puis, ce qui m'inquiète, c'est que je ne comprends pas ce qu'il est venu faire chez nous. Pourquoi ces prétendus aveux? pourquoi te choisir?

— Oh! ça, ma chérie, je crois savoir... Le père Crabot et les autres ne doivent plus donner un sou, en dehors de la petite mensualité qu'ils se sont engagés à lui servir. Alors, comme le gaillard a des appétits énormes, il s'ingénie à les terrifier de temps à autre, pour leur tirer quelque grosse somme. Je me suis renseigné, ils ont tout fait afin de le chasser du pays, depuis son retour ; ils l'en ont éloigné deux fois déjà, en lui garnissant la poche ; mais, chaque fois, dès que la poche a été vide, il y est revenu. Ils n'osent mettre la police dans l'affaire sans quoi les gendarmes les auraient débarrassés depuis longtemps. Et voilà donc comment l'homme, cette fois encore, devant un refus formel, a dû imaginer de leur donner une bonne peur, en les menaçant de venir tout me conter. Puis, comme ils ne s'exécutaient toujours pas, il y est venu, il m'a lâché un peu de vérité, mêlé encore à beaucoup de mensonge, dans l'espoir que je parlerais et que

les autres, épouvantés, l'empêcheraient, à coups d'argent, de confesser le reste.

Cette explication si logique calma Geneviève, qui ajouta simplement :

— Le reste, la vérité entière et nue, jamais il ne la confessera.

— Qui sait? reprit Marc. Il a de grands besoins d'argent, mais il a au cœur plus de haine encore. Et il est brave, il donnerait de sa chair pour se venger de ses anciens complices, qui l'ont si lâchement renié. Et, surtout, malgré ses crimes, il est réellement avec son Dieu d'absolu et d'extermination, il brûle d'une foi sombre, dévoratrice, qui le rend capable du martyre, s'il y croyait gagner le salut et jeter ses ennemis aux tortures de l'enfer.

— Alors, mon ami, tu vas tâcher d'utiliser ce qu'il est venu te dire?

— Non, je ne crois pas. J'en causerai avec Delbos, mais je sais qu'il est absolument résolu à ne marcher qu'à coup sûr... Ah! notre pauvre Simon, je désespère maintenant de le voir réhabilité un jour, je suis trop vieux.

Mais, brusquement, le fait nouveau, attendu depuis des années, se produisit, et Marc vit se réaliser le plus ardent désir de son existence. Delbos, qui se refusait à compter sur une aide possible du frère Gorgias, avait au contraire mis tout son espoir sur ce médecin de Rozan, ce Beauchamp, juré dans le second procès, auquel l'ancien président Gragnon avait fait sa deuxième communication illégale, et que l'on disait ravagé de remords. C'était une piste qu'il suivait avec une patience infinie, soumettant le médecin à une enquête continue, l'entourant d'une surveillance constante, le sachant réduit au silence par les supplications de sa femme, très dévote, très chétive, dont un scandale aurait hâté la mort. Tout d'un coup, Delbos apprit que cette femme était morte, et il ne douta plus du succès. Cela lui demanda près de six mois encore, il parvint à entrer en rapport direct avec Beauchamp, il trouva un homme inquiet, indécis, rongé de scrupules, qui se décida pourtant à lui remettre un récit signé, où il contait comment Gragnon lui avait fait montrer, chez un ami, la prétendue confession rédigée par la religieuse à

laquelle un ouvrier mourant, sur son lit d'hôpital, avait avoué la fabrication d'un faux cachet, gravé pour l'instituteur de Maillebois. Et le signataire ajoutait que cette communication secrète avait seule entraîné sa conviction, dans l'incertitude où il était, près d'acquitter Simon, devant le manque de preuves sérieuses.

Lorsque Delbos eut cette pièce décisive entre les mains, il attendit encore. Il amassa d'autres documents, établissant que Gragnon avait communiqué son faux extravagant à d'autres jurés, bonnes gens de crédulité stupéfiante. C'était là l'extraordinaire, l'ancien président osant recommencer à Rozan son premier coup de Beaumont, sortant un faux grossier de sa poche, le promenant en secret, exploitant l'imbécillité humaine, dans un geste de souverain mépris. Et, les deux fois, le coup avait réussi, Gragnon s'était surtout sauvé du bagne, la seconde, avec une audace de beau criminel. Désormais, il se trouvait à l'abri des conséquences de son double crime, car il venait de mourir, desséché, la face comme labourée sous des griffes invisibles ; et cette mort était sûrement une des causes qui avaient décidé le médecin Beauchamp à parler. Marc et David pensaient depuis longtemps que l'affaire Simon se réglerait, le jour où les personnages compromis auraient disparu. L'ancien juge d'instruction Daix était mort lui aussi, l'ancien procureur de la république Raoul de la Bissonnière venait d'être mis à la retraite, après une belle carrière, avec la croix de commandeur. A Rozan, le conseiller Guybaraud, qui avait présidé les Assises, frappé d'hémiplégie, se mourait, entre son confesseur et une servante-maîtresse, tandis que Pacart, l'ancien démagogue devenu procureur de la république, malgré une louche histoire de tricherie au jeu, avait quitté la magistrature pour occuper à Rome, auprès des congrégations, une situation assez mystérieuse de conseiller judiciaire. De même, à Beaumont, dans la politique, l'administration, le clergé, l'université même, le personnel se trouvait changé presque complètement, d'autres acteurs avaient succédé aux Lemarrois, aux Marcilly, aux Hennebise, aux Bergerot, aux Forbes, aux Mauraisin. Et, les complices directs, le père Philibin et le frère Fulgence étant, l'un mort mystérieusement au

loin, l'autre disparu, mort aussi peut-être, il ne restait donc que le père Crabot, le grand chef, mais rayé du nombre des vivants, disait-on, enfermé dans une cellule ignorée, où il faisait grande pénitence.

Alors, dans ce milieu social renouvelé, à un moment politique absolument autre, où les passions n'étaient plus les mêmes, Delbos finit par agir avec une prompte énergie, dès qu'il eut entre les mains le dossier dont il voulait être armé. Il avait acquis à la Chambre une situation considérable, il remit son dossier au ministre de la justice, puis le décida à saisir tout de suite du fait nouveau la Cour de Cassation. Une interpellation se produisit bien le lendemain ; mais le ministre se contenta de répondre qu'il y avait là une affaire d'ordre purement judiciaire, dont le gouvernement ne pouvait admettre qu'on fît encore une affaire politique ; et une majorité considérable vota un ordre du jour de confiance, au milieu de l'indifférence où cette ancienne affaire Simon laissait maintenant les partis. A la Cour de cassation, ulcérée toujours du soufflet reçu, le procès fut mené avec une extraordinaire rapidité. Dans les stricts délais, elle cassa l'arrêt de Rozan, sans renvoyer l'ancien accusé devant une autre Cour. Ce fut comme une simple formalité, depuis longtemps nécessaire elle-même, et en trois phrases, elle effaçait tout, elle faisait enfin justice.

Ainsi, très simplement, fut reconnue et proclamée l'innocence de Simon, dans le pur éclat de la vérité triomphante, après tant d'années de mensonges et de crimes.

III

A Maillebois, le lendemain de l'acquittement de Simon, il y eut un réveil d'émotion extraordinaire. Ce n'était point de la surprise, car les gens étaient nombreux maintenant qui avaient la conviction de son innocence. Mais le fait matériel n'en bouleversait pas moins tout le monde, cette réhabilitation légale, définitive. Et la même pensée venait aux esprits les plus divers, on s'abordait, on se disait :

— Eh quoi! n'est-il pas une réparation possible pour le malheureux qui a tant souffert? Sans doute, rien, ni argent, ni honneurs, ne sauraient payer un si atroce martyre. Pourtant, quand toute une population a commis une erreur à ce point abominable, quand elle a fait d'un homme cette pauvre chose de douleur et de pitié, il serait bon qu'elle reconnût sa faute et qu'elle décernât le triomphe à cet homme, dans un grand acte de loyauté, pour affirmer le règne futur de la vérité et de la justice.

Dès lors, cette idée d'une réparation nécessaire fit son chemin, gagna peu à peu le pays entier. On sut une histoire qui acheva de toucher les cœurs. Pendant que la Cour de cassation examinait le dossier de la communica-

tion illégale faite aux jurés de Rozan, le vieux Lehmann, l'ancien petit tailleur, très âgé, dans sa quatre vingt-dixième année, était à l'agonie, au fond de cette misérable maison de la rue du Trou, attristée si longtemps par tant de larmes et de deuil. Sa fille Rachel était accourue, de sa retraite des Pyrénées, pour recevoir son dernier soupir ; et, chaque matin, il semblait revivre par un effort de sa volonté, ne voulant pas mourir, disait-il, tant que la justice n'aurait pas rendu l'honneur à son gendre et à ses petits-enfants. En effet, le soir du jour où la nouvelle de l'acquittement lui arriva, il mourut, dans un rayonnement de joie suprême. Après les obsèques, Rachel alla retrouver immédiatement en leur désert, Simon et David, dont le projet, mûrement réfléchi, était de rester là-bas quatre ou cinq années encore, avant de réaliser leur petite fortune, en vendant la carrière de marbre, ce coin de solitude où ils avaient pu attendre l'immanente justice. Et il arriva que la petite maison de la rue du Trou fut alors expropriée et démolie, le conseil municipal ayant eu la bonne inspiration d'assainir tout ce quartier sordide, par l'ouverture d'une large rue et la création d'un square, destiné aux enfants des familles ouvrières. Sarah, dont le mari Sébastien, venait d'être nommé directeur d'une école primaire de Beaumont, avait dû céder son atelier de couture à une dame Savin, une parente des Savin qui les poursuivaient à coups de pierre, elle et son frère Joseph. De sorte qu'il ne restait plus trace des lieux où la famille Simon avait tant pleuré, aux jours lointains où chaque lettre de l'innocent, criant son mal, lui apportait une torture nouvelle. Dans l'air libre, dans le clair soleil, des arbres maintenant poussaient là, des fleurs y embaumaient des pelouses, et il semblait que de cette santé revenue, de cette bonté de la terre sans cesse élargie poussait et grandissait aussi le sourd remords de Maillebois, son besoin de réparer son effroyable iniquité de jadis.

Cependant, les choses dormirent encore de longs mois. Pendant quatre années, ce ne furent que des initiatives personnelles, sans qu'une entente générale parvînt à s'établir. Les générations s'étaient succédé, les petits-enfants, puis les arrières-petits-enfants des bourreaux

qui avaient crucifié Simon. Aussi tout Maillebois se trouvait-il transformé peu à peu, comme habité par un nouveau peuple. Certainement, il fallait attendre que ce grand mouvement social, cette évolution vers une société autre, fussent entièrement accomplis, pour que le bon grain si longtemps ensemencé donnât enfin la moisson de citoyens libérés de l'erreur et du mensonge, capables enfin d'une souveraine manifestation d'équité.

Et, en attendant, la vie continuait, les ouvriers vaillants, qui avaient rempli leur tâche, cédaient la besogne à leurs enfants, les ouvriers de demain. A près de soixante-dix ans, Marc et Geneviève venaient de prendre leur retraite, et l'école primaire de Jonville, garçons et filles, se trouvait entre les mains de leur fils Clément et de sa femme. Agé de trente-quatre ans bientôt, Clément avait épousé Charlotte, la fille d'Hortense Savin, comme lui dans l'enseignement. A l'exemple de son père Marc, qui, sans ambition, avait toujours refusé de quitter son poste de Jonville, où il disait faire d'excellent travail, Clément avait voulu venir se fixer là ; et c'était ainsi que l'œuvre de délivrance se continuait de père en fils, avec la même passion de vérité, le même héroïsme modeste. Mignot, lui aussi, avait quitté le Moreux, où il était remplacé par le fils d'un ancien élève de Salvan, et il s'était retiré à Jonville près de Marc et de Geneviève, qui habitaient une petite maison, voisine de leur ancienne école, dont ils n'avaient pas voulu s'éloigner. De sorte qu'il y avait là comme une amicale colonie de tous les premiers artisans de la grande œuvre, car Salvan et Mlle Mazeline vivaient toujours, très souriants et très bons. A Maillebois, depuis la nomination de Joulic à la direction d'une école de Beaumont, où Sébastien, nommé aussi directeur, venait de le retrouver, l'école, l'ancienne école de Simon et de Marc, se trouvait dirigée par leurs enfants, les garçons par Joseph, les filles par Louise. Ils n'étaient plus jeunes déjà, lui à quarante-quatre ans, elle à quarante-deux ans, et ils avaient un grand fils de vingt-deux ans, François, qui, marié à sa cousine Thérèse, de même âge, la fille de Sébastien et de Sarah, avait d'elle une fillette, Rose, un délicieux chérubin d'un an à peine. Leur volonté formelle, à eux aussi, était de ne jamais quitter Maille-

bois, et ils plaisantaient doucement Sébastien et Sarah des grandeurs qui les attendaient, car il était question de donner à Sébastien le poste de directeur de l'Ecole normale, où Salvan avait si bien œuvré, où son élève aimé œuvrerait de même. François et Thérèse, également instituteur et institutrice, comme par une vocation héréditaire, étaient, depuis la rentrée d'octobre, adjoint et adjointe à l'école primaire de Dherbecourt. Et quel pullulement de bons semeurs de la vérité, lorsque, certains dimanches, toute la famille se réunissait à Jonville, autour des grands-parents, Marc et Geneviève, attendris, ravis de cette lignée poussée en pleine raison, en pleine certitude! Et quelle belle santé rieuse amenait de Beaumont Sébastien et Sarah, de Maillebois Joseph et Louise, de Dherbecourt François et Thérèse, ayant aux bras leur petite Rose, dans ce Jonville où Clément et Charlotte les attendaient avec leur fillette aussi, Lucienne, une grande fille de sept ans bientôt! Et quelle table il fallait dresser pour les quatre générations déjà, surtout lorsque les grands amis du voisinage, Salvan, Mignot et Mlle Mazeline voulaient bien y prendre place, afin de boire à la défaite de l'ignorance, mère de tous les maux et de toutes les servitudes!

Les temps de libération humaine, si lents à venir, attendus avec tant de fièvre, se réalisaient maintenant, par de brusques évolutions. Un coup terrible venait d'être porté à l'Eglise, la dernière Chambre avait enfin voté la séparation totale de l'Eglise et de l'Etat, et les millions, jadis donnés aux prêtres pour qu'ils entretinssent dans le peuple l'abêtissement séculaire du troupeau à tondre et la haine destructive de la République, allaient recevoir un meilleur emploi, en servant à doubler les traitements des instituteurs primaires. D'un coup, la situation changeait, l'instituteur n'était plus le pauvre hère, le valet mal payé, méprisé des paysans, devant le curé mieux renté, engraissé par son casuel et les cadeaux des dévots. Ce dernier cessait d'être le fonctionnaire, émargeant au budget, soutenu à la fois par le préfet et l'évêque ; et, du coup, toute la considération des campagnes s'en allait de lui, il n'inspirait plus aux terriens ni respect ni peur, il n'était plus qu'un sacristain de hasard,

à la charge des derniers fidèles qui voulaient bien, de loin en loin, lui payer encore une messe. Les églises devenaient, comme les théâtres, des lieux de spectacles publics, des entreprises simplement commerciales, entretenues par les spectateurs payants, les derniers amateurs des cérémonies qu'on y représentait. Il était hors de doute que beaucoup seraient forcées de fermer leurs portes, quelques-unes faisaient de mauvaises affaires, menacées de faillite prochaine. Et rien ne fut plus typique que le cas où se trouva le terrible abbé Cognasse, dont les emportements avaient longtemps désolé le Moreux et Jonville. Ses nombreux procès restaient célèbres, il ne comptait plus les amendes pour oreilles de gamin à demi arrachées, coups de pied allongés dans les jambes des femmes, coups de pierres tombant en grêle du mur de son presbytère sur les passants qui ne faisaient pas le signe de la croix. Cependant, il durait, même au milieu du tracas des assignations, parce qu'il était comme inamovible, faisant partie de la chose publique, exerçant une fonction rétribuée et gouvernementale. Puis, tout d'un coup, lorsqu'il représenta simplement une opinion, une croyance, qu'il cessa d'émarger pour la pratiquer et l'imposer, il ne fut plus rien, on ne le salua même plus. Alors, en quelques mois, il resta presque seul, avec sa vieille servante Palmyre, dans son église, peu à peu désertée. Palmyre avait beau sonner la messe, de ses bras maigres, cinq ou six femmes seulement étaient encore venues, puis trois, puis une. Celle-là heureusement s'entêtait, il était très content de célébrer pour elle le saint sacrifice, car il craignait de voir se produire à Jonville le fait déplorable du Moreux. Pendant près de trois mois, il était allé chaque dimanche au Moreux dire la messe, sans même pouvoir y décider un enfant à la servir, à ce point qu'il devait emmener de Jonville son petit clerc. Pendant trois mois, pas une âme n'était venue, il avait officié dans l'église absolument vide, moisie et noire ; et, naturellement, il avait fini par n'y plus retourner, l'église fermée achevait de pourrir et de tomber en ruine. Quand une fonction disparaît de la vie sociale, le monument et l'homme, autrefois nécessaires, désormais inutiles, disparaissent. Et, derrière son attitude toujours violente,

c'était la terreur de l'abbé Cognasse, sa dernière paroissienne s'en allant, son église ne faisant plus un sou, se fermant et croulant, envahie par les ronces.

A Maillebois, la séparation de l'Eglise et de l'Etat venait de porter le dernier coup à l'école, autrefois si prospère, des Frères de la Doctrine chrétienne. Victorieuse de l'école laïque, au moment de l'affaire Simon, elle avait subi une lente défaveur, lorsque la vérité s'était fait jour peu à peu. Mais elle existait toujours, elle végétait, grâce à l'obstination cléricale, même avec quatre ou cinq élèves, désespérément recrutés, et il avait fallu des lois nouvelles, la dispersion de la communauté et la crise subie par le culte, pour en fermer définitivement les portes. L'Eglise se trouvait chassée de l'enseignement national, les seize cent mille enfants que la congrégation empoisonnait chaque année, allaient être rendus à une instruction et à une éducation purement laïques. La réforme montait des établissements primaires aux établissements secondaires, le célèbre collège de Valmarie était lui-même atteint, bien affaibli déjà par l'expulsion effective des jésuites, frappé enfin de mort par tout le vaste ensemble de rénovation universitaire qui se préparait. Le principe de l'instruction intégrale pour tous les citoyens et de l'enseignement gratuit à tous les degrés commençait à prévaloir. Pourquoi deux France? pourquoi une classe en bas, vouée à l'ignorance, et une classe en haut, la seule instruite et cultivée? n'était-ce pas un non-sens, une faute et un danger chez une démocratie, dont tous les enfants doivent être appelés à décupler l'intelligence et la force de la nation? Dans un avenir prochain, tous les enfants de France, réunis en un lien fraternel, débuteraient par les écoles primaires, monteraient de là dans les écoles secondaires et dans les écoles supérieures, selon les aptitudes des sujets, le choix et le goût de chacun. C'était là la réforme urgente, la grande œuvre de salut et de gloire, dont la nécessité se trouvait indiquée si nettement par le vaste mouvement socialiste contemporain, la déchéance de la bourgeoisie, lassée, usée, agonisante, la montée irrésistible du peuple, où frémissaient les énergies de demain. On devait désormais puiser en lui, on y trouverait ainsi qu'en un immense réservoir de puissance

accumulée, les hommes de raison, de vérité et de justice, qui bâtiraient, au nom du bonheur et de la paix, la Cité future. Mais, surtout, pour premier résultat, la gratuité absolue de l'enseignement, l'instruction nationale donnée à tous les enfants de la nation, comme l'eau et l'air dont ils ont besoin pour vivre, achèveraient de tuer ces prétendues écoles libres, ces foyers d'infection cléricale, où l'on ne fait œuvre que de servitude et de mort. Et, après l'école des Frères de Maillebois, vide aujourd'hui et comme morte depuis longtemps déjà, après le collège de Valmarie, dont les vastes bâtiments et le parc magnifique seraient prochainement mis en vente, on verrait bientôt disparaître les dernières communautés, leurs maisons enseignantes, leurs usines, leurs fabriques de toute espèce, leurs domaines princiers, ces milliards acquis sur l'imbécillité humaine et dépensés pour maintenir le troupeau humain dans l'obscur servage, sous le couteau de l'égorgeur.

Pourtant, à Maillebois, près de l'école des Frères, morne, avec ses volets clos sur les salles abandonnées, où les araignées tissaient leurs toiles, la communauté des Capucins desservait toujours la Chapelle consacrée à Saint-Antoine, dont la statue, peinte et dorée, restait debout. Très âgé, le père Théodose y était un des rares survivants de l'époque héroïque, lorsque le Saint faisait de grosses recettes, à coups de miracle. Mais, vainement, son imagination fertile de financier génial inventait encore d'extraordinaires combinaisons, mettant Dieu à la portée des plus petites bourses, le zèle était mort, de très rares dévotes venaient à peine déposer quelques pièces de dix sous, dans les troncs mangés de poussière. Le bruit courait que le Saint avait perdu son pouvoir. Il ne retrouvait même plus les objets égarés. Une vieille femme monta sur une chaise, le souffleta un jour, parce qu'au lieu de guérir l'une de ses deux chèvres malade, il avait aussi laissé mourir l'autre. C'était, au milieu d'une indifférence moqueuse, la fin d'une des plus basses superstitions, grâce au bon sens public, enfin réveillé par un peu de juste connaissance. Et, à la paroisse, dans la très vieille et très vénérable église Saint-Martin, le curé Coquard, subissant la même aventure que le curé Cognasse, à Jonville, se

sentait de plus en plus abandonné, menacé d'officier bientôt au milieu du désert et des ténèbres d'une nécropole. Lui, rigide, triste et muet, ne péchait point par la violence, semblait plutôt porter la religion en terre, d'un air de sombre entêtement, sans rien concéder aux impies du siècle. Il s'était surtout réfugié dans le culte du Sacré-Cœur, il avait pavoisé son église de tous les drapeaux nationaux dont ne voulaient plus les communes voisines, de grands drapeaux bleu, blanc, rouge, avec d'énormes cœurs saignants, brodés en or et en soies vives. En outre, tout un autel ruisselait d'autres cœurs, en orfévrerie, en porcelaine, en étoffe bourrée de son, en cuir gaufré, en carton peint, des cœurs de toutes les dimensions, arrachés des poitrines, chauds et palpitant encore, comme fendus en deux d'un coup de couteau, montrant les fibres de la chair, pleurant des larmes de sang, un véritable étal de boucherie où ces lambeaux de supplicié achevaient de souffrir et de mourir. Mais cette seconde incarnation de Jésus, si grossière, ne touchait plus les foules, qui avaient compris qu'un peuple, frappé de désastres, se relève par le travail, par la raison, et non par la pénitence, aux pieds de monstrueuses idoles. A mesure que les religions vieillissent, tombent à des idolâtries plus charnelles et plus basses, elles semblent se pourrir elles-mêmes, se désagréger en une moisissure dernière. Et, surtout, si l'Eglise catholique agonisait ainsi, c'était, selon le mot de l'abbé Quandieu, qu'elle avait voulu son propre suicide, le jour où elle s'était rangée du côté de l'iniquité et du mensonge, elle qui se disait la Maison du Dieu de toute justice et d'éternelle vérité. Comment n'avait-elle pas prévu, en se mettant avec les menteurs et les faussaires, qu'elle consentait à disparaître avec eux, dans la honte de leur infamie, le jour inévitable où l'innocent et le juste triompherait sous l'éclatant soleil? Elle n'avait plus pour maître véritable le Jésus d'innocence, de douceur et de charité, si ouvertement renié, chassé de son temple ; elle n'y gardait que ce cœur matériel, ce fétiche barbare, ramassé un soir de bataille, parmi les membres épars de son Dieu mourant, dans l'espérance d'agir encore sur les nerfs malades des pauvres d'esprit. L'abbé Quandieu, chargé d'ans et d'amertume, venait de

s'éteindre dans la solitude, en répétant : " Ils ont recondamné et crucifié une seconde fois Jésus, l'Eglise en mourra ". Et l'Eglise en mourait.

D'ailleurs, elle ne s'en allait pas seule, c'étaient aussi les classes aristocratiques et bourgeoises, sur lesquelles elle avait tenté vainement de s'appuyer, qui s'effondraient et l'entraînaient avec elles. Toute l'antique force nobiliaire, militaire, même tous les pouvoirs d'argent, tombaient en poudre, se dévorant entre eux, frappés de folie impuissante, depuis que le travail réorganisé répartissait justement la richesse nationale. Et il s'était passé, à la Désirade, des faits caractéristiques qui montraient dans quelle misère finale disparaissaient ces riches et ces puissants, dont les mains débiles voyaient glisser entre leurs doigts les millions, comme de l'eau claire. D'abord, Hector de Sanglebœuf y perdit son siège à la Chambre, quand le corps électoral, éclairé et moralisé par l'école, se débarrassa des candidats réactionnaires, d'opinions violentes. Mais le grand malheur pour les châtelains de la Désirade fut la mort de la marquise de Boise, cette femme exquise, intelligente et accommodante, qui, pendant si longtemps avait fait régner une paix prospère dans le ménage, en restant la vieille maîtresse du mari, en devenant l'amie tendre de la femme. Dès qu'elle ne fut plus là, Sanglebœuf, stupide et vaniteux, se dérangea gravement, perdit au jeu des sommes considérables, se laissa tomber aux amours crapuleuses, si bien qu'un jour on le rapporta en morceaux, roué de coups ; et il en mourut trois jours plus tard, sans qu'on osât déposer une plainte, dans la crainte de trop de boue pour sa mémoire. Sa femme, la belle et indolente Lia d'autrefois, la Marie pieuse et toujours sommeillante d'aujourd'hui, vécut seule dès lors, au milieu des splendeurs du vaste domaine. Son père, le baron Nathan, le banquier juif aux centaines de millions, cloué dans son hôtel somptueux des Champs-Elysées par la paralysie, tombé en enfance, avait cessé de la voir depuis longtemps, lorsqu'il était mort brusquement, ne lui laissant de ses millions que la plus petite part possible, rognée par toutes sortes de dons à des œuvres aristocratiques, même à des dames du beau monde, qui, pendant les dernières années de son exis-

tence, lui avaient donné l'illusion d'être enfin un des leurs, débarbouillé de toute sa juiverie. Languissante, n'étant jamais arrivée à ressentir une passion, même pour l'argent, elle n'en honora pas moins son père défunt, elle fit dire des messes, espérant ainsi forcer à son intention la porte du ciel. Comme elle le répétait souvent, il avait assez servi la cause catholique, il pouvait s'asseoir à la droite de Dieu. Elle-même, n'ayant pas eu d'enfant, dans son indifférence d'idole parée et caressée, continua d'habiter la Désirade toute seule, ne quittant plus la chaise longue de sa chambre, laissant vide et comme frappé de mort cet admirable domaine que des murs, des grilles, de toutes parts, barraient au public, tel qu'un paradis défendu. Pourtant, des récits couraient, on racontait qu'elle avait recueilli chez elle le père Crabot, très âgé, après la fermeture de Valmarie. Par ascétisme, ayant simplement changé de cellule, il y habitait, disait-on, une petite chambre sous les combles, une ancienne chambre de domestique, simplement meublée d'un lit de fer, d'une table de bois blanc et d'une chaise de paille. Mais il n'en régnait pas moins sur le domaine entier, en souverain maître ; et, à la vérité, les seuls visiteurs aperçus étaient des religieux, des prêtres, dont les robes et les soutanes filaient discrètement entre les massifs de verdure, le long des bassins de marbre aux eaux ruisselantes. A quatre-vingt-dix ans passés, ce conquérant de femmes, cet ensorceleur d'âmes dévotes, recommençait le coup triomphal de sa jeunesse. S'il venait de perdre Valmarie, dont la tendresse de la comtesse de Quédeville lui avait fait jadis le royal cadeau, il était en train d'obtenir maintenant la Désirade des bonnes grâces de la toujours belle Lia, qu'il appelait passionnément " ma sœur Marie en Jésus-Christ ". Administrateur de ses aumônes et de ses dons, il avait déjà partagé la fortune en commanditant des œuvres religieuses, en versant surtout des sommes considérables aux souscriptions ouvertes par les partis réactionnaires, pour alimenter la guerre féroce, faite à la République et à ses institutions. Et, quand la comtesse fut, un soir, trouvée morte sur sa chaise longue, l'air endormi en son indolence, elle était ruinée, ses millions avaient tous passé dans les caisses noires, il

ne restait que la Désirade, dont un testament instituait le père Crabot seul héritier, à la charge d'y installer une fondation chrétienne de son choix.

Mais c'étaient là les secousses dernières de la fin d'un monde, et Maillebois tout entier passait aux mains de ces socialistes dont les dames pieuses rêvaient autrefois comme de bandits, coupeurs de bourses et détrousseurs de filles. L'ancienne petite ville cléricale appartenait désormais à la pensée libérée, à la raison victorieuse, au point qu'on n'aurait plus trouvé dans son conseil municipal un seul membre réactionnaire. Le temps était loin où Darras se lamentait de n'y pas avoir une majorité simplement républicaine, et non seulement Philis, le maire des curés, dormait oublié au cimetière, mais Darras lui-même, le maire des vendus et des sans-patrie, venait de mourir, en laissant la mémoire d'un esprit hésitant, singulièrement timoré. On l'avait remplacé, à la mairie, par un homme de grand sens et d'énergique travail, Léon Savin, le cadet d'Achille et de Philippe, les deux jumeaux du petit employé, sujets si médiocres. Après avoir épousé une simple paysanne, Rosalie Bonin, il s'était mis courageusement à l'œuvre, avait en quinze ans créé une ferme modèle admirable, qui révolutionnait toutes les cultures du pays et en décuplait la richesse.

Ayant à peine dépassé la quarantaine, il était très écouté, un peu têtu, ne cédant qu'aux arguments solides, pour le bien de tous. Et ce fut sous sa présidence que le conseil municipal eut à examiner de nouveau le projet d'une réparation publique offerte à Simon, une sorte de glorieuse amende honorable, idée qui, ensommeillée un moment, se réveillait avec une force nouvelle.

Plusieurs fois déjà, on avait consulté Marc, et il ne pouvait venir à Maillebois, sans rencontrer des gens qui lui parlaient du grand projet. Une rencontre, particulièrement, l'émotionna, celle d'Adrien Doloir, fils d'Auguste Doloir, l'aîné du maçon, et d'Angèle Bongard, la fille du paysan. Il avait commencé d'excellentes études, sous le bon Joulic, et il était devenu un architecte-entrepreneur de grand mérite. A peine âgé de vingt-huit ans, il venait d'entrer au conseil municipal, dont il était

le plus jeune membre, de conceptions un peu hardies, disait-on, mais pratiques tout de même.

— Ah! cher monsieur Froment, que je suis heureux de vous voir! Je voulais me rendre un de ces matins à Jonville, pour causer un moment avec vous.

Et, souriant, très déférent, il se tenait chapeau bas devant Marc, que toute cette jeunesse nouvelle aimait et vénérait comme un patriarche, un des grands ouvriers de la vérité et de la justice, aux temps héroïques. Lui, trop jeune, ne l'avait eu pour maître que dans sa petite enfance, mais son frère, ses oncles, tous avaient grandi sur les bancs de sa classe.

— Que désirez-vous donc, mon cher enfant? demanda Marc, égayé, attendri toujours, quand il revoyait un de ses élèves d'autrefois.

— Voici. Est-ce vrai que la famille Simon doit rentrer bientôt à Maillebois? On dit que Simon et son frère David ont décidé enfin de quitter les Pyrénées et de venir se retirer ici... Vous devez être au courant.

Marc avait gardé son bon sourire.

— Certainement, c'est leur intention. Je ne crois pourtant pas qu'il faille les attendre avant une année d'ici ; car, s'ils ont cédé là-bas leur carrière de marbre, ils se sont engagés à en continuer l'exploitation jusque-là. Puis, il y aura toutes sortes d'engagements à prendre, ils ne savent même pas encore comment ils s'installeront ici.

— Mais, cria Adrien, se passionnant, si nous n'avons qu'un an devant nous, c'est à peine si ce temps sera suffisant pour réaliser mon projet... Je veux vous le soumettre d'abord, quel jour puis-je aller vous voir à Jonville?

Marc, qui devait passer la journée, à Maillebois, près de sa fille Louise, lui expliqua qu'il serait préférable de causer le jour même ; et il tint absolument à lui rendre visite, à le voir l'après-midi, chez lui, ce qui fut convenu.

Adrien Doloir habitait à la porte de Maillebois, sur le chemin de la Désirade, une petite maison aimable qu'il s'était fait construire lui-même, au milieu d'un des champs de l'ancienne ferme des Bongard, leurs grands-parents communs. Ceux-ci étaient morts depuis long-

temps déjà, et la ferme était restée aux mains de leur fils Fernand, le père de Claire.

Aussi quels souvenirs se levèrent dans la mémoire de Marc, lorsque, de son pas resté ferme et vaillant, il vint sonner à la grille de cette petite maison, après avoir passé devant les vieux bâtiments de la ferme! N'était-ce pas là que, quarante ans plus tôt, le jour de l'arrestation de Simon, il s'était présenté chez le paysan Bongard, pour tâcher de réunir des renseignements favorables à son ami! Il revoyait le paysan gros et borné, la paysanne osseuse et méfiante, s'entêtant à ne rien dire dans la crainte de se compromettre, toute la masse inerte, encore près de la terre, la matière brute enfoncée sous une épaisse couche d'ignorance. Et il se rappelait qu'il n'avait rien pu tirer de ces pauvres êtres, incapables de justice, parce qu'ils ne savaient rien et qu'ils ne voulaient rien savoir.

Adrien l'attendait sous un antique pommier, dont les fortes branches, chargées de fruits, abritaient une table et des sièges de jardin.

— Ah! mon maître, quel honneur vous me faites, de venir vous asseoir un instant ici! Et il faut que vous embrassiez ma petite Georgette, ça lui portera bonheur.

Sa femme Claire était là, à peine dans sa vingt-quatrième année, une blonde souriante, au visage limpide, aux yeux d'intelligence et de bonté. Ce fut elle qui amena près de Marc la fillette délicieuse, blonde comme elle, très fûtée déjà pour ses cinq ans.

— Mon trésor, tu te souviendras que M. Froment t'a embrassée et que tu en seras glorieuse toute ta vie.

— Oh! je sais, maman, je vous entends bien en causer des fois. C'est comme si un peu de soleil descendait me voir.

Et tous riaient tendrement, lorsque le père et la mère de Claire, Fernand Bongard et sa femme Lucile Doloir, parurent, ayant appris que l'ancien instituteur de Maillebois était là et voulant se montrer polis à son égard. Bien que l'élève Fernand ne lui eût pas donné beaucoup de satisfaction jadis, tant il avait la tête dure, Marc fut heureux de le retrouver, dans cet homme qui touchait à la cinquantaine, l'air épais toujours, avec des gestes inquiets d'être mal éveillé.

— Eh bien! vous devez avoir de la satisfaction, Fernand. L'année a été bonne pour le grain.

— Oui, monsieur Froment, tout de même. Mais l'année n'est jamais bonne. Quand ça va bien d'un côté, ça va mal de l'autre. Et puis, vous le savez, vous, je n'ai jamais eu de chance.

Sa femme Lucile, beaucoup plus délurée, se permit d'intervenir.

— Il dit ça, monsieur Froment, parce qu'il était toujours le dernier dans votre classe, et il s'imagine qu'il y a un sort sur lui, à cause d'une histoire d'une bohémienne qui lui aurait jeté des pierres, quand il était petit. Un sort, je vous demande un peu! Encore, s'il croyait au diable, car j'y crois, au diable, moi! Mlle Rouzaire, dont j'étais la meilleure élève, me l'a fait voir un jour, quelque temps avant ma première communion.

Et, comme Lucile s'égayait, tandis que la petite Georgette elle-même avait un rire très irrévérencieux pour le diable :

— Oh! je sais, ma fille, tu ne crois à rien, plus une jeunesse n'a de religion aujourd'hui, depuis que Mlle Mazeline a fait de vous toutes des femmes fortes. Ça n'empêche qu'un soir Mlle Rouzaire nous a montré une ombre qui passait sur le mur, en nous disant que c'était le diable. Et c'était bien lui.

Un peu gêné, Adrien interrompit sa belle-mère, en abordant l'affaire qui amenait Marc. Tout le monde s'était assis, Claire avait pris Georgette sur ses genoux, pendant que son père et sa mère se tenaient un peu à l'écart, l'un fumant sa pipe, l'autre tricotant un bas.

— Voici, mon maître. Nous sommes beaucoup, dans la jeunesse, à trouver qu'il y aura un grand déshonneur sur le nom de Maillebois, tant qu'il n'aura pas réparé de son mieux l'affreuse iniquité qu'il a permise et dont il s'est même rendu complice, en laissant condamner Simon. L'acquittement légal de Simon ne suffit pas, nous avons, nous autres, les enfants, les petits-enfants des bourreaux, le devoir strict de confesser et d'effacer la faute de nos pères... Hier soir, chez mon père, où se trouvaient réunis mon grand-père et mes oncles, je leur criais encore : “ Comment avez-vous pu permettre une infamie pareille,

aussi stupide que monstrueuse, lorsqu'un peu de raison aurait dû suffire pour l'empêcher? " Et ils m'ont répondu comme toujours, avec des gestes vagues, qu'ils ne savaient pas, qu'ils ne pouvaient pas savoir.

Il y eut un silence, et tous les yeux se tournèrent vers Fernand, qui était de la génération coupable. Lui aussi s'en tira, d'un air embarrassé, en ôtant sa pipe de la bouche et en faisant un geste au loin.

— Mais, bien sûr, nous ne savions pas, comment aurions-nous pu savoir? Ma mère et mon père signaient à peine leur nom, et ils n'étaient pas assez imprudents d'aller s'occuper des affaires des voisins, parce qu'ils auraient couru le risque d'en être punis. Moi, tout en ayant appris davantage, je n'étais guère très malin, et je me méfiais aussi, tant on a peur de risquer sa peau et ses sous, lorsqu'on se sent dans l'ignorance... Ah! ça vous semble aisé à vous autres, aujourd'hui, d'avoir du courage et de l'intelligence, parce qu'on a fait de vous des savants. Mais j'aurais voulu vous voir, sans moyen de vous rendre compte, la tête perdue, au milieu d'un tas d'histoires où personne ne voyait clair.

— C'est bien vrai, confirma sa femme Lucile. Je ne me suis jamais crue une bête, et pourtant je ne comprenais pas grand'chose à tout ça, je me défendais même d'y songer, parce que j'entendais ma mère répéter que le pauvre monde ne doit pas se mêler des affaires des riches, s'il ne veut pas y attraper plus de pauvreté encore.

Silencieux, Marc avait écouté d'un air grave. C'était tout le passé qui s'évoquait, il entendait Bongard et la Bongard, les ancêtres, refuser de lui répondre, en paysans illettrés, soucieux de leur quiétude de bœufs au labour, il se rappelait l'attitude de Fernand leur fils, même au lendemain de Rozan, bien que libéré un peu déjà, haussant les épaules, s'entêtant toujours à ne rien savoir. Et que d'années il avait fallu, quel long enseignement de la raison humaine et du courage civique, pour que la génération nouvelle ouvrît enfin les yeux à la vérité, osât la reconnaître et la dire! Il s'était mis à hocher la tête, comme pour déclarer qu'il trouvait bonnes au fond les excuses de Fernand, prêt à pardonner déjà aux tourmenteurs d'autrefois dont l'ignorance était surtout le

crime. Et il finit par sourire à la petite Georgette, l'avenir en fleur, qui ouvrait ses beaux yeux et ses fines oreilles, dans l'attente sans doute de quelque belle histoire.

— Alors, mon maître, reprit Adrien, mon projet est bien simple... On a fait, vous le savez, de grands travaux pour assainir le vieux quartier de Maillebois. Une avenue a emporté la rue Plaisir et la rue Fauche, deux cloaques ; et, à la place où se trouvait l'immonde rue du Trou, on achève de planter un square, que tout le petit monde du quartier emplit déjà de rires et de jeux... Eh bien! en face de ce square, parmi les terrains à bâtir, il y en a un, sur lequel s'élevait justement la misérable maison des Lehmann, cette maison de deuil, que nos pères ont lapidée et qui s'est comme effrondrée sous leur exécration. Mon projet est donc de proposer au conseil municipal de faire bâtir là une autre maison, oh! pas un palais, une maison modeste, claire et gaie, et de l'offrir à Simon, au nom de la Ville, pour qu'il y finisse ses jours, dans le respect et la tendresse de ses concitoyens... La valeur du cadeau ne serait pas grande, et il y aurait là simplement le plus délicat et le plus fraternel des hommages.

Des larmes étaient montées aux yeux de Marc, tant cette bonne pensée pour son camarade, le douloureux innocent, le touchait.

— Vous approuvez mon idée? demanda Adrien, très ému lui-même de le voir si attendri.

Marc se leva et l'embrassa.

— Oui, mon enfant, je l'approuve, et vous me donnez là une des plus grandes joies de mon existence.

— Merci, mon maître, et ce n'est pas tout... Attendez, je vais vous montrer le plan de la maison que j'ai fait déjà, car je serai très heureux d'en conduire les travaux gratuitement, certain de trouver des entrepreneurs et des ouvriers pour la construire avec des rabais considérables.

Il disparut une minute, revint avec le plan, qu'il étala sur la table de jardin, à l'ombre du vieux pommier familial. Et tout le monde s'approcha, se pencha, pour voir. C'était en effet une maison très simple, mais très aimable, élevée de deux étages, avec une façade blanche, entourée d'un jardin, que fermait une grille. Au-dessus de la porte, on voyait une plaque de marbre.

— Il y aura donc une inscription? demanda Marc.

— Certes, la maison est faite pour l'inscription... Voici celle que je compte proposer au conseil muncipal : " La ville de Maillebois, à l'instituteur Simon, pour la vérité et la justice, en réparation de ses tortures ". Et ce sera signé : " Les petits-fils de ses bourreaux ".

Fernand et Lucile eurent un geste de protestation et d'inquiétude, en regardant leur fille Claire. Vraiment, c'était trop : elle ne pouvait laisser son mari se compromettre à ce point. Mais Claire souriait, appuyée tendrement à l'épaule d'Adrien. Elle répondit indirectement au silence consterné de son père et de sa mère :

— Monsieur Froment, j'ai collaboré à l'inscription, je veux qu'on le sache.

— Je le dirai, soyez-en sûre, s'écria gaîment Marc. Mais il faut qu'elle soit acceptée, cette inscription. Et la maison d'abord, n'est-ce pas?

— C'est bien cela, conclut Adrien. Je voulais vous montrer le projet, mon maître, pour avoir d'abord votre approbation et vous prier ensuite de m'aider à la réaliser. Oh! ce n'est pas la dépense qui inquiétera le conseil municipal, je crains plutôt de me heurter à certains scrupules, les dernières résistances de l'ancien esprit. Au conseil, nous avons beau être tous convaincus aujourd'hui de la parfaite innocence de Simon, il s'y trouve pourtant encore des caractères timides, qui cèderont seulement à une poussée de l'opinion publique. Et notre maire, Léon Savin, mis au courant de mon projet, m'a déjà dit, avec beaucoup de justesse, qu'il nous faut absolument l'unanimité, le jour où nous le mettrons aux voix.

Puis, comme pris d'une idée soudaine, il ajouta :

— Vous ne savez pas, mon maître, puisque vous avez été assez bon pour venir jusqu'ici, vous devriez mettre le comble à votre obligeance, en m'accompagnant tout de suite chez Léon Savin. Il a été votre élève, lui aussi, et je suis certain que notre cause ferait un pas immense, si vous en causiez un instant avec lui.

— Ah! bien volontiers, répondit Marc. Partons, j'irai où vous voudrez.

Fernand et Lucile ne protestaient plus, lui fumant sa pipe, elle tricotant son bas ; et lui surtout était retombé

dans son indifférence de crâne épais ne comprenant rien aux temps nouveaux. Mais Claire devait défendre le plan contre les entreprises de la petite Gorgette, qui voulait s'emparer de la belle image. Son père lui avait conté que c'était une maison de joie où les enfants sages seraient récompensés. Et il y eut une embrassade encore, des rires, des poignées de main, lorsque Marc et Adrien s'éloignèrent.

La ferme des Amettes, que Léon Savin habitait, se trouvait de l'autre côté de Maillebois, et ils durent justement traverser le nouveau quartier, la place où était le square ouvert récemment. Aussi s'arrêtèrent-ils un instant devant le terrain choisi par l'architecte, pour y élever la maison projetée.

— Vous voyez, toutes les meilleures conditions y sont réunies...

Il s'interrompit, en voyant venir un gros homme, l'air souriant.

— Tiens! mon oncle Charles... N'est-ce pas? mon oncle, que le jour où nous bâtirons ici la maison dont je t'ai parlé, pour Simon le martyr, tu te chargeras de la serrurerie, au prix coûtant?

— Oui, tout de même, mon garçon, si ça peut t'être agréable... Et je le ferai aussi pour vous, monsieur Froment, car j'ai le remords de vous avoir fait souvent enrager autrefois.

Charles, après avoir épousé Marthe Dupuis, la fille de son patron, dirigeait depuis longtemps l'entreprise de son beau-père. Il avait un grand fils, Marcel, de l'âge d'Adrien, marié à la fille d'un menuisier, Laure Dumont, et qui lui-même s'était fait entrepreneur de charpentes.

— Je vais chez ton père, continuat--il, en s'adressant à son neveu. J'y ai rendez-vous avec Marcel, pour des travaux. Accompagne-moi donc, puisque tu as aussi du travail à leur donner... Et venez avec nous, monsieur Froment, cela vous fera plaisir de vous retrouver au milieu de vos anciens élèves.

Il plaisantait, il sembla ravi, lorsque Marc s'écria, en riant :

— C'est vrai, le plus grand plaisir... On établira les devis.

— Oh! les devis, dit Adrien, nous n'en sommes pas là. Et puis, mon père n'est pas parmi les enthousiastes... Ça ne fait rien, je veux bien monter le voir.

Auguste Doloir, grâce à l'amitié de l'ancien maire Darras, était également devenu un petit entrepreneur de maçonnerie. Après la mort de son père, il avait pris sa mère chez lui ; et, depuis la démolition de la rue Plaisir, il occupait, sur l'avenue nouvelle, un rez-de-chaussée, précédé d'une vaste cour, où il déposait des matériaux. Le logement était très propre, très sain, inondé de soleil.

Lorsque Marc se trouva là, dans une claire salle à manger, en présence de Mme Doloir, la mère, il y eut de nouveau en lui tout un réveil des vieux souvenirs. Elle était âgée de soixante-neuf ans, elle avait toujours son air raisonnable de bonne ménagère, conservatrice d'instinct, ne permettant pas à son homme ni à ses enfants de se compromettre dans la politique. Marc le revoyait aussi, le maçon Doloir, le grand gaillard blond, l'ouvrier ignorant, gâté par la caserne, brave homme, mais hanté d'histoires imbéciles, l'armée désorganisée par les sans-patrie, la France vendue à l'étranger par les juifs. Un jour, on l'avait rapporté mort sur une civière, tombé d'un échafaudage ; et il semblait bien, ce jour-là, qu'il avait dû boire ; mais Mme Doloir n'avait jamais voulu en convenir, parce qu'elle était de celles qui n'avouent pas les fautes des leurs. Quand elle aperçut Marc, elle lui dit tout de suite :

— Ah! monsieur Froment, nous ne sommes plus jeunes, nous voilà de vieilles connaissances... Mon Auguste et mon Charles n'avaient pas plus de huit et six ans, quand je vous ai vu pour la première fois.

— Parfaitement, madame... J'étais allé vous demander, au nom de mon camarade Simon, de laisser vos enfants dire la vérité, si on les interrogeait.

A tant d'années de distance, elle redevint brusquement grave et défiante, elle répondit :

— Ça ne nous regardait pas, cette affaire, et j'ai eu raison de ne pas en vouloir chez moi, puisqu'elle a fait tant de mal à tout le monde.

Mais Charles avait appelé son frère Auguste, en l'apercevant dans la cour, avec Marcel, déjà au rendez-vous.

— Arrive donc, je t'amène quelqu'un, sans compter que ton fils Adrien veut nous donner une commande.

Auguste, grand et fort comme son père, serra vigoureusement la main de Marc.

— Ah! monsieur Froment... Charles et moi, nous parlons souvent de vous, lorsque nous nous rappelons notre temps d'école. J'étais un bien mauvais élève, et je l'ai parfois regretté plus tard. Pourtant, je ne vous fais pas trop honte, n'est-ce pas? Puis, voilà mon fils Adrien qui doit commencer à être selon votre cœur.

Et il ajouta, en riant :

— La commande d'Adrien, je la connais, oui! la maison qu'il a l'idée de faire bâtir pour votre Simon... C'est un peu beaucoup tout de même, cette maison, pour un ancien forçat.

Malgré la bonhomie moqueuse du ton, Marc fut peiné de la remarque.

— Est-ce que vous en êtes encore à le croire coupable? Un moment, vous avez été convaincu de son innocence. Puis, après le monstrueux arrêt de Rozan, vous vous êtes remis à douter de cette innocence.

— Dame! monsieur Froment, deux jurys qui condamnent un homme, ça vous impressionne, surtout quand on a la tête à autre chose... Non, non, je ne dis plus qu'il est un coupable ; et puis, au fond, ça nous est égal qu'il le soit ou non, nous voulons même bien qu'on lui fasse un cadeau, pourvu qu'on en finisse une bonne fois et qu'on ne nous casse plus la tête, n'est-ce pas? frère.

— C'est ça même, appuya Charles. Si nous écoutions ces grands garçons-là, nous serions les vrais, les seuls criminels, nous autres, d'avoir toléré l'injustice. Moi, ça me vexe à la longue. Qu'on en finisse!

Les deux cousins, Adrien et Marcel, aussi passionnés l'un que l'autre dans l'affaire, s'égayaient, triomphaient.

— Alors, c'est arrangé, papa, s'écria Marcel, en tapant sur l'épaule de son père. Toi, tu te chargeras de la serrurerie, mon oncle Auguste de la maçonnerie, moi des charpentes, et votre part du crime, comme tu dis, sera ainsi réparée. Nous ne vous en parlerons plus, nous vous le jurons.

Adrien riait également, approuvait de la tête, lorsque la grand'mère, Mme Doloir, restée debout, muette et sévère, intervint de son air têtu.

— Auguste et Charles n'ont rien à réparer du tout, jamais on ne saura si l'instituteur Simon était ou non coupable, le petit monde comme nous n'a pas à mettre son nez dans les affaires du gouvernement... Et vous me faites pitié, mes petits, oui! vous deux, Adrien et Marcel, qui vous imaginez être assez forts pour changer le bon Dieu de place. Vous vous imaginez tout savoir maintenant et vous ne savez absolument rien... Ainsi, tenez! mon pauvre mari défunt, votre grand-père, savait qu'il y avait à Paris, tous les samedis, dans une salle souterraine, du côté des fortifications, une assemblée générale de tous les juifs millionnaires, qui décidaient là les sommes à donner aux traîtres pour vendre la France à l'Allemagne. Et il était bien sûr de l'hisoire, car c'était son capitaine qui la lui avait dite, en jurant sur son honneur.

Marc la regardait étonné, reporté de quarante ans en arrière. Il reconnaissait un de ces contes extraordinaires rapportés du régiment par le maçon Doloir, dans la hantise de ses trois années de service militaire. Auguste et Charles avaient écouté sérieusement, sans gêne, leur enfance ayant été bercée avec ces inventions imbéciles. Mais ni Adrien, ni Marcel ne purent réprimer un sourire, malgré leur tendresse déférente.

— Le syndicat des juifs dans une cave, ah! grand-mère! dit doucement Adrien. Il y a beau temps qu'il n'y a plus de juifs, puisqu'il ne va plus y avoir de catholiques... La disparition des Eglises est la fin de toutes les guerres religieuses.

Mais sa mère entrait et il alla l'embrasser. Angèle Bongard, l'ancienne élève de Mlle Rouzaire, la petite paysanne avisée, avait beaucoup fait pour les succès de son mari, tout en étant d'une intelligence médiocre. Elle demanda des nouvelles de son frère Fernand, de sa belle-sœur Lucile et de leur fille Claire, devenue sa bru. Puis, toute la famille s'intéressa au dernier-né, Célestin, petit bonhomme de quinze jours, dont la femme de Marcel venait d'accoucher.

— Me voici une seconde fois arrière-grand'mère, mon-

sieur Froment, fit remarquer Mme Doloir. Georgette, Célestin, ah! ça pousse... Mon cadet Jules a bien aussi un grand fils de douze ans, mais celui-là, Edmond, n'est que mon petit-fils. Ça me vieillit moins.

Elle se faisait aimable, elle continua, désireuse de racheter un peu sa raideur.

— Et, tenez! monsieur Froment, nous avons l'air de n'être jamais d'accord, et il y a pourtant une chose dont il faut que je vous remercie, c'est de m'avoir presque forcée autrefois à faire de Jules un instituteur. Je ne voulais pas, car le métier alors ne paraissait guère tentant, et c'est vous qui vous êtes dévoué, qui avez donné des leçons à Jules, de manière que, maintenant, avant la quarantaine, le voilà avec une jolie situation.

Elle était devenue très fière de ce fils, qui venait de remplacer à Beaumont, dans une direction, Sébastien Milhomme, nommé directeur de l'Ecole normale. L'institutrice qu'il avait épousée, Juliette Hochard, se trouvait elle aussi appelée à Beaumont, à l'ancienne direction de Mlle Rouzaire. Et leur aîné, Edmond, entré au lycée, y faisait de très remarquables études.

Adrien se mit à plaisanter, en l'embrassant, heureux de la voir se montrer charmante pour son ancien maître.

— Grand'mère, c'est très bien, te voilà avec M. Froment... Et, tu ne sais pas? nous te choisissons, ce sera toi, le jour où Simon reviendra, qui iras lui offrir un bouquet à la gare.

Mais elle redevint grave et méfiante.

— Ah! ça, non, bien sûr! Je n'ai pas envie de me mettre dans la peine. Vous êtes tous des fous avec vos idées nouvelles.

On prit congé, au milieu des rires, et Adrien emmena Marc, pour le conduire enfin chez le maire, Léon Savin. La ferme des Amettes, que celui-ci dirigeait, occupait plus de cinquante hectares, à la sortie de Maillebois, au bout du quartier neuf. Après la mort de sa mère, il y avait recueilli son père, l'ancien petit employé, âgé de soixante-onze ans ; et, de ses deux aînés, Achille et Philippe, les jumeaux, le second était mort, le premier, employé lui aussi, frappé un jour de paralysie en plein bureau, se trouvait dans un tel état de santé, sans un sou, qu'il

avait dû lui faire également une petite place à son foyer. D'ailleurs, Marc, par le mariage de son fils Clément avec Charlotte, la fille d'Hortense Savin, la sœur des trois frères, morte depuis longtemps, était allié à cette famille. Mais le mariage s'était conclu contre son gré, de sorte que, tout en laissant Clément agir selon son cœur, il avait préféré se tenir à l'écart. Il était d'esprit trop large pour faire à Charlotte un crime des légèretés de sa mère, séduite à seize ans, mariée ensuite, puis disparue, enterrée au loin. Il n'en nourrissait pas moins certaines préventions, et il lui avait fallu violenter ses sentiments intimes, lorsque Adrien, dans leur désir commun du succès de son idée, l'avait prié de l'accompagner aux Amettes.

Justement, Léon n'était pas là, mais il allait rentrer. Ils tombèrent sur Savin, le père, resté à la garde de son fils Achille, cloué dans un fauteuil, près de la fenêtre du petit salon, où il passait sa vie. C'était une pièce étroite, au rez-de-chaussée de la maison d'habitation, installée bourgeoisement, près des vastes bâtiments de la ferme. Et, dès que Savin aperçut Marc, il eut un cri de surprise.

— Ah! monsieur Froment, je vous croyais fâché! Voilà une bonne idée de venir me voir.

Il était toujours aussi maigre, aussi chétif, toussant, rendant l'âme ; et c'était lui qui avait enterré sa femme si jolie, si grasse et si fraîche. Hanté de jalousie, professant la nécessité du frein moral de la religion pour les femmes, il avait tué la sienne de querelles et de vexations quotidiennes, à la suite du jour où il l'avait trouvée en conversation tendre avec son directeur, le père Théodose. Un souvenir amer lui en était resté, qui le rendait plus injurieux contre les curés, malgré le redoublement de crainte qu'ils lui inspiraient.

— Fâchés, répéta tranquillement Marc, pourquoi voulez-vous que nous soyons fâchés, monsieur Savin?

— Oh! à cause de nos idées qui n'ont jamais été les mêmes... Votre fils a épousé ma petite-fille, n'est-ce pas, mais cela ne signifie pas que nos idées fassent bon ménage ensemble... Ainsi, ces prêtres, ces moines, que vous chassez de partout, c'est très malheureux, ça va augmenter

encore le libertinage. Et Dieu sait si je les aime, moi, un vieux républicain de la veille, un socialiste, oui, monsieur Froment, un socialiste! Seulement, les femmes et les enfants ont besoin d'une menace qui les empêche de mal faire, c'est ce que je me suis toujours exténué à dire.

Marc eut un sourire involontaire, devant l'évocation du passé.

— La religion une simple police, je connais votre théorie. Mais comment la religion resterait-elle une force, lorsqu'on ne croit plus et que les prêtres ne sont plus à craindre?

— Plus à craindre, grand Dieu! dans quelle erreur vous êtes!... Moi, j'ai toujours été et je suis encore leur victime. Si je m'étais mis avec eux, croyez-vous que j'aurai végété toute ma vie au fond d'un obscur bureau et que je serais aujourd'hui à la charge de mon fils Léon, après avoir perdu ma femme, morte de privations de toutes sortes? Et mon fils Achille que vous voyez là, si tristement affligé, encore une victime des prêtres. J'aurais dû le mettre au séminaire, il serait préfet ou président de tribunal, au lieu d'avoir pris des douleurs pendant trente ans, dans le même bureau que moi, et d'en être sorti sans bras ni jambes, incapable de manger lui-même sa soupe... N'est-ce pas? Achille, ce sont des sales gens les curés, mais tout de même il vaut mieux les avoir avec soi que contre soi.

L'infirme avait salué son ancien maître d'un mouvement de tête amical, et il dit d'une voix lente, un peu embarrassée déjà par la paralysie :

— Sans doute les prêtres faisaient la pluie et le beau temps, mais on commence pourtant à se passer très bien d'eux... Aussi, désormais, est-ce facile de régler leur compte et de se poser en justicier.

Il regardait Adrien, resté silencieux, à qui sûrement cette allusion désobligeante s'adressait. Sa fâcheuse situation, la perte de sa femme Virginie, une brouille survenue entre lui et sa fille Léontine, mariée à un petit quincaillier de Beaumont le rendaient amer. Et il continua, voulant préciser :

— Vous vous souvenez, monsieur Froment, lorsque la Cour de Rozan a recondamné Simon, je vous ai dit que

j'étais toujours convaincu de l'innocence du malheureux. Mais quoi? est-ce que je pouvais faire une révolution à moi tout seul? Le mieux était de garder le silence... Et, maintenant, je vois un tas de jeunes messieurs qui nous traîtent de lâches et qui veulent nous donner une leçon, en élevant des arcs de triomphe au martyr. Vraiment, voilà de la courageuse besogne!

Ainsi mis en cause, Adrien comprit que Léon Savin devait avoir parlé chez lui du grand projet. Et il se montra très aimable, très conciliant.

— Oh! tout le monde est brave, du moment que tout le monde devient juste... Je sais bien, monsieur, que vous avez toujours été parmi les raisonnables, et j'en fais l'aveu, j'ai dans ma famille des personnes qui se sont montrées, qui se montrent encore beaucoup plus aveugles et têtues. Aujourd'hui, l'unique désir de tous doit être de s'unir, de se confondre en une même flamme de solidarité et de justice.

L'air stupéfait, Savin écoutait, comprenant tout d'un coup pourquoi Marc et cet Adrien étaient là, attendant son fils Léon. Il avait simplement cru à une visite de politesse.

— Ah! c'est vrai, vous venez pour cette histoire stupide de réparation... Mais moi, je n'en suis pas, non, non! pas plus que ceux de vos parents dont vous parlez, monsieur. Naturellement, mon fils Léon fera ce qu'il voudra, ce qui ne m'empêchera pas de garder mon idée... Les juifs, monsieur, les juifs, toujours les juifs!

A son tour, Adrien le regardait, frappé de stupeur. Les juifs, pourquoi lui parlait-il encore des juifs? La passion antisémite était morte, au point que la génération nouvelle ne comprenait pas, lorsqu'on chargeait les juifs de tous les crimes. Comme il venait de le dire à sa grand'mère Doloir, il n'y avait plus de juifs, puisqu'il n'y avait désormais que des citoyens libérés des dogmes. Seule l'Eglise catholique avait utilisé, en l'exaspérant, l'antisémitisme imbécile et farouche, pour ramener à elle le peuple incrédule ; et l'antisémitisme avait disparu, à mesure qu'elle-même était rentrée dans l'ombre des religions agonisantes.

Très intéressé, Marc suivait la scène, hanté toujours

par les souvenirs du passé, comparant les temps d'autrefois au temps présent, se rappelant chaque geste, chaque mot des quarante années écoulées, pour tirer la leçon des gestes et des mots de l'heure actuelle. Mais Léon Savin rentra enfin, avec son fils Robert, un grand garçon de seize ans déjà, qu'il commençait à mettre au courant des travaux de la ferme. Et, dès qu'il sut le motif de la visite, il se montra particulièrement touché de la démarche de Marc, auquel il témoignait une grande déférence.

— Monsieur Froment, vous ne doutez pas de mon désir de vous être agréable. Vous êtes aujourd'hui pour nous tous le maître juste et vénérable... Et d'ailleurs, mon ami Adrien a dû vous le dire, je ne suis pas du tout opposé à son projet je l'appuierai au contraire de toute mon autorité, car je suis entièrement de son avis, Maillebois ne retrouvera son honneur que le jour où il aura réparé sa faute... Seulement, je le répète, il nous faut l'unanimité dans le Conseil, et j'y travaille, et je vous prie d'y travailler vous-même.

Puis, comme son père ricanait, il lui dit en souriant :

— Voyons, ne te fais pas le crâne si dur, tu as reconnu l'autre jour avec moi l'innocence de Simon.

— Oh! son innocence, je veux bien. Moi aussi, je suis innocent, et on ne bâtit pas de maison.

Léon lui répondit un peu rudement :

— Tu as la mienne.

C'était là, au fond, ce qui blessait le plus Savin, cette hospitalité reçue chez son fils, cette fin heureuse chez un enfant qui avait réussi par un grand effort personnel, démentant de la sorte son éternelle récrimination, son regret de ne s'être pas donné aux curés, malgré la haine dont il les poursuivait. Il se fâcha, il cria :

— En somme, vous pouvez bien lui bâtir une cathédrale, à votre Simon. Je resterai chez moi, voilà tout.

Le triste Achille, torturé, venait d'avoir une plainte, que lui arrachaient ses douleurs dans les jambes.

— Hélas! moi aussi, je resterai chez moi. Mais, tout de même, si je n'étais pas cloué sur ce fauteuil, j'irais avec toi, mon bon Léon, car je suis de la génération qui n'a pas fait peut-être tout son devoir, mais qui ne l'a pas ignoré et qui est prête à le faire.

Ce fut sur cette parole que Marc et Adrien s'en allèrent, ravis, certains du succès. Et, quand Marc se trouva seul, retournant chez sa fille Louise par les larges voies du quartier neuf, il revécut tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, tandis que les souvenirs d'autrefois lui servaient à mesurer le long chemin parcouru. L'histoire entière de sa vie, de son effort, de son triomphe se déroulait. D'abord, il y avait quarante ans, c'était chez les Bongard, chez les Doloir, chez les Savin, l'ignorance première, brute chez le paysan, moins épaisse chez l'ouvrier, dégagée davantage chez le petit employé, mais hantant les trois d'égoïsme aveugle, de sottise et de peur. Puis, une autre génération était venue, qui, grâce à l'instruction rationnelle, avait gagné en raison et en courage, sans avoir encore la force de penser et d'agir sainement. Puis, les enfants des enfants, gagnant toujours en logique, en certitude, étaient sortis de l'école libérés du mensonge et de l'erreur, désormais assez forts pour tenter la grande œuvre de liberté humaine. Et les enfants de ceux-ci, en train de pousser, promettaient déjà d'en être les ouvriers de plus en plus énergiques et conscients. Il avait donc, autrefois, la vision nette du moment, lorsqu'il disait, à propos de l'affaire Simon, que si la France ne protestait pas, ne se levait pas tout entière, c'était qu'elle était engagée encore dans trop d'ignorance, abêtie, empoisonnée par l'imbécillité religieuse, entretenue dans ses superstitions enfantines par des journaux de lucre et de chantage. De même, il avait eu la nette intuition du remède unique, l'instruction libératrice, tuant le mensonge, détruisant l'erreur, balayant les dogmes ineptes de l'Eglise, avec son enfer, son paradis, sa doctrine de mort sociale, faisant des citoyens solidaires, ayant la bravoure intelligente de la vie. Et il avait voulu cela, c'était son œuvre qui s'accomplissait, la délivrance d'un peuple par l'école primaire, tous les citoyens tirés de l'iniquité où ils croupissaient, en stupide troupeau, devenus enfin capables de vérité et de justice.

Mais, surtout, dans l'esprit de Marc, un grand apaisement se faisait. Il ne lui montait plus du cœur que beaucoup de pardon, de tolérance et de bonté. Jadis, il avait grandement souffert, il s'était souvent emporté contre

les hommes, en les voyant si têtus dans le mal, si stupidement cruels. Maintenant, les paroles de Fernand Bongard, celles aussi d'Achille Savin, ne lui sortaient plus de la mémoire. Ils avaient sans doute toléré l'injustice ; mais, comme ils le disaient à cette heure, c'était qu'ils ne savaient pas, qu'ils ne s'étaient pas senti la force de la combattre. On ne pouvait faire un crime de leur intelligence endormie encore aux déshérités de l'ignorance. Et il leur pardonnait bien volontiers à tous, il n'avait même plus de rancune contre les obstinés dont la raison refusait de s'ouvrir, il aurait voulu que la fête projetée, pour le retour de Simon, fût une vaste réconciliation, un baiser général où Maillebois entier redevînt fraternel, travaillant désormais au seul bonheur de tous.

Marc, de retour chez sa fille Louise, à l'école, où sa femme Geneviève l'avait attendu, et où tous deux devaient dîner avec leurs fils Clément, Charlotte et Lucienne, eut la joie d'y trouver Sébastien et Sarah, arrivés à l'instant de Beaumont, pour dîner aussi. Toute la famille était donc là, et il fallut mettre les rallonges à la table. Il y avait Marc et Geneviève, puis Clément et Charlotte, avec leur fillette Lucienne, âgée de sept ans déjà, puis Joseph Simon et Louise, puis Sébastien Milhomme et Sarah, puis François Simon et Thérèse Milhomme, le cousin et la cousine, par Joseph et par Sarah, qui s'étaient épousés et qui avaient déjà une petite personne de deux ans bientôt, Rose : en tout douze convives, pleins de santé et d'appétit.

Dès le potage, lorsque Marc raconta son après-midi, le projet d'Adrien et la certitude où il était de le voir réussir, il y eut des acclamations. Et, comme Joseph émettait un doute, peu convaincu des bonnes dispositions du maire, Charlotte intervint.

— Vous vous trompez, mon oncle Léon est complètement avec nous. Il est le seul qui se soit montré bon pour moi, dans la famille.

Lorsque sa mère Hortense avait disparu, emmenée par un amant, elle était restée à la charge de son grand-père Savin, son père ayant dû être interné dans un asile, pour alcoolisme furieux. Et elle avait alors beaucoup souffert, rudoyée, ne mangeant même pas toujours à sa

faim. Savin, qui ne semblait pas se souvenir du résultat déplorable des leçons de pieuse hypocrisie données par Mlle Rouzaire à sa fille Hortense, accusait sa petite-fille Charlotte d'être une athée, une révoltée, qui devait à l'enseignement de Mlle Mazeline les plus fâcheuses allures. Elle était délicieuse, cette Charlotte, libérée des pruderies mensongères, mais d'une honnêteté saine et forte, toute à la raison et à la tendresse. Et Clément l'avait aimée, puis épousée malgré les obstacles, heureux justement de trouver en elle la compagne vraie, n'appartenant plus qu'à son foyer ; et ils vivaient depuis lors dans une étroite union, très heureux, aidant leur petite Lucienne à grandir encore en grâce, en amour, en libre vérité.

D'ailleurs, Marc aussi défendit Léon Savin, le maire.

— Charlotte a raison, il est avec nous... Et vous savez, cette maison, dont on projette de faire à Simon le cadeau fraternel, le plus beau est qu'elle aura, pour entrepreneurs, les deux Doloir, Auguste le maçon, et Charles le serrurier, sans compter que, par les alliances, Fernand Bongard et Achille Savin vont s'y employer aussi... Hein? mon bon ami Sébastien, qui aurait dit cela, jadis, lorsque vous étiez avec ces gaillards sur les bancs de mon école?

Il s'égayait doucement, et Sébastien Milhomme se mit à rire. Mais il était encore sous le coup d'un deuil, d'une aventure tragique, dont il gardait la tristesse. Au printemps dernier, sa tante, Mme Edouard, était morte brusquement, laissant la papeterie de la rue Courte à sa belle-sœur, Mme Alexandre. Depuis la disparition de son fils Victor, elle dépérissait, elle ne s'occupait plus de ce petit commerce des fournitures classiques dont elle avait eu la passion, très dépaysée d'ailleurs, ne comprenant rien aux temps nouveaux. Restée seule, Mme Alexandre le continuait dans le désir de n'être pas à charge à son fils Sébastien, bien que la situation de celui-ci devînt fort belle. Mais, tout d'un coup, un soir, Victor reparut, ayant appris la mort de sa mère, sortant des bas-fonds où il s'était comme enlizé, en une crapuleuse existence ; et, ravagé, sordide, il se montra féroce, il exigea la vente de la papeterie, liquida la très ancienne association, afin

d'emporter sa part. Ce fut la fin de la petite boutique de la rue Courte, où des générations d'écoliers étaient venues acheter leurs cahiers et leurs plumes. Un instant, dans les rues de Maillebois, on aperçut Victor mieux nippé, faisant la fête. On le revit, matin et soir, en compagnie de son ancien camarade d'escapade, Polydor Souquet, tombé à la boue ; et Marc, une nuit, les rencontra tous les deux, au fond d'un quartier mal famé, accompagnés d'une ombre noire, en laquelle il crut bien reconnaître le frère Gorgias. Puis il y avait huit jours à peine, la police avait ramassé, devant une maison louche, le corps d'un homme, le crâne ouvert. C'était Victor, tout un drame ignoble et obscur, dont on étouffait le scandale.

— Oui, oui, dit Sébastien, lentement, je les revois tous les camarades d'autrefois ; et, à part quelques malheureux, ils n'ont pas mal tourné en somme... Mais il y-a, dans la vie, des poisons impitoyables.

On n'insista pas, on lui demanda des nouvelles de sa mère, qu'il avait prise avec lui, à l'Ecole normale de Beaumont, et qui se portait fort bien, malgré son grand âge. Sa situation nouvelle de directeur l'occupait beaucoup, dans son désir de continuer l'œuvre de son maître vénéré Salvan, en préparant pour l'enseignement primaire, élargi toujours, des instituteurs capables de leur grande tâche.

— Ah! dit-il encore, ce sera une grande joie pour nous tous, cette réparation publique à Simon, cette glorification d'un simple instituteur. Je veux que mes élèves la fêtent, je leur obtiendrai bien un jour de congé.

Marc, qui s'était réjoui de sa nomination de directetr comme d'un triomphe personnel, approuva beaucoup son idée.

— C'est cela, nous amènerons les anciens, et Salvan, et Mlle Mazeline, et Mignot. Nous évoquerons même le pauvre Férou, pour que sa mémoire soit présente... A ne compter que nous, qui sommes ici, nous faisons déjà un beau bataillon.

On se mit à rire, il n'y avait là, en effet, que des instituteurs et des institutrices. Clément et Charlotte dirigeaient toujours l'école de Jonville. Joseph et Louise avaient décidé qu'ils ne quitteraient jamais celle de Maillebois.

Sébastien et Sarah, installés avec Mme Alexandre dans l'ancien appartement de Salvan, comptaient bien n'en plus sortir, jusqu'au jour de la retraite. Et quant au jeune ménage, au cousin et à la cousine, François et Thérèse, ils venaient d'être nommés à l'école de Dherbecourt, où avaient débuté autrefois leurs parents. François, en qui se retrouvaient les ressemblances fondues de Joseph et de Louise, tenait aussi beaucoup de son grand-père Marc, le front haut, les yeux clairs, mais luisant d'une flamme où brûlait l'insatiable désir ; tandis que, chez Thérèse, la grande beauté de sa mère Sarah était comme attendrie et apaisée par la finesse intelligente de Sébastien son père ; et leur fillette Rose, la dernière née, adorée de toute la famille, semblait être l'avenir en fleur.

Le dîner fut d'une gaîté délicieuse. Quelle joie, pour Joseph et Sarah, les enfants de l'innocent torturé pendant de si longues années, que cette fête réparatrice qui se préparait ! Et, à cette glorification tardive assisteraient leurs enfants, leur petite-fille même, tout ce sang auquel s'était mêlé le sang de Marc, le plus héroïque défenseur du martyr. Quatre générations se trouveraient là pour célébrer la vérité enfin conquise, et le cortège serait fait de tous les bons ouvriers qui avaient souffert pour elle et qui allaient triompher avec elle.

Il y eut des rires encore, et toujours des rires. C'était Geneviève, l'arrière-grand'mère, qui avait mis Rose près d'elle, pour la surveiller, et qui appelait à son secours Louise, la grand'mère, et Thérèse, la mère, parce que la fillette mettait ses menottes dans tous les desserts.

— Arrivez, arrivez donc, je ne puis plus en venir à bout. En voilà une gourmande !

Et ce fut sa petite-fille Lucienne, la raisonnable personne de sept ans, qui l'aida, en veillant sagement sur sa petite-cousine, car elle faisait volontiers la ménagère, très maternelle déjà avec ses poupées. On but au retour prochain de Simon, et dix heures sonnaient, comme l'heureuse famille disait encore son allégresse, oubliant les trains qui devaient remmener les uns à Beaumont, les autres à Jonville.

Dès lors, les événements heureux marchèrent avec une rapidité inespérée. Le projet d'Adrien, soumis au conseil

municipal, fut voté à l'unanimité des voix, ainsi que le désirait sagement Léon Savin, le maire. La belle et franche inscription, qui devait dire le vœu des donateurs, ne trouva même pas un opposant. Et il y eut, pour ce résultat, si prompt, si général, une aisance extraordinaire, sans que les promoteurs de l'idée eussent besoin des démarches, des plaidoyers, qu'ils avaient cru d'abord nécessaires. C'était que l'idée, formulée par eux, existait déjà en germe chez tous : un remords du passé, une inquiétude de l'iniquité encore saignante, un besoin invincible de guérir la plaie, pour l'honneur de la population. Tous sentaient maintenant l'impossibilité d'être heureux en dehors de la solidarité civique, car un peuple n'a du bonheur durable que lorsqu'il est juste. Aussi, les listes de souscription se couvrirent-elles en quelques semaines. Comme la somme demandée était relativement faible, une trentaine de mille francs, la municipalité ayant donné le terrain, on mit une coquetterie à souscrire par deux francs, trois francs et cinq francs au plus, afin d'avoir un plus grand nombre de souscripteurs. Le petit peuple, les ouvriers du faubourg, les paysans des environs, versèrent des dix sous et des vingt sous. Tout de suite, dès la fin de mars, les travaux commencèrent. On voulait être prêt, les dernières boiseries posées, les peintures sèches, pour le milieu de septembre, date à laquelle Simon avait fini par fixer son retour. Et ce fut ainsi que, sur le plan de leurs fils et neveu Adrien, le maçon Auguste, le serrurier Charles, aidés du charpentier Marcel, tous des Doloir alliés à des Bongard, construisirent la maison votive, offerte en cadeau à l'instituteur Simon, sous la surveillance amicale du maire Léon, un Savin.

En septembre, la simple et riante maison se dressait au milieu de son jardin, qu'une grille fermait du côté du square. L'hôte, affectueusement attendu, pouvait venir l'occuper. Rien n'y manquait. Seule, au-dessus de la porte, la plaque de marbre qui portait l'inscription, se trouvait couverte d'un voile, comme inachevée. Mais c'était la surprise, qu'on devait découvrir au dernier moment. Adrien s'était rendu dans les Pyrénées, auprès de Simon et de David, afin de tout régler à l'avance. Il était entendu que Mme Simon, vivante encore, quoique

bien affaiblie, presque impotente, viendrait s'installer la première, avec l'aide de ses enfants, Joseph et Sarah. Puis, au jour convenu, Simon arriverait en compagnie de son frère David, serait reçu officiellement à la gare, puis conduit à sa demeure glorieuse, don de ses concitoyens, où sa femme et ses enfants l'attendraient. Et ce fut le vingt septembre, un dimanche, par une journée de radieux soleil, d'air tiède et pur, que la solennité se déroula. Les rues de Maillebois étaient pavoisées, on avait effeuillé les dernières fleurs de la saison sur le parcours du cortège. Le train ne devait arriver qu'à trois heures, et la population, depuis le matin, vivait dehors, au milieu de chants et de rires, toute une foule heureuse et parée, qu'augmentait sans cesse le flot des curieux, accourus des communes voisines. Dès midi, on ne pouvait plus circuler devant la maison, sur la grande place neuve, où s'ouvrait le square. Les familles ouvrières du quartier avaient envahi ce square. Toutes les fenêtres voisines étaient occupées, la chaussée elle-même se trouvait envahie, barrée par la houle montante des spectateurs passionnés, désireux de voir et de crier leur fièvre de justice. Et rien n'était plus émouvant ni plus grand.

De bon matin, Marc et Geneviève étaient venus de Jonville, accompagnés de leurs fils Clément, de Charlotte et de la petite Lucienne. Tous devaient attendre Simon dans le jardin, groupés autour de Mme Simon, de ses enfants Joseph et Sarah, de ses petits-enfants François et Thérèse, de son arrière-petite-fille Rose. Louise se trouverait naturellement au côté de son mari Joseph, et Sébastien au côté de sa femme Sarah. C'étaient les quatre générations, tout ce qui avait poussé du sang de l'innocent mêlé au sang des justiciers. Puis, on avait réservé des places aux survivants des temps héroïques, aux premiers défenseurs, Salvan, Mlle Mazeline et Mignot, ainsi qu'aux ouvriers fervents de la réparation, aux membres aujourd'hui conquis, enthousiastes, des familles Bongard, Doloir et Savin. Le bruit courait que Delbos, l'ancien avocat, le héros des deux procès, qui venait d'être ministre de l'Intérieur pendant quatre ans, était allé à la rencontre de Simon et de David pour arriver avec eux. Seul, le maire, avec une délégation du Conseil municipal,

devait recevoir les deux frères à la gare, puis les amener à la maison ornée de guirlandes et de bannières, où toute la solennité aurait lieu. Et Marc, se conformant à ce programme, attendait donc là, avec la famille, malgré sa hâte joyeuse d'embrasser le triomphateur.

Deux heures sonnèrent, encore tout une heure à patienter. La foule grossissait toujours. Marc était sorti du jardin pour se mêler aux groupes, désireux d'entendre les paroles échangées, volant dans le clair soleil. On causait uniquement de l'extraordinaire histoire qui surgissait du passé obscur, cette condamnation d'un innocent, devenue abominable, inexplicable aux yeux des générations nouvelles ; et c'était, chez les jeunes, un long cri de stupeur indignée, tandis que les vieux, les témoins de l'iniquité, essayaient de se défendre avec des gestes vagues, des explications honteuses. Maintenant que la vérité éclatait dans la splendeur du jour, avec une force de certitude invincible, les enfants, les petits-enfants n'arrivaient pas à comprendre comment les pères et les grands-pères avaient pu pousser l'aveuglement stupide, l'égoïsme méchant, jusqu'à ne pas voir clair en une affaire d'une simplicité pareille. Sans doute, beaucoup de ceux-ci partageaient aujourd'hui leur étonnement, ne s'expliquant plus eux-mêmes l'état de crédulité où ils étaient tombés. Et c'était leur meilleure réponse, il avait fallu vivre dans ces temps-là pour se rendre compte de la puissance du mensonge sur l'ignorance. Un vieillard faisait amende honorable, un autre racontait comment il avait hué Simon, le jour de son arrestation, et comment il l'attendait là depuis deux heures, pour l'acclamer, ne voulant pas mourir, avec sa vilenie sur la conscience ; et un jeune garçon, son petit-fils, lui sautait au cou, l'embrassait avec de grands rires, ému jusqu'aux larmes. Marc, délicieusement touché, continuait à se promener à petits pas, regardant et écoutant toujours.

Mais, tout d'un coup, il s'arrêta. Il venait de reconnaître Polydor, vêtu de loques, la face ravagée, ivre encore d'une nuit crapuleuse ; et il resta saisi, en apercevant à son côté le frère Gorgias, vêtu de noir comme toujours, une vieille redingote graisseuse qu'il portait sans linge, collée à sa peau noire. Mais lui, muet, farouche,

n'était pas ivre, redressé dans sa maigreur tragique, promenant sur la foule des yeux de flamme. Et Marc entendit que Polydor, avec un entêtement stupide d'ivrogne, le plaisantait sur l'affaire, dont tout le monde causait autour d'eux. Il bavait, il bégayait :

— Dis donc, vieux frère, le modèle d'écriture... Hein? le modèle d'écriture... C'était moi qui l'avais chipé, je l'avais sur moi, et j'ai eu la bêtise de te le rendre, quand tu m'as reconduit... Ah! ce fichu modèle d'écriture!

Un éclair brusque venait d'illuminer Marc. Maintenant, il possédait toute la vérité. L'unique lacune dont il avait encore parfois le tourment, venait de se combler. C'était ce modèle, repris le soir même à Polydor, que Gorgias avait dans la poche, et qui s'était trouvé mêlé à un numéro du *Petit Beaumontais*, lorsque, bouleversé, terrifié par les cris de sa victime, il avait cherché un mouchoir, un tampon quelconque, pour en faire un bâillon.

— Mais, tu sais, vieux frère, bégaya encore Polydor, on s'aimait bien, on ne disait ses affaires à personne... Hein! tout de même, si j'avais bavardé! Ah! tu vois la tête de la tante Pélagie!

Et il ricanait, hébété, ignoble, sans avoir même conscience des gens qui l'entouraient, tandis que Gorgias se tournait à peine, pour lui jeter des regards de mépris, où demeurait comme une caresse d'amour tendre. Mais il dut comprendre que Marc avait entendu l'aveu involontaire de l'ivrogne, et il fit taire celui-ci, d'une voix basse et rude.

— Tais-toi, sac à vin! tais-toi, pourriture! Tu sues ton péché et le mien, tu m'as encore damné, dans ton ignominie de tout à l'heure? Tais-toi, immonde chair, et c'est moi qui parlerai, oui! je crierai ma faute, pour que Dieu me pardonne!

Puis, s'adressant à Marc, qui écoutait toujours, saisi et silencieux :

— Vous avez entendu, n'est-ce pas? monsieur Froment, et il faut que tous entendent. Voilà assez longtemps que je suis brûlé par le besoin de me confesser aux hommes, comme je me suis déjà confessé à Dieu, dans la pensée de rendre mon salut plus glorieux encore. D'ailleurs, cette foule m'exaspère, elle ne sait rien ni des gens

ni des choses, elle répète mon nom avec exécration, comme si j'étais le seul coupable ; et elle verra bien que non, je vais tout lui dire!

Malgré ses soixante-dix ans passés, il monta d'un saut sur le mur bas où était scellée la grille de la maison votive au seuil de laquelle Simon, l'innocent, allait triompher. Puis, se tenant d'un bras à cette grille, il se retourna, il fit face à l'immense auditoire. Depuis une heure qu'il se promenait au travers des groupes, il venait en effet d'entendre son nom sortir de toutes les lèvres, maudit, devenu infâme. Et une fièvre sombre peu à peu l'exaltait, cette bravoure du beau bandit qui ne renie aucun de ses actes, qui voudrait les jeter à la face des hommes, dans une folie d'orgueil d'avoir osé les commettre. Mais, surtout, ce dont il souffrait, c'était de s'entendre nommer seul, de porter tout le poids de l'exécration publique, lorsque les autres, les complices, semblaient oubliés déjà. La veille encore, à bout de ressources, il avait voulu forcer la porte du père Crabot, enfermé dans son domaine de la Désirade, et il s'était fait jeter dehors, en emportant une pièce de vingt francs, la dernière, lui avait-on dit. Personne ne criait le nom du père Crabot, au milieu des outrages. Pourquoi donc, lorsque lui-même était prêt à expier ses fautes, le père Crabot n'aurait-il pas expié les siennes? Sans doute, tout dire ne lui ferait pas tirer de ce lâche vingt francs de plus ; mais il tenait au fond davantage à sa haine qu'à l'argent, et ce serait bien de jeter son ennemi aux flammes de l'enfer, tout en gagnant les délices du paradis, par l'humiliation de cette confession publique dont l'idée depuis quelque temps le hantait.

Alors, une chose inattendue, extraordinaire, commença. D'un geste violemment élargi, Gorgias sembla vouloir rassembler, ramener à lui l'attention de la foule innombrable. Et, d'une voix aiguë, puissante encore :

— Ecoutez-moi, écoutez-moi, je veux tout vous dire!

Mais on ne l'entendit pas, on ne l'écouta pas d'abord. Il dut jeter le même cri, à deux, à trois, à dix reprises, avec une énergie croissante, inlassable. De proche en proche enfin, on le remarqua, on s'inquiéta ; et, lorsque des anciens l'eurent reconnu, lorsque son nom eut circulé de bouche en bouche, dans un frisson d'horreur, un silence

de mort finit par s'établir d'un bout à l'autre de la vaste place.

— Ecoutez-moi, écoutez-moi, je veux tout vous dire!

Sous le grand soleil, accroché d'une main à cette grille, dominant les têtes, il continuait à faire de l'autre main des gestes véhéments, comme s'il eût coupé l'air à coups de sabre. Et, serré dans sa redingote usée, l'air desséché, tordu, avec sa face noire au grand nez d'oiseau de proie, il apparaissait terrible, comme un revenant du passé, dont les yeux se rallumaient des feux abominables de jadis.

— Vous parlez de vérité et de justice, et vous ne savez rien, et vous n'êtes pas des justes... Vous m'accablez tous, vous faites de moi l'unique coupable, lorsque d'autres ont voulu mon crime, l'ont couvert et continué... Et, tout à l'heure, vous verrez bien si je n'avoue pas bravement mon péché, comme au tribunal sacré de la pénitence. Mais pourquoi donc suis-je le seul ici prêt à me confesser de la sorte? pourquoi donc l'autre, mon maître, mon chef, le tout-puissant père Crabot, n'est-il pas là, prêt lui aussi à s'humilier et à tout dire? Qu'il vienne, qu'on aille le chercher dans la retraite prudente où il se cache, et qu'il se confesse devant les hommes, et qu'il fasse pénitence avec moi!... Autrement, je parlerai, je crierai son crime avec le mien, car Dieu est en moi, le plus humble, le plus misérable des pécheurs, et c'est Dieu qui veut ici mon expiation et la sienne!

Aprement, il continua, il accusa tous ses supérieurs, le père Crabot en tête, d'être des catholiques dégénérés, des jouisseurs et des poltrons. L'Eglise mourait de leur lâcheté, de leurs accommodements avec les mollesses et les vanités du monde. C'était sa thèse favorite que le véritable esprit religieux avait déserté ces moines, ces prêtres, ces évêques, qui auraient dû faire régner Jésus par le fer et le feu. La terre et les hommes appartenaient à Dieu seul, et Dieu les avait donnés à son Eglise, déléguée souveraine de son pouvoir. Elle devait avoir par là même la possession de tout, puissance totale sur toutes les choses et sur tous les êtres. Elle disposait des richesses, il ne pouvait exister de riches que par sa permission. Elle disposait de la vie elle-même, chaque homme vivant était son sujet, qu'elle laissait vivre ou qu'elle supprimait,

selon l'intérêt du ciel. Telle était la doctrine dont les vrais saints ne s'étaient jamais écartés. Lui, dans son humilité de simple ignorantin, l'avait toujours pratiquée, exaltée, et ses supérieurs, malgré leurs autres torts à son égard, lui reconnaissaient encore le mérite devenu rare d'avoir l'esprit religieux absolu ; tandis qu'eux-mêmes, les Crabot, les Philibin, les Fulgence avaient perdu la religion par leurs compromis, en voulant ruser avec les libres penseurs, les juifs, les protestants et les francs-maçons. Peu à peu, en opportunistes désireux de plaire, ils abandonnaient des dogmes, ils dissimulaient la rudesse de la doctrine, lorsqu'ils auraient dû combattre l'impiété à visage découvert, égorger, brûler les hérétiques. Et lui-même rêvait d'un bûcher immense, dressé en plein Paris, où il aurait jeté toute la nation coupable, pour que la flamme et l'odeur de ces millions de corps pussent monter jusqu'au ciel rouge, en une gerbe immense, réjouir et apaiser Dieu.

Et il criait :

— Dès que le pécheur avoue et fait pénitence, il n'est plus coupable, il rentre en grâce auprès de son souverain Maître!... Quel est donc l'homme qui ne pèche pas? Toute chair est faillible, le religieux que la bête fait tomber au crime, a la seule obligation de s'en confesser, comme un simple laïque ; et, s'il reçoit l'absolution, s'il expie avec un ferme repentir, il se rachète, il est tout blanc, digne d'entrer au ciel, parmi les roses et les lis de Marie... J'avais confessé mon crime au père Théodose, qui m'avait absous, et je ne devais plus rien à personne, puisque Dieu, voulant tout, sachant tout, venait de me pardonner, par le sacrement d'un de ses ministres. Et, de même, à partir de ce jour-là, chaque fois que j'ai menti, chaque fois que mes chefs m'ont forcé à mentir, je suis retourné au confessionnal, j'ai lavé mon âme de toutes les impuretés dont la fragilité humaine la salissait... Hélas! j'ai beaucoup, j'ai souvent péché, car Dieu, pour m'éprouver sans doute, a laissé le diable me brûler de tous les feux de son enfer. Mais j'ai usé ma poitrine à la battre de mes deux poings, j'ai fait saigner mes genoux sur les dalles des chapelles. J'ai payé, je répète que je ne dois rien, un vol d'archanges m'emporterait au paradis,

si je mourais tout à l'heure, avant d'avoir eu le temps de succomber de nouveau à la boue première dont je viens... Et, surtout, je ne dois rien aux hommes, je ne leur ai jamais rien dû, mon crime ne peut être qu'entre moi et Dieu, dont je suis le serviteur. Il m'a pardonné, et si je parle aujourd'hui, c'est que je le veux bien, c'est que je veux joindre à la miséricorde divine le martyre d'une humiliation dernière, afin d'entrer au paradis en triomphateur, céleste joie que je goûterai, malgré mon abjection, grâce à la pénitence, et que vous ne connaîtrez jamais, race d'incroyants et de blasphémateurs, destinés tous à l'enfer!

Gorgias raillait encore, dans sa fureur sombre, dans cet élan de foi sauvage qui le dressait, seul et impudent, en face du peuple. Et il eut son habituel retroussement de lèvres qui découvrait, à gauche, un peu de ses dents, en un rictus involontaire, où il y avait de la goguenardise et de la cruauté. Polydor, effaré un instant, le regardant de ses yeux ronds, envahis d'ombre par l'ivresse, venait de se laisser tomber au pied de la grille, comme foudroyé de sommeil, ronflant déjà. La foule, patiente, dans l'attente épouvantée de l'aveu promis, avait gardé jusque-là son grand silence de mort. Mais elle commençait à se lasser de tant de paroles, où elle sentait l'orgueil indomptable, l'insolence et l'outrage de l'homme d'Eglise, qui se croit souverain et inviolable en son Dieu. Que voulait-il dire? pourquoi ne contait-il pas simplement les choses? à quoi bon tant de préparations, puisque dix mots auraient suffi? Et un grondement s'élevait, une poussée allait le balayer, lorsque Marc, attentif, très maître de lui, malgré le frémissement où il était de la confession attendue, se montra, calma du geste ce flot montant d'impatience et de colère. Imperturbable, d'ailleurs, Gorgias continuait, au milieu des interruptions, à répéter de la même voix aiguë qu'il était le seul brave, le seul vraiment avec Dieu, mais que les autres, les lâches, allaient payer eux aussi, parce que Dieu le suscitait pour que la confession de tous les pécheurs fût faite publiquement, en une expiation suprême, d'où l'Eglise, compromise par des chefs indignes, allait sortir rajeunie et à jamais victorieuse.

Puis, tout d'un coup, il prit une voix de détresse et de larmes, il se frappa la poitrine violemment, des deux poings, comme sous l'accès du plus furieux remords.

— O mon Dieu, j'ai péché! ô mon Dieu, pardonnez-moi! ô mon Dieu, arrachez-moi des griffes du diable, pour que je bénisse encore votre saint nom!... C'est mon Dieu qui le veut! écoutez-moi, je vais tout vous dire!

Et il se mit à nu devant le peuple assemblé, il dit sans rien taire ses appétits énormes, gros mangeur, gros buveur, hanté dès l'enfance d'immonde lubricité. Enfant, malgré sa vive intelligence, il ne travaillait pas, toujours en escapade, en maraude, culbutant déjà les petites paysannes dans les foins. Son père, Jean Plumet, était un ancien braconnier, dont la comtesse de Quédeville avait fait un garde-chasse. Lui, Georges Plumet, avait eu pour mère une rôdeuse, engrossée par le braconnier au fond d'un fossé, disparue plus tard en laissant l'enfant. Et il revoyait son père mort, rapporté sur une civière dans la grande cour de Valmarie, la poitrine trouée par les deux balles d'un braconnier, un ancien camarade. Ensuite, il avait grandi avec le petit-fils de la comtesse, Gaston, un gamin indomptable, qui, lui aussi, préférait à l'étude, les fillettes errantes dont on retrousse les jupes, les nids de pies qu'on déniche, en haut des peupliers, les écrevisses qu'on va, tout nu, chercher dans les trous, au fond de la rivière. C'était alors qu'il avait connu le père Philibin, précepteur de Gaston, et le père Crabot, superbe, en pleine force et en plein éclat, adoré de la comtesse de Quédeville, maître déjà du domaine de Valmarie. Et il conta brusquement, brutalement, la mort de Gaston, le petit-fils, l'héritier, cette mort à laquelle il avait assisté de loin, dont il gardait depuis tant d'années le secret terrible, l'enfant poussé à la rivière, noyé comme par accident, pendant une promenade, ce qui, quelques mois plus tard, devait amener la comtesse à faire au père Crabot le don légal et définitif du vaste domaine.

Gorgias se battit la poitrine avec un redoublement de fureur, la voix brisée de sanglots, éperdu de contrition.

— J'ai péché, j'ai péché, ô mon Dieu!... Et mes chefs ont péché, plus affreusement encore, ô mon Dieu! en me donnant le mauvais exemple... Mais, ô mon Dieu! puisque

j'expie ici pour eux et pour moi, en disant tout, vous leur pardonnerez, dans votre infinie bonté, ô mon Dieu! comme vous me pardonnerez à moi-même.

Il y eut dans la foule une houle profonde de révolte indignée. Des poings se levèrent, des voix crièrent vengeance, tandis que Gorgias poursuivait son récit, disait comment le père Crabot et le père Philibin ne l'avaient plus abandonné, liés à lui désormais par un lien de sang, comptant sur lui comme il comptait sur eux. C'était le pacte ancien que Marc avait soupçonné, Gorgias donné à l'Eglise, devenu l'ignorantin, l'enfant terrible de Dieu qui épouvantait et qui ravissait ses chefs par le magnifique esprit religieux qui brûlait dans sa chair coupable. Il eut un grand sanglot, il en arriva soudainement à son crime immonde.

— O mon Dieu! le petit ange était là... C'est bien la vérité, je venais de reconduire l'autre élève, et je retraversais la place toute noire, quand j'ai aperçu le petit ange par la fenêtre ouverte, dans la chambre éclairée... Vous qui regardiez alors en moi, ô mon Dieu! vous savez bien que je me suis approché sans intentions impures, simplement curieux et paternel, pour gronder l'enfant de laisser ainsi ouverte sa fenêtre. Et vous ne l'ignorez pas non plus, j'ai causé là un instant en bon ami, demandant à voir les images pieuses qui étaient sur la table, de belles images très saintes et très douces, encore embaumées de l'encens de la première communion... Mais pourquoi donc, ô mon Dieu! avez-vous permis alors au diable de me tenter, pourquoi m'avez-vous abandonné au tentateur, qui m'a fait enjamber l'appui de la fenêtre, sous le prétexte de voir de plus près les saintes images, le cœur déjà palpitant, le sang peu à peu incendié de toutes les flammes de l'enfer... O mon Dieu! ô mon Dieu! vos desseins sont impénétrables et terribles.

Maintenant la foule était retombée à son silence de mort, sous l'angoisse affreuse qui étreignait toutes les poitrines plus rudement, à mesure que l'ignoble aveu se déroulait. On n'entendait plus un souffle, un effroi immense s'élargissait sur les têtes immobiles, terrifiées de ce qu'elles sentaient venir. Et Marc, la face blanche, éperdu de voir enfin la vérité se dresser ainsi, après tant

de versions mensongères, revivait la scène qu'il avait déjà reconstituée, regardait fixement le monstrueux coupable, repris de sa folie ancienne, s'emportant en gestes frénétiques, au milieu des sanglots qui l'étranglaient.

— O mon Dieu! vous aviez fait l'enfant si délicieux, avec sa tête blonde et frisée de petit ange. Et il semblait n'avoir, comme les chérubins des peintures pieuses, que cette tête de chérubin, avec deux ailes, tant son pauvre petit corps d'infirme était délicat et fluet, sous sa petite chemise... Le tuer, ô mon Dieu! est-ce que j'en avais l'atroce pensée? Dites-le, vous qui lisez dans mon cœur. Il était si joli, je l'aimais tant, que je n'aurais pas arraché un seul cheveu de sa tête... Et c'est vrai, le feu du péché était venu, la concupiscence me brûlait, et j'ai voulu le caresser, mais si doucement, avec des paroles hésitantes, avec des gestes qui osaient à peine... Je m'étais assis près de la table, regardant les saintes images. Je l'ai attiré près de moi, je l'ai assis sur mes genoux, pour les voir ensemble. Et il s'est d'abord laissé faire, très docile, très câlin ; puis, comme Satan m'emportait, m'aveuglait, il a pris peur, il a commencé de crier, de crier, de crier... O mon Dieu! ces cris, ces cris que j'entends toujours et qui me rendent fou!

C'était en effet, chez lui, comme une crise croissante embrasant ses yeux dans sa face convulsée, tordant ses lèvres où un peu d'écume se montrait. Des secousses spasmodiques agitaient son corps maigre et tordu. E! une rage dernière l'emporta, il finit par hurler, en damné que le diable retourne avec sa fourche sur le brasier infernal :

— Non, non, ce n'est pas la vérité encore, c'est arrangé et embelli... Je veux tout dire, je veux tout dire, c'est à ce prix que je goûterai les éternelles délices du paradis.

Alors, ce fut immonde et d'une horreur sacrée. Il dit tout, en termes crus, abominables, avec des gestes qui évoquaient l'ignominie de l'atroce scène. Il dit comment, brûlé, lâché ainsi qu'une bête en folie, il avait jeté le petit Zéphirin par terre, l'avait souillé, déchirant sa chemise, tâchant de lui en envelopper la tête, pour qu'il ne criât plus. Il dit l'acte, sans taire aucun détail, des détails sordides, féroces, où passait la démence des pas-

sions contre nature, grandies et perverties à l'ombre des cloîtres. Il dit sa terreur lâche, en entendant les cris continuer toujours, son besoin de cacher son crime, pendant que sa tête se perdait et que ses oreilles bourdonnantes croyaient saisir déjà le galop des gendarmes lancés à sa poursuite. Il dit son égarement, la recherche autour de lui d'un objet quelconque, ses poches fouillées, des papiers trouvés là, enfoncés dans la bouche gémissante de la victime, stupidement, sans prévision aucune, par unique désir de n'être plus torturé par les terribles cris. Et il dit enfin le meurtre, l'étranglement, les dix doigts de ses mains robustes, sèches et poilues, serrés comme des cordes de fer autour du cou délicat, y pénétrant, y laissant de profonds sillons noirs.

— O mon Dieu! je suis un porc, je suis une brute meurtrière dont les membres sont tachés de boue et de sang... Et je me suis sauvé comme un misérable lâche, sans une idée dans la cervelle, gorgé et abruti, laissant la fenêtre ouverte, ce qui prouve bien ma bêtise, l'innocence où je serais resté, sans l'assaut imprévu et victorieux du diable... J'ai tout dit devant les hommes, ô mon Dieu! et que votre bonté, touchée par ma pénitence, m'ouvre le ciel!

Mais, cette fois, la patience épouvantée de la foule était à bout. Brusquement, à la stupeur qui la tenait glacée et muette, succéda un emportement d'une violence irrésistible. Une longue clameur d'imprécations roula d'une extrémité de la place à l'autre, une vague énorme s'enfla, se précipita, menaça de venir écraser contre la grille, où il se cramponnait toujours, le misérable impudent, le pénitent monstrueux, qui, par démence religieuse, osait ainsi étaler son crime à la face du soleil. Des cris le souffletaient : A mort, le violateur! à mort, l'assassin! à mort, à mort, le souilleur et le tueur d'enfants! Et Marc vit le terrible danger, la foule écharpant cet homme, dans son besoin simpliste de justice immédiate ; et toute la fête de bonté, de solidarité, le triomphe de la vérité et de l'équité enfin conquises, allait être endeuillée, salie, par l'exécution du coupable, dont les membres épars seraient jetés aux quatre vents. Il se hâta, voulut arracher Gorgias de la grille ; mais il dut lutter contre celui-ci, têtu, frené-

tique, ayant à parler encore. Enfin, aidé par des voisins aux bras vigoureux, il l'enleva, réussit à le faire porter dans le jardin, dont la porte fut refermée. Il était grand temps, la vague énorme de la foule, qui arrivait, se brisa contre la grille, neuve et solide. Gorgias se trouvait désormais à l'abri, dans l'asile de cette maison offerte à l'innocent, dont il avait fait la torture. Mais, dès que les bras qui le tenaient le lâchèrent, le croyant dompté, il se redressa, il courut de nouveau se pendre à la grille, de l'intérieur, et il recommença, protégé par les barreaux de fer que battait le flot furieux du peuple.

— O mon Dieu! tu as vu ma première expiation, lorsque mes chefs, aussi bêtes que lâches, m'ont abandonné, sur la route de l'exil. Tu as su les métiers inavouables auxquels ils m'ont réduit, les exécrables fautes nouvelles qu'ils m'ont fait commettre. Tu as su encore leur basse avarice, le morceau de pain qu'ils m'ont refusé, qu'ils me refusent encore, après avoir été les conseillers et les complices de ma vie entière... Car, tu étais toujours présent, ô mon Dieu! ils avaient lié partie avec moi, je n'ai fait que leur obéir depuis mon crime, je ne l'ai aggravé de nouveaux crimes que par eux et pour eux. Sans doute, il s'agissait de sauver ta sainte Eglise du scandale, et j'aurais donné mon sang, ma vie. Mais eux songeaient surtout à sauver leur peau, c'est ce qui m'a enragé et poussé à tout dire... Et, maintenant, ô mon Dieu! que j'ai été ton justicier, la bouche de violence ouverte par toi, afin de crier leurs fautes ignorées, impunies, vois toi-même si tu dois leur pardonner ou les foudroyer de ta colère, devant ce peuple de pourceaux qui affecte d'oublier ton nom, et dont l'enfer ne sera jamais assez grand pour griller les chairs sacrilèges.

De formidables huées l'interrompaient à chaque phrase, des pierres passaient de mains en mains et commençaient à voler autour de sa tête. Certainement, la grille n'aurait pas résisté davantage, une dernière poussée géante allait l'abattre, lorsque Marc et ses aides réussirent à saisir de nouveau Gorgias, à l'arracher, à l'emporter au bout du jardin, derrière la maison. Il y avait là une porte de sortie donnant sur une ruelle déserte ; et le misérable, au bout d'un instant, fut emmené, chassé au loin.

Mais ce qui calma soudain la foule toujours grondante et déchaînée, ce furent, dominant bientôt lés cris de colère, des cris de joie et de glorification, dont les ondes gagnaient de proche en proche, du lointain ensoleillé de la nouvelle avenue. Simon, reçu à la gare par la délégation du conseil municipal, arrivait dans un grand landau, lui et son frère David assis sur la banquette du fond, ayant en face d'eux l'avocat Delbos et le maire Léon Savin. Alors, sur le passage de la voiture, qui s'avançait lentement parmi les flots pressés du peuple, ce fut une ovation extraordinaire. Comme fouetté par l'abominable scène dont tous frémissaient encore, l'enthousiasme débordait, on ne cessait d'acclamer et d'applaudir la victime, dont l'innocence, la torture, l'héroïsme prenaient un redoublement de gloire, à la suite de l'aveu public du coupable, immonde et fou dans sa sauvage grandeur. Des femmes pleuraient, soulevaient leurs enfants pour leur montrer le héros. Des hommes voulurent dételer les chevaux ; et ils les dételèrent, le landau fut traîné jusqu'à la maison votive par tous les hommes vaillants du pays. Sur tout le parcours, jonché de fleurs, des fleurs encore étaient jetées des fenêtres, où les mouchoirs s'agitaient ainsi que des drapeaux. Il y eut une jeune fille très belle qui monta sur le marchepied, qui resta là comme la statue vivante de la jeunesse, apportant au triomphe du martyr le resplendissement de sa beauté. Des baisers volaient dans l'air, des paroles d'amour et de gloire venaient s'abattre dans la voiture, avec les bouquets qui pleuvaient de partout. Jamais émotion si intense n'avait soulevé un peuple, venue de si loin, arrachée de toutes les entrailles par la pensée d'une telle iniquité, cherchant la compensation impossible, la trouvant dans le don sans réserve, immense, du cœur de tous, de l'amour de tous. Gloire à l'innocent qui a manqué périr par la faute du peuple et à qui le peuple ne donnera jamais assez de joie! Gloire au martyr qui a tant souffert, pour la vérité méconnue, étranglée, et dont la victoire est enfin celle de l'esprit humain, se dégageant de l'erreur et du mensonge! Gloire à l'instituteur frappé dans sa fonction, victime de son effort vers plus de lumière, d'autant plus exalté aujourd'hui qu'il aura payé d'une

douleur chaque parcelle de vérité enseignée par lui aux ignorants et aux humbles.

Et Marc, debout, défaillant de bonheur, en regardant venir de loin ce triomphe, au travers d'une telle passion fraternelle et tendre, songeait à l'atroce arrestation de Simon, le jour où une voiture l'avait emmené de Maillebois, au moment même de l'enterrement du petit Zéphirin. Une cohue furieuse se ruait, pour s'emparer du misérable, le rouler, le déchirer. Des clameurs atroces retentissaient : " A mort, à mort, l'assassin, le sacrilège! à mort, le juif! " Et la cohue galopait derrière les roues, ne lâchait pas sa proie, tandis que Simon, très pâle, glacé, répondait par son continuel cri : " Je suis innocent! je suis innocent! je suis innocent! " Et, aujourd'hui que cette innocence éclatait, après des années si longues, quelle transformation saisissante, cette population rajeunie et comme transfigurée, les enfants et les petits-enfants des insulteurs aveuglés d'autrefois, peu à peu grandis dans la vérité, devenus des applaudisseurs enthousiastes, rachetant à force de sincérité et d'amour le crime de leurs pères!

Mais le landau s'arrêta devant la grille, et l'émotion grandit encore, lorsqu'on vit en descendre Simon, soutenu par son frère David, resté plus alerte et plus vigoureux. Simon, maigri, réduit à un souffle, le visage adouci par la grande vieillesse, avait cependant gardé ses fins cheveux blancs d'un blanc de neige. Il eut un sourire pour remercier David de son aide, et des acclamations frénétiques reprirent, devant ces deux frères unis par un si long et si prodigieux héroïsme, le frère douloureux qui n'avait jamais douté de l'immolation de son frère, le frère admirable qui s'était donné à son frère, pour l'honneur et pour la vie. Les acclamations continuèrent, quand Delbos descendit à son tour, avec le maire Léon Savin, le grand Delbos, comme on le nommait dans la foule, le héros de Beaumont et de Rozan qui n'avait pas craint d'affirmer la vérité, aux jours affreux où il y avait un mortel péril à le faire, et qui, depuis, s'était montré un puissant ouvrier de la juste société de demain. Cependant, Marc ayant marché à la rencontre de Simon et de David, que Delbos avait rejoints, les quatre hommes se

trouvèrent un instant ensemble, au seuil même de la maison. Et ce fut alors un redoublement de passion heureuse, un véritable délire de cris et de gestes, à les voir tous les quatre ainsi côte à côte, aux bras les uns des autres, les trois défenseurs héroïques et l'innocent qu'ils avaient sauvé des pires tortures.

D'un grand élan, Simon se jeta au cou de Marc, qui lui rendit son étreinte. Tous les deux sanglotaient. Ils ne trouvèrent que quelques mots balbutiés, presque les mêmes que ceux bégayés autrefois, au moment de l'abominable séparation.

— Merci, merci, mon camarade. Avec David, tu as été mon autre frère, tu as sauvé mon honneur et celui de mes enfants!

— Oui, mon camarade, j'ai simplement aidé David, et c'est la seule vérité qui a vaincu... Tiens! les voici, tes enfants, ils ont poussé d'eux-mêmes en force et en raison.

En effet, toute la famille était là, dans la verdure du jardin, les quatre générations attendant l'aïeul triomphant et vénérable, après tant d'années de souffrance. Rachel, l'épouse, et Geneviève, la femme du grand ami, se tenaient côté à côté. Puis c'étaient les deux sangs mêlés, Joseph et Louise, Sarah et Sébastien, accompagnés de leur François et de leur Thérèse, suivis eux-mêmes de la dernière-née, la petite Rose. Clément et Charlotte aussi étaient là, avec Lucienne. Et des larmes coulaient de tous les yeux, des baisers sans fin furent échangés.

Pourtant, un chant très doux, très frais, s'éleva. C'étaient les enfants des deux écoles, les garçons et les filles, les élèves de Sébatien et de Louise, qui chantaient une bienvenue à l'ancien instituteur de Maillebois. Rien ne fut plus simple ni plus émouvant, une strophe enfantine, de la gentille tendresse et un peu du souriant avenir, tout ce qu'il pouvait y avoir de délicat et de pur sur la plaie du vieux monde. Puis, un gamin se détacha, pour offrir à Simon un bouquet, au nom de l'école des garçons.

— Merci, mon petit ami. Mais comme tu es beau!... Qui es-tu donc?

— Je suis Edmond Doloir, le fils de Jules Doloir, instituteur. Mon papa est là-bas, tenez! avec M. Salvan.

Ensuite, ce fut une gamine, un bouquet également à la main, au nom de l'école des filles.

— Oh! la jolie petite mignonne! Merci, merci... Et qui es-tu, toi?

— Moi, je suis Georgette Doloir, la fille d'Adrien Doloir et de Claire Bongard, et vous les voyez là-bas, papa et maman, avec grand-père et grand'mère, les oncles et les tantes.

Mais il y avait un bouquet encore, et ce fut Lucienne Froment qui le présenta, au nom de Rose Simon, la dernière-née, qu'elle tenait dans ses bras.

— Moi, je suis Lucienne Froment, la fille de Clément Froment et d'Hortense Savin... Et voici Rose Simon, la petite fille de votre petit-fils François, la petite-fille de votre fils Simon, votre arrière-petite-fille, comme elle est l'arrière-petite-fille de votre ami Marc Froment, par sa grand'mère Louise.

Simon avait pris, de ses deux mains tremblantes, la chère et délicieuse créature, vagissante encore.

— Ah! trésor adoré, chair de ma chair, tu es comme l'arche d'alliance, toute la réconciliation semble s'être réalisée en toi!... Que la vie a été bonne et vigoureuse, avec quelle bravoure infatigable elle a travaillé, pour faire pousser de nous tous tant d'êtres forts et charmants! Et quel élargissement à chaque génération nouvelle, que de vérité, que de justice et que de paix, la vie apporte dans son éternelle besogne!

Maintenant, tous se pressaient autour de lui, tous se présentaient eux-mêmes, lui serraient les mains, l'embrassaient. C'étaient les Savin, Léon et son fils Robert, le maire qui avait travaillé si vivement à la réparation, qui venait de le saluer à la gare au nom de Maillebois entier. C'étaient les Doloir, Auguste qui avait bâti la maison, Adrien qui en avait fait le plan, Charles qui s'était chargé de la serrurerie, et Marcel de la charpente. C'étaient les Bongard, Fernand et sa femme Lucile, Claire leur fille, tous aujourd'hui mêlés, confondus par les alliances, ne faisant plus qu'une famille, parmi laquelle Simon avait grand'peine à se reconnaître. Mais ses anciens élèves se

nommaient, il retrouvait sur leurs faces vieillies les traits purs des enfants d'autrefois, et les embrassades continuaient, n'en finissaient point, au milieu de l'émotion croissante. Tout d'un coup il se trouva en présence du bon Salvan, si vieux, souriant toujours. Il se jeta dans ses bras.

— O mon maître, je vous dois tout, et c'est votre œuvre qui triomphe, grâce aux vaillants ouvriers de vérité que vous avez faits et envoyés par le monde.

Ensuite, ce fut Mlle Mazeline, dont il baisa gaîment les deux joues, et ce fut Mignot, qui se mit à pleurer, lorsqu'il l'eut embrassé aussi.

— Est-ce que vous m'avez pardonné, monsieur Simon?

— Vous pardonner, mon vieux Mignot! Vous avez été le plus vaillant et le plus noble des cœurs. Et quelle joie de se retrouver ainsi!

Mais la cérémonie, si simple et si grande, allait finir. La maison votive, cette maison claire qui s'élevait sur l'emplacement de l'ancienne masure douloureuse de la rue du Trou, riait gaîment au soleil, avec les guirlandes de verdure et de fleurs dont elle était décorée. Et, brusquement, le voile qui cachait encore l'inscription, au-dessus de la porte, fut enlevé, et la plaque de marbre apparut, avec les mots flamboyants, en lettres d'or : " La ville de Maillebois, à l'instituteur Simon, pour la vérité et la justice, en réparation de ses tortures. " Puis la signature suivait, plus haute et plus éclatante : " Les petits-fils de ses bourreaux ". Et, de la vaste place, de l'avenue voisine, des fenêtres et des toits, une immense et dernière acclamation s'éleva, roula comme un tonnerre, dans laquelle s'unissaient enfin tous les cœurs du peuple, sans qu'une seule protestation désormais osât méconnaître la vérité et la justice triomphantes.

Le lendemain, il y eut, dans *Le Petit Beaumontais*, un compte rendu enthousiaste de la cérémonie. Depuis longtemps, l'immonde journal s'était transformé sous le souffle nouveau qui haussait le niveau moral et intellectuel de ses lecteurs. Il avait fallu en balayer, en désinfecter les bureaux comme des sentines, engorgées de tant de poisons depuis des années. La presse doit devenir le

plus admirable instrument d'instruction, lorsqu'elle ne sera plus aux mains des bandits politiques et financiers, abêtissant et détroussant leur clientèle. Et *Le Petit Beaumontais*, renouvelé, rajeuni, commençait à rendre de grands services, aidait chaque jour à faire plus de lumière plus de raison et de bonté.

Puis, quelques jours plus tard, un terrible orage, un de ces orages de septembre qui brûle tout, détruisit la Chapelle des Capucins. Elle était la dernière ouverte, fréquentée encore par un assez grand nombre de dévotes. A Jonville, l'abbé Cognasse venait d'être trouvé mort dans la sacristie, frappé de congestion cérébrale, à la suite d'un accès d'effroyable colère ; et l'église, vide depuis longtemps, était définitivement fermée. A Maillebois, l'abbé Coquard ne faisait même plus ouvrir les portes de Saint-Martin, officiant seul à l'autel, ne trouvant pas de clerc pour servir la messe. Et la Chapelle des Capucins, si étroite, suffisait donc aux quelques personnes qui pratiquaient toujours, gardant jusqu'au bout sa vogue de comptoir à miracles, avec sa grande statue de Saint-Antoine de Padoue dorée et peinturlurée, debout parmi les fleurs artificielles et les cierges.

Ce jour-là, justement, on fêtait le Saint, une commémoration dont l'éclat avait attiré une centaine de fidèles. Cédant aux instances du père Théodose, le père Crabot, qui ne quittait plus la Désirade où il devait installer une fondation pieuse, s'était décidé à honorer la solennité de sa présence ; et ils étaient là tous les deux, l'un officiant, l'autre assis sur un fauteuil de velours, au pied de la statue du grand saint, dont on sollicitait la toute-puissance miraculeuse, pour qu'il obtînt de Dieu la grâce de quelque cataclysme, emportant d'un coup l'infâme et sacrilège société nouvelle. C'était alors que l'orage avait éclaté, une terrifiante nuée d'encre au-dessus de Maillebois, des éclairs qui semblaient ouvrir au paradis les fournaises infernales, des éclats de foudre pareils aux salves d'une artillerie géante, bombardant la terre. Le père Théodose avait ordonné de sonner les cloches, un entêté carillon s'élevait de la Chapelle à toute volée, comme pour indiquer à Dieu sa maison, afin qu'il la protégeât. Et ce fut l'extermination, un effroyable coup

de tonnerre frappa la cloche, suivit la corde, vint éclater dans la nef, avec un retentissement de ciel qui s'écroule. Le père Théodose, incendié à l'autel, flamba ainsi qu'une torche. Les vêtements sacerdotaux, les vases sacrés, le tabernacle lui-même, se trouvèrent fondus, réduits en miettes. Mais, surtout, le grand Saint-Antoine, brisé, mis en poussière, recouvrit le père Crabot foudroyé, dont il ne restait qu'un squelette tordu et noirci sous tout cette cendre. Et, comme si les deux ministres du Seigneur n'avaient pas suffi, cinq dévotes encore furent tuées, tandis que les autres s'enfuyaient, en hurlant, pour ne pas être écrasées sous la voûte, qui craquait, et qui s'effondra, amas énorme de débris, où rien ne restait du culte.

Il y eut, dans tout Maillebois, une stupeur. Comment le Dieu des catholiques pouvait-il se tromper ainsi? C'était la question troublante, qui, jadis, revenait chaque fois qu'une église était foudroyée, le clocher s'abîmant sur le prêtre et sur les fidèles à genoux. Dieu voulait-il donc la fin de sa religion? Ou bien était-ce, plus raisonnablement, qu'il n'y avait pas de main divine conduisant la foudre, force naturelle qui sera la source du bonheur, lorsque l'homme l'aura domestiquée? Mais le frère Gorgias reparut à cette occasion, on le vit parcourir la rue de Maillebois en criant que Dieu, cette fois, ne s'était pas trompé. Dieu l'avait écouté, s'était décidé à foudroyer ses supérieurs imbéciles et lâches, pour donner une leçon à toute son Eglise, qui ne pouvait refleurir que par le fer et par le feu. Et, un mois plus tard, Gorgias lui-même fut trouvé, la tête fendue, le corps souillé de traces immondes, devant la maison louche, où l'on avait déjà ramassé Victor Milhomme.

IV

Des années, des années s'écoulèrent encore, et Marc, à quatre-vingts ans passés, par un bienfait de la vie qui semblait vouloir le récompenser de l'avoir tant aimée, tant servie, en les gardant debout, lui et son adorée Geneviève, comme des spectateurs triomphants, goûta la joie suprême de voir son rêve se réaliser toujours davantage.

Les générations, les enfants des enfants continuaient à monter, en un flot de plus en plus instruit, libéré, épuré. Autrefois, il y avait eu deux France, recevant chacune une instruction différente, comme cultivée à part, et dès lors s'ignorant, s'exécrant et se combattant. Pour les masses profondes du peuple, pour l'immense majorité des campagnes l'enseignement primaire existait seul, à peine la lecture, l'écriture, un peu de calcul, le rudiment, ce qui suffisait à dégager l'homme de la brute. Pour la bourgeoisie, l'infime minorité élue, maîtresse par son rapt de l'argent et du pouvoir, s'ouvraient l'enseignement secondaire, l'enseignement supérieur, toutes les facilités de savoir et de régner. L'affreuse iniquité sociale se trouvait consacrée ainsi, une dalle pesante scellait les pauvres et les humbles dans leur ignorance, défense à

eux d'apprendre, de connaître, de devenir les savants, les puissants, les maîtres. Parfois, il s'en échappait un qui s'élevait au rang le plus haut. Mais c'était l'exception tolérée, donnée hypocritement en exemple, tous les hommes, disait-on, étant égaux, pouvant grandir grâce à leur propre mérite. Et l'on commençait par refuser au plus grand nombre les leçons nécessaires, le débrouillage d'intelligence dû à tous les enfants de la nation, dans la terreur du grand mouvement de vérité et de justice qui devait en résulter, balayant la monstrueuse erreur bourgeoise, reprenant aux ravisseurs la fortune nationale volée, pour établir enfin par le juste travail la Cité de solidarité et de paix.

Maintenant, une France unique était en train de se constituer, il n'y aurait bientôt plus ceux d'en bas et ceux d'en haut, ceux qui savaient écrasant, exploitant ceux qui ne savaient pas, dans une sourde guerre fratricide, exaspérée parfois, affolée jusqu'à rougir le pavé des rues. L'enseignement intégral pour tous fonctionnait déjà, tous les enfants de France devaient passer par l'école primaire laïque, gratuite et obligatoire, où le fait expérimental, et non plus la règle grammaticale, était la base de l'instruction entière. En outre, apprendre à savoir ne suffisait pas, il en fallait apprendre à aimer, la vérité ne pouvant être féconde que par l'amour. Puis, une sélection naturelle se faisait, selon les goûts, les aptitudes, les facultés des élèves, qui, de l'école primaire, montaient à des écoles spéciales, échelonnées suivant le besoin, embrassant toutes les applications pratiques, allant jusqu'aux plus hautes spéculations de l'esprit. La loi était qu'il n'y avait pas de privilégiés dans un peuple, que chaque créature naissante devait être accueillie comme une force possible, dont l'intérêt national exigeait la culture. Ce n'était pas seulement égalité et équité, c'était encore un emploi sage du trésor commun, l'idée pratique de ne rien perdre de ce qui pouvait faire la puissance et la grandeur du pays. Et quel réveil en effet des énergies accumulées, endormies dans l'immense réservoir des campagnes et des villes industrielles! Toute une floraison intellectuelle en sortait, toute une génération neuve, capable de pensée et d'action, apportant et

renouvelant la sève depuis si longtemps tarie chez les anciennes classes dirigeantes, épuisées par l'abus du pouvoir. Des génies sortaient journellement de cette fertile terre populaire enfin défrichée, une grande époque allait naître, comme une renaissance d'humanité. Cette instruction intégrale, si longtemps refusée par la bourgeoisie maîtresse, parce qu'elle la sentait destructive de l'ancien ordre social, était en effet en train de le détruire, mais pour mettre à sa place le plus sage et le plus magnifique épanouissement de toutes les forces intellectuelles et morales qui doivent faire de la France la libératrice, l'émancipatrice du monde.

Ainsi disparaissait cette France coupée en deux, où il y avait deux classes, deux races ennemies, en continuelle guerre, élevées dans deux planètes différentes, comme si elles ne devaient jamais se rencontrer et s'entendre. Les instituteurs eux-mêmes n'étaient plus parqués en deux groupes presque hostiles, les uns humiliés, les autres méprisants, d'un côté les pauvres instituteurs primaires, peu éduqués, à peine décrottés souvent du champ natal, et de l'autre côté les professeurs de lycées et d'écoles spéciales reluisants de science et de littérature. Désormais, on donnait aux élèves des écoles primaires les mêmes maîtres qui plus tard les suivraient à tous les degrés de l'enseignement. On estimait qu'il fallait autant d'intelligence, autant de bonne éducation pour éveiller l'esprit de l'enfant, lui donner la méthode première, le mettre dans la voie droite, que pour l'y maintenir et l'y développer plus tard. Des roulements étaient établis, le personnel se répartissait à l'aise, facilement recruté et d'un dévoûment parfait, depuis que la profession était devenue une des premières de la nation, bien rétribuée, honorée, glorifiée. La nation avait compris la nécessité de la gratuité de l'instruction intégrale, à tous les degrés, quelle que pût être l'énormité de la dépense, car ce n'était point là des milliards jetés stupidement au mensonge et au meurtre, c'étaient des milliards qui aidaient à pousser du sol les bons artisans de prospérité et de paix. Il n'y avait pas de moisson comparable, chaque sou dépensé faisait le peuple plus intelligent et plus fort, maître du lendemain. Et l'inanité du grand reproche adressé à cette

diffusion générale de l'instruction, celui de jeter des déclassés, des révoltés, au travers des cadres étroits de l'ancienne société, apparaissait clairement, depuis que ces cadres avaient éclaté, pour donner naissance à la société nouvelle. La bourgeoisie, comme elle le redoutait avec raison, devait être emportée, ainsi que l'Eglise, le jour où elle n'aurait plus le savoir à elle seule. Mais, si chaque fils de paysan ou d'ouvrier, monté d'un coup à l'intelligence, à la connaissance, sans argent et avec des appétits décuplés, devenait autrefois un embarras, un danger pour elle, par son besoin de se classer, de conquérir sa part de jouissance sur celle des autres, ce danger avait totalement disparu, il ne pouvait plus y avoir maintenant de déclassés, puisqu'il n'y avait plus de classes, ni de révoltés, puisque l'état normal était désormais dans la montée de tous vers le plus de culture, pour l'action civique la plus utile possible. L'instruction avait accompli sa tâche révolutionnaire et elle était désormais la force et l'ordre mêmes de la nation, le pouvoir qui en avait à la fois élargi et serré le lien fraternel, tous appelés à travailler au bonheur de tous, sans qu'une seule énergie pût être ignorée et perdue.

D'ailleurs, cette instruction totale, cette nation entière mise en culture, donnant toute sa magnifique moisson, n'était devenue possible que depuis le jour où l'Eglise avait été chassée de l'enseignement. Sans doute, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, puis la suppression du budget des cultes, qui en était la conséquence, avaient libéré le pays et permis de mieux doter les écoles. Le prêtre cessait d'être un fonctionnaire, la foi catholique ne prenait plus la force d'une loi, allait à l'église qui voulait, comme au théâtre, en payant ; et les églises s'étaient peu à peu vidées. Mais si elles se vidaient, c'était surtout qu'elles ne fabriquaient plus elles-mêmes les fidèles, les pauvres êtres abêtis dont elles avaient besoin pour peupler leurs nefs. Il avait fallu de longues et terribles années, avant de pouvoir ainsi arracher l'enfant à l'Eglise éducatrice, l'empoisonneuse séculaire, régnant par le mensonge et la terreur. Depuis le premier jour, elle savait bien qu'elle devait tuer la vérité, si elle ne voulait pas être tuée par elle ; et quel furieux combat, quelle résistance

acharnée, afin de retarder l'inévitable défaite, le resplendissant éclat de la lumière, enfin libre! On allait être réduit à la traiter comme une de ces louches marchandes de poisons dont on envoie un commissaire de police fermer la boutique. Elle, la dogmatique, l'autoritaire, procédant par coups de foudre, à l'exemple de son Dieu, elle osait invoquer la liberté, afin de continuer en paix son œuvre abominable de servage. Alors, des lois de protection sociale étaient devenues nécessaires, on avait dû la réduire légalement à l'impuissance, refuser à ses membres, moines ou prêtres, le droit d'enseigner. Et quels cris encore, quelles tentatives de déchaîner la guerre civile, les parents ameutés, les ordres religieux expulsés par la porte, rentrant par la fenêtre, avec cette obstination de gens qui comptent sur l'éternelle crédulité qu'ils croient avoir semée dans l'homme! N'étaient-ils pas l'erreur, la superstition, la misérable lâcheté humaine, et n'avaient-ils pas dès lors l'éternité à eux? Seulement, il leur fallait pour cela garder l'enfant, continuer à obscurcir demain, et peu à peu demain leur échappait avec l'enfant, le temps était venu où l'Eglise catholique agonisait sous l'écroulement de son dogme imbécile, lézardé, détruit par la science. La vérité avait vaincu, l'école à tous et pour tous faisait des hommes qui savaient et qui voulaient.

Aussi n'était-il plus de jour où Marc ne constatât une conquête heureuse, un élargissement de raison et de bien-être. Lui seul restait debout de sa génération vaillante, qui avait tant combattu, tant souffert. Le bon Salvan s'en était allé le premier, puis Mlle Mazeline et Mignot l'avaient suivi. Mais, de toutes ces morts, les plus douloureuses pour Marc venaient d'être celles de Simon et de David, les deux frères, emportés à quelques jours de distance, comme dans le lien étroit de leur fraternité héroïque. Mme Simon les avait précédés, tous les acteurs de la monstrueuse affaire étaient maintenant sous la terre paisible, couchés côte à côte, les bons et les méchants, les héros et les criminels, en l'éternel silence. Beaucoup même des enfants, des petits-enfants, disparaissaient avant les pères, car la mort faisait sans repos son œuvre ignorée, fauchait des hommes comme pour fertiliser le champ où d'autres

hommes pousseraient. Et Marc, abandonnant Jonville, était venu avec Geneviève occuper à Maillebois le premier étage de la maison votive, passée aux mains de Joseph et de Sarah, le fils et la fille de Simon, Sarah et son mari Sébastien habitaient toujours Beaumont, où ce dernier continuait à diriger l'Ecole normale. Mais Joseph, les jambes prises, presque infirme, avait dû se résigner à la retraite ; et, sa femme Louise ayant quitté avec lui l'école de Maillebois, tous deux s'étaient installés au second étage de la maison, que la famille se partageait ainsi, heureuse de cette réunion dernière aux heures finissantes et douces de la vieillesse. D'ailleurs, ils semblaient ne s'être pas retirés tout à fait de l'enseignement, ils avaient la joie d'y poursuivre la bonne besogne par leur descendance, car François et Thérèse venaient d'être nommés instituteur et institutrice de cette école de Maillebois, dans laquelle trois générations s'étaient succédé de la sorte, les petits-enfants après les pères et les mères, les grands-pères et les grand'mères.

Cette joie de vivre côte à côte, en grande affection, durait depuis deux années, lorsque tout un drame désola la famille. François, dans toute la force de ses trente-quatre ans, jusque-là si tendre pour sa femme Thérèse, s'éprit d'une jolie fille, un de ces désirs fous qui dévastent un homme. Colette Roudille, qui avait vingt-huit ans déjà, était la fille d'une veuve très dévote, morte récemment ; et on la disait née des œuvres du père Théodose, l'ancien directeur de sa mère, dont elle avait la ressemblance, une tête admirable, une bouche de sang et des yeux de flammes. La veuve vivait d'une rente que son fils aîné, Faustin, de douze ans plus âgé que sa sœur, avait entamée fortement, laissant tout juste à celle-ci de quoi manger du pain. Aussi le petit groupe qui restait de l'ancienne et puissante faction cléricale, maîtresse autrefois du pays, s'était-il intéressé à lui. On avait fini par lui trouver une situation, il était depuis quelques mois gardien du domaine de la Désirade, mangé de procès, à la suite de la mort du père Crabot, et que les communes voisines allaient acheter pour en faire une Maison du peuple, un parc de convalescence et de repos, sur le modèle de Valmarie, l'ancien collège des jésuites,

transformé déjà en un délicieux asile où les ouvrières du pays se remettraient des couches trop laborieuses. Et Colette vivait donc seule à Maillebois, presque en face de l'école, très libre d'allure, et il était certain que la flamme de ses beaux yeux, les rires de ses lèvres rouges avaient beaucoup aidé au coup de passion qui affolait François.

Une première fois, Thérèse le surprit. Une colère douloureuse la soulevait, car elle n'était pas la seule frappée ; cette démence du père n'allait-elle pas être un désastre pour leur fille Rose, qui aurait bientôt douze ans? Un instant, elle voulut faire appel à son père et à sa mère, Sébastien et Sarah, afin qu'ils fussent juges des décisions qu'elle avait à prendre. Elle parla de séparation, elle préférait rendre libre ce mari qui ne l'aimait plus et lui mentait. Mais elle était très calme, très ferme, d'une raison parfaite, et elle comprit, pour cette fois, la sage nécessité de pardonner. De leur côté, Marc et Geneviève, désespérés de cette désunion, avaient sermonné longuement leur fils François. Il montrait un grand chagrin, il reconnaissait tous ses torts, acceptait les plus violents reproches ; et, dans cet aveu de ses fautes, le pis était son effarement, son air douloureux, son évidente crainte d'être repris et de céder encore. Jamais Marc n'avait senti si cruellement la fragilité du bonheur humain. Il ne suffisait donc pas d'instruire les hommes, de les mener à la justice par le chemin de la vérité ; il fallait encore que la passion ne les déchirât pas, ne les jetât pas les uns contre les autres, comme de pauvres fous. Pendant toute une vie, il avait lutté pour qu'un peu de lumière tirât les enfants de la geôle obscure où les pères avaient gémi, et il croyait ainsi avoir donné plus de bonheur aux siens en en donnant aux autres ; et voilà qu'au foyer de son petit-fils, si libéré de l'erreur, l'air si raisonnable, une autre souffrance recommençait, l'éternelle félicité et l'éternelle torture de l'amour! Il ne fallait pas être orgueilleux de son savoir ni mettre toute sa force en lui. Il fallait encore être prêt à souffrir de son cœur, le rendre vaillant contre l'arrachement toujours possible, ne pas croire qu'il suffit de faire le bien pour être à l'abri des blessures du mal. Et Marc avait beau se dire ces choses, se faire

modeste devant sa tâche accomplie, il n'en était pas moins profondément triste de voir cette dolente humanité laisser volontairement de sa chair à toutes les ronces du chemin, s'attardant, refusant d'arriver à la Cité heureuse.

Les vacances arrivèrent, et tout d'un coup François disparut. Il sembla avoir attendu d'être débarrassé de sa classe, il était parti avec Colette, dont les fenêtres, sur la Grand'Rue, restaient closes. La famille voulut étouffer le scandale, elle raconta que François, un peu souffrant, était allé avec un ami faire une cure de grand air, à l'étranger. Il y eut une entente tacite dans Maillebois, on feignit d'accepter cette explication, par égard pour Thérèse, la femme abandonnée, l'institutrice qui était très aimée ; mais personne n'ignorait la vraie cause du départ de son mari. Elle fut admirable en cette douloureuse circonstance, sans une colère, sans un éclat, cachant ses larmes, restant debout à son poste, avec une parfaite dignité. Et surtout elle se montra d'une grande tendresse consolatrice avec sa fille Rose, à qui elle ne put malheureusement rien cacher, mais qu'elle tâcha d'aimer pour deux et qu'elle entretint dans le respect de son père, malgré la faute.

Un mois se passa, et Marc désespéré, très attristé, lui rendait visite chaque jour, lorsqu'un soir le drame éclata. Rose étant allée passer l'après-midi chez une amie du voisinage, il avait trouvé Thérèse seule, sanglotant loin de tous les yeux. Longuement, il s'était efforcé de lui donner quelque espoir. Puis à la tombée de la nuit, une nuit alourdie par la menace d'un orage, il dut la quitter sans avoir vu Rose, attardée chez sa petite camarade. Et, comme, dans sa hâte de retourner près de Geneviève, il traversait, derrière l'école, l'étroite place noire sur laquelle s'ouvrait la fenêtre de l'ancienne chambre de Zéphirin, il entendit un sourd tumulte, des pas et des cris.

— Qu'est-ce donc? Qu'est-ce donc? demanda-t-il, en s'avançant.

Son sang s'était glacé, sans qu'il sût pourquoi. Une terreur passait, venue de loin. Et il finit par apercevoir, debout dans l'ombre, un homme qu'l reconnut pour être un nommé Marsoullier, neveu pauvre de l'ancien

maire Philis, et qui était bedeau à l'église Saint-Martin, où un groupe de fidèles entretenait encore un curé.

— Qu'est-ce donc? répéta-t-il, surpris de le voir gesticuler et parler seul.

Marsoullier le reconnut à son tour.

— Mais je ne sais pas, monsieur Froment, bégaya-t-il, l'air terrifié lui-même. Je passais, je venais de la place des Capucins, lorsque j'ai entendu des cris d'enfant, étranglés par la peur ; et, comme je me hâtais d'accourir, j'ai entrevu un homme qui se sauvait au galop, tandis que, par terre, gisait ce petit corps... Alors, j'ai crié aussi.

En effet, Marc distinguait maintenant par terre une forme pâle, sans mouvement. Un soupçon lui vint, n'était-ce pas ce Marsoullier qui avait voulu violenter cet enfant? d'autant plus qu'il lui voyait à la main un objet blanc, un mouchoir.

— Et ce mouchoir que vous tenez là? demanda-t-il encore.

— Ça, c'est un mouchoir que je viens de ramasser près de la victime. Sans doute l'homme a voulu étouffer ses cris, et il aura perdu ça en se sauvant.

Marc n'écoutait plus. Il s'était vivement penché sur le petit corps ; et, brusquement, une exclamation d'affreuse douleur lui échappa.

— Rose! notre petite Rose!

La victime était la délicieuse fillette, qui, aux bras de sa cousine Lucienne, avait offert un bouquet à Simon triomphant, il y avait dix ans déjà. Elle avait grandi en beauté, en charme, d'un clair visage troué de fossettes, toujours souriant, dans un envolement de fins cheveux blonds. Le crime se reconstituait aisément : le retour de l'enfant à la nuit tombante, par cette place déserte ; quelque bandit qui la guettait et qui, surpris, saisi de peur, l'avait jetée là, après l'avoir brutalisée. Evanouie, comme morte, elle ne bougeait toujours pas, dans sa petite robe blanche à fleurettes roses, une robe de fête que sa mère lui avait permis de mettre pour aller voir son amie.

— Rose, Rose! appelait Marc, affolé. Pourquoi ne me réponds-tu pas, ma mignonne? Un mot, dis-moi un mot seulement.

Et il la touchait avec douceur, de crainte de la faire crier, n'osant pas encore la soulever du sol. Et il se parlait à lui-même.

— Elle n'est qu'évanouie, je l'entends qui respire. Mais je crois bien qu'elle a quelque chose de cassé... Ah! le malheur s'acharne, nous voilà retombés dans l'atroce souffrance.

Un effroi indicible l'avait envahi, comme si tout le terrible passé renaissait. Là, sous cette fenêtre tragique, près de cette chambre où le misérable Gorgias avait souillé et tué le petit Zéphirin, voici qu'il trouvait son arrière-petite-fille, sa Rose bien-aimée, une adorable petite femme de douze ans, violentée elle aussi, blessée, n'ayant dû son salut qu'à l'arrivée fortuite d'un passant. Qui donc avait voulu ce recommencement effroyable? et quelle nouvelle et longue série d'angoisses annonçait un pareil crime? Comme en un fulgurant éclair, à cette minute horrible, il vit se dérouler sa vie, il revécut toutes ses luttes et toutes ses souffrances.

Cependant, Marsoullier était resté là, le mouchoir à la main. Il finit par le mettre dans sa poche, l'air très gêné, en homme, qui ne disait pas tout et qui aurait bien voulu, ce soir-là, n'avoir pas traversé cette place.

— Il vaudrait mieux ne pas la laisser là, monsieur Froment, dit-il enfin. Vous n'êtes pas assez fort, vous. Mais, si vous le voulez, je vais la prendre sur mes bras, et je la porterai chez sa maman, qui est à deux pas.

Marc dut accepter. Il suivit le bedeau qui, les reins et les bras solides, avait doucement soulevé Rose, sans la tirer de son évanouissement. On arriva ainsi chez la pauvre mère, et quelle affreuse secousse, cette enfant bien-aimée, sa seule joie désormais, qu'on lui rapportait sans connaissance, toute pâle, dans sa robe claire, avec ses beaux cheveux dénoués. La robe était en morceaux, des cheveux arrachés restaient pris à la dentelle de la collerette. La lutte devait avoir été terrible, car les mains tordues portaient des traces de meurtrissures, et le bras droit pendait, comme cassé.

Thérèse, éperdue, répétait en un continuel cri, étranglé par les larmes :

— Rose, ma petite Rose! on m'a tué ma petite Rose.

Vainement, Marc lui faisait remarquer qu'elle respirait, qu'elle n'avait pas sur elle une goutte de sang. Marsoullier avait monté la fillette pour la poser sur un lit. Et, tout d'un coup, elle ouvrit les yeux, elle regarda autour d'elle, avec une terreur indicible. Puis, ella bégaya, grelottante :

— Oh! maman, oh! maman, prends-moi, cache-moi, j'ai peur!

Saisie de la voir ressusciter, Thérèse était tombée assise sur le lit, l'enveloppant de ses bras, la gardant contre sa poitrine, brisée par l'émotion, au point de ne plus trouver une parole. Mais, après avoir prié l'adjointe, qui se trouvait là, de courir chercher un médecin, Marc, bouleversé devant tant d'inconnu, voulut savoir tout de suite.

— Ma chérie, que t'est-il donc arrivé, peux-tu nous dire?

Rose le regarda un instant, comme pour le reconnaître, et ses yeux hagards se remirent à fouiller les coins d'ombre de la chambre.

— J'ai peur, j'ai peur, grand-père!

Doucement, il commença l'interrogatoire, après l'avoir rassurée.

— Personne ne t'a donc accompagnée, pour revenir de chez ton amie?

— C'est moi qui n'ai pas voulu. La maison était si près, je n'avais qu'un saut à faire, et nous avions trop joué, je craignais qu'on ne me retardât encore.

— Alors, ma chérie, tu revenais en courant, lorsque quelqu'un s'est jeté sur toi. C'est bien ça, n'est-ce pas?

Mais l'enfant s'était remise à trembler, terrifiée, ne répondant plus. Il fallut répéter la question.

— Quelqu'un s'est jeté sur toi?

— Oui, oui, quelqu'un, balbutia-t-elle enfin.

Un instant, Marc la laissa se calmer, caressant des doigts ses cheveux, la baisant au front.

— Tu comprends, il faut que tu nous dises... Naturellement tu as crié, et tu t'es débattue. L'homme a voulu te fermer la bouche, puis il t'a jetée par terre.

— Oh! grand-père, ça s'est passé si vite! Il m'avait pris les bras, il me les tordait. Sans doute il voulait

m'étourdir, pour m'emporter sur son dos. J'ai eu tant de mal, que j'ai cru être morte, et je suis tombée, et je ne sais plus.

Marc éprouva un grand soulagement, convaincu que l'enfant n'avait pu être souillée, puisque Marsoullier disait être accouru aux cris. Aussi posa-t-il une dernière question.

— Et tu le reconnaîtrais, l'homme?

Un frisson encore secoua Rose, égara ses yeux, comme si une terrible vision se dressait devant elle, au moindre souvenir. Puis, elle couvrit son visage de ses deux mains, elle retomba dans un obstiné silence. Comme son regard s'était fixé sur Marsoullier, et qu'elle n'avait pas eu un cri, Marc en tirait au moins la certitude de s'être trompé, en soupçonnant un instant celui-ci. Mais il voulut pourtant l'interroger à son tour, car s'il disait la vérité, s'il passait simplement et s'il était accouru, il pouvait ne pas dire tout ce qu'il savait.

— Vous avez vu l'homme fuir, vous. Peut-être vous serait-il possible de le reconnaître?

— Oh! monsieur Froment, je ne pense pas. Il a passé devant moi, mais il faisait déjà noir. Et puis, j'étais si troublé!

Cependant, le bedeau, mal remis, s'abandonna un peu.

— Je crois bien qu'en passant il a dit quelque chose... " Imbécile! "

— Comment? " Imbécile! " demanda Marc, très surpris. Pourquoi vous aurait-il dit cela?

Mais, désespéré d'avoir donné ce détail, comprenant la gravité possible du plus léger aveu, Marsoullier se hâtait de rattraper le mot.

— Je ne suis sûr de rien, il n'a eu qu'un grognement... Non, non! je ne le reconnaîtrais sûrement pas.

Ensuite, comme Marc lui réclamait le mouchoir, il le tira de sa poche avec quelque ennui, il le posa sur une table. C'était un mouchoir fort ordinaire, un de ces mouchoirs brodés mécaniquement à la grosse de grandes initiales en fil rouge. Celui-ci avait pour initiale un F majuscule, et le renseignement était mince, si l'on instruisait l'affaire sur cette pièce unique, car les pareilles circulaient par douzaines, vendues dans tous les magasins.

Thérèse avait repris Rose d'une étreinte légère, où elle mettait toute la caresse de son cœur.

— Le médecin va venir, mon trésor, je ne veux pas te toucher tant qu'il ne sera pas là... Ce ne sera rien. Tu ne souffres pas trop, dis-moi?

— Non, pas trop mère... Le bras seulement me brûle, et il pèse très lourd à mon épaule.

A demi-voix, Thérèse continua, essayant à son tour de confesser sa fille, dans l'inquiétude anxieuse où la laissait le mystère de l'attentat. Cet homme, qu'avait-il voulu, qu'avait-il fait, pourquoi s'était-il jeté sur cette enfant? Mais, à chaque question, Rose s'affolait de nouveau, fermant les yeux maintenant, s'enfonçant la tête dans l'oreiller, comme désireuse de ne plus voir et de ne plus entendre. Elle frissonnait surtout, lorsque sa mère insistait, la suppliait de lui dire si elle ne connaissait pas l'homme, si elle ne le reconnaîtrait pas. Et, tout d'un coup, elle éclata en gros sanglots, éperdue, délirante et elle lui confia tout, d'une voix haute et déchirée, croyant peut-être lui parler à l'oreille, pour elle seule.

— Oh! mère, mère, j'ai tant de chagrin!... Je l'ai bien reconnu, c'est père qui m'attendait là et qui s'est jeté sur moi.

Frappée de stupeur, Thérèse se releva.

— Ton père! que dis-tu là, malheureuse enfant?

Marc, frémissant, avaient entendu, ainsi que Marsoullier d'ailleurs. Et il s'était rapproché, avec un geste de violente incrédulité.

— Ton père! c'est impossible... Voyons, voyons, ma chérie, tu as rêvé cela.

— Non, non, père m'attendait derrière l'école, je l'ai bien reconnu, à cause de sa barbe et de son chapeau... Il a tenté de me prendre, et comme je n'ai pas voulu me laisser emporter, il m'a jetée par terre, après m'avoir tordu les bras.

Et elle s'entêta dans ce récit, malgré la fragilité des preuves. L'homme n'avait pas prononcé une parole, elle ne parlait toujours que de la barbe et du chapeau, car elle ne se souvenait de rien autre, pas même du visage, caché dans l'ombre. Mais c'était son père, elle semblait

hantée de ce cauchemar, peut-être né des souffrances où elle voyait sa mère, depuis le départ du mari infidèle.

— C'est impossible, c'est fou! répéta Marc, dans un cri où protestait toute sa raison. Si François avait voulu reprendre cette enfant, il ne l'aurait pas violentée, presque tuée.

Thérèse montrait, elle aussi, une certitude tranquille, absolue.

— François est incapable d'un tel acte. Il a pu me faire beaucoup de peine, je le connais et je le défendrai, s'il le faut... Tu t'es trompée, ma pauvre Rose.

Cependant, elle alla prendre et examiner le mouchoir, resté sur la table. Et elle ne put réprimer un tressaillement douloureux : elle reconnaissait ce mouchoir, elle-même en avait acheté une douzaine, avec l'initiale, l'F majuscule, chez les sœurs Landois, le magasin de la Grand'Rue. Elle ouvrit tout de suite un tiroir de la commode, dix mouchoirs pareils se trouvaient encore là, François avait bien pu en emporter deux dans sa fuite. Mais elle surmonta le malaise qui venait de la glacer, et elle se montra aussi ferme, aussi affirmative.

— En effet, le mouchoir pourrait être à lui... N'importe! ce n'est pas lui, jamais je ne le croirai coupable.

Cette scène semblait avoir stupéfié Marsoullier. Resté à l'écart, ayant l'air de ne savoir comment quitter ces gens dans la peine, il ouvrait de grands yeux, depuis le singulier récit de l'enfant ; et l'incident du mouchoir reconnu achevait évidemment de l'ahurir. Puis, comme le médecin arrivait enfin, amené par l'adjointe, il en profita pour disparaître. Marc passa dans la salle à manger, pour attendre le résultat de l'examen du médecin. Rose avait bien le bras droit cassé ; mais la fracture n'offrait aucune complication inquiétante ; et, en dehors des poignets meurtris et de quelques contusions, elle ne portait la trace d'aucune autre violence. En somme, la secousse nerveuse, si violente chez une fillette de cet âge, était surtout à craindre. Et le médecin ne la quitta qu'une heure plus tard, après avoir fait la réduction de la fracture, et quand il la vit comme terrassée, endormie d'un profond sommeil.

Marc, cependant, avait envoyé prévenir sa femme et sa

fille, Geneviève et Louise, dans la crainte de les inquiéter en ne rentrant pas. Elles accoururent, elles furent terrifiées, désespérées de cette affreuse histoire, qui réveillait, chez elles aussi, l'ancienne et abominable affaire. Et, Thérèse étant venue les rejoindre, il y eut là comme un conseil de famille, tandis que toutes trois, l'oreille tendue, écoutaient, par la porte laissée ouverte, si la petite blessée ne se réveillait pas. Marc, fiévreux, parla longtemps. Pourquoi François aurait-il commis un pareil attentat? Il avait pu céder à un accès de folie passionnelle, en disparaissant avec Colette, mais il s'était toujours montré un père très tendre, sa femme ne se plaignait même pas de son attitude vis-à-vis d'elle, très digne, presque déférente. Alors, quel motif l'aurait poussé? On ne le voyait pas dans la retraite ignorée où il se cachait avec une maîtresse, pris du subit désir de ravoir sa fille, dont il n'aurait su que faire. Et, en admettant même l'hypothèse d'une cruauté à l'égard de sa femme, le besoin pervers de la frapper encore, par ce rapt qui la laisserait seule, sans une consolation, il restait inadmissible que ce père, au lieu d'enlever simplement la fillette, l'ait violentée et blessée, puis laissée là, évanouie! Non, non! malgré l'affirmation de Rose, malgré le mouchoir reconnu, François n'était pas le coupable, il y avait là des impossibilités morales, des raisonnements plus forts que des preuves. Mais, devant ce nouveau problème si ardu, devant la vérité à chercher de nouveau, à proclamer, lorsqu'on l'aurait dégagée du mystère, Marc ne cachait pas son trouble, son anxiété, car il s'attendait bien à ce que Maillebois entier, dès le lendemain matin, s'occupât passionnément du drame, grâce aux indiscrétions de Marsoullier, acteur et témoin. Tous les faits semblaient accuser François, l'opinion publique allait-elle se ruer contre lui, comme autrefois contre son grand-père, Simon, le juif? Et, dans ce cas, de quelle façon le défendre, et que faire, pour empêcher le recommencement de la monstrueuse iniquité d'autrefois?

— Ce qui me tranquillise, finit-il par dire, c'est que les temps sont changés. Nous allons être en face d'un peuple nouveau, instruit, libéré, et je serais bien surpris, si tous ne nous aidaient pas à faire la vérité.

Il y eut un silence. Thérèse, malgré le petit tremblement qui l'agitait encore, reprit avec force :

— Vous avez raison, grand-père, il faut avant tout établir l'innocence de François, dont je ne douterais pas, même devant les pires accusations... J'oublie qu'il m'a fait souffrir affreusement, et comptez sur moi, je vous aiderai de tout mon pouvoir.

Geneviève et Louise approuvaient du geste.

— Ah! le malheureux enfant! murmura la dernière. A sept ans, il se jetait à mon cou, il me criait : " Petite mère, je t'aime bien! " C'est un tendre, un passionné, auquel il faut pardonner beaucoup.

— Ma fille, dit à son tour Geneviève, il y a toujours de la ressource, avec ceux qui aiment. S'ils font de grandes fautes, l'amour les aide à les réparer.

Le lendemain, comme Marc l'avait prévu, tout Maillebois fut en rumeur, on ne causa que de la tentative de rapt, la fillette blessée qui accusait son père, le mouchoir ramassé par un passant et que la mère avait reconnu. Marsoullier racontait l'histoire à qui voulait l'entendre, brodant même un peu, ayant tout vu, tout fait. Ce n'était pas un méchant homme, ce Marsoullier, simplement vaniteux et poltron, très flatté de devenir ainsi un personnage, avec la sourde crainte des circonstances fâcheuses, si l'affaire tournait mal. Neveu du dévot Philis, il vivait de sa place de bedeau, très mal rétribuée depuis qu'un groupe de plus en plus rares de fidèles entretenait seul l'église Saint-Martin ; et on le disait incroyant, de pensée très libre, mangeant ce pain d'hypocrisie parce qu'il ne savait pas en gagner un autre. Mais les derniers fidèles qui le payaient, les catholiques ulcérés de leur défaite, de la solitude où tombait l'Eglise, s'emparèrent tout de suite de son histoire, voulurent le faire marcher, pour exploiter ce scandale si opportun, envoyé sûrement par Dieu. Jamais ils n'auraient espéré une telle occasion de reprendre la lutte, il s'agissait d'utiliser ce cadeau de la Providence, dans un suprême effort. Aussi vit-on de nouveau des jupes noires se glisser le long des rues, de vieilles dames colporter des contes extraordinaires. Une personne, restée inconnue, disait avoir rencontré François le soir du crime, avec deux autres hommes masqués, des

francs-maçons sûrement. La franc-maçonnerie, pour sa messe noire, comme tout le monde le savait, avait besoin du sang d'une jeune fille, et François venait d'être obligé par le sort de donner le sang de la sienne. Cela n'expliquait-il pas tout, la violence sauvage du sectaire, le meurtre contre nature? Seulement, les inventeurs de ce conte inepte ne trouvèrent pas un journal pour l'imprimer, et ils durent le répandre eux-mêmes parmi le petit peuple. Le soir même, il avait fait le tour de la ville, on le retrouvait jusqu'à Jonville, au Moreux, dans toutes les communes voisines. Et le mensonge était semé, il n'y avait plus qu'à attendre la moisson empoisonnée de l'ignorance populaire.

Mais, ainsi que Marc l'avait dit, les temps étaient changés. Partout, le même haussement d'épaules accueillait l'invention stupide et passionnante. C'était bon autrefois, lorsque les hommes restaient comme des petits enfants, avides d'invraisemblances. Aujourd'hui, on savait trop de choses, on n'acceptait pas une pareille histoire sans raisonner. D'abord, on sut tout de suite que François n'était justement pas franc-maçon. Puis, pas un témoin ne l'avait vu, il semblait prouvé qu'il était au loin, dans quelque nid d'amour, avec cette Colette disparue de Maillebois en même temps que lui. Toutes sortes de raisons, d'ailleurs, militaient en faveur de son innocence, et le pays entier le jugeait comme sa famille : un passionné qui avait pu céder à une folie de désir, mais un père tendre qui était incapable d'un attentat contre sa fille. Des témoignages excellents arrivaient de partout, les parents de ses élèves disaient sa douceur, les gens du voisinage racontaient son affection pour sa femme, même dans ses égarements. Et, cependant, l'opinion se trouvait en présence de l'accusation formelle de Rose, de la preuve troublante du mouchoir, de la scène racontée tant de fois par Marsoullier, mystère irritant, question poignante qui se posait à l'esprit de tous, capables désormais d'examiner et de juger. Si François, malgré les apparences accablantes, n'était pas le vrai coupable, un autre était donc ce coupable, et qui pouvait-il être, comment le découvrir?

Alors, pendant que la justice faisait son œuvre, menait

son enquête, on vit ce spectacle nouveau, de simples citoyens apporter leur contribution, s'efforecr de dire tout ce qu'ils savaient, tout ce qu'ils avaient vu, senti et compris. C'était, dans les intelligences cultivées, comme un besoin général de justice, une crainte qu'une erreur pût être commise. Un Bongard vint de lui-même déposer que, le soir de l'attentat, il avait aperçu, devant la mairie, un homme effaré, qui semblait accourir de la place des Capucins ; et ce n'était certainement pas François. Un Doloir apporta un briquet de fumeur, ramassé par lui entre deux pavés, derrière l'école, en faisant remarquer que ce briquet pouvait être tombé de la poche du ravisseur et que François ne fumait pas. Un Savin répéta une conversation, entre deux vieilles dames, d'où il avait conclu qu'il fallait chercher le coupable parmi les connaissance de Marsoullier, celui-ci ayant eu la langue trop longue, devant certaines dévotes ses intimes. Mais, surtout, les sœurs Landois, qui tenaient le magasin de nouveautés de la Grand'Rue, se montrèrent très intelligentes et très actives. Elles étaient d'anciennes élèves de Mlle Mazeline, comme, d'ailleurs, tous les passionnés de vérité, témoins volontaires, sortaient des mains des instituteurs laïques, Marc, Joulic ou Joseph. Les sœurs Landois avaient eu l'idée de rechercher sur leurs livres les noms des personnes auxquelles elles avaient vendu des mouchoirs, pareils à celui dont l'homme s'était vainement efforcé de faire un bâillon. Elles retrouvèrent parfaitement celui de François ; mais, au-dessous, à deux jours d'intervalle, elles relevèrent celui de Faustin Roudille, le frère de cette Colette avec laquelle François était parti. Et ce fut le petit indice, la première lueur d'où la lumière décisive devait naître.

Ce Faustin, justement, depuis quinze jours, se trouvait sans place. Maillebois, après s'être entendu avec les communes environnantes, venait enfin d'acheter le magnifique domaine de la Désirade, pour y installer un Palais du peuple, une maison de repos et de joie, un parc immense de promenade, ouverts à tous les travailleurs des environs, les petits et les humbles. Au lieu d'une congrégation installée, selon le rêve du père Crabot, en ces lieux de délices, sous ces ombrages royaux, parmi ces

eaux ruisselantes et ces marbres éclatants, c'étaient les fiancés du peuple, les jeunes mères avec leurs nourrissons, les vieillards désireux de repos, qui se trouvaient là chez eux, qui jouissaient enfin de la douceur et de la splendeur des choses. L'ancien gardien, Faustin, créature des derniers cléricaux, avait donc quitté le domaine, et on le voyait rôder au travers de Maillebois, très amer, très agressif, affectant surtout une grande colère contre sa sœur Colette, dont l'escapade, disait-il, le déshonorait. On s'étonnait un peu de cette brusque sévérité, car personne n'ignorait l'entente parfaite jusque-là de la sœur et du frère, les emprunts constants de celui-ci à celle-là, lorsqu'il la savait en fonds. Fallait-il croire à une brouille, à une exaspération de Faustin, furieux de voir Colette disparaître, juste au moment de sa mise à pied? Ou bien jouait-il une comédie, toujours d'accord avec sa sœur, n'ignorant pas le lieu de sa retraite, travaillant dans l'ombre pour elle? Ces points restaient en pleine nuit, mais la découverte des sœurs Landois, en attirant l'attention sur Faustin, ne venait pas moins de le jeter au grand jour, sous les yeux de tous, avec ses actes, ses paroles. Une semaine suffit, l'enquête fit des progrès considérables.

D'abord, le témoignage de Bongard se trouvait confirmé, plusieurs personnes maintenant se souvenaient de l'avoir rencontré, dans la Grand'Rue, l'air agité, se retournant, comme s'il avait voulu savoir ce qui se passait du côté de l'école ; et c'était bien lui, elles le reconnaissaient formellement. Ensuite, le briquet trouvé par Doloir semblait lui appartenir, des gens disaient le lui avoir vu entre les mains. Enfin, la conversation que Savin avait entendue, cette hypothèse d'un lien entre l'homme et Marsoullier se serait réalisée, dans le cas où Faustin et l'homme n'auraient fait qu'un, car le bedeau et l'ancien gardien de la Désirade se connaissaient intimement. Et c'était là le fait décisif, la piste à suivre, dans la certitude qu'elle devait mener à la pleine lumière. Marc, qui suivait l'enquête avec une attention passionnée, le comprit tout de suite. Aussi se chargea-t-il de confesser lui-même Marsoullier, très frappé maintenant de l'attitude de celui-ci, au moment où il l'avait trouvé près de

la victime, après la fuite de l'homme. Il le revoyait gêné, inquiet, ennuyé de lui remettre le mouchoir ; il le revoyait surtout stupéfait, lorsque Rose avait accusé son père, et que Thérèse était allée tirer de la commode des mouchoirs pareils. Puis, surtout, un mot lui revenait, ce mot d'" Imbécile! " lancé à la face du bedeau, et que ce dernier avait répété dans son trouble. Il s'éclairait brusquement, il était l'injure d'un ami à un ami malencontreux, dont l'arrivée inopportune allait tout perdre. Et Marc se rendit chez Marsoullier.

— Vous savez, mon garçon, les charges les plus graves s'accumulent contre Faustin, on l'arrêtera sûrement ce soir. Ne craignez-vous pas d'être compromis?

Silencieux, la tête basse, le bedeau l'écouta énumérer toutes les preuves.

— Voyons, avouez que vous l'avez reconnu?

— Comment l'aurais-je reconnu, monsieur Froment? il n'a pas de barbe, il porte une casquette, et l'homme, très barbu, avait un petit chapeau rond.

C'étaient, en effet, les constatations faites par Rose elle-même, inexpliquées encore.

— Oh! il pouvait s'être mis une fausse barbe et avoir pris un chapeau. D'ailleurs, il a parlé, c'est vous qui me l'avez dit. Vous l'avez sûrement reconnu à la voix, quand il vous a crié : " Imbécile! "

Marsoullier levait déjà la main, pour se démentir, en jurant que l'homme n'avait pas prononcé un mot. Mais la force lui en manqua devant le clair regard de Marc, fixé sur le sien. Et le brave homme qu'il était réellement au fond commença de se troubler, de ne plus oser commettre une vilaine action, par vanité stupide.

— Naturellement, reprit Marc, je me suis renseigné sur vos rapports avec lui, je sais qu'il vous voyait souvent et qu'il vous jetait volontiers ce mot d'imbécile à la face, quand vos scrupules lui faisaient hausser les épaules.

— Ça, c'est vrai, concéda Marsoullier, il m'appelait imbécile, ce qui finissait par n'être guère gentil.

Et, pressé davantage, supplié de soulager sa conscience, dans son intérêt même, s'il ne voulait pas que la justice

crût à sa complicité, il finit par céder autant à la crainte qu'à son besoin de vérité.

— Eh bien! oui, monsieur Froment, je l'ai reconnu... Il n'y a que lui, pour m'avoir crié : " Imbécile ", avec cette voix-là. Vous comprenez, je ne peux pas me tromper, il m'a répété ça trop de fois... Et il avait pour sûr une fausse barbe, qu'il aura retirée en courant et mise dans sa poche, puisque les personnes qui l'ont rencontré ensuite, au coin de la Grand'Rue, l'ont bien vu avec le chapeau, mais tel qu'il est réellement, sans barbe.

Une grande joie égaya Marc, car le témoignage allait être décisif, et il donna une poignée de main à Marsoullier.

— Allons, je le savais bien, vous êtes un brave homme.

— Un brave homme, certainement... Voyez-vous, monsieur Froment, je suis un ancien élève de monsieur Joulic, moi ; et ça ne s'en va jamais, quand un maître vous a enseigné comment on doit aimer la vérité. On a beau vouloir mentir, tout l'être se soulève et proteste. Et puis, dès qu on sait se servir un peu de sa raison, ça devient impossible d accepter les bêtises qui circulent... Aussi était-je très tracassé, tout à fait malheureux au fond, depuis cette déplorable histoire. Mais, n'est-ce pas? je suis un malheureux, je n'ai que ma place de bedeau pour vivre, ma situation me forçait à dire comme les anciens amis de mon oncle Philis. Il s'interrompit, avec un geste de désespoir, tandis que deux grosses larmes lui troublaient les yeux.

— Maintenant, je suis bien fichu, on va me flanquer à la porte, et je crèverai de faim sur le pavé.

Marc le rassura, en promettant formellement de lui trouver une situation. Puis, il se hâta de le quitter, tant il désirait annoncer à Thérèse le résultat de sa démarche, ce témoignage concluant, qui achevait de mettre François hors de cause. Depuis quinze jours, Thérèse était restée au chevet de Rose, toujours ferme dans sa conviction de l'innocence de son mari, mais le cœur serré de n'en avoir aucune nouvelle, malgré le retentissement de l'attentat, raconté par tous les journaux ; et, depuis que l'enfant allait bien, se levant déjà, avec son bras en bonne voie de guérison, elle semblait prise d'une tristesse croissante, muette, accablée à son foyer désert. Tout d'un coup, ce

soir-là, comme Marc achevait de lui raconter gaîment sa conversation avec Marsoullier, elle eut une grande secousse, elle vit entrer François. Et ce fut une scène poignante, dans la simplicité des paroles qui furent échangées.

— Tu ne m'as pas cru coupable, Thérèse?

— Non, François, je te le jure.

— Ce matin, j'ignorais tout encore, dans la solitude si triste ou j'étais, et c'est un ancien journal qui m'est par hasard tombé sous les yeux... Alors, je suis accouru. Comment va Rose?

— Elle va bien, elle est là, dans la chambre.

François n'avait point osé embrasser Thérèse. Celle-ci se tenait devant lui, toute droite, sévère dans son émotion profonde. Alors, Marc, qui s'était levé, saisit les deux mains de son petit-fils, devinant tout un drame à sa pâleur, à son visage ravagé de larmes.

— Allons, dis-moi tout, mon pauvre garçon.

Et François, très loyalement, conta sa folie, en quelques phrases tremblantes. Son brusque départ de Maillebois, aux bras de cette Colette qui le rendait fou. Leur retraite à Beaumont, dans un quartier perdu, une chambre dont ils sortaient à peine. Quinze jours de vie cloîtrée, traversée de furieux orages, des caprices extravagants de cette bohémienne du cœur, des reproches, des larmes, des coups même. Puis, brusquement, sa fuite, sa disparition, après une dernière scène, où elle lui avait jeté les meubles à la tête. Il y avait trois semaines de cela, et il l'avait d'abord attendue, et il s'était ensuite comme enseveli dans cette chambre ignorée, pris de désespoir et de remords, ne sachant plus comment rentrer à Maillebois, près de sa femme, qu'il disait n'avoir pas cessé d'aimer, au milieu de sa folie.

Pendant qu'il parlait, Thérèse avait détourné la tête, toujours immobile ; et, quand il se tut :

— Je n'ai pas à savoir ces choses... Je comprends simplement que tu sois revenu pour répondre aux accusations qui pèsent sur toi.

— Oh! fit remarquer Marc doucement, ces accusations n'existent plus à cette heure.

— Je suis revenu pour voir Rose, déclara François, et

je répète que j'aurais été là le lendemain, si je n'avais pas tout ignoré.

— C'est bien, reprit Thérèse. Je ne t'empêche pas de voir ton enfant, elle est là, tu peux entrer.

Et alors, il se passa une scène singulière, que Marc suivit avec un intérêt passionné. Rose était assise, le bras en écharpe, dans un fauteuil, en train de lire. Au bruit de la porte, elle leva la tête, et elle eut un cri frémissant où il y avait comme de la crainte et de la joie.

— Oh! papa!

Elle s'était mise debout. Puis, brusquement, elle parut saisie d'une stupeur.

— Mais ce n'était pas toi, dis? papa, l'autre soir... L'homme était plus petit et avait une autre barbe.

Dans son effarement, elle continuait à dévisager son père, comme si elle le retrouvait différent de ce qu'elle se l'imaginait, depuis qu'il était parti et qu'elle voyait sa mère pleurer d'abandon. L'avait-elle donc cru méchant, avec une taille épaissie et un mauvais visage d'ogre? Maintenant, elle retrouvait le papa au bon sourire qu'elle adorait; et, s'il revenait, c'était sûrement pour qu'on ne pleûrat plus dans la maison. Puis, elle se mit à trembler, les conséquences de son erreur lui apparaissaient, terribles.

— Et moi, qui t'ai accusé, mon papa, moi qui ai soutenu, comme une entêtée, que l'homme, c'était toi!... Non, non! ce n'est pas toi, je suis une menteuse, je le crierai aux gendarmes s'ils viennent te prendre!

Elle retomba dans le fauteuil, en proie à une violente crise de larmes, et il fallut que son père la prît sur ses genoux, la baisât tendrement, en lui jurant que le malheur allait finir. Lui-même bégayait d'émotion. Il avait donc été bien atroce, pour que son image se fût ainsi déformée dans l'esprit de sa fille, et qu'elle eût pu le croire capable d'une violence sur elle?

Thérèse avait écouté, en s'efforçant de rester impassible. Elle n'eut d'ailleurs pas un mot. Anxieux, François la regardait, comme pour savoir si elle l'acceptait de nouveau à ce foyer domestique qu'il avait détruit. Et Marc, la voyant si sévère, si peu disposée encore au pardon, préféra emmener son petit-fils, pour l'héberger chez lui, en attendant une heure plus douce.

Le soir même, la justice se présenta au domicile de Faustin, accusé de tentative de rapt et de violence sur la personne de la petite Rose. Mais elle ne le trouva pas, le logis était clos, l'homme envolé ; et toutes les recherches échouèrent, jamais on ne le prit, on finit par le croire passé en Amérique. Sa sœur Colette, vainement recherchée, elle aussi, devait l'avoir accompagné, car on ne la revit plus, ni à Beaumont, ni à Maillebois. Et l'affaire resta obscure, on en fut toujours réduit à des suppositions. Le frère et la sœur étaient-ils complices? Colette avait-elle exécuté quelque complot en emmenant François, ou bien Faustin s'était-il simplement ingénié à tirer parti de la situation créée par cette fuite? mais surtout avait-il derrière lui un supérieur, une intelligence et une volonté, ayant tout conçu, tout préparé, pour donner un suprême assaut à l'école laïque, en recommençant l'affaire Simon? Ces diverses hypothèses étaient permises, les faits seuls demeuraient, et personne ne douta, en fin de compte, qu'il y avait eu entente mystérieuse et guet-apens.

Aussi quel soulagement pour Marc, lorsqu'il vit l'affaire classée, percée à jour, désormais inoffensive! Ce recommencement des abominations anciennes, cette tentative dernière de salir l'école laïque l avait d'abord empli d'inquiétude. Et il n'en revenait pas, de la rapidité avec laquelle la saine raison publique avait fait son œuvre, en mettant la vérité debout, éclatante. Les charges contre François étaient autrement graves que les charges d'autrefois contre Simon. Sa fille l'accusait, et elle aurait eu beau se rétracter, on aurait dit qu'elle cédait alors à la pression de la famille. Autrefois, pas un témoin, ni un Bongard, ni un Doloir, ni un Savin, ne se serait risqué à dire ce qu'il avait vu ou entendu, dans la terreur de se compromettre. Autrefois, jamais Marsoullier n'aurait soulagé sa conscience, d'abord parce qu'il n'en aurait pas senti le besoin, ensuite parce que toute une faction puissante se serait levée afin de le soutenir et de glorifier son mensonge. La congrégation était là, qui empoisonnait tout, qui faisait de l'erreur un dogme, un culte. Pour la bataille de Rome contre la libre pensée, elle utilisait sauvagement les partis politiques, les affolait, les jetait les uns contre les autres, dans l'espoir de quelque guerre

civile, qui, en coupant la nation en deux, la rendrait maîtresse du grand plus nombre, les pauvres et les ignorants. Et, maintenant que Rome était vaincue, que la congrégation allait disparaître, que plus un jésuite bientôt ne pourrait obscurcir les pensées, pervertir les actes, la raison humaine agissait, consciente et de plus en plus libérée. L'explication de tant de bon sens et de logique n'était pas ailleurs, et c'était simplement que le peuple, instruit enfin, délivré de l'erreur séculaire, devenait capable de vérité et de justice.

Mais un souci restait au cœur de Marc, malgré la joie de la victoire, la désunion entre François et Thérèse, cette question du bonheur de l'homme et de la femme, qui ne saurait être que dans leur entente parfaite. Hélas, il n'avait point l'espoir fou de tuer les passions, d'empêcher la pauvre humanité de saigner, sous le fouet du désir ; et toujours il y aurait des cœurs brisés, des chairs torturées et jalouses. Seulement, ne pouvait-on espérer que la femme affranchie, haussée à l'égal de l'homme, rendrait moins âcre la lutte sexuelle, y apporterait un peu de calme dignité. Déjà, dans le récent scandale, au sujet du rapt de Rose, on venait de voir combien les femmes s'étaient faites les amies de la vérité en aidant de toutes leurs forces à la découvrir! Elles étaient émancipées de l'Eglise, plus de superstitions basses, plus de terreur de l'enfer, plus de fausse humilité aux mains du prêtre, la servante qui se prosterne, le sexe qui semble avouer son abjection et qui se venge en pourrissant, en désorganisant tout. Désormais, elles avaient cessé d'être le terrible piège de volupté où, sur le conseil discret des directeurs de consciences, elles tâchaient de prendre les hommes, pour l'indigne triomphe de la religion. Et elles étaient devenues normalement des épouses et des mères, depuis qu'on les avait arrachées au mensonge morbide de l'époux divin, ce Jésus qui a fait tant de pauvres détraquées. N'était-ce pas à elles d'achever l'œuvre, en mettant dans leurs droits reconquis, dans cette culture qui faisait d'elles des personnes libres, beaucoup de sagesse et de bonté?

Alors, Marc eut l'idée de réunir toute la famille à l'école, dans cette grande salle des classes où lui-même

avait enseigné, où Joseph et François avaient enseigné après lui. Et cette réunion n'alla pas sans une certaine solennité, une après-midi de la fin de septembre, par un clair soleil qui baignait de doux rayons le bureau du maître, les bancs des élèves, les tableaux et les images accrochés au mur. Sébastien et Sarah vinrent de Beaumont. Clément et Charlotte arrivèrent de Jonville, avec leur fille Lucienne. Et, averti depuis quelques jours, Joseph était rentré de voyage la veille, très affecté de tout ce qui s'était passé pendant son absence. Enfin, Marc lui-même et Geneviève se rendirent au rendez-vous, avec Louise et Joseph, en amenant François, que sa femme Thérèse et sa fille Rose attendaient dans la classe. On était douze, et il y eut d'abord un grand silence.

— Ma chère Thérèse, dit Marc, nous ne voulons pas peser sur tes sentiments, et nous ne sommes ici que pour causer en famille... Sans doute, tu souffres dans ton cœur. Mais tu n'as point connu le grand déchirement, lorsque l'époux et l'épouse semblaient venir de deux mondes différents et s'apercevaient un jour qu'un abîme les séparait, comme si jamais ils ne devaient se rejoindre. Aux mains de l'Eglise, la femme, serve encore, était restée un instrument de torture pour l'homme, libéré déjà. Que de larmes ont été répandues, que de foyers se sont trouvés détruits!

Le silence recommença, puis Geneviève, très émue, dit à son tour :

— Oui, mon bon Marc, je t'ai bien méconnu, bien torturé autrefois, et tu as raison de rappeler ces années mauvaises, je ne puis en être blessée aujourd'hui, puisque j'ai eu la force d'échapper à l'empoisonnement. Mais que de femmes sont restées au fond de l'antique geôle, agonisantes, et que de ménages ont succombé dans la douleur! Moi-même, je n'ai jamais été bien guérie, j'ai toujours tremblé d'être reprise, tellement je sentais en moi la longue hérédité, la perversion et la démence de l'éducation première ; et c'est grâce à toi, à ta raison solide, à ton active tendresse, que j'ai pu me tenir debout... Je te remercie, mon bon Marc.

Des larmes heureuses lui étaient venues aux yeux, elle continua, au milieu d'une émotion croissante.

— Ah! ma pauvre grand'mère, ma pauvre mère!... Oui, je les plains, je les ai vues si misérables, travaillées de tels ferments destructeurs, comme jetées hors de leur sexe, dans leur martyre volontaire. Elle était terrible, la pauvre grand'mère, mais elle n'avait connu aucune joie, elle vivait dans un perpétuel néant, pourquoi n'aurait-elle pas rêvé de plier les autres à son renoncement douloureux? Et ma pauvre mère, quelle longue agonie a été la sienne d'avoir goûté la douceur d'être aimée, et d'être retombée sans fin à cette religion de mensonge et de mort, qui nie toutes les forces et toutes les joies de la vie!

Deux ombres venaient de passer, les figures disparues de Mme Duparque et de Mme Berthereau, les dévotes inquiétantes et pitoyables d'un autre âge, l'une toute à la féroce Eglise exterminatrice d'autrefois, l'autre adoucie déjà, mourant désespérée de n'avoir pas tenté de rompre sa chaîne. Du regard, Geneviève sembla les suivre, elle la petite-fille, la fille en qui le rude combat s'était livré, toujours meurtrie de la lutte, mais si heureuse de s'être un jour sentie libre, retournée à la vie, à la santé. Et ses yeux, ensuite, se posèrent sur Louise, sa fille, qui lui souriait tendrement, et qui se pencha pour l'embrasser.

— Mère, tu as été la plus méritoire, la plus brave, car c'est toi qui as combattu et qui as souffert. Nous te devons la victoire, payée de tant de larmes... Je me souviens. En venant après toi, je n'ai pas eu grand mérite à me dégager tout à fait du passé, et si j'ai été calme, très raisonnable, si jamais le frisson de l'erreur ne m'a troublée, c'est que j'ai profité de la terrible leçon dont nous avons saigné tous, dans notre pauvre maison en deuil.

— Tais-toi, flatteuse! dit Geneviève, riant et l'embrassant à son tour. C'est toi qui as été l'enfant sauveur, la petite raison, solide et adroite, dont l'intervention tendre a triomphé de tous les obstacles. Nous te devons notre paix, tu as été la première petite femme libérée, une intelligence et une volonté, résolue à mettre le bonheur en ce monde.

Alors, Marc reprit la parole, en se tournant vers Thérèse.

— Ma chère enfant, tu n'étais pas née, et tu ignores ces choses. Toi qui es venue après Louise, qui es encore plus affranchie, exempte de tout baptême, de toute confession et de toute communion, tu trouves très simple de vivre librement, en personne qui a son existence propre, sans autres liens que sa raison et sa conscience, dégagées des mensonges religieux et des préjugés sociaux. Mais, pour que tu en arrives là, les mères, les grand-mères ont passé par des crises affreuses, les pires folies et les pires tourments... Comme pour toutes les questions sociales, la solution unique était dans l'enseignement. Il a fallu instruire la femme, afin de lui donner près de l'homme sa place légitime d'égale et de compagne. Et c'était là une nécessité première, la condition du bonheur humain, car la femme libérée pouvait seule libérer l'homme. Tant qu'elle a été la servante, la complice du prêtre, un instrument de réaction, d'espionnage et de querelle dans le ménage, l'homme se trouvait enchaîné lui-même, incapable d'une action virile et décisive. La force du meilleur avenir est dans l'entente absolue du couple... Et comprends notre tristesse, ma chère enfant, lorsque nous voyons le malheur rentrer ici de nouveau. Toi et François, vous n'avez plus entre vous un abîme, des croyances différentes, vous êtes du même monde, de la même instruction. Il n'est plus ton maître par les lois et par les mœurs, et tu n'es plus sa servante menteuse, toujours prête à te venger. Tu as les mêmes droits, tu es une personnalité disposant de ta vie à ton gré. Votre paix n'est plus faite que de raison, de logique, de la vie que veut le couple, pour être vécue pleinement, sainement. Et voilà cette paix perdue encore par l'éternelle fragilité humaine, si la bonté ne vous aide pas à la reconquérir!

Thérèse avait écouté, très calme, très digne, avec un air de grande déférence.

— Je sais toutes ces choses, grand-père, et vous avez tort de croire que je les oublie... Mais pourquoi François est-il allé loger chez vous, depuis quelques jours? Il n'avait qu'à rester ici. Il y a deux logements, celui de l'instituteur et celui de l'institutrice, et je ne l'empêche pas de s'installer dans le premier, tandis que j'occuperai

le second. De cette façon, il reprendra son œuvre, dans quelques jours, lorsque la rentrée aura lieu... Comme vous le dites, nous sommes libres, j'entends rester libre.

Son père et sa mère, Sébastien et Sarah, voulurent intervenir, tendrement ; et Geneviève, et Louise, et Charlotte, toutes les femmes qui étaient là, lui souriaient, la priaient du regard. Elle ne voulut rien entendre, elle refusa d'un geste résolu, sans colère.

— François m'a blessée cruellement, j'ai cru ne plus l'aimer, et je vous mentirais à tous si je vous disais que je suis certaine en ce moment de l'aimer encore... Vous ne voulez pas que je mente, que je reprenne une vie commune qui serait une lâcheté et une ordure.

Jusque-là, François était resté silencieux, dans une anxiété visible. Un cri lui échappa.

— Mais moi, Thérèse, je t'aime toujours, je t'aime comme jamais je ne t'ai aimée, et si tu as souffert, je crois bien que je souffre davantage encore!

Elle se tourna vers lui, elle lui parla avec beaucoup de douceur.

— Tu dis la vérité, je le crois... Que tu aimes, malgré ta folie, c'est bien possible, car ce pauvre cœur humain, hélas! dans notre besoin de raison, restera l'éternelle démence. Et si tu souffres tant, cela fait que nous souffrons affreusement tous les deux... Mais je ne peux pas me remettre avec toi, si je ne t'aime plus, si je ne te veux plus. Cela serait indigne de nous deux, notre mal en serait empoisonné, au lieu de guérir. Le mieux, vois-tu, est de vivre en bons voisins, en bons amis, redevenus libres et faisant chacun son œuvre.

— Mais moi, maman! cria la petite Rose, les yeux pleins de larmes.

— Toi, ma chérie, tu nous aimeras demain tous les deux, comme tu nous aimais hier... Et ne t'inquiète pas, ce sont des questions que les enfants ne comprennent que plus tard.

D'un geste caressant, Marc avait appelé Rose, et il la prit sur ses genoux, il allait se remettre à plaider la cause de François, lorsque Thérèse le prévint vivement.

— Non, grand-père, je vous en supplie, n'insistez pas. C'est votre tendresse qui parle en ce moment, ce n'est

pas votre raison. Si vous me faisiez céder, vous pourriez vous en repentir. Laissez-moi donc être sage et forte... Je sais bien, vous voulez nous épargner la souffrance. Ah! la souffrance, avouons qu'elle sera éternelle. Elle est en nous, sans doute pour une des besognes ignorées de la vie. Toujours nos pauvres cœurs saigneront, toujours nous les déchirerons dans des heures de passion exaspérée, malgré toute la santé et tout le bon sens que nous aurons pu conquérir. Et cela est peut-être l'aiguillon nécessaire du bonheur.

Un petit frisson froid avait comme pâli le clair soleil, tous sentirent passer en eux la grandeur triste de cet aveu de la douleur.

— Mais qu'importe! continua-t-elle. N'ayez aucune crainte, grand-père, nous serons dignes et vaillants. Souffrir n'est rien, il faut seulement que la souffrance ne nous rende ni aveugles ni méchants. Personne ne saura que nous souffrons, et nous tâcherons même d'en être meilleurs, plus doux aux autres, plus désireux de diminuer sans cesse les causes de douleur qui existent par le monde... Et puis, grand-père, n'ayez aucun regret, dites-vous que vous avez fait votre possible, une tâche admirable qui nous donnera du bonheur humain tout ce que la raison peut en attendre. Le reste, la vie sentimentale, c'est l'amour de chacun qui le réglera pour son cas personnel, même parmi les larmes. Laissez-nous, François et moi, vivre, même souffrir à notre guise, car cela ne regarde que nous. Il suffit que vous nous ayez libérés tous les deux, que vous ayez fait de nous les personnes conscientes d'un monde du plus de vérité et du plus de justice possible... Et, puisque vous nous avez réunis, grand-père, ce ne sera pas pour empêcher une rupture dont le couple est le seul juge, ce sera pour nous donner à tous l'occasion de vous acclamer, de vous crier notre adoration, notre reconnaissance, en remercîment de votre œuvre.

Alors, toute la famille battit des mains, soulevée d'allégresse, comme si le soleil avait repris sa splendeur, glissant en nappes d'or par les hautes baies vitrées. Oui, oui! c'était le triomphe du grand-père, dans cette classe où il avait tant lutté, où il avait donné au peuple de

demain le meilleur de son cœur et de son intelligence. Tous étaient là ses élèves, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, et tous l'entourèrent comme un patriarche très vénérable, très puissant, de qui était né l'heureux avenir. Il avait gardé sur ses genoux la petite Rose, la quatrième génération en fleur, qui lui avait passé les bras autour du cou et qui le baisait à pleine bouche. Sa petite-fille Lucienne, par derrière lui faisait aussi un collier de ses bras frais de jeune fille. Sa fille Louise, son fils Clément s'étaient mis à ses côtés, avec Joseph et Charlotte. Sébastien et Sarah lui souriaient, lui tendaient leurs mains unies, tandis que Thérèse et François, comme rapprochés par leur mutuelle tendresse pour l'aïeul Auguste, se trouvaient assis à ses pieds. Et Marc, très attendri, étouffé sous les caresses, voulut plaisanter, avec un joli rire.

— Mes enfants, mes enfants, il ne faut pas faire de moi un dieu. Vous savez qu'on ferme les églises... Je ne suis qu'un ouvrier laborieux qui a fait sa journée. Et puis, je ne veux pas triompher sans ma bonne Geneviève.

Il l'attira, la prit à son bras, et tous l'embrassèrent, elle aussi, pour que ce fût le couple réconcilié, maître désormais du bonheur possible, qui fût de la sorte glorifié, dans cette salle de l'instruction primaire, parmi ces humbles bancs ou devaient s'asseoir encore les enfants des enfants, les générations en marche vers la Cité heureuse.

Et ce fut la récompense de Marc, de tant d'années de courage et de lutte. Il voyait son œuvre. Rome avait perdu la bataille, la France était sauvée du grand danger de mort, la poussière de ruine où disparaissent les unes après les autres les nations catholiques. On l'avait débarrassée de la faction cléricale qui se battait chez elle, ravageait ses champs, empoisonnait son peuple, tâchait de refaire des ténèbres pour s'assurer de nouveau la domination du monde. La France n'était plus menacée d'être ensevelie sous la cendre d'une religion morte, elle était redevenue maîtresse d'elle-même, elle pouvait marcher à ses destinées de libératrice et de justicière. Et elle n'avait vaincu que par cet enseignement primaire, tirant les humbles, les petits des campagnes, de leur ignorance

d'esclaves, de l'imbécillité meurtrière où le catholicisme les maintenait depuis des siècles. Une parole exécrable avait osé dire : " Heureux les pauvres d'esprit ! " et la misère de deux mille ans était née de cette mortelle erreur. La légende des bienfaits de l'ignorance apparaissait maintenant comme un long crime social. Pauvreté, saleté, iniquité, superstition, mensonge, tyrannie, la femme exploitée et méprisée, l'homme hébété et dompté, tous les maux physiques et moraux étaient les fruits de cette ignorance voulue, érigée en système de politique gouvernementale et de police divine. La connaissance seule devait tuer les dogmes menteurs, disperser ceux qui en vivaient, être la source des grandes richesses, aussi bien des moissons débordantes de la terre que de la floraison générale des esprits. Non ! le bonheur n'avait jamais été dans l'ignorance, il était dans la connaissance, qui allait changer l'affreux champ de la misère matérielle et morale en une vaste terre féconde, dont la culture, d'année en année, décuplerait les richesses.

Ainsi Marc, chargé d'ans et de gloire, avait eu la grande récompense de vivre assez pour voir son œuvre. Il n'est de justice que dans la vérité, il n'est de bonheur que dans la justice. Et, après la Famille enfantée, après la Cité fondée, la Nation se trouvait constituée, du jour où, par l'instruction intégrale de tous les citoyens, elle était devenue capable de vérité et de justice.

FIN

Notes

et

Commentaires

Notes et Commentaires sur “Vérité”

Genèse et Historique de l’Œuvre

C’est le samedi 27 juillet 1901 que Zola commença le manuscrit de *Vérité*, troisième épisode des *Quatre Evangiles*, lequel devait être, hélas! le dernier de cette série, interrompue par la mort du grand écrivain.

Au feuillet 305 de son ébauche. Emile Zola a résumé en quelques lignes ses “ intentions ” en écrivant *Vérité :*

“ Je pars de cette idée que si les progrès humains sont si lents, c’est que la grande masse des hommes *ne sait pas*. L’instruction est donc à la base. Savoir, et savoir surtout la vérité, permettrait la réalisation rapide de tous les progrès, assurerait le bonheur universel. L’exemple récent que nous a donné l’affaire Dreyfus. Si la France n’a pas été avec nous, c’est qu’elle ne savait pas, qu’elle ne pouvait pas savoir, nourrie non seulement de mensonges, mais d’une mentalité qui ne lui permettait pas de raisonner selon la méthode, de se faire une conviction par la raison. Aussi a-t-elle été incapable de justice ”.

Vérité est une vaste paraphrase de l’affaire Dreyfus. On y retrouve l’histoire de cette cause célèbre transposée parmi le monde de l’enseignement, dans le cadre d’une ville provinciale. L’aventure de l’instituteur juif Simon, injustement condamné à la suite d’un

attentat aux mœurs, c'est celle du capitaine israélite Alfred Dreyfus, condamné pour un crime de haute trahison qu'il n'a pas commis. La principale critique qu'on puisse faire de la conception de ce livre, c'est que, malgré tout son génie, malgré l'ardente passion dont on le sent toujours soulevé, Zola n'arrive pas à traduire l'ampleur atteinte par le grand drame historique. La fable, si ingénieusement inventée qu'elle soit, demeure inférieure à la réalité. Et c'est ce sentiment que Joseph Reinach formulait avec beaucoup de justesse, lorsque dans un article de *La Petite République* (24 février 1903), il écrivait : " La première impression que l'on éprouve à la lecture de *Vérité* est un regret : toute cette puissante documentation, tant de pénétration psychologique, que ne les a-t-il employées à un livre d'histoire, au récit du grand drame encore inachevé, dont il fut un des plus glorieux acteurs? " On ne peut qu'admirer cette affabulation, savamment et scrupuleusement construite, où chacun des acteurs de l'affaire Dreyfus, avec sa mentalité et même ses traits physiques, se retrouve en un personnage du roman, mêlé à des aventures équivalentes. Jamais œuvre ne coûta à son auteur autant de peine, n'exigea de lui " une discipline plus étroite ".

Sur chacun des personnages, on peut mettre un nom véridique. L'étude des " Notes de Travail " nous fournit, à cet égard, quantité de précisions intéressantes.

Simon, ainsi que nous l'avons dit, est Alfred Dreyfus. Voici ses principales caractéristiques d'après les notes qui traitent des personnages :

" Trente-deux ans. Très imbu lui-même de patriotisme... Veut se faire pardonner sa race... Petit, maigre et nerveux. Des yeux bleus, doux et intelligents. Le nez de la race, grand et mince. Une bouche fine, mais une physionomie assez ingrate. Pas de dons extérieurs, la voix faible et un peu cassée. L'aspect chétif. De la raideur... Au fond, un tendre et un idéaliste, un chimérique ".

En David, on reconnaît toute l'admirable générosité de Mathieu Dreyfus. Et voici le portrait de Rachel, femme de Simon : " Une brune très jolie, très tendre... Plutôt une soumise qui se laisse adorer et qui adore son mari. Ils font un mariage d'amour. Il faut cette adoration, cette beauté de la femme, pour que le crime dont on accuse Simon reste inexplicable. Il lui vient deux enfants qu'il adore également. Le sens de la famille très développé, un cercle très étroit ".

La figure du frère Gorgias évoque de manière frappante celle d'Esterhazy :

" Un homme au grand nez en bec d'aigle, avec des yeux noirs et luisants, maigre et noueux. Des pommettes saillantes, un front bas et dur, une bouche épaisse, avec des dents solides, le menton carré. Brun, rasé. L'expression violente et goguenarde. Le retroussement de sa lèvre supérieure à gauche, laissant voir ses dents blanches dans un rictus... Un enfant terrible dont ils (le frère Philibin et autres) ont peur, mais qui peut les amuser, et qui a *pour eux* le véritable esprit religieux, comme Esterhazy avait l'esprit militaire ". Ailleurs, Zola précise davantage : " Le vrai coupable, l'Esterhazy... un homme, sous la robe, perdu de débauches... Je

lui donne un complice, un Henry, un frère comme lui, avec des cadavres entre eux, et dont la déposition entraîne la condamnation de l'innocent ".

Dans le roman, le frère Fulgence et le frère Philibin jouent des rôles respectivement analogues à ceux de du Paty de Clam et du colonel Henry au cours de l'Affaire. Gragnon, le président des Assises qui jugera Simon, est un Delegorgue (le magistrat qui présida les séances du procès Zola). L'avocat Delbos évoque Fernand Labori.

Quant à Marc, c'est Zola lui-même, peint dans son attitude de justicier. " Et à la fin, il (Marc) a raison. C'est mon triomphe ". (*Feuillet* 566). Cependant, en ce qui concerne le ménage de Marc, divisé par la question religieuse, le romancier a pensé au " cas de Jaurès, avec une femme pieuse et pratiquante " (*feuillet* 356).

Pour le personnage de Louise Froment, fille de Marc, Emile Zola a pris pour modèle sa fille Denise, alors âgée d'une dizaine d'années. Voici quelques notes relatives à ce personnage :

" Louise Froment (deux ans, au début), grande et fine comme sa mère, mais redevenue châtaine. Plus forte que sa mère avec le front des Froment. Des traits plus résolus, avec des yeux bruns qui regardent bien en face. Pour les quatre femmes, les quatre générations en présence, je voudrais que le type se continuât, toutes les quatre grandes et ayant un air de famille, faces un peu longues, avec un nez un peu fort... Chez Louise, la petite fille devenue brune, de la vie, de la jeunesse, un grand amour de la vérité et de la logique, et toute la libération... Louise a suivi le catéchisme *(ce qui fut le cas de Denise)*, et cela l'a détachée plutôt de la religion. Sa raison, elle ne comprend pas ". (*feuillets* 41 *à* 45). " Bien dire que Marc est tombé sur une exception avec sa fille. On gâte les autres fillettes au catéchisme, mais la sienne se sauve parce qu'elle tient de lui (*feuillet* 596) et, au verso du feuillet 473, Zola précise encore: Louise raisonnable, c'est " *Denise faite* ".

Notons encore une particularité qui a trait aux localités imaginaires où se passe *Vérité*. Dans le Moreux, le petit hameau dont l'église est desservie par le curé du village voisin, c'est Médan que l'auteur a voulu dépeindre, tandis que Jonville n'est autre que Vernouillet. A la page 141 de *Vérité*, l'auteur fait d'ailleurs la description géographique du Moreux: " Le Moreux, dont le nombre des habitants n'avait jamais pu atteindre deux cents, se trouvait perdu parmi les coteaux, aux routes malaisées, l'isolant, le retranchant du monde... " Ce sont bien là les caractéristiques du petit village, devenu célèbre, où Zola avait son habitation.

Le 7 août 1902, Emile Zola écrivait la dernière ligne du manuscrit de *Vérité*, et, le 10 septembre, le journal *L'Aurore* commençait la publication du roman.

Le 28 septembre, le grand romancier quittait son domaine de Médan, pour venir se réinstaller à Paris, en son hôtel de la rue de Bruxelles. C'est là qu'il devait succomber, dans la nuit, victime d'un empoisonnement causé par l'oxyde de carbone.

La nouvelle du fatal accident ne fut connue à Paris que dans la soirée du 29, propageant dans les salles de rédaction, dans les

théâtres, dans la rue, un sentiment d'incrédulité, de révolte et de douleur. Le lendemain, une émotion extraordinaire s'empara de l'opinion mondiale, tant cette mort inattendue paraissait incroyable. Partout, dans toutes les classes de la société, en France, en Europe, dans les deux Amériques, ce fut une minute de stupéfaction et de deuil. On ne pouvait croire à la disparition de cet homme qui incarnait si puissamment, aux yeux de l'Etranger, la France démocratique et moderne ; on lui attribua même un instant, des causes mystérieuses. Crime? Suicide? Et il ne fallut rien moins que les irréfutables conclusions de l'enquête officielle et de l'autopsie médico-légale pour calmer les esprits.

Depuis trente années, l'écrivain qui venait de tomber, foudroyé, en pleine santé, en plein travail, avait étonné, révolté, conquis, rudoyé le monde, par la force de ses polémiques. Ses livres déchaînaient des orages. La masse et la puissance de son œuvre lui constituaient une sorte de piédestal gigantesque. Il sortait à peine d'une lutte effroyable, où, presque seul, — tel le docteur Stockmann de *L'Ennemi du Peuple*, il s'était dressé contre la foule ignorante et fanatisée, ses adversaires, et l'on sait combien ceux-ci furent nombreux, acharnés et féroces, eurent eux-mêmes l'impression d'un vide. Chez tous, le sentiment était unanime, c'était une force, une grande force française, une grande force d'humanité qui venait de s'anéantir.

Les funérailles du glorieux maître eurent lieu le 5 octobre. Elles ne furent pas nationales, mais sa dépouille fut suivie par un immense cortège populaire, où les intellectuels et les travailleurs se trouvaient confondus. Au cimetière Montmartre, le ministère de l'Instruction publique, M. Chaumié, prit la parole au nom du gouvernement, et Anatole France prononça un magnifique discours qui restera comme un des plus parfaits morceaux de l'éloquence française.

Cependant, la publication se poursuivait dans *L'Aurore*. La série des *Quatre Evangiles* était condamnée à rester inachevée, on ne connaîtrait jamais *Justice* qui devait en être le couronnement, et la pauvre *Vérité*, veuve de son auteur, devait se résigner à n'être plus qu'une œuvre posthume. Il n'avait pas été permis à Emile Zola de corriger les épreuves de ses derniers chapitres. La publication en librairie fut faite dans le courant de février 1903, et la première édition parut sous une couverture encadrée de noir.

Notes diverses du Manuscrit de "Vérité"

Résumé Analytique

Feuillets 1 à 233. — Plan par chapitres.
— 235 à 300. — Plan ébauché (1er plan par chapitres).
— 304 à 444. — Ebauche.

Bibliothèque Nationale. Manuscrits. Fonds Français. Nouvelles acquisitions. 10343.

Feuillets 1 à 16. — Les âges.
— 18 à 24. — Beaumont. Maillebois. Jonville. Le Moreux (avec plans de ces localités).
— 26 à 236. — Personnages.
— 238 à 247. — Les Congrégations. Les Jésuites (Notes G.). Ecole de Valmarie. Les frères des écoles chrétiennes. Les sœurs.
— 249 à 251. — La Femme et l'Eglise. Aux feuillets 250-251, coupure de *La Plume*, article de Jacques Daurelle intitulé " L'éducation de la Femme " (à propos du mariage religieux de Paul Deschanel).
— 254 à 255. — Chez les bonnes sœurs. — Le cléricalisme est au cœur de l'école laïque publique (coupures d'un journal belge).

Feuillets 256 à 264. — Cahiers de l'enseignement, par J.-J. Geste (pseudonyme de T. Steeg, à *L'Aurore*), et autres articles relatifs à la lutte entre l'école laïque et l'école congréganiste. Au feuillet 264, *Médecine Cléricale*, par Urbain Gohier.

— 266 à 268. — Appointements. Misère des instituteurs.

— 270 à 275. — Coupures de journaux : *L'Action Scolaire*. Une opinion de J. Cornély. Reproduction d'une lettre de Zola adressée aux organisateurs d'une conférence de Ferdinand Buisson sur " L'Idée de Justice dans l'Enseignement ".

— 276 à 278. — Les congrégations, les frères des écoles chrétiennes, les jésuites.

— 279 à 287. — Coupures de journaux : *La Politique du Pape* (Navarre) ; *Saint Antoine de Padoue* (A. Réville, professeur au Collège de France) ; *Les Jésuites et la dictature militaire* (A. Rieffel) ; *Sur la Médaille d'or des Frères de la Doctrine chrétienne accordée par M. Léon Bourgeois* (Urbain Gohier). Article du *Siècle*, signé Y. G. (Guyot) à un article de *La Gazette de France* sur " L'Histoire de l'Affaire Dreyfus ", de Reinach.

— 288 à 294. — Coupures de journaux sur l'école, instruction attrayante : *Ame Nouvelle* (Francis Framée) ; *Nos aînés de l'Ecole sociétaire* (Eugène Nas).

— 295 à 318. — Notes sur l'affaire Dauvé (Dauvé, étant instituteur dans le Loiret, avait été révoqué parce qu'il lisait *L'Aurore*).

— 319 à 378. — Notes Dauvé. Ecole Normale, écoles primaires. Inspections primaires, inspecteurs d'académie. Diplômes. Traitements (du feuillet 325 à 339, fragments du *Manuel d'Histoire de France* de M. Blanchet, censeur du Lycée Condorcet : *rien que des récits religieux*).

— 380 à 403. — Instituteurs.

— 405 à 426. — Superstitions : Le Sacré-Cœur, Saint Antoine de Padoue.

— 428 à 610. — Diverses notes hâtives, sur petits feuillets.

Bibliothèque Nationale. Manuscrits, Fonds Français. Nouvelles acquisitions. 10344.

“Vérité” et la Critique

Extrait du “ Rappel ”

... En lisant *Vérité*, ceux qui ont vécu l’affaire Dreyfus, qui ont laissé des lambeaux de leur chair et des gouttes de leur sang, aux ronces et aux pierres de la route dure, parcourue en marchant vers la vérité, vers la justice, ceux-là retrouveront les doutes, les angoisses, les espérances, les colères, qui ont bouleversé leur âme pendant ces grandes années de lutte ; et l’impression ressentie est singulièrement poignante.

Mais ce qu’il sied d’admirer dans le livre posthume de Zola, c’est à mon sens, bien moins cette habileté de romancier et la puissance avec laquelle le maître écrivain fait remuer, toutes vivantes, les foules humaines, que la pensée générale, supérieure, qui domine l’œuvre.

Cette pensée, c’est l’affirmation tranquille du triomphe, certain, fatal, de la vérité. En vain, se liguent contre elle toutes les forces perverses du passé ; en vain fait-on crouler sur elle pour l’étouffer, à jamais, l’erreur et le mensonge jetés à tombeaux pleins ; elle vaincra, elle triomphera. Et si Zola a voulu que son instituteur attendit jusqu’à quatre-vingts ans la justice définitive, c’est parce qu’il a voulu montrer dans toute son ampleur le travail de la vérité en marche.

... Jamais Zola ne s’était élevé à une telle éloquence, jamais il n’avait trouvé de tels accents pour annoncer l’avenir. Je voudrais que *Vérité* fût demain dans toutes les bibliothèques scolaires ; c’est

aux instituteurs qu'il glorifie si noblement, qu'il appartient de se faire les commentateurs de ce livre de lumière et d'espérance, de ce superbe livre d'éducation républicaine et laïque.

Lucien-Victor-Meunier,
Le Rappel, 26 février 1903.

Opinion de G. Pellissier

Cette nouvelle œuvre, cette dernière œuvre d'Emile Zola, vaut les précédentes. Nous y retrouvons l'auteur de *Rome* et de *Travail*, sa fécondité, son amplitude et, souvent, toute la puissance et toute la ferveur de sa rhétorique. Mais peut-être les meilleures pages en sont les plus simples : celles notamment où il raconte, avec une sobriété pathétique, les deux procès, l'un, à Beaumont, dans la bruyante effervescence des passions populaires, l'autre, à Rozan, dans une atmosphère de sourde angoisse, devant un auditoire silencieux et morne, à travers lequel passe parfois un frisson d'horreur.

Après *Vérité* devait venir *Justice*, le quatrième *Evangile*. Et *Justice*, si la mort avait attendu que Zola l'écrivît, eût bien couronné sa carrière en achevant ce cycle grandiose de l'évolution humaine. Mais, quoique incomplète, l'œuvre n'en a pas moins toute sa signification. Car, lui-même le dit ici, la vérité met le peuple en possession de la justice, et la justice, après tout, ne consiste que dans la vérité appliquée aux relations sociales.

Il est trop tôt ou trop tard pour porter sur Emile Zola un jugement d'ensemble. Ce que je voudrais montrer en lui, si la place ne me faisait défaut, c'est le poëte et surtout le moraliste.

Théoricien du naturalisme, son romantisme natif, qu'il contraignit tout d'abord et ne put cependant réprimer, a prévalu toujours davantage sur sa doctrine systématique, a fini, dans *Les Quatre Evangiles*, dans *Les Trois Villes* et déjà, dans les derniers volumes des *Rougon-Macquart*, par se donner pleine carrière. L'auteur, de ces livres y apparaît, non comme l'analyste que lui-même prétendait être, mais comme un lyrique, comme un épique. Et son imagination ne se contente pas d'amplifier la réalité : il évoque, dans les lointains de l'avenir, il célèbre en prophète un glorieux idéal. *Vérité* aussi bien que *Travail*, est une œuvre de foi, d'enthousiasme, de divination, l'œuvre d'un voyant. S'il y reste à Zola quelque chose de son ancien naturalisme, ce n'est que le culte de la science ; et cette science même, à laquelle l'artiste n'assujettit plus sa méthode, l'hiérophante exalte en elle une libératrice et une bienfaitrice.

Après s'être astreint à peindre les bassesses, les turpitudes de la vie humaine, Zola vaticine et magnifie. On l'accusait jadis de se complaire aux obscénités et de spéculer sur le scandale. Rien de plus injuste. En mettant le mal sous nos yeux, Zola croyait s'acquitter d'un devoir : son pessimisme lui montrant ce que la nature a de laid, son naturalisme l'obligeait à étaler des laideurs. Aussi bien, là

même où il est cynique, il est toujours chaste, et la brutale candeur avec laquelle il peint le vice ne peut qu'en inspirer le dégoût. Mais, moraliste jusque dans les livres qui le firent taxer d'immoralité, son idéalisme inné se libéra peu à peu des théories d'art qui l'avaient longtemps contraint. L'auteur des *Rougon Macquart* où l'on avait pu voir une épopée pessimiste de la bête humaine, les achevait, dans *Le Docteur Pascal*, en affirmant sa foi invincible au triomphe de la vie. Et, depuis lors, *Les Trois Villes*, *Les Quatre Evangiles*, nous ont révélé chez Zola le glorificateur du travail, le missionnaire du progrès, l'apôtre de toutes les vertus par lesquelles notre race s'affranchit peu à peu de l'erreur et du mal.

Georges Pellissier,
La Revue, 15 février 1903.

Opinion de Joseph Reinach

Le dernier roman de Zola est, comme on sait, la transposition de l'affaire Dreyfus dans le monde des instituteurs et dans celui des ignorantins. C'est une de ses œuvres les plus belles, en tout cas la plus sereine et la plus haute. Il aimait à répéter, dans ses dernières années, que l'Affaire l'avait rendu meilleur. Dans aucun de ses livres, Zola n'a plus noblement parlé des grandes causes qui ont passionné la fin de sa vie : la Justice, l'Emancipation moderne et intellectuelle du peuple.

La première impression que l'on éprouve à la lecture de *Vérité* est un regret : toute cette puissante documentation, tant de pénétration psychologique, que ne les a-t-il employées à un livre d'histoire, au récit du grand drame, encore inachevé, dont il fut l'un des plus glorieux acteurs? A la réflexion, l'objection tombe ; elle vaut ce que vaudrait celle qu'on ferait à un peintre : " Pourquoi n'avoir pas fait une sonate au lieu d'un tableau? "

Zola avait l'instinct de la vérité historique : mais il était un poëte, il voyait tout à travers la fiction ; mieux encore, tout ce qu'il voyait devenait aussitôt fiction dans son esprit.

Le portrait de l'instituteur Simon est celui du capitaine Dreyfus, d'une merveilleuse ressemblance, où Zola a peint avec amour la belle et forte intelligence, le noble cœur stoïque de celui pour qui il avait tant fait quand il ne le connaissait pas et qu'il estimait si haut, depuis qu'il le connaissait. Cependant le poëte qu'était Zola s'est senti plus libre à décrire Simon que Dreyfus lui-même.

J'ai eu, il y a environ un an, une preuve bien intéressante de la conscience que Zola apportait à la préparation de ses romans, à l'étude de ses personnages. Il m'annonça un jour qu'il avait une communication grave à me faire, et vint me voir le lendemain. Il hésita d'abord, comme inquiet, puis me dit qu'il croyait, après mûr examen, s'être trompé quand il avait fait de Du Paty de Clam, dans sa lettre à Félix Faure, le principal auteur, l'instrument diabolique de l'affaire Dreyfus. Son opinion sur la valeur morale du personnage n'avait point changé, mais il était arrivé à la conviction

que l'extravagant marquis n'avait été qu'un pantin entre les mains de scélérats beaucoup plus forts que lui. Il n'en avait parlé encore qu'à Mme Zola.

Sa joie fut grande quand je lui dis que l'étude attentive des témoignages et des faits m'avait conduit à la même certitude : je lui montrai mes documents, les chapitres, déjà écrits, de mon histoire, que j'avais précédemment communiqués à Monod. Prenez maintenant dans *Vérité* tout le portrait et toute l'histoire du frère Fulgence qui est Du Paty : " Il cédait à l'impulsion première, cervelle brouillée et fumeuse, détraquée de vanité et d'ambition, rêvant de rendre quelque éclatant service à l'Eglise, qui le ferait monter à la tête de son ordre. Aussi, depuis l'Affaire, avait-il achevé de perdre son peu de sens commun, dans l'espérance d'y trouver la gloire attendue ; et, la voyant renaître, il délirait de nouveau ".

JOSEPH REINACH,
La Petite République, 24 février 1903.

OPINION DE M. LÉON RIOTOR

Je viens de fouiller *Vérité*, un des quatre Evangiles de Zola. Cette attaque posthume du rude jouteur est d'une extraordinaire puissance d'évocation. Le cauchemar m'a obsédé. Durant des nuits j'ai rêvé de Le Barazer. J'ai suivi, pas à pas, les haines d'une foule ameutée par l'obscurantisme, troupeau docile qui déchire, à dents de rage, le bouc émissaire. On a dit que c'était une paraphrase de l'affaire Dreyfus. Eh bien! oui. Mais Zola s'élève mieux encore. Il construit un héros plus noble qu'un officier, plus intéressant que Dreyfus.

... C'est un monument qui restera.

LÉON RIOTOR,
Le Rappel, 5 mars 1903.

OPINION DE M. MICHEL CORDAY

Vérité, c'est la lutte entre la foi scientifique et le mensonge catholique. La trame du roman est calquée sur l'affaire Dreyfus. C'en est une transposition. Mais les forces en conflit restent les mêmes, dans la réalité que nous avons vécue et dans la fable admirable que nous lisons. Mieux encore : ces forces apparaissent avec plus d'évidence et de relief dans le livre que dans l'histoire d'hier, parce qu'au lieu de faire éclater le conflit au sein d'un même groupement humain, comme l'armée, Emile Zola a mis en présence deux symboles ennemis : l'instituteur et le moine.

Dans l'Affaire, il nous fallait aller chercher souvent derrière les personnages de façade, parfois revêtus du même uniforme, les énergies cachées et contraires qui les faisaient mouvoir. Ici, les

puissances en antagonisme jouent librement sous nos yeux, avec la netteté, la nudité saisissante des muscles de l'écorché.

Cette différence établie, tout le roman n'est qu'un calque de l'Affaire Dreyfus.

... Le romancier va plus loin encore dans l'avenir. La libération humaine s'accomplit jusqu'au fond des masses par évolutions rapides. Et dans ce pays, fort, d'une jeunesse nouvelle, les iniquités ne sont plus possibles.

... " Non! le bonheur n'avait jamais été dans l'ignorance, il était dans la connaissance, qui allait changer l'affreux champ de la misère matérielle et morale en une vaste terre féconde, dont la culture, d'année en année, décuplerait les richesses... ".

Vision si belle, si claire, qu'on croit la toucher du doigt, qu'il semble que tout le livre soit une fresque magnifique de la réalité... Hélas! de tout le roman, nous n'avons connu que les chapitres de douleur ; nous n'en avons pas encore vécu les pages radieuses...

MICHEL CORDAY,
La Lanterne, 12 mars 1903.

EXTRAIT DU " SIÈCLE "

Après les vingt volumes des *Rougon-Macquart*, " Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire ", après *Les Trois Villes : Lourdes*, *Rome*, *Paris*, et toute une série de romans, de nouvelles et d'ouvrages critiques, Emile Zola avait conçu le dessein d'écrire *Les Quatre Evangiles*. Une mort inopinée et tragique aura empêché le bon ouvrier de terminer sa tâche. Nous ne posséderons que trois des Evangiles, les synoptiques, pourrait-on dire : *Fécondité*, *Travail* et *Vérité*, dûs aux modernes apôtres, Mathieu, Luc et Marc. Le quatrième, *Justice*, qui eût été avec Jean l'Evangile d'amour, ne viendra pas compléter la doctrine philosophique et morale dont il devait être le couronnement. Ce majestueux édifice restera inachevé. Telles les murailles que nous montre Virgile dans la cité de Didon. Et devant le prodigieux labeur, si tristement interrompu, d'Emile Zola, notre admiration se nuance de mélancolie ... Les cent cinquante premières pages de *Vérité*, c'est-à-dire un cinquième du volume, sont admirables de vie et d'émotion. Le reste, pour aboutir à la revision du procès, à une seconde condamnation et à la réhabilitation finale, chemine avec plus de lenteur. Le récit a des sinuosités et des redites. Peut-être l'auteur, espérait-il, à force d'insistance, rendre sa démonstration plus convaincante et irréfutable. A côté de passages brillants, on trouve, par intervalles, que le plaidoyer languit.

La thèse, du moins, est attachante et vraie, profondément généreuse. Emile Zola a voulu et su mettre face à face les puissances rétrogrades du cléricalisme et les volontés libératrices de la raison humaine, émancipée par la science, éclairée par la conscience. Ce

tableau a sa grandeur et sa sérénité. Selon la coutume de l'artiste, c'est une fresque mûrement conçue, puis exécutée avec une fougue magistrale.

Albert Le Roy,
Le Siècle, 5 mars 1903.

Opinion de Gustave Téry

Feuilletez les volumes, d'une information si précise et si copieuse, que publie M. Joseph Reinach, et vous saurez tous les dessous de l'Affaire ; mais si vous voulez en revivre les émotions tragiques, c'est *Vérité* qu'il vous faut lire. L'analyse de l'historien n'est pas plus exacte et plus fidèle que la synthèse du romancier.

Cette exactitude est d'autant plus méritoire que Zola transpose l'Affaire et nous la montre se déroulant dans un autre milieu ; le capitaine Dreyfus devient l'instituteur juif Simon, accusé du crime commis par le frère Gorgias, qui a souillé, puis étranglé l'un de ses élèves, le petit Zéphirin. Ce sont les bons Pères qui tiennent les rôles de l'Etat-Major, et *Le Petit Beaumontais* représente la " presse immonde ". Calomnies, communications de pièces secrètes, faux imbéciles, collusions, subornations de témoins, tous les détails, tous les incidents, toutes les péripéties de l'Affaire se retrouvent dans le roman. Et le romancier a même devancé l'histoire, lorsqu'il nous conte le dénoûment prévu, nécessaire du drame : la réhabilitation légale de l'innocent.

Pourtant, il est vrai que cette transposition même oblige l'auteur à négliger l'un des principes essentiels de la crise. En changeant les conditions et la nature du crime; Zola modifie profondément les conséquences sociales de l'erreur judiciaire. Puisqu'il ne s'agit plus d'un " secret de la défense nationale ", le patriotisme n'est plus en cause; ce que l'on peut appeler le dogmatisme du sabre, la monstrueuse aberration d'où est issu le nationalisme, n'est plus qu'un élément d'intérêt secondaire ; et l'affaire Simon ne saurait nous conduire, comme l'affaire Dreyfus, à la condamnation du militarisme.

Zola, si je ne me trompe, a senti cette lacune ; mais il ne l'a pas comblée. Et, bien qu'un général intervienne incidemment dans le drame, on ne comprend guère que, par exemple, *Le Petit Beaumontais*, à propos d'un instituteur juif accusé de sodomie, développe le thème du " respect de l'armée érigé en dogme ", de la " raison d'Etat remise au service de la patrie menacée ". Mais, si quelques traits de ce genre n'ont pas un rapport immédiat avec le sujet, ils nous prouvent du moins que l'auteur n'a pas esquivé par prudence la question militariste ; et ce qu'il perd d'un côté, il le regagne de l'autre au centuple ; car l'affabulation qu'il a imaginée lui permet de poser sous la forme directe et vivante le plus grave problème du temps présent, celui de l'éducation nationale.

Nul, depuis Michelet, n'a plus âprement noté le confesseur d'infamie ; nul n'a plus éloquemment dénoncé son influence pernicieuse

sur la mentalité féminine, son art subtil et sournois de corrompre et de dissoudre la famille, d'aggraver et d'envenimer la " guerre des sexes " par la guerre de religion qu'il allume au foyer. Nul, pas même Antonin Lavergne, n'a plus pitoyablement décrit la pauvreté honteuse — honteuse pour la République — de l'instituteur rural ; nul n'a su dire, avec plus d'émotion fraternelle, son désintéressement silencieux, son abnégation héroïque, l'intrépidité de sa foi dans le triomphe de la pensée libre, la noblesse et la grandeur de sa tâche. Et c'est par là que ce livre est mieux qu'un chef-d'œuvre : pour nous, maîtres de l'Université républicaine, n'est-ce pas vraiment notre Evangile, notre bréviaire laïque?

La laïcisation nécessaire de l'école, et par elle l'émancipation du peuple, la lutte engagée autour des berceaux entre la science et le dogme, l'enfantement de la liberté par la raison, telle est l'idée générale qui domine tout le récit, l'idéal auquel conspirent non pas seulement toutes les pages de ce livre, mais encore tous les livres du maître.

Gustave Téry,
La Raison, 10 mai 1903.

Emile Zola et les Instituteurs

Constatons aussi qu'aucun écrivain n'a magnifié notre école laïque comme lui. C'est avec une éloquence émue, en termes vibrants, réconfortants, c'est avec une joie sans cesse renouvelée qu'il en parle. On sent qu'il cherche à pénétrer déjà le destin des vaillants cœurs qui naîtront d'elle. En attendant, il en élargit dévotement l'horizon, il en éclaire la façade, il l'imprègne de cet esprit laïque qui lui manquait, il anime, il revivifie son âme afin d'en faire " la vraie maison de vie saine et heureuse ". Pour Zola, l'instituteur est un véritable créateur d'âmes. Dans ses mains resplendissantes de science et de vérité, il tient la clé d'or des temps nouveaux. Aussi veut-il faire de lui l'artisan d'une France régénérée, délivrée de l'erreur et du mensonge, d'une France plus robuste, plus libre, plus juste et plus heureuse. Alors il nous donne l'archétype de l'éducateur rêvé, en ce Marc Froment ouvert à la compréhension de tout ce qui est grand et généreux, en qui frissonne une âme éprise de justice et rayonnante d'amour. " La France vaudra demain, répétait souvent Zola, ce que vaudra l'Ecole, ce que vaudront les instituteurs primaires ". Eh bien! nous pouvons le dire avec fierté : Zola ne s'est pas contenté de nous sauver des imposteurs et des méchants. Il nous a fait prendre conscience de nous-mêmes. Il nous a recréés selon son âme humanitaire. Il nous a grandis. Et si moralement, nous valons un peu plus aujourd'hui qu'hier, avouons-le hautement, c'est à lui seul, c'est à ce radieux éducateur que nous le devons.

Michel Abadie, instituteur.
Bulletin de l'Association Emile-Zola,
nº 1 (1910).

Ce qu'aurait été "Justice"

C'est maintenant le " dossier ", le dossier embryonnaire de *Justice* que nous avons sous les yeux. Comme il est resté mince! Une vingtaine de coupures de journaux et autant de notes manuscrites, vingt et un feuillets exactement sur des quarts ou huitièmes de pages. Les notes sont jetées plutôt que rédigées. L'écriture en est crispée, nerveuse, souvent difficile à lire. Voilà seulement ce que nous possédons sur cette œuvre qui ne devait jamais être écrite, où le grand écrivain rêvait de mettre le meilleur de lui-même, toutes les forces d'idéalisme qu'il avait dû contenir au fond de soi, au cours de sa longue, cruelle et magistrale étude de la réalité contemporaine...

Ce petit dossier ne porte aucune date, mais il n'est pas malaisé de situer celle-ci, d'après les quantièmes des journaux. Nul doute qu'il n'ait été réuni de décembre 1900 à avril 1901. Pris tout entier par l'élaboration de *Vérité*, Zola avait dû le délaisser par la suite.

Les articles découpés par Zola au hasard de ses lectures nous renseignent sur ses préoccupations à cette époque. Ce sont les questions de la Paix, de l'arbitrage, du désarmement, et c'est le problème de la reconstruction de l'Europe, qui le hantent et le retiennent à cette époque. A ce seul point de vue, déjà, il n'est pas douteux que *Justice* aurait retrouvé à l'heure présente un regain d'actualité. Telles idées qui appartenaient, du temps de Zola, au domaine du rêve et de la chimère, ne commencent-elles pas aujourd'hui à être examinées pratiquement dans les Chancelleries, ne font-elles pas l'objet de conférences où prennent part des diplomates, des hommes d'affaires et des techniciens? La discussion des idées " locarniennes " ne remplit-elle pas tous les journaux?

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les notes ci-dessous, les tendances de Zola sont — alors — nettement orientées vers le socialisme. Cependant, son patriotisme initial y demeure évident, et lorsqu'il parle de la France, " notre France ", on le sent pénétré de la plus sincère ferveur et d'un grand amour. A la France, il rêve d'assigner le rôle chevaleresque de la Nation élue. " La France, messie, rédemptrice, sauveuse, reine ", écrit-il. Devenu révolutionnaire à la fin de ses jours, ce Latin conserve le sens d'une Révolution constructive :

POUR " JUSTICE "

Pour Justice *reprendre ma phrase : " Il faut que la France de la Révolution donne un jour au monde la Justice, comme elle lui a donné déjà la Liberté ".*

En somme, il faudrait logiquement que ce fût mon sujet. La France donnant au monde la Justice.

Pour Justice.

Prendre la fin de Vérité. *Famille enfantée, citée fondée, nation constituée et maintenant l'humanité.*

La France sauvée de la mort par l'instruction. Rome battue. Et maintenant la libératrice, la justicière pouvant continuer à faire son œuvre par le monde. La Révolution achevée. La nation est constituée par la vérité et par la justice. La famille par l'amour, la cité par le travail.

L'humanité, moins faite pour le meurtre que pour le travail et la paix (Maeterlinck).

Montrer l'humanité allant vers la paix par le travail. Les premiers temps du monde, la guerre. L'être nu qui se défend contre son semblable, contre la nature, et le travail de paix se faisant peu à peu.

*Bien insister sur ce fait que notre France, qui semble se déchirer elle-même, s'accuser, faire la confession publique de hontes et de fautes (par nos romans, par l'affaire Dreyfus, par notre république cahotée), n'est qu'en mal de vérité. Elle est grosse de vérité et de justice, elle détruit le roi-maître, le prêtre, le militaire, toutes les formes du passé, pour aller à l'avenir. Elle fait, par son génie, table rase, en s'opérant cruellement elle-même ; et c'est ainsi qu'elle est à l'avant-garde de la démocratie, par le libre examen préparant la cité future. Si les autres peuples paraissent plus sages, plus propres, c'est qu'ils mentent, qu'ils cachent, qu'ils vivent sur le passé. Quand la France aura fait la vérité et la justice (*son calvaire douloureux*), tout craquera, sombrera chez les voisins. La France messie, rédemptrice, sauveuse — Reine.*

Tout le passé s'abolit, majesté royale, grandeur militaire, la Russie sans industrie et l'Amérique. En France, bêtise du nationalisme monarchiste. Le retour au passé impossible. Une patrie fermée, revenant en arrière, à la force des armes, à la majesté d'une cour, se ferait écraser — L'avenir à l'industrie libre, conquérante du monde, à l'expansion au

dehors. Donc dans Justice, *cette expression. Toujours en avant, vers plus d'humanité. Dans* Vérité *la patrie. Dans* Justice, *vers l'humanité.*

Hernuchine dit :

— Avec vos hommes libres (faits par l'instruction), je vous défie de faire des soldats, et comment la patrie se défendrait-elle, en cas de guerre? Travail, *p.* 309.

La bataille décisive, maintenant, se livrera sur le terrain intellectuel et économique. C'est le sujet de Justice. La nation directrice (la France) sera celle qui résoudra la première la question du travail, etc... La justicière. — Le mouvement socialiste. — Le règne de la force pure s'achève. — Autre période. La France avec ses savants et ses penseurs, plus à craindre pour les empires voisins, que la France avec ses soldats et ses canons. Elle ébranlera et détruira (sa mission) les derniers trônes.

" *Un pays dont la vie est basée sur l'armée et la terreur que celle-ci devrait inspirer n'est pas redoutable. Un pays qui, comme la Russie, dépense* 40 *millions de livres — un million de francs — par an pour ses armements et à peine* 3 — 75 *millions de francs — pour l'instruction publique, cesse d'être un danger. Tandis que les Etats-Unis avec leur budget de* 23 *millions de livres* — 275 *millions de francs — pour l'instruction et seulement* 10 *millions* — 550 *millions de francs — pour la guerre, voilà le danger pour nous autres Japonais ; car la force et le progrès industriel des Etats-Unis n'ont plus de limites.* " (Traduction d'un article japonais).

Tout ce dont on a voulu me salir — Ma mission — Table rase — Dire la vérité au pays, à la patrie. Toute mon œuvre de franchise qu'on accuse d'être une catastrophe pour la France. Dans les autres pays (Angleterre et partout) hypocrisie, flagornerie, tout cacher pour exalter la patrie, ne pas avouer devant les autres nations — Le résultat désastreux de cela, où cela nous a menés en 70. *Et ce qui fait qu'on ne nous comprend pas (Björnson). C'est ce qui nous met plus en avant, notre examen de conscience et notre manque de respect, tous les cadres brisés, marche pour autre chose dans de l'anarchie. Les peuples qui s'adulent et qui meurent (Italie, Espagne, Pologne). Il faut de la vitalité pour faire ce que nous faisons et de l'espoir en l'avenir. La vraie mission : se renouveler. Incarner cela dans un personnage.*

Pour Justice. *Si jusqu'ici l'histoire a été faite des institutions militaires, maintenant la lutte commerciale remplace la lutte militaire. Les ingénieurs, les industriels, les commerçants. La houille blanche, une nation grande par son charbon... Les chefs militaires ne doivent que préparer la guerre — les mettre sous la dépendanse des chefs industriels.*

Dans Justice, *je peux donc faire que Jean tienne l'armée. Un Picquart, mais organisé dans un autre sens, arrivant à être contre la guerre, pour la fédération des nations, pour l'arbitrage.*

Dans Justice, *le centre, le pivot, c'est qu'on ne tient pas compte de l'avancement du peuple, du socialisme qui libère peu à peu tous les peuples. On ne compte que sur la force brutale, on donne l'empire du monde aux Anglo-Saxons, contre les Latins, sans voir qu'un mouvement du peuple emporterait tout. Les empires seraient balayés par l'idée de justice, si cette idée mettait tous les peuples debout. Les politiques, les diplomates, présidant l'avenir, et ne tenant pas compte de la force du peuple en marche, quel aveuglement!*

Quoi qu'en puisse dire Ibsen, " l'homme fort " n'est pas " l'homme seul ", mais l'homme uni par la pensée et par le cœur à tous les autres hommes, l'individualité en qui vit l'humanité entière. (Alfred Fouillée.)
Là est le sujet de mon roman Vérité *ou plutôt* Justice. *Mon héros sera seul d'abord, au milieu de la foule trompée ; mais s'il triomphe ensuite, c'est qu'il incarne, c'est que sa pensée résume celle de l'humanité tout entière ; et plus tard, l'humanité lui revient dans la victoire...*

L'idée que le cycle militaire est fini pour la France. Si elle s'y entête, la défaite certaine : les causes de cela (race latine, épuisement particulier). En faire l'histoire, chevalerie, longues guerres, esprit de conquête, militarisme actuel, basé sur l'idée monarchique et l'idée religieuse. Mais la révolution et rôle nouveau de la France, l'avenir est là. Elle est l'ouvrière de la démocratie. Donc, pour que la France soit l'avenir, il faut qu'elle soit la démocratie, la vérité, la justice, contre le vieux monde du catholicisme et de la monarchie... Et dès lors la France démocratique, révolutionnaire, ouvrière de la juste répartition de la richesse, accomplissant toutes les réformes, république idéale et invincible, est la force irrésistible de demain. Elle fera crouler autour d'elle toutes les monarchies, toutes les églises, elle conquerra tous les peuples par l'idée. Elle a commencé en 89, en 48. Tous les trônes tomberont, tous les peuples la suivront. L'éducatrice, la victorieuse de demain. Si nous nous jugeons (à l'encontre de l'hypocrisie anglaise), si nos romans disent la vérité, si nous nous sommes déchirés pour l'affaire Dreyfus, c'est que nous sommes en avance des autres peuples, en avant de leur hypocrisie, de leur routine, sur le chemin de la vérité et de la justice. Si nous la réalisons, nous serons les plus forts, même contre l'Allemagne et l'Angleterre armées.

Incarner cela dans des personnages du passé et du présent.

Kipling donné comme le représentant de la conquête mondiale de l'Anglo-Saxon, le professeur d'énergie qui enseigne à l'Angleterre la conquête du monde. L'Anglais ayant pris au Juif son Jéhovah religieux, mettant avec lui le dieu atroce des batailles, son ambition devient son droit, son devoir. Certitude qu'il est le peuple élu par ce Dieu pour posséder le monde. Appétit énorme, Egoïsme, Orgueil. Stabilité des institutions pour y trouver la force. Hypocrisie pour cacher les plaies. N'avoue pas tes vices ni tes crimes, pour rester l'élu de Dieu, le premier de la terre, auquel l'empire est destiné. Et rayonnant, de son île, pour la conquête des continents. Mais cela ne pourra durer... Que la croyance au dieu d'égorgement, de conquête, s'écroule, que la répartition du

travail et de la richesse se fasse, et toute cette puissance guerrière, brutale despotique, disparaît (comme celle de l'Allemagne, dans d'autres conditions). Si la France est la vérité et la justice, elle n'a qu'à faire flamber l'idée, les peuples la suivront fatalement, le mouvement démocratique s'achèvera, et une ère nouvelle commencera pour le monde qu'elle aura instruit — L'idée aura vaincu — Kipling, professeur d'énergie, ne conduit que le vieux monde monarchique, sacerdotal, militaire, qui va disparaître. Le vrai professeur d'énergie est celui qui donnera aux peuples la force de la vérité et de la justice. Et il vaincra.

Sur le rôle de la France dans l'Histoire. Son âme. On la représente (pour la sauver qu'elle le redevienne) monarchiste, catholique, guerrière — (non, non, son patrimoine de puissance et de gloire n'est pas là). Il est avec nous. Expliquer. On veut nous fixer au sol. L'esprit vole. Les " ennemis " de l'âme de la France deviennent les républicains, les libres penseurs, les haïsseurs de la guerre. Pour la sauver, on nous rappelle à ces prétendues traditions, au passé, on fait appel à toutes les forces de réaction (voir les conférences de Brunetière). Pour moi, au contraire, rechercher si l'âme de la France n'a pas toujours été de liberté, de libre examen, de tendance idéale vers la justice, la vérité. Même sous la chevalerie, idéal lointain, pour le faible. Les chevaliers errants, Don Quichotte, les Croisades, la Réforme, les Philisophes, etc... Puis, surtout, les temps changés, l'idéal nouveau avec les Droits de l'Homme, la Révolution. La France chevalière du Droit et de la Liberté. C'est là son rôle vrai, sa grandeur parmi les peuples, sa mission, sa victoire de demain. Plus d'idéal guerrier devenu impossible ; l'y rappeler c'est méconnaître sa marche vraie à travers l'Histoire.

Ce que nous révèlent ces notes intimes sur *Justice*, c'est la théorie générale de l'œuvre, je dirais presque le sens du prêche. Car Zola y à l'air de se prêcher à soi-même la Croisade future dont il va entreprendre la narration. Il semble se recueillir et s'exalter comme une sorte de chevalier mystique pendant la veillée des armes. Quant à l'affabulation de sa chanson de geste, Zola n'est pas allé jusque-là. Il n'a même pas abordé l'ébauche de ses personnages. Un détail particulier à noter, pourtant : son intention de prendre comme modèle de Jean la figure du colonel Picquart, lequel avait été son compagnon dans le rude calvaire de " l'Affaire ".

Mais pour constituer la couleur, l'atmosphère, le ton de cette œuvre que le destin ne lui aura pas permis d'entreprendre, les éléments nous manquent. Chacun restera libre de la reconstruire imaginairement, en utilisant le souvenir des œuvres antérieures du grand romancier. Un sujet magnifique et ingénu, en somme! Une explosion des âmes, comparable à celle des Croisades, secouant les égoïsmes, éclairant les plèbes noires d'aujourd'hui. Une sorte de frénésie rappelant l'allégresse collective qui précéda les Fédérations, avec cette différence que les Fédérations, entrevues par lui, n'auraient plus eu pour théâtres des places de village ou même le Champ-de-Mars, mais l'Europe tout entière, et jusqu'au " vaste monde "... Une embrassade de continents, et, pour tout dire, une prophétie, une apocalypse à rebours, conçue dans la joie et dans la lumière, où es voix de la raison humaine auraient été substituées aux trompettes

du Jugement. Sujet candide, mais aussi plein d'orgueil, lequel pouvait seul tenter un créateur de la taille d'Emile Zola, qui, dans les foules de *Germinal*, l'évocation des carnages monstrueux de *La Débâcle*, les cortèges de *Lourdes*, s'était affirmé comme un incomparable manieur de la pâte épique.

MAURICE LE BLOND.

Les Projets Littéraires d'Emile Zola au moment de sa mort. Extrait du " Mercure de France ", 1er octobre 1927.

Index Bibliographique

VÉRITÉ. — Les Quatre Evangiles. Vérité, par Emile Zola. *Paris. Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Motteroz.) in-18 jésus de 755 pp. couverture imprimée (1903).

Edition originale. Publié à 3 fr. 50.

Les exemplaires du premier mille portent un encadrement noir sur la couverture.

Il a été tiré, en outre, en 2 volumes, in-8 carré, couverture imprimée, 30 exemplaires sur papier du Japon à 30 francs les 2 volumes, et 200 exemplaires sur papier de Hollande à 20 francs les 2 volumes. Ces exemplaires de luxe ont été seuls tirés sur les caractères mobiles après réimpression.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 7 mars 1903, sous le nº 2364.

Achevé

de typographier

d'imprimer et de brocher

le dixième jour de novembre

mil-neuf-cent-vingt-huit

dans les nouveaux ateliers de

FRANÇOIS BERNOUARD

10, rue Lebel, 10

Vincennes